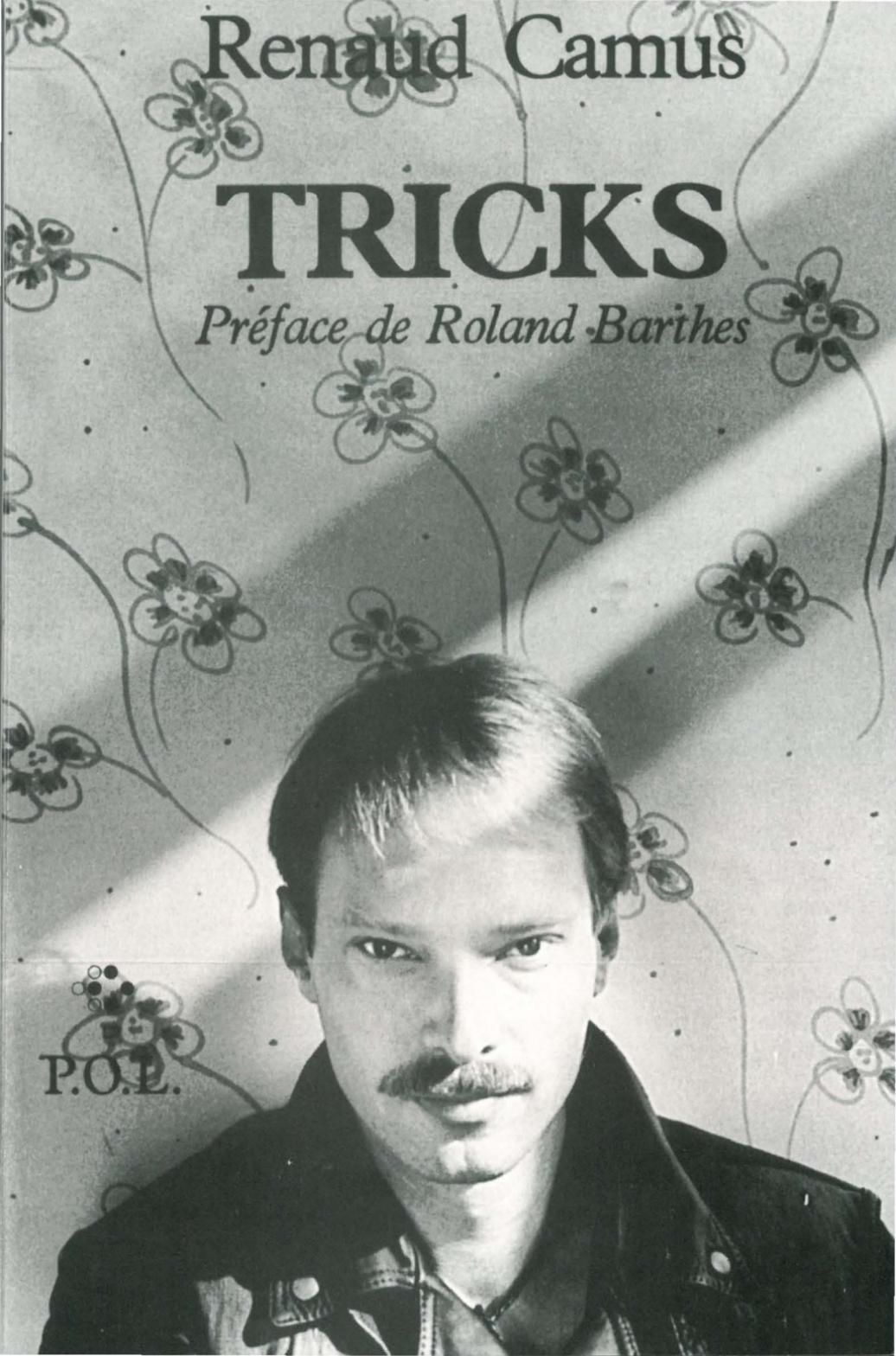


Renaud Camus

TRICKS

Préface de Roland Barthes



P.O.L.

Ceci n'est pas un livre pornographique. Ni exploitation commerciale du sexe, ni tentative de titillation du lecteur : ratages et demi-fiascos, contingences et ridicules sont relatés au même titre que les plaisirs les plus heureusement partagés. Nulle prouesse.

Ceci n'est pas un livre érotique. L'art du narrateur, si art il y a, ne consiste pas en un effort pour rendre plus poétique le récit, plus culturel, plus relevé ni, partant, plus acceptable socialement. Pas d'esthétisme.

Ceci n'est pas un livre scientifique, certes, pas même un document sociologique. Les épisodes rapportés ne doivent leur agencement qu'au hasard, ou aux déterminations les plus subjectives.

Ce livre essaie de dire la sexualité, en l'occurrence l'*homosexualité* comme si ce combat-là était déjà gagné, et résolus les problèmes que pose un tel projet : tranquillement.



Photo de couverture : Rüdiger Trautsch
921225-5
ISBN : 2-86744-133-1
02-99



DIFFUSION C.D.E.
DISTRIBUTION SODIS

160 F (24,39 €)

Tricks

EGLOGUES

- I. *Renaud Camus, Passage, Éditions Flammarion, collection « Textes », 1975.*
- II. *Denis Duparc, Échange, Éditions Flammarion, collection « Textes », 1976.*
- III. 1 *Renaud Camus & Tony Duparc, Travers, Éditions Hachette/P.O.L, 1978.*
2 *Jean-Renaud Camus & Denis Duvert, Été (Travers II), Éditions Hachette/P.O.L, 1982.*

Autres livres de Renaud Camus :

Chroniques autobiographiques :

Tricks, Éditions Mazarine, 1979. Nouvelle édition complétée (épuisée), Persona, 1982.

Journal d'un Voyage en France, Éditions Hachette/P.O.L, 1981.

Journal romain, 1985-1986, Éditions P.O.L, 1987.

Élégies pour quelques-uns, Éditions P.O.L, 1988.

Roman :

Roman Roi, Éditions P.O.L, 1983.

Roman Furieux, Éditions P.O.L, 1987.

MISCELLANÉES

- I. *Buena Vista Park, Éditions Hachette/P.O.L, 1980.*
- II. *Notes achriennes, Éditions Hachette/P.O.L, 1982.*
- III. *Chroniques achriennes, Éditions P.O.L, 1984.*
- IV. *Notes sur les manières du temps, Éditions P.O.L, 1985.*

Renaud Camus

Tricks

Édition définitive

45 récits

*Préface de
Roland Barthes*

P.O.L
8, Villa d'Alésia, Paris 14^e

© P.O.L éditeur, 1988

ISBN 2-86744-133-1

Que soient remerciés ici Jacqueline Didier,
Elisabeth Malissen, Danièle Sallenave,
Jean-Christophe Cambier, Jean-Paul Mar-
cheschi et Rodolfo Junqueira Franco de
l'aide qu'ils m'ont apportée pour la relec-
ture de ce manuscrit.

*A Philippe St.,
sans qui ce livre, etc.*

Πρόσωπα τῆς ἀγάπης, ὅπως τᾶθελεν
ἡ ποίησίς μου μὲς στὲς νύχτες τῆς νεότητός μου,
μέσα στὲς νύχτες μου, κρυφά, συναντημένα....

Constantin Cavafy, *Poèmes*.

*Visages de l'amour, tels que les désirait mon art...
Visages rencontrés furtivement dans mes nuits,
dans les nuits de ma jeunesse...*

(Traduction de Marguerite Yourcenar.)

*Figures du désir, telles que les voulait mon travail...
Figures entr'aperçues dans mes nuits,
dans les nuits de ma jeunesse...*

(Variante abusive.)

*Visages de la tendresse, tels que les désirait mon
[livre...
Visages rencontrés furtivement dans mes nuits,
dans les nuits de ma jeunesse...*

(Autre.)

What people call love is impossible except as a joke (and even then one of the two is sure to turn serious) between two strangers meeting accidentally at an inn or in a forest path.

G.B. Shaw.

Préface

— Pourquoi avez-vous accepté de préfacer ce livre de Renaud Camus ?

— Parce que Renaud Camus est un écrivain, que son texte relève de la littérature, qu'il ne peut le dire lui-même et qu'il faut donc que quelqu'un le dise à sa place.

— Si ce texte est littéraire, cela doit se voir tout seul.

— Cela se voit, ou s'entend à la première tournure de phrase, à une manière immédiate de dire « je », de conduire le récit. Mais comme ce livre semble parler, et crûment, de sexe, d'homosexualité, certains oublieront peut-être la littérature.

— On dirait que pour vous, affirmer la nature littéraire d'un texte, c'est une manière de le dédouaner, de le sublimer, de le purifier, de lui donner une sorte de dignité, que donc, à vous croire, le sexe n'a pas ?

— Nullement : la littérature est là pour donner un supplément de jouissance, non de décence.

— Eh bien, allez-y ; mais soyez bref.

L'homosexualité choque moins, mais elle continue à intéresser ; elle en est encore à ce stade d'excitation où elle provoque ce que l'on pourrait appeler des prouesses de discours. Parler d'elle permet à ceux « qui n'en sont pas »

(expression déjà épinglée par Proust) de se montrer ouverts, libéraux, modernes ; et à ceux « qui en sont », de témoigner, de revendiquer, de militer. Chacun s'emploie, dans des sens différents, à la faire mousser.

Pourtant, se proclamer quelque chose, c'est toujours parler sous l'instance d'un Autre vengeur, entrer dans son discours, discuter avec lui, lui demander une parcelle d'identité : « *Vous êtes... — Oui, je suis...* » Au fond, peu importe l'attribut ; ce que la société ne tolérerait pas c'est que je sois... rien, ou, pour être plus précis, que le *quelque chose* que je suis, soit donné ouvertement pour passager, révocable, insignifiant, inessentiel, en un mot : impertinent. Dites seulement « *Je suis* », et vous serez socialement sauvé.

Refuser l'injonction sociale peut se faire à travers cette forme de silence, qui consiste à dire les choses *simplement*. Dire *simplement* relève d'un art supérieur : l'écriture. Prenez les productions spontanées, les témoignages parlés, puis transcrits, dont la presse et l'édition font de plus en plus usage. Quel qu'en soit l'intérêt « humain », je ne sais quoi sonne faux en eux (du moins à mes oreilles) : peut-être, paradoxalement, un excès de style (faire « spontané », faire « vivant », faire « parlé »). Il se produit en somme un chassé-croisé : l'écrit véridique paraît fabulateur ; pour qu'il paraisse vrai, il faut qu'il devienne texte, passe par les artifices culturels de l'écriture. Le témoignage s'empporte, prend la nature, les hommes, la justice à témoin ; le texte va lentement, silencieusement, obstinément — et il arrive plus vite. La réalité est fiction, l'écriture est vérité : telle est la ruse du langage.

Les *Tricks* de Renaud Camus sont *simples*. Cela veut dire qu'ils parlent l'homosexualité, mais ne parlent jamais d'elle : à aucun moment ils ne l'invoquent (la simplicité serait ceci : ne jamais invoquer, ne pas laisser venir au lan-

gagne les Noms, source de disputes, d'arrogances et de morales).

Notre époque interprète beaucoup, mais les récits de Renaud Camus sont neutres, ils n'entrent pas dans le jeu de l'Interprétation. Ce sont des sortes d'à-plats, sans ombre et comme *sans arrière-pensées*. Et, encore une fois, seule l'écriture permet cette pureté, ce matin de l'énonciation, inconnu de la parole, qui est toujours un enchevêtrement retors d'intentions cachées. N'étaient leur taille et leur sujet, ces *Tricks* devraient faire penser à des Haïkus ; car le Haïku unit un ascétisme de la forme (qui coupe net l'envie d'interpréter) et un hédonisme si tranquille, qu'on peut dire seulement du plaisir qu'*il est là* (ce qui est aussi le contraire de l'Interprétation).

Les pratiques sexuelles sont banales, pauvres, vouées à la répétition, et cette pauvreté est disproportionnée à l'émerveillement du plaisir qu'elles procurent. Or, comme cet émerveillement ne peut être dit (étant de l'ordre de la jouissance), il ne reste plus au langage qu'à figurer, ou mieux encore, à chiffrer, à moindres frais, une série d'opérations qui, de toute manière, lui échappent. Les scènes érotiques doivent être décrites avec économie. L'économie, ici, est celle de la phrase. Le bon écrivain est celui qui travaille la syntaxe de façon à enchaîner plusieurs actions dans l'espace de langage le plus court (il y a, chez Sade, tout un art des subordonnées) ; la phrase a pour fonction, en quelque sorte, de dégraisser l'opération charnelle de ses longueurs et de ses efforts, de ses bruits et de ses pensées adventices. A cet égard, les scènes finales des *Tricks* restent entièrement sous le pouvoir de l'écriture.

Mais ce que je préfère, dans *Tricks*, ce sont les « préparatifs » : la déambulation, l'alerte, les manèges, l'approche, la conversation, le départ vers la chambre,

l'ordre (ou le désordre) ménager du lieu. Le réalisme se déplace : ce n'est pas la scène amoureuse qui est réaliste (ou du moins son réalisme n'est pas pertinent), c'est la scène sociale. Deux garçons, qui ne se connaissent pas mais savent qu'ils vont devenir les partenaires d'un jeu, risquent entre eux ce peu de langage auquel les oblige le trajet qu'ils doivent faire ensemble pour atteindre le terrain. Le *trick* quitte alors la pornographie (avant d'y avoir abordé) et rejoint le roman. Le suspense (car ces *Tricks*, je crois, se lisent avec entrain) porte, non sur les pratiques, attendues (c'est le moins qu'on puisse dire), mais sur les personnages : qui sont-ils ? Comment sont-ils différents les uns des autres ? Ce qui m'enchant, dans *Tricks*, c'est ce chassé-croisé : les scènes, assurément, sont loin d'être pudiques, mais les propos le sont : ils disent en sous-main que le véritable objet de la pudeur, ce n'est pas la Chose (« La Chose, toujours la Chose », disait Charcot cité par Freud), mais la personne. C'est ce *passage* du sexe au discours que je trouve réussi, dans *Tricks*.

C'est là une forme de subtilité tout à fait inconnue du produit pornographique, qui joue des désirs, non des fantasmes. Car ce qui excite le fantasme, ce n'est pas seulement le sexe, c'est le sexe plus « l'âme ». Il est impossible d'expliquer les coups de foudre, petits ou grands, simples attirances ou ravissements werthériens, sans admettre que ce qui est cherché dans l'autre, c'est quelque chose qu'on appellera, faute de mieux et au prix d'une grande ambiguïté, la personne. A la personne est attachée une sorte de *quid* qui agit à la façon d'une tête chercheuse et fait que telle image, parmi des milliers d'autres, vient me trouver et me capture. Les corps peuvent se ranger dans un nombre fini de types (« C'est tout à fait mon type »), mais la personne est absolument individuelle. Les *Tricks* de Renaud Camus commencent toujours par la rencontre du type recherché (parfaitement codé : il pourrait figurer dans un catalogue ou

une page de petites annonces) ; mais dès que le langage apparaît, le type se transforme en personne et la relation devient inimitable, quelle que soit la banalité des premiers propos. La personne se dévoile peu à peu, légèrement, sans recours psychologique, dans le vêtement, le discours, l'accent, le décor de la chambre, ce qu'on pourrait appeler le « ménager » de l'individu, ce qui excède son anatomie et dont il a pourtant la gestion. Tout cela vient peu à peu enrichir ou ralentir le désir. Le *trick* est donc homogène au mouvement amoureux : c'est un amour virtuel, stoppé volontairement de part et d'autre, par contrat, soumission au code culturel qui assimile la drague au donjuanisme.

Les *Tricks* se répètent : le sujet fait du « sur-place ». La répétition est une forme ambiguë ; tantôt elle dénote l'échec, l'impuissance ; tantôt elle peut se lire comme une aspiration, le mouvement obstiné d'une quête qui ne se décourage pas : on pourrait très bien faire entendre le récit de drague comme la métaphore d'une expérience mystique (peut-être même cela a-t-il été fait ; car dans la littérature tout existe : le problème est de savoir où). Ni l'une ni l'autre de ces interprétations, apparemment, ne conviennent à *Tricks* : ni aliénation, ni sublimation ; mais tout de même quelque chose comme la conquête méthodique d'un bonheur (bien désigné, bien cerné : discontinu). La chair n'est pas triste (mais c'est tout un art de le faire entendre).

Les *Tricks* de Renaud Camus ont un ton inimitable. Cela vient de ce que l'écriture conduit ici une éthique du dialogue. Cette éthique est celle de la Bienveillance, qui est sûrement la vertu la plus contraire à la chasse amoureuse, et donc la plus rare. Alors qu'ordinairement ce sont des sortes de Harpies qui président au contrat érotique, laissant chacun dans une solitude glacée, ici, c'est la déesse Eunoïa, l'Euménide, la Bienveillante, qui accompagne les deux partenaires : certes, littérairement parlant, cela doit être très

agréable d'être « trické » par Renaud Camus, même si ses compagnons ne paraissent pas toujours conscients de ce privilège (mais nous, lecteurs, sommes la troisième oreille de ces dialogues : grâce à nous, ce peu de Bienveillance n'a pas été donné en vain). Cette déesse a d'ailleurs son cortège : la Politesse, l'Obligeance, l'Humour, l'Élan généreux, tel celui qui saisit le narrateur (au cours d'un *trick* américain) et le fait délirer gentiment sur l'auteur de cette préface.

Trick, c'est la rencontre qui n'a lieu qu'une fois : mieux qu'une drague, moins qu'un amour : une intensité, qui passe, sans regret. Dès lors, pour moi, *Trick* devient la métaphore de beaucoup d'aventures, et qui ne sont pas sexuelles : rencontre d'un regard, d'une idée, d'une image, compagnonnage éphémère et fort, qui accepte de se dénouer légèrement, bonté infidèle : une façon de ne pas s'empoisser dans le désir, sans cependant l'esquiver : une sagesse, en somme.

Roland Barthes

Note liminaire à la première édition française

Ceci n'est pas un livre pornographique. Ni exploitation commerciale du sexe, ni tentative de titillation du lecteur : ratages et demi-fiascos, contingences et ridicules sont relatés au même titre que les plaisirs les mieux partagés. Nulle prouesse.

Ceci n'est pas un livre érotique. L'art du narrateur, si art il y a, ne consiste pas en un effort pour rendre plus poétique le récit, plus culturel, plus relevé, ni, partant, plus acceptable socialement. Pas d'esthétisme.

Ceci n'est pas un livre scientifique, certes, pas même un document sociologique. Les épisodes rapportés ne doivent leur agencement qu'au hasard, ou aux déterminations les plus subjectives.

Ce livre essaie de dire le sexe, en l'occurrence l'homosexue, comme si ce combat-là était déjà gagné, et résolu les problèmes que pose un tel projet : tranquillement. Ou, pour parler comme Duvert : innocemment.

★

★ ★

Ceci n'est pas, loin de là, un tableau de la vie des homosexuels. On aurait tort d'en élargir le propos. N'est illustré ici qu'un aspect déterminé d'une existence particulière. Si une certaine

image se dégage cependant, à travers ces rencontres, d'un certain genre de vie, ce n'est celui que d'une minorité des homosexuels. La plupart d'entre eux, probablement, ne fréquentent ni les boîtes, ni les jardins, ni les saunas, ni les cinémas spécialisés. Beaucoup ne font de rencontres qu'accidentelles, par hasard, et se reconnaissent n'importe où. Certains vivent en couple, selon un schéma qui n'a pas grand-chose de spécifique. D'autres refusent de laisser s'exprimer et de satisfaire leurs goûts. D'autres enfin, et ils sont sans doute, aujourd'hui encore, la majorité, les ignorent, parce qu'ils vivent dans de telles conditions, de tels milieux, que leurs désirs sont non seulement, pour eux-mêmes, inadmissibles, mais inconcevables, in-dicibles. Ils ne disposent, pour les assumer, d'aucun discours d'accueil, et ne pourraient changer de vie qu'à changer de mots.

★

★ ★

Ceci n'est pas la chronique d'une vie pendant une période donnée : du travail, des amitiés, de l'amour, des curiosités intellectuelles, il n'est pas du tout question, ou très marginalement, aux détours d'une conversation.

Ce n'est pas même la chronique d'une vie sexuelle dans son ensemble.

Il y a un en deçà du trick : attouchements, dragues non abouties, fiascos complets. De tels épisodes ne sont pas retenus. Il faut, pour qu'il y ait trick, que quelque chose se passe ; et précisément : du foutre, à parler sadien. Dans cette mesure, et dans cette mesure seule, ces chapitres sont une liste de succès. On verra pourtant, à les lire, qu'il n'y a pas toujours de quoi se vanter.

Il y a surtout tout un au-delà : amourettes, amitiés et camaraderies sexuelles, petites et grandes liaisons, mariage. Le trick

serait alors le degré minimal de la relation, en ce domaine. Étant bien entendu que de telles catégories sont ouvertes, et que l'on peut passer de l'une à l'autre. Mais lorsque le récit qui lui est consacré a été écrit, ou envisagé, l'éponyme n'était encore qu'un trick.

★
★ ★

Le mot lui-même n'a rien de péjoratif, certes. Et si l'un ou l'autre des tricks ici rassemblés a pu inspirer, ou ressentir, un peu d'agacement, à l'occasion, presque tous furent l'objet de beaucoup d'affection, quelquefois plus, et de reconnaissance.

★
★ ★

Un trick doit être inconnu, ou presque inconnu. Ne sont relatées que de premières rencontres. C'est pourquoi chaque trick se présente d'emblée comme un récit.

★
★ ★

Il va sans dire que les noms, et tout ce qui permettrait l'identification des personnes enfreignant la morale dominante, ou la loi, ont été changés. On s'est efforcé, toutefois, de conserver les connotations de ces divers éléments.

★
★ ★

On sent bien qu'on encourt, ici, les plaisanteries françaises, comme on dit les histoires belges.

Exhibitionnisme, dira-t-on. Le mot implique la révélation abu-

sive de ce qui, par nature, devrait rester caché. Mais pourquoi, au sexe, ce statut particulier, sinon par l'obsession de vingt siècles ? C'est lui donner trop d'importance. Il a ses joies, certes, et parmi les plus belles : mais rien qui mérite d'en faire le secret entre tous. Que ce livre contribue à rendre banal son sujet comme sujet, il ne sera pas en vain. Qu'on sache où sont les obsédés, et qu'on puisse, quant à nous, parler maintenant d'autre chose.

J'aimerais que du moins il ne soit pas question, à son propos, d'immoralisme, ou d'amoralisme. Ni lui, ni les faits qu'il relate, à quelques exceptions près (marques d'égoïsme, d'indifférence, de vanité, d'aliénation coupable), ne vont si peu que ce soit, à mon sens, contre ce que je m'obstine à appeler, en dépit des modes, la Morale. C'est une fureur morale que m'inspirent ceux qui partout s'obstinent à réprimer le sexe.

Paris, le 16 décembre 1978.

Note à l'édition américaine

Les quelques paragraphes qui précèdent, nécessaires en France, on l'a bien vu, sont peut-être, et je l'espère, inutiles aux États-Unis. Du moins souligneront-ils aux yeux du lecteur américain qu'écrits par un Français les chapitres de ce livre, si factuels soient-ils et exempts de commentaires, relèvent et témoignent, même lorsqu'ils relatent, comme c'est le cas pour les derniers, des expériences survenues aux États-Unis, d'un contexte social, intellectuel et moral dans une certaine mesure différent du sien. L'homosexualité, avant d'avoir une nature, bien hypothétique, a une histoire, et bien sûr une géographie ; ou, dans les mots

d'une autre génération, elle est une expérience avant d'être une essence.

Paris, le 16 décembre 1979.

Note à la deuxième édition française

Tricks était depuis longtemps épuisé dans sa forme originelle. Cette nouvelle édition, complète et définitive, comprend les relations intercalées d'une douzaine d'épisodes, contemporains des autres, mais que l'éditeur du recueil paru en 1979 avait jugé plus sage de ne pas publier à l'époque, crainte d'enfler à l'excès un volume déjà épais. Le livre, tel qu'il se présente aujourd'hui, va jusqu'au bout, du moins, d'un parti qu'on peut certes juger déraisonnable. Il encourt a fortiori, ce faisant, et paraîtra défier, l'une des critiques les plus fréquemment adressées à son prédécesseur : répétitivité. L'auteur, ici, sans plaider coupable, reconnaît les faits. Mais s'il peut emprunter sa défense à l'exemple d'animaux plus illustres, il rappellera quel défaut de pertinence il y aurait à faire grief à la musique de Phil Glass ou de Steve Reich d'être répétitive, à la peinture de Kandinsky ou de Mondrian d'être abstraite : elles le sont et se donnent pour telles. Libre à qui veut de le regretter : mais non comme une imperfection qu'elles n'auraient pas prévue.

Tous les récits qui suivent, aujourd'hui quarante-cinq, donnent à voir des relations du même type : homosexuelles, improvisées, rapides. La rigoureuse constance du thème n'a de raison d'être qu'à rendre plus sensibles les variations, et l'irréductible spécificité de chacune, évidente ou infime : ce qui, dans chaque rencontre, nullement incomparable, s'obstine pourtant d'unique.

Ces tricks sont parfois, peut-être, des fragments d'amour. Mais (autant en prévenir à nouveau le lecteur, afin qu'il ne cherche pas, dans ce volume, ce qui ne s'y trouve pas, et de lui épar-

gner la déception) ils ne débouchent jamais, dans ces pages, sur des histoires d'amour : y aurait-il histoire d'amour, il n'y aurait plus trick. Les tricks peuvent mener à des histoires d'amour, on voit cela tous les jours, mais les histoires d'amour, si l'on peut dire, dépassent le sujet. Elles en offrent un autre, et qui peut être passionnant : mais déjà fort traité ailleurs.

On n'a pas choisi de dépeindre le trick, cette relation particulière, parce qu'on l'a jugée supérieure aux autres. L'auteur n'est pas un champion du trick. Il a voulu en donner une illustration, parmi cent autres possibles, nullement une défense et moins encore une apologie. Il n'est pas exclu que la facilité l'ait poussé : les situations ici exposées sont simples, simples les rapports entre leurs protagonistes, plus aisés à décrire, sans nul doute, que le grand amour, ses émois, ses affres, ses scrupules et ses interminables malentendus. Paraîtra-t-il paradoxal à plus d'un que le récit de trick soit moins menacé d'obscénité, plus retenu, plus pudique en somme (s'il est possible encore d'user de ce mot galvaudé), que l'expression de sentiments largement approuvés à la ronde et toujours au bord de s'empêtrer poisseusement dans la faveur générale qui les appelle et qui les entoure ?

Les tricks ici racontés, faut-il le rappeler, ne sont nullement représentatifs de tous les tricks. Le trick n'est en aucune manière, il faut le répéter, représentatif de toute l'homosexualité. De celle-ci on a reproché à ce livre, lors de sa première parution, de donner une image très partielle. L'auteur s'en est un peu étonné, qui n'avait annoncé rien d'autre et croyait avoir bien clairement limité à cela, justement, l'attente du lecteur. Son projet, d'être précisément restreint, ne lui semblait pas tout à fait sans objet pour autant. Car le trick, s'il n'est pas consubstantiel de l'homosexualité, semble bien lui être, en revanche, dans une large mesure, spécifique, et s'y pratiquer, aujourd'hui encore, infiniment plus souvent que dans l'hétérosexualité ; si souvent qu'on a pu souhaiter d'en imprimer, en souvenir, ces

quelques vignettes, incomplètes en fait de témoignage, mais aussi justes de trait que possible, offertes à tous les tricks présents et à venir dans les nuits et les jours, les jardins et les bars, les chambres et les champs.

Paris, le 14 mars 1982.

Note à l'édition allemande

Les années et le fléau donnent à ce livre le caractère d'un document historique : le monde qu'il décrit est largement révolu. Qu'il faille y renoncer, provisoirement je l'espère, ou plutôt l'adapter à la désastreuse situation nouvelle, par d'indispensables précautions, nul doute. Mais je ne renierai pas l'amour désormais nostalgique que je garde pour lui, pour sa drôlerie, son entrain, ses petits matins, son innocence.

Rome, le 10 janvier 1986.

Note à la troisième édition française

*L'accumulation de ces avant-dire a désormais tous les caractères d'un gag. Je n'aurais garde de ne le prolonger pas, ne serait-ce qu'en disant ici mon plaisir de voir cette nouvelle édition de Tricks coïncider selon mes vœux avec la publication des *Élégies* pour quelques-uns, qui furent depuis toujours dans mon esprit le livre compagnon de celui-ci, sa contre-épreuve en quelque sorte, mince puisqu'il est épais, discursif puisqu'il ne commente pas, lyrique puisqu'il est impassible, sentimental puisqu'il ne parle que des corps et des gestes.*

Paris, le 22 janvier 1988.

I. Walthère Dumas,
vendredi 3 mars 1978.

Il était presque deux heures du matin, le Manhattan allait fermer. J'avais déjà récupéré mes affaires au vestiaire, je cherchais un endroit un peu plus tranquille pour passer mon pull-over et mon blouson. Lui était assis sur la banquette qui est au revers de l'escalier, en haut, c'est-à-dire au rez-de-chaussée. Apparemment, il avait été là longtemps, en tout cas je ne me rappelle pas l'avoir vu en bas. (Si.)

Ce sont ses poignets et ses mains qui m'ont tout de suite excité : couverts de poils noirs, soyeux, jusque sur les doigts. Ses cheveux étaient courts, il avait une moustache très dense, le teint un peu jaune et des yeux qui paraissaient très légèrement bridés. Il portait un pantalon de velours côtelé beige, une chemise à chevrons, beige tirant sur le vert, un pull-over au col en V, beige lui aussi, et un blouson de toile, noir ou brun très foncé.

Je me suis rhabillé près de lui, puis me suis appuyé au mur juste à côté, comme si j'attendais quelqu'un du bas. Nos coudes se touchaient. Il n'éloignait pas le sien, mais il ne me regardait pas, ou à peine, et il bâillait. Les lumières étaient rallumées, tout le monde sortait. Lui s'est levé, il est

sorti. Je l'ai suivi. Il a pris à droite dans la rue des Anglais, et moi aussi derrière lui, bien que mon intention antérieure ait été d'aller faire un tour au square Jean-XXIII. Il marchait lentement, et moi encore plus. Arrivé au boulevard Saint-Germain, il s'est arrêté et retourné, mais pas sur moi, et il est resté immobile à l'angle, regardant du côté de la boîte dont nous sortions tous les deux. J'ai fait quelques pas dans la direction de la rue Saint-Jacques, et je me suis arrêté aussi, à la hauteur d'un banc sur lequel j'ai posé le pied. Lui, lentement, et l'air d'attendre quelqu'un ou quelque chose, est reparti vers la porte du Manhattan, de sorte que je ne le voyais plus. Un type pas mal, un peu trop maigre, avec qui j'ai couché il y a un certain temps et dont j'ai oublié le nom — il fait dans la mode, je crois, et il est tout le temps à Milan — est venu me parler :

— Qu'est-ce que le Manhattan ferait sans toi ?

— Oh, tu exagères, je n'y suis pas tous les soirs, il y a presque une semaine que je n'y avais pas mis les pieds.

— Qu'est-ce que tu as pensé de la soirée de l'autre jour, au Palace ?

— Ce n'était pas mal, plutôt marrant. Grace Jones, un désastre, pourtant, comme toujours.

— Oui, ça on peut dire qu'elle s'est mis toute la salle à dos en cinq minutes... Il faut dire qu'elle avait l'air complètement défoncée, mais ce n'est pas une raison pour se foutre du public à ce point-là.

— Moi, je l'avais vue à New York, au Studio 54, dans la nuit du 1^{er} janvier, elle avait fait un bide monumental. Personne n'applaudissait, il y avait des sifflets de tous les côtés...

L'autre, pendant ce temps, était revenu à l'angle, mais à part un bref coup d'œil, il ne me regardait guère. Je me demandais que faire. X., le garçon de la mode, semblait me draguer, il est plutôt bien, je n'avais pas envie de rentrer seul et il paraissait sûr. L'autre, pas du tout. Ce qui a

décidé en faveur du risque, c'est une phrase de X., qui m'a agacé par son agressivité :

— C'est drôle, tu écris, et pourtant tu passes ton temps dans des endroits sans aucun intérêt...

— Quel rapport ?

Et je me suis rapproché de l'inconnu. Il avait alors traversé la rue des Anglais, et il était arrêté sur le trottoir du boulevard, du côté de la place Maubert. Un garçon, qui était à deux ou trois mètres de lui, et que j'avais vaguement envisagé plus tôt, sans encouragement de sa part, m'a soudain adressé la parole :

— Nous avons dansé ensemble, un soir.

— Ah oui, quand ?

— Un mercredi.

— Ah oui, je me souviens...

Mais j'ai continué vers l'inconnu. Cette fois-ci son regard n'a pas évité le mien, il a même souri. Je suis donc allé vers lui :

— C'est drôle, cette sortie.

— Quelle sortie ?

— La sortie du Manhattan. Avant, les gens restaient un moment dans la rue, devant la porte, maintenant ils s'égaillent tout autour, n'arrivent pas à partir, reviennent, font de dernières tentatives, tout le monde se regarde, je trouve ça marrant... Tu as l'air d'avoir sommeil ?

— Oui, je n'ai pas beaucoup dormi depuis quinze jours.

— Trop fait la noce ?

— Non. Il faisait très chaud.

— Pays tropical ?

— Oui.

— Quel genre ?

— Afrique noire.

— Où en Afrique noire ?

— Nigeria.

— Où au Nigeria ?

- Lagos.
- Hum...
- Qu'est-ce que tu fais ?
- Quand ?
- Maintenant.
- Je ne sais pas.
- Ça dépend ?

Je ris.

- Exactement.
- Tu veux venir chez moi ?
- Absolument.

Il rit.

— On peut aussi aller dans ma chambre de bonne, si tu veux, mais ce n'est pas très exaltant. On ne peut pas aller chez moi.

- Non, j'aime mieux aller chez moi.
- Moi aussi.
- Tu es en voiture ?
- Non, j'ai hésité à prendre ma bicyclette, mais je suis venu à pied. Où est-ce que tu habites ?
- Dupleix. On va prendre un taxi.
- O.K.

Nous marchons vers la station de taxi, au pied du socle sans statue de la place Maubert. J'apprends qu'il s'appelle Wal-thère, t.h.è.r.e. Je chantonne.

- Tu as l'air bien gai...
- Ouais, je suis vachement content.
- De quoi ?
- D'aller dans le XV^e.
- Oui, c'est bien, le XV^e...

Plusieurs personnes attendent des taxis avant nous, dont le garçon de la mode, qui s'en va en souriant. Les chauffeurs font passer à tous les postulants un examen quant à leur destination, et recalent la plupart :

— Ah non, le Trocadéro, non, moi je rentre sur Vincennes.

Nous convenons que c'est exaspérant. D'ailleurs, Walthère est dans l'ensemble très peu souriant. Pendant le trajet, il ne desserre pratiquement pas les dents. Il dirige le chauffeur avec beaucoup de précision, et nous fait arrêter devant un très grand immeuble moderne, aux formes sinueuses, derrière le Front de Seine. Il n'a que cent francs, pas de monnaie, et je paie donc le taxi, après quoi, malgré mes protestations, il glisse dans ma poche quelques pièces :

— De toute façon, ce n'est pas assez...

D'après l'inscription de sa sonnette, il s'appelle Walthère Dumas.

Il habite un studio, mais très grand. Tout un côté est en baies vitrées, qui ouvrent, je le verrai au matin, sur un long et assez large balcon. Les meubles sont rares, modernes. Rien d'activement laid. Accrochées au mur, une pièce de tapisserie, indienne probablement, et une petite peinture naïve, représentant, sous un ciel uniformément bleu, un village d'Amérique latine, avec une énorme église baroque, blanche.

Il y a aussi une cuisine, pas trop petite, une salle de bains, très confortable, très nue, et une vaste penderie, véritable pièce.

— Tu veux quelque chose à boire ?

— Je veux bien de l'eau, oui, ou du Perrier.

— Du Schweppes, du Coca-Cola ?

— Du Schweppes, très bien.

— Avec du whisky, du gin ?

— Non, merci, rien.

— Tu ne fumes pas, tu ne bois pas d'alcool...

— Si, si, quelquefois... Est-ce que je puis me permettre d'enlever mes chaussures, je vous prie ?

— Bien sûr. Tu veux de la musique ?

— Oui.

— Classique ?

— Si tu veux.

— Quoi ?

— Je ne sais pas. Ce que tu veux.

— J'ai surtout des *Requiem*...

— Ah non, pas de *Requiem*, si possible !

— Le *Te Deum* de Lully ?

— Oui, très bien.

— Tu connais ?

— Non, pas particulièrement, mais je suppose que ça ressemble assez au reste de son œuvre...

— Je ne sais pas, je ne connais rien d'autre de lui.

— Qu'est-ce que c'est que cette passion des *Requiem* ?

— J'ai décidé de m'intéresser à l'opéra. Alors j'ai pensé que c'était un bon moyen.

— Tiens, drôle d'itinéraire...

Je suis assis en tailleur sur le lit. Il vient s'allonger à côté de moi. Nous nous embrassons, dans le cou, puis sur la bouche. J'ai passé la main sous sa chemise. Il est un peu moins poilu que ses poignets ne pourraient le laisser supposer, mais tout de même beaucoup. Je défais les boutons de ses manchettes pour lui caresser les avant-bras, qui sont superbes. Nous bandons l'un et l'autre très bien. Nous sommes allongés l'un contre l'autre. Sa chemise ne se déboutonne pas entièrement, elle ne s'enlève que par-dessus la tête, mais je l'ai assez relevée pour lui lécher la poitrine. Lui m'enlève la mienne. Quand le disque s'achève, nous sommes tous les deux complètement nus. Ses jambes et surtout son cul sont couverts d'un incroyable pelage, noir et long, qui me met dans un état fou.

— Je vais mettre quelque chose que j'aime bien.

— Qu'est-ce que c'est ?

— De la musique électro-acoustique, tu vas voir.

Pendant qu'il change le disque, je vois son sexe parfaitement bandé, à peu près à la hauteur de l'appareil. Il a éteint toutes les lampes, avec mon accord, mais disposé à travers toute la pièce de petites lanternes de travaux publics, près d'une douzaine.

— On dirait un parcours de gymkhana.

— Oui, c'est comme un arbre de Noël.

Nous sommes donc nus, étendus l'un contre l'autre, moi sur lui, les mains sous ses fesses, les caressant, et ses cuisses. Nous nous embrassons, mais assez superficiellement (rien à voir avec David, avant-hier). Mon obsession est de lui lécher les fesses, d'enfourer mon visage entre elles, d'y introduire ma langue aussi loin que possible. Il s'y prête, mais sans enthousiasme particulier. Néanmoins, il ne résiste à rien. De nouveau l'embrassant, j'ai passé mon sexe sous ses couilles, et progressivement lui relève les jambes. (L'autre matin, David : — Je vous vois venir, vous, avec vos gros sabots... — Pas du tout ! — Dommage...) Une première tentative pour m'introduire en lui, grâce seulement à la salive laissée l'instant d'avant, n'aboutit à rien. J'en mets de la main, et sur mon sexe. J'arrive alors à entrer à moitié, mais il fait la grimace. Je ressors, et il fait encore plus la grimace. Ses jambes relevées contre ma poitrine, mes avant-bras sous ses épaules, mes mains derrière son cou, ma tête est contre ses couilles, au milieu de l'in vraisemblable forêt de poils de son périnée. Cette position semble l'exciter, et moi aussi, mais tellement que je pense à nouveau à l'enculer. Un autre essai me mène plus loin que précédemment, mais à en juger encore par son expression, il semble souffrir. Je me retire et m'allonge à côté de lui. Nous nous embrassons un peu, les bras autour des épaules, côte à côte. Il se branle. Je me branle. Mais comme ça ne m'amuse pas tellement, je me mets à mon tour de la salive dans le cul, m'agenouille de

part et d'autre de lui, et introduis son sexe, qui n'est pas d'une taille très considérable, sans grande difficulté en moi. D'une main, je lui caresse les cuisses derrière moi, ou serre ses fesses contre moi, de l'autre je me branle. Penché en avant, je l'embrasse dans le cou. Cette position m'excite beaucoup. Je jouis sur son ventre. Il ne paraît pas tenir à m'enculer davantage. Je m'allonge de nouveau contre lui. Il se branle. J'ai un bras sous son dos, et d'une main je lui caresse les cuisses, les couilles. Il jouit au moment où l'un de mes doigts est contre la fente de son cul.

Il met encore un disque, mais me demande si je veux dormir.

— Oui, je veux bien, c'est très gentil, je n'ai pas beaucoup d'énergie pour rentrer chez moi.

— Non, bien sûr, ce n'est pas ce que je voulais dire...

Je le caresse un peu, mais il n'y répond guère, et nous dormons pratiquement sans nous toucher, chacun de notre côté.

Lorsque je me réveille, il ne dort pas.

— Je n'ai plus sommeil. J'ai envie de musique. Est-ce que ça te dérange ?

— Non. Quelle heure est-il ?

— Dix heures.

— Oh, ça va...

Requiem de Mozart.

— Qu'est-ce que c'est cette version ?

— Je ne sais pas, il y en a plusieurs ?

— Oui, presque tout le monde a celle de Karajan.

Ce l'était effectivement.

Nous restons un moment allongés, mais je suis un peu agité. Mes avances sont vaines.

— Tu veux du thé ?

— Oui, merci.

Il se lève. Moi aussi, et je mets ma chemise.

— Pourquoi tu t'habilles ?

— Je ne sais pas. C'est l'heure, non ?

Il a passé un T-shirt de footballeur, avec un large numéro devant et derrière, et des chaussettes blanches, aux bandes de couleurs alternées, vers le haut, qui lui montent jusqu'aux genoux : n'apparaissent ainsi, de son corps, que ses cuisses musclées, bronzées et poilues, et son cul. Nous prenons un petit déjeuner en tête à tête, de part et d'autre d'une assez grande table.

— Qu'est-ce que tu fais dans la vie ?

— J'écris.

— Quoi ?

— Des romans.

— Comment c'est, ton nom ?

— Camus.

— Tu vois, ici, il n'y a pas de livres. C'est trop fatigant... Et tu fais ça depuis longtemps ?

— Le premier a été publié il y a trois ans, à peu près...

— Ça te fait vivre ?

— Oui, mal.

— Comment, mal ?

— Comme au S.M.I.C., en somme.

— Quel âge tu as ?

— Trente et un ans. J'en ai un peu marre de la vie de bohème. Après trente ans, tu sais...

— Mais tu ne pourrais pas écrire des trucs qui te rapporteraient de l'argent ?

— Je ne sais pas. Peut-être. Je n'ai jamais essayé.

— Tu devrais. Je ne sais pas, moi. En tout cas, je ne pourrais jamais vivre comme ça. Je me suis habitué à certaines choses.

— Qu'est-ce que tu fais ?

— Je suis juriste d'entreprise.

— Tiens, moi aussi je suis juriste, enfin, j'ai fait des études de droit. Assas, le Panthéon, tout ça.

— Tu as un D.E.S. ?

— Oui, j'en ai même deux.

— En quoi ?

— Oh, des trucs excentriques, ce qui me paraissait le moins embêtant, juste pour avoir le titre, Histoire du Droit, Sciences politiques.

— J'ai fait Sciences-po, aussi.

— Oui, moi aussi. Quel âge as-tu ?

— Vingt-neuf ans. Tu étais dans quelle section ?

— J'ai commencé en Service public, mais j'étais trop nul en économie, j'ai été obligé de changer. Ensuite j'étais dans la section des filles, je ne sais plus comment ça s'appelle...

— Relations internationales ?

— Non.

— Politique et sociale ?

— Oui, c'est ça...

Il reçoit deux coups de téléphone. C'est d'abord une fille, à laquelle il parle de son séjour à Lagos. Professionnellement, c'était intéressant, mais le climat est impossible. Il y a des coupures d'eau et d'électricité quatre heures par jour. La circulation est dingue, les avenues sont complètement défoncées, la plupart en terre, tu sais, des voitures et des camions déglingués, qui tiennent on sait pas comment, avec des bouts de ficelle, arrivent dans toutes les directions, sans aucune règle. Pour venir de l'aéroport, il faut six heures. Lui il a eu de la chance, il a mis seulement quatre heures et demie. Kano, oui, Kano c'est beaucoup mieux. Elle veut aller avec lui au cinéma, mais ça ne le tente pas, il n'est pas allé au cinéma depuis plus d'un mois, il n'a pas envie de cinéma ces temps-ci. Demain ils iront déjeuner ensemble à la campagne, chez des amis.

Ensuite un type avec lequel il devait sortir hier soir. Mais

son dîner a duré plus longtemps que prévu, il a pensé qu'il était trop tard pour l'appeler. Oui, il est allé au Manhattan, oui, oui, oui, il est content, merci beaucoup, oui, encore là, exactement, et toi qu'est-ce que tu fais ce soir ? Quand est-ce qu'on se met à notre gymnastique ? Au Samouraï, oui, ou à la porte Maillot. Oui, c'est cher, mais ils le sont tous. Il a vu Alain et Tony, hier soir, eux ils vont au Vitatop, à Montparnasse (Tony ? *Mon Tony* ? Il était au Manhattan, hier soir, effectivement, et il ne doit pas y avoir un tas de Tony en circulation. Et est-ce qu'Alain est ce garçon très bien que j'avais remarqué, et qui plus tard lui parlait ? Est-ce que Tony va au Vitatop ? Mais je ne dis rien.) Non, il ne sait pas ce qu'il va faire aujourd'hui, rien du tout, traîner, probablement. En tout cas, il l'appellera ce soir, vers sept heures.

Il est étendu sur son lit, toujours dans la même tenue. Je lui suce le sexe pendant qu'il parle au téléphone, mais il bande à peine. Plus tard il est sur le dos, les avant-bras sous la tête, et il fume. Je le caresse.

— Je t'excite ?

Moi, en riant :

— Absolument !

— C'est drôle...

Un moment de silence. Puis :

— A quoi tu penses ?

— A cette phrase de tout à l'heure, « je t'excite ? »

— C'est bizarre ?

— Non, un peu étonnant.

— Ça doit dire beaucoup sur moi, non ?

— Oh, il y a un tas d'autres choses qui disent beaucoup sur toi. Parle-moi de ce désir d'opéra.

— Oh, j'ai un ami qui s'y connaît très bien. Moi, j'aime le bruit (il a parlé à plusieurs reprises de la musique comme de *bruit*). Ça m'a paru intéressant. J'ai décidé de commencer par le plus facile, des choses qui me plaisent. Mais je ne

m'en suis pas encore vraiment occupé. J'ai acheté cet appareil, qui est très bon, et quelques disques, mais c'est tout jusqu'à présent. Tu sais, je commence. C'est comme pour tout. Avant, je ne vivais pas. Il n'y a pas beaucoup plus d'un an que je vis vraiment... Tu vas souvent au Manhattan ?

— Ça dépend des périodes, mais en ce moment, oui, pas mal, et toi ?

— Oh, moi, tous les week-ends. C'est nouveau. Un ami m'a emmené là, il y a un mois. Je n'étais jamais allé dans des boîtes en France.

— Ailleurs ?

— Oui, au Costa Rica, en Colombie... Enfin, c'était plutôt des bars...

— Tu travailles pour quel genre de boîte ?

— Engineering. Pourquoi, ça t'intéresse ?

— Oui, bien sûr.

— Justement, ils recrutent en ce moment.

— Ah non, pas dans ce sens-là. D'ailleurs je sais moins de droit qu'un étudiant en Capacité le premier trimestre.

— Oh, ça, ça ne fait rien, moi je n'y connaissais rien non plus, quand j'ai commencé. Tu penses, j'avais étudié les relations internationales, je ne m'occupe que de contrats de travail...

— Qu'est-ce qu'il y a comme métro, par ici ?

— Dupleix, ou Charles-Michels.

— Ah oui, Charles-Michels, c'est bien pour moi, c'est direct.

— Tu sais où c'est ?

— Non, mais je trouverai.

— On va sortir ensemble. Je vais au marché. Tu veux venir au marché avec moi ?

— Non, je n'aime pas les marchés. C'est trop pittoresque.

— Celui-là n'est vraiment pas pittoresque...

Comme il m'a proposé de l'attendre, et qu'il ne bouge pas, je reste allongé à côté de lui. Il fume. Il dit :

— Ah, c'est tout ce que j'aime : ne rien faire, du bruit...

Je regarde le tableau accroché au-dessus du lit, le village sud-américain.

— Tu aimes ça ?

— J'aime l'endroit qui est représenté. Ça a l'air d'un joli village. C'est en Colombie ?

— Non, c'est au Honduras. C'est comme ça, exactement. Il n'y a pas de route, il faut marcher trois heures pour y arriver. Le peintre vit là, dans le village. C'est un vieux bonhomme extraordinaire. Je l'ai rencontré, c'est lui qui m'a vendu le tableau.

— C'est vraiment aussi blanc que ça ?

— Oui. La seule différence, c'est que les femmes ne sont plus tellement en costume indien.

— Tu as été longtemps en Amérique latine ?

— Un an et demi.

— Et au Honduras ?

— Un an, dans la Coopération.

— C'est très pauvre, non ?

— Oui, c'est le pays le plus pauvre d'Amérique, après Haïti.

Il s'habille, remettant ses vêtements de la veille. Sans doute compte-t-il se changer plus tard, après son bain. Nous sortons ensemble. Il fait beau. Une vieille petite Fiat 500, très fatiguée, toute cabossée, avec des plaques diplomatiques, est garée devant un bâtiment annexe d'une organisation internationale. Il la regarde avec pitié :

— Ça ne rapporte pas tellement l'Unesco, on dirait...

— J'ai failli travailler pour eux, à un moment, pour leur revue en français.

— Tu es d'où, toi ?

— Chamalières.

Il rit.

Nous sommes à l'entrée du métro. Il est midi, un samedi.

— Merci de votre hospitalité, Monsieur.

— A bientôt...

Il traverse la rue en direction du marché.

[Revu plusieurs fois, mais cinq minutes et toujours par hasard. Je l'intéresse, dit-il, mais pas pour les raisons qui me font m'intéresser à lui. Il aimerait discuter avec moi. Il me donne son numéro de téléphone. Quand je l'appelle, un soir, il est manifestement en train de faire l'amour. Il décline l'offre de mon numéro à moi (« Je sais que je ne m'en servirai pas, je suis comme ça »), mais m'invite à lui téléphoner encore, ce que je ne ferai pas.]

[Depuis la parution de la première édition de ce livre, il ne me dit plus bonjour...]

II. Philippe des Commandos,
samedi 4 mars 1978.

Au Manhattan, vers minuit, un samedi, c'est-à-dire dans une foule compacte à pouvoir à peine bouger : j'étais debout en haut, je crois que je regardais quelqu'un, sans conviction particulière, et j'ai vu tout d'un coup ce garçon qui lui me regardait, grand, brun, moustachu, vêtu d'une chemise de velours à fines côtes, noire, et d'un jean noir. Son visage, comme son corps, était trop allongé pour correspondre à mes goûts habituels, et son menton, malheureusement, avait quelque chose de déjà vu à certains rois d'Espagne, Philippe IV ou Alphonse XIII. Mais ses manches retroussées jusqu'aux coudes laissaient voir des avant-bras musclés et très poilus, comme l'était sa poitrine d'après ce que permettait d'en apercevoir son col assez largement entrouvert. En fait, je pouvais mal le regarder parce qu'il ne me quittait pas des yeux.

Le Walthère de la veille, que je n'avais pas vu jusqu'alors, est venu me parler, et m'a raconté sa journée. Après deux ou trois minutes de conversation, je me suis assis en face de lui, sur une espèce d'avancée basse du mur, qui ménage deux places très peu confortables. Le garçon en noir était assis en face de moi, à côté de Walthère, l'un et l'autre

appuyés à une cloison qui forme là un petit couloir artificiel. Entendre et parler devenaient de plus en plus difficiles, à cause de la distance, un mètre ou deux, entre Walthère et moi, dans cette foule serrée. Le garçon en noir continuait à me regarder, et avec tant d'insistance, quoique timide, que je n'aurais pas pu arrêter sur lui mon regard sans devoir immédiatement lui sourire ou lui dire un mot. Nous avons d'ailleurs échangé un petit signe de tête, amical. Puis il m'a dit quelque chose que je n'ai pas compris du tout. J'ai cru qu'il voulait s'asseoir à côté de moi, sur le dossier d'un canapé recouvert de velours qui a l'air solide, mais qui est en fait tout à fait mou, de sorte que si l'on pose les fesses dessus, on s'effondre sur les gens qui sont assis sur le siège lui-même. Je lui ai donc dit, et cela a été ma première phrase :

— Je ne crois pas que ce soit une très bonne idée...

En fait, il m'informait qu'il descendait, et me proposait de le rejoindre en bas. Lorsque j'ai tant bien que mal reconstitué sa phrase, il était déjà loin. J'avais décidé qu'il était étranger.

Walthère était toujours près de moi, ce dont je m'étonnais un peu, et même il m'avait demandé s'il ne me dérangeait pas. Mais comme nous ne parlions plus, j'allais descendre voir ce qu'il en était de l'homme en noir, quand il est réapparu, après une absence d'à peine trois minutes. Je lui ai expliqué le malentendu de l'instant précédent. Il parlait français comme un Français, quoique assez mal, et avec un accent régional que je n'ai pas su identifier. Il voulait savoir si j'étais Parisien.

— Oui, enfin, j'habite Paris depuis longtemps. Et toi, tu es d'où ?

— De Clermont-Ferrand.

— Non, c'est pas possible ? Moi aussi !

— C'est vrai ?

— Enfin, de Chamalières, exactement.

— Ah ouais, le pays à Giscard...

— Oui, il m'a vachement simplifié la vie, celui-là, parce qu'avant, Chamalières, personne n'en avait jamais entendu parler, il fallait expliquer, épeler, ça n'en finissait plus, tandis que maintenant, tout le monde connaît. Mais toi, tu habites Paris, ou bien tu es en vacances ?

— Non, je suis là pour deux jours, je fais mon service à Aulnat, ch'ais pas si tu connais...

— Oui, oui, bien sûr. Tu es dans l'aviation ?

— Oui, au filtrage... J'avais deux jours à perdre, je me suis dit j'vais monter à Paris, c'est la première fois qu'j'viens, mais pour trouver c't endroit, ah, putain, j'ai eu du mal, hein, woilala ! On m'avait dit près du boulevard Saint-Michel, alors j'ai fait tout le boulevard Saint-Michel, en demandant à tout le monde, personne connaissait, enfin y a un mec qui m'a dit, c'est plutôt vers le boulevard Saint-Germain, mais qu'est-ce que j'avais marché, woididon...

Entre deux phrases, il se penchait vers moi et m'embrassait sur la bouche, très doucement et timidement. J'ai répondu à ses avances avec plus d'élan après avoir caressé ses avant-bras, sa poitrine, et constaté, en glissant un doigt entre deux boutons de sa chemise, que son ventre était aussi poilu que ses pectoraux, et très musclé.

— Tu connais Saint-Rambaud ?

— Saint-Rambaud, attends, c'est vers Lezoux, non ?

— Ouais, enfin, à quinze kilomètres.

— C'est un village au sommet d'une colline ?

— Non, non, pas du tout, c'est dans la plaine, vers Pont-de-Dore, tu connais Pont-de-Dore ?

— Ah, oui, je confonds avec Beauregard-l'Évêque, je ne sais pas pourquoi : tu sais, un village assez joli, à gauche de la route, entre Pont-du-Château et Lezoux.

— Non, j'connais pas, pourtant j'ai fait mes études à Lezoux.

Avant son service militaire, il a travaillé un an à la tréfilerie, à Thiers :

— Tu connais ?

— Je connais Thiers, oui, mais je ne connais pas la tréfilerie.

— Oui, il y a beaucoup de gens qui connaissent pas, c'est pas sur la route.

Il doit être libéré dans un mois, et compte retrouver alors le même emploi :

— J'ai des copains qui m'ont dit qu'i'z'avaient beaucoup engagé, depuis que j'étais parti, c'est bon ça, c'est qu'ça marche, i'm'reprendront bien. Enfin, j'crois...

— Tu veux faire un tour en bas ?

— Oui, si tu veux.

Nous sommes descendus, en nous frayant tant bien que mal un passage, et nous avons dansé un peu, cinq minutes, l'un en face de l'autre, ou plus ou moins. Il trouvait que je connaissais tout le monde, et aussi qu'on pouvait à peine respirer.

— Tu veux remonter ?

— Oui, je veux bien, i' fait tout de même moins chaud, en haut.

— Attends, je vais prendre mes affaires au vestiaire, parce qu'après c'est une cohue épouvantable, à partir d'une heure et demie tout le monde fait la queue.

— Je vais prendre les miennes aussi, on sait jamais...

Nous sommes restés un moment au coude de l'escalier, où il faisait relativement frais. J'ai appris qu'il n'avait pas de chambre, ni de bagages. Il était arrivé le matin, à onze heures, à la gare de Lyon :

— J'voulais prendre un car, mais j'savais pas où i'z'allaient, alors j'ai marché. J'suis tout de suite tombé sur la Bastille. Et puis j'ai vu la cathédrale, elle est pas tellement haute, hein, comparée à celle de Clermont...

Ensuite, il s'était mis, dès le milieu de l'après-midi, à chercher le Manhattan, parce qu'on ne savait jamais. Il y était arrivé un peu après dix heures. Évidemment, il n'y avait personne.

— Et puis, j'voyais l'temps passer, toujours personne, enfin quoi, dix, quinze, et comme j'savais qu'ça fermait à deux heures, j'me disais j'ai pas de chance, juste aujourd'hui y a personne, à moins qu'i'viennent vers les une heure, une heure et demie. J'ai demandé au bar si d'habitude y avait plus de monde que ça.

— I'z'ont dû se marrer, non ?

— Non, non i' m'ont expliqué qu'les gens i' venaient vers onze heures et demie, minuit, et c'est vrai, tout le monde est arrivé en même temps.

— Ça, si tu voulais voir du monde, t'as été servi...

— Ah, ouais, mais là c'est trop, hein...

— Tu veux partir ?

— Oui, j'veux bien.

Il a passé une veste de laine, épaisse, à gros carreaux. J'ai mis mon blouson, et nous sommes sortis. Nous avons rejoint le boulevard Saint-Germain, et marché dans la direction de l'ouest.

— C'est marrant, c't'été, sur la Côte, ça s'est passé exactement comme ça, vachement vite. J'étais à Roquebrune, tu sais, y a un camp militaire là, mais j'pouvais sortir le soir, presque tous les soirs. Ça, la Côte, tu parles que j'la connais : Cannes, Antibes, Nice... A Cannes, y en a beaucoup, hein...

— Tiens, moi aussi, j'étais sur la Côte à ce moment-là,

en août, près d'Antibes, mais j'allais souvent à Cannes, on aurait pu se rencontrer...

— Ouais, ça aurait été bien, hein ?

— Mais j'vois pas où il peut y avoir un camp d'aviation, à Roquebrune, c'est tellement petit, c'est en haut ou en bas ?

— Ah mais attention, y a pas d'avions, là, c'est seulement des casernes, y en a aux deux, la moitié en haut, la moitié en bas. Un jour, j'revenais de Cannes, y a un type en voiture, vingt-cinq, trente ans, i' s'arrête près d'moi, i'm'demande si j'vais vers Nice, oui, je monte à côté de lui, t'sais qu'j'ai vite vu qu'il était comme moi, quoi, comme nous, hein, pi qu'il avait envie, et moi aussi, i'm'plaisait bien. J'l'ai revu deux trois fois, pendant l'été, même que c'est lui qui m'a dit, pour l'Manhattan, et puis l'avenue Sainte-Anne, c'est ça ?

— Oui, la rue Sainte-Anne, c'est sur l'autre rive, il y a plusieurs boîtes, mais moi j'préfère le Manhattan, et toi aussi, probablement... Dis-moi, il y a un petit problème technique, c'est qu'on ne peut pas aller chez moi, il y a quelqu'un. J'ai une espèce de chambre de bonne, où on peut aller, mais ce n'est pas très confortable.

— Comme tu veux.

— Oh, moi, je serais très content de t'emmener dans ma chambre de bonne, c'est pour toi.

— Oh là moi ça m'est bien égal, la chambre !

Je lui ai montré au passage l'Apollinaire, les Deux Magots, le Flore.

— Est-ce que tu voles ?

— Hein ???

— Oui, tu es dans l'aviation, est-ce que tu voles ?

— Ah, non, un peu, j'suis dans les commandos, moi, j'ai volé un peu, au début, à Nîmes, on a fait du parachute et tout ça, mais plus maintenant. Mon frère, il a fait son ser-

vice dans l'aviation aussi, hein, ben il a pas volé une seule fois. Pas une. T'sais qu'il était mauvais, hein...

— Quelle impression ça fait quand on saute en parachute ? Au début surtout, quand on sort de l'avion ? On a vraiment l'impression qu'on est en chute libre ?

— La première fois, ça va, t'as pas peur, tu sais pas c'qui t'arrive. C'est après, moi, la deuxième fois, qu'j'ai commencé à avoir la trouille.

— Moi, j'aurais la trouille la première fois, je suis sûr de ça, l'idée de sauter comme ça...

— Ouais, mais la deuxième fois, tu vois tout ce qui peut t'arriver, tu t'dis que tu pourrais aussi bien t'casser une jambe, ou ch'ais pas quoi.

— Maintenant tu fais plus de parachute ?

— Non, maintenant j'fais plus rien. J'attends la quille. J'en ai marre d'l'armée, tu peux pas savoir.

— T'as pas des copains sympas ?

— Si, oui, j'ai des copains, i'z'en ont marre aussi, tu sais. Enfin, c'est bientôt fini...

Nous avons traversé le hall de l'immeuble, rue Saint-Simon, la cour, et nous avons commencé à gravir l'escalier de service.

— Je suis désolé, comme toujours avec les chambres de bonne, il y a vraiment beaucoup d'étages à monter.

— Oh, ça fait rien, avec tout ce que j'ai marché aujourd'hui, un peu plus un peu moins... Ça, dans mon bled, c't'un truc qu'y a pas, des escaliers comme ça... Combien qu'ça fait d'étages, sept, huit ?

— Sept, sept, ça suffit ! Courage, il n'y en a plus que trois.

Aussitôt arrivé dans la chambre, il a voulu aller pisser. Je lui ai montré le chemin, le long du couloir, et je lui ai succédé dans les cabinets. Lorsque nous nous sommes retrouvés, je l'ai prévenu que comme personne n'habitait là,

et que le chauffage ne marchait pas en permanence, les draps étaient très froids, et qu'au début c'était dur. Je me suis déshabillé et je suis entré le premier dans le lit. Lui me surveillait du coin de l'œil pour en tout s'aligner sur moi. J'ai vu qu'il était tel que je l'avais prévu, mince, mais très solide, musclé et très poilu, sur la poitrine, le ventre, les fesses, les cuisses, les avant-bras. Il a éteint la lumière avant de venir me rejoindre. Nous nous sommes serrés l'un contre l'autre en tremblant, en riant, et en exagérant même les effets du froid. Il aimait beaucoup embrasser.

— Moi qui adore les poils, a-t-il dit, je suis servi !

— Je pourrais en dire autant.

La plupart du temps, j'étais au-dessus de lui, quelquefois nous étions l'un et l'autre sur le côté, mais dès qu'il a été allongé sur moi, ses avant-bras derrière mon dos, il a joui sans bruit, sans mouvement particulier. Je lui ai dit en riant qu'il aurait pu me prévenir.

— Je ne pouvais plus attendre Tous ces poils, ça me rend fou.

Je l'ai fait rouler sur le dos, et, la bouche au creux de son épaule, j'ai joui sur lui presque aussitôt. Nous sommes restés quelques instants sans bouger, tandis que le foutre dégoulinait sur les draps.

— Ils sont tous comme ça, au Manhattan ?

— Je ne sais pas. Pourquoi ? Tu veux y retourner ?

— En tout cas, tu sais, à Clermont, y en a pas beaucoup des comme toi.

— Comment ?

— Aussi poilus.

— Il y a toi, déjà...

Cinq minutes plus tard, nous étions de nouveau en train de nous embrasser, de nous lécher, de nous caresser. Nous pressions nos torses l'un contre l'autre en bougeant de

gauche à droite, très excités par le bruit et la sensation des poils s'emmêlant. Le foutre encore chaud, et la sueur, maintenant, rendaient ce contact plus moelleux, lubrifié. Nos sexes étaient l'un contre l'autre, ou l'un sur l'autre. Nous avons joui de nouveau, cette fois-ci exactement en même temps, moi étant sur lui, et non sans bruit. Dix minutes ne s'étaient pas passées depuis la première fois.

— On a dû battre un record de rapidité entre deux...

— Ouais, on est des sportifs...

— Malheureusement, on va jamais pouvoir dormir de ce côté du lit, y a un vrai petit lac, c'est froid.

J'avais soif, je me suis levé pour boire de l'eau, conservée dans une collection de petites bouteilles de Coca-Cola alignées dans le réfrigérateur. J'en ai profité pour me laver et faire disparaître le foutre qui collait à mon ventre. Lui s'est levé aussi et m'a imité. Puis nous nous sommes allongés de nouveau, de l'autre côté du lit, mon bras sous son cou. Il murmurait :

— J'aime te caresser, je pourrais te caresser pendant des heures, c'est tellement doux.

— Oui, moi aussi. Les mecs poilus, c'est excitant surtout pour ceux qui le sont, il faut être deux, pouvoir se serrer l'un contre l'autre.

Encore cinq minutes, et nous jouissions encore une fois, toujours de la même façon, face à face, et de nouveau en même temps.

— Jamais je n'avais fait tout ça en si peu de temps.

Il y avait sans doute à peine vingt minutes que nous nous étions couchés.

Nous avons dormis très bien, lui dans l'un et moi dans l'autre des deux lits contigus qui paraissaient n'en faire qu'un. Nous nous sommes réveillés vers dix heures du

matin. Et l'instant d'après, nouvelles éjaculations, aussi simplement et rapidement atteintes que précédemment, et aussi parfaitement simultanées.

— Je regrette de ne pas pouvoir te préparer un petit déjeuner, il n'y a rien ici, tu vois.

— Oh, ça ne fait rien, j'ai pas faim.

— Ah bon ? Moi, j'ai rudement faim, après tous ces exercices... Qu'est-ce que tu vas faire, aujourd'hui, du tourisme ?

— Oui, je vais marcher un peu, ch'ais pas où, vers les Champs-Élysées, peut-être.

— Si tu veux voir le Louvre, ou les Tuileries, c'est tout près d'ici.

— Ah ouais ?

— Oui. Attends, je vais te faire un plan.

Je lui ai dessiné une carte sommaire, où figuraient l'endroit où nous étions, la rue du Bac, le boulevard Saint-Germain, l'Apollinaire et le Manhattan, Notre-Dame, le Châtelet, le Louvre, les Tuileries, les Champs-Élysées, l'Arc de Triomphe, le Trocadéro, et la tour Eiffel qu'il voulait aller voir de près. Je lui en ai montré le sommet, de la fenêtre. Je lui ai conseillé l'itinéraire Louvre-Arc de Triomphe par les Tuileries et les Champs-Élysées, Trocadéro-Tour Eiffel par la terrasse et les jardins. Puisqu'il voulait prendre le métro, il pouvait aller de l'Étoile au Trocadéro. De là, la vue était très bien, on voit tout Paris, et puis ce n'est pas loin de la tour Eiffel, il suffit de descendre le long des bassins et des jets d'eau... Je lui ai proposé aussi ma bicyclette, mais il a refusé :

— Non, non, ça ira très bien, à pied, en métro, je vais me débrouiller.

— Tu peux aussi me téléphoner, si tu as une difficulté, je serai chez moi tout l'après-midi, et puis tu peux venir prendre un bain, si tu veux, je pense qu'il n'y aura personne.

— Non, non, je vais me débarbouiller un peu ici, me raser, me passer un gant sur la figure, ça ira.

Dans une minuscule pochette à fermeture éclair, il avait un rasoir électrique (« Faut bien, à l'armée. Au début j'aimais pas ça, j'avais l'impression d'être pas rasé. Maintenant je me suis habitué... »), mais pas de brosse à dents.

Nous sommes sortis ensemble, et nous avons marché jusqu'à la rue du Bac.

— Téléphone-moi, je serai là tout l'après-midi, sauf à la fin, j'irai faire un tour, je passerai peut-être à l'Apollinaire, tu sais, le café que je t'ai montré hier, tu peux y jeter un coup d'œil, il y a beaucoup de monde, vers six ou sept heures, le dimanche, ça t'amuserait peut-être. Et si tu veux coucher dans la chambre, ce soir, tu es tout à fait invité, bien sûr.

— Bon, merci. Mais je t'appellerai plutôt dans la soirée, puisque tout l'après-midi, j'vais marcher...

— O.K. Bonne promenade. *Ciao* !

— *Ciao* !

[Il n'a pas téléphoné le soir, à moins qu'il ne l'ait fait avant neuf heures et demie, pendant que je dînais chez des amis. Il repartait le lendemain matin pour l'Auvergne.]

Je l'ai revu six mois plus tard, au Manhattan. Comme la première fois, il venait d'arriver à Paris, où il n'était pas venu entre temps. J'étais avec Tony. Nous l'avons ramené à la maison et nous avons couché tous les trois ensemble. Au matin, il a aussi fait l'amour avec un ami américain qui était chez nous pour deux ou trois jours, et qui ne parlait pas un mot de français.

Il en avait assez de Thiers, et même de Clermont-Ferrand. Il pensait s'installer bientôt à Paris, ou peut-être à Nice, s'il arrivait à y trouver du travail.]

III. Daniel X.,
dimanche 12 mars 1978.

Au Manhattan, un dimanche, un soir de premier tour d'élections législatives : je m'intéressais à un type qui ne semblait guère s'intéresser à moi, mais auquel m'empêchaient de renoncer tout à fait un ou deux coups d'œil de sa part, dans ma direction, de temps en temps. Une autre possibilité se présentait : un autre garçon, plus ou moins du même genre que le premier, mais qui suscitait chez moi beaucoup moins d'enthousiasme. Lui, sans vraiment me draguer, ne détournait pas les yeux quand nos regards se croisaient, et donnait l'impression d'être à peu près disponible.

Nous étions dans la plus grande pièce du bas, non loin du bar : moi, debout sur les deux ou trois marches qui la font communiquer avec le vestiaire et l'escalier, le premier inconnu à ma gauche dans un recoin assez sombre, et parlant à des amis à lui, le second à ma droite, près de la banquette qui est perpendiculaire au bar, de ce côté-là, le long du mur de pierres nues. Celui de gauche s'est éloigné en direction de la piste de danse. Celui de droite s'est assis sur la banquette. Je suis allé m'asseoir à côté de lui, mais plus haut que lui, les fesses au sommet du dossier, qui coïncide avec une légère saillie de la paroi, et les pieds sur le

siège, qui est en bois et recouvert d'un vieux feutre. Mon genou gauche était donc à la hauteur de son épaule, ou à peu près. Lui me regardait de temps en temps, obligé pour ce faire de tourner et de lever la tête. Je marquais la mesure de la musique avec ma jambe gauche, qui était contre son bras droit. Au bout de deux ou trois minutes, il a posé son coude sur ma cuisse. J'ai passé la main sur son avant-bras et l'ai caressé. Il s'est presque aussitôt tourné vers moi :

— Est-ce qu'on peut se voir cette semaine ?

J'ai ri :

— Oui, bien sûr.

— Pourquoi tu ris ?

— Je ne sais pas, je trouve ça drôle...

A vrai dire, je ne le voyais pas très bien. Il avait les cheveux courts, une moustache assez longue, tombant sur les côtés, il portait une chemise à carreaux aux manches retroussées, ouverte sur une poitrine assez poilue, et un jean. Son visage, un peu lourd, n'avait rien d'extraordinaire, et quant à son corps, je n'en devinais pas grand-chose, m'inquiétant seulement qu'il ne soit pas tout à fait aussi mince qu'il aurait pu l'être. D'autre part, je n'avais pas renoncé entièrement au premier objet de mon intérêt, et j'hésitais donc à m'engager. Il n'était que minuit et demi, j'aurais fait volontiers quelques explorations supplémentaires. Quand il m'a demandé si je voulais rentrer, j'ai répondu que non, que je n'y avais pas encore pensé.

Je me suis levé, et j'ai dansé légèrement, sur place, juste devant lui, prêt à m'éloigner, ne serait-ce qu'un moment. Mais, toujours assis, il m'a attiré contre lui. Je l'ai embrassé dans le cou, et l'ai caressé par l'entrebâillement de sa chemise. Il a posé quelques secondes sa bouche sur ma braguette. Puis, après ces premiers attouchements, il a repris sa question, en la présentant un peu différemment :

— Tu veux qu'on rentre ?

- Qu'on rentre où ?
- Chez toi, chez moi...
- Oui, si tu veux.
- Maintenant ?
- Ah bon, oui, si tu veux...

Pendant que nous retirions nos affaires, au vestiaire, j'ai appris qu'il s'appelait Daniel. Nous sommes montés au rez-de-chaussée. En haut de l'escalier se tenait le garçon qui m'avait intéressé plus tôt, et maintenant il me suivait de l'œil. Je me suis arrêté près de lui, sous prétexte de passer mon blouson, et sans le quitter des yeux. Mais Daniel était déjà à la porte, je ne pouvais pas le faire attendre. Je suis donc sorti, agacé d'avoir à partir si vite.

Nous avons marché en direction de la Seine. Il m'interrogeait :

- Tu as écouté le résultat des élections ?
- Oui.
- Alors, qu'est-ce que ça donne ?

— Ce n'est pas très clair. La gauche a une certaine avance, mais beaucoup moins forte que prévu. Les socialistes ont un pourcentage de voix très inférieur à ce que les sondages avaient annoncé, 23 % je crois. Le R.P.R. a 22 %, les communistes 21 %, et l'U.D.F. 20, à peu près. N'importe quoi peut arriver, on dirait.

- Tu as voté ?
- Oui, et toi ?

— Non, moi j'ai pas voté, je vote pas à Paris, il aurait fallu que je me tape 200 bornes, c'est pas rien tout de même. J'irai dimanche prochain, une fois ça suffit.

- Où est-ce que tu votes ?

— Dans l'Orne. Je suis de là-bas. Je ne suis pas encore domicilié à Paris.

- Tiens. J'aime bien l'Orne. Tu es de quelle partie ?

— L'extrémité est, vers Nogent-le-Rotrou, je sais pas si tu vois.

— Ah oui, très bien. Le Perche, en somme.

— Oui, c'est ça, tout à fait. Comment tu connais ? Tu es de là-bas, toi aussi ?

— Non, non, pas du tout, mais j'aime bien ce coin.

Je l'avais suivi sans poser de questions sur notre destination. Nous étions arrivés presque au quai, et à sa voiture, une Renault 5 bleu marine. Où allions-nous aller ? Je lui ai expliqué mon cas, que je ne pouvais pas l'emmener chez moi, ma chambre de bonne, etc. De toute façon, il aimait mieux aller chez lui, boulevard Voltaire.

— Oui, mais comment je vais rentrer ?

— Je peux te raccompagner en voiture, demain matin, si tu veux.

— C'est gentil. Mais je peux prendre un métro, demain matin.

— Il y en a un juste en bas de chez moi.

— O.K.

Nous avons passé au pied de l'Hôtel de Ville, dont toutes les fenêtres ouvrant sur la Seine étaient illuminées. Il se penchait en avant sur son volant :

— Tiens, Chirac compte ses voix, on dirait.

A cela près, le trajet s'est fait presque en silence. Je n'étais pas de très bonne humeur. Je regrettais de m'être laissé entraîner dans cette histoire sans y tenir particulièrement, et surtout d'avoir renoncé trop vite à l'autre.

Nous sommes entrés dans le garage souterrain d'un très grand immeuble moderne. La porte s'actionnait automatiquement par l'introduction d'une carte plastifiée dans la fente d'un appareil de déclenchement. Du sous-sol, on pou-

vait accéder directement à l'ascenseur. On en sortait sur un très long corridor.

— Je m'excuse, c'est un bordel terrible, chez moi, je ne suis pas encore vraiment installé.

L'entrée, étroite, était effectivement très encombrée, de caisses, de boîtes de carton, de valises béantes. Par la porte ouverte de la salle de bains, à gauche, on pouvait voir du linge et des serviettes en grande quantité, séchant au-dessus de la baignoire. On passait, tout droit, dans une chambre très en désordre. Le lit, amovible, était déplié, mais pas fait. Sa tête s'inscrivait dans un panneau de style Louis XV, très rococo, dont le bois blanc, très récemment taillé, d'évidence, n'avait encore été ni verni ni peint. Entre les boiseries, posées de la veille, apparemment, était accrochée une vaste tapisserie moderne, copie de l'ancien, représentant une scène de curée : un cerf aux bois immenses était acculé aux sombres profondeurs d'un étang par une meute de chiens hurlants. Le costume des chasseurs était celui de l'époque de Henri III, qui d'ailleurs figurait lui-même parmi eux, peut-être : bonnet rond, assez haut, fraise, justaucorps à crevants, très serré à la taille, courte cape, courte culotte bouffante, hautes bottes.

— Si je suis vraiment très gentil, est-ce que je pourrais avoir un verre d'eau ? J'ai très soif.

— Oui, bien sûr. Tu veux pas plutôt de la bière ?

— Non, merci, de l'eau du robinet, ça sera très bien.

Le lit, déplié, arrivait presque au mur qui lui faisait face, d'autant plus qu'une commode ou une petite table, contre celui-ci, disparaissait sous les couvertures et les vêtements en vrac.

Daniel m'a apporté de l'eau, dans un verre à pied, de style

Louis XV, lui aussi, et il a bu lui-même de la bière, à la bouteille. Ensuite, il s'est déshabillé complètement :

— Je vais prendre une douche, j'ai tellement sué en dansant.

En l'attendant, j'ai regardé ses disques et ses livres. La plupart des disques, outre un enregistrement de *La Veuve joyeuse*, étaient des trente-trois tours de variétés françaises, allant d'Yvette Horner à Patrick Juvet, en passant par Jacques Brel, Claude François et William Scheller. Les livres, disposés sur trois courts rayons éclairés de l'intérieur, étaient presque tous reliés. Il y en avait de très anciens, ouvrages de piété ou traités de pharmacie des XVII^e ou XVIII^e siècles, en assez bon état, et de plus récents, dans des éditions de bibliophile. Un volume de Jules Verne, *Les cinq cents millions de la bégum*, reproduction de l'édition Hetzel, était présenté de face. Il était unique de sa série. Parmi les livres brochés se trouvaient un roman et un essai de Roger Peyrefitte, quatre romans d'Yves Navarre, un de Françoise Mallet-Joris, deux de Christine de Rivoyre et un d'Ulysse Laugier, dédicacé par l'auteur. J'ai ouvert une édition de Baudelaire, reliée plein cuir, et je lisais les pages sur le haschich et le Vieux-de-la-Montagne lorsque Daniel est revenu de la salle de bains. Il s'est allongé sur le lit.

Je me suis déshabillé et me suis étendu à côté de lui. Nous nous sommes embrassés (il s'était aussi lavé les dents) et caressés en bandant progressivement l'un et l'autre. Je passais la langue dans les poils de sa poitrine. Il était loin d'être mince. J'étais d'abord au-dessus de lui, mais il m'a renversé, mis sur le dos, et s'est allongé sur moi. Il a passé une main sous mes couilles, et ses doigts dans la fente de mon cul :

— Tu veux que je te prenne ?

— Hmm... pas particulièrement.

— T'aimes pas ça ?

Sans insister, il s'est laissé glisser à côté de moi. Nous étions l'un et l'autre débandés. Deux ou trois minutes plus tard, je l'ai caressé à nouveau, il a bandé à nouveau, et moi aussi. J'ai essayé de passer la main à mon tour sur ses fesses, et de lui relever les cuisses, mais il ne faisait rien pour me faciliter les choses dans cette direction. Finalement, étendu contre lui, un bras sous sa nuque, je l'ai branlé en lui léchant l'extrémité d'un sein, et il a joui très vite. Il s'est mis alors à me branler aussi, mais je l'ai arrêté. Il s'est levé pour aller chercher une serviette et s'essuyer. A son retour, nous nous sommes encore un peu caressés, puis je lui ai dit que j'allais le laisser dormir.

— Tu t'en vas ?

— Oui, il n'est pas tellement tard, je vais rentrer.

Je me suis rhabillé rapidement. Il m'a raccompagné jusqu'à sa porte, nu. Je l'ai embrassé sur l'épaule. Et je suis rentré chez moi à pied, par la rue Saint-Sébastien, le boulevard Beaumarchais, la place des Vosges, les quais de l'île Saint-Louis et le square Jean-XXIII.

[Jamais revu, je crois. J'aperçois de temps en temps quelqu'un qui pourrait bien être lui, mais qui ne semble pas me reconnaître.]

IV. Flipper X.,
lundi 13 mars 1978.

Au Manhattan, vers une heure du matin, j'ai remarqué qu'un garçon qui jouait au flipper avait l'air de me regarder d'une façon assez appuyée. Il avait les cheveux assez longs, un peu bouclés, d'assez grosses lunettes, une moustache, un blouson de cuir noir, une chemise blanche très ouverte sur un torse très velu. J'étais alors occupé à draguer le type dont un départ trop rapide, la veille, m'avait empêché, d'après ce que j'imaginai, de faire la connaissance. Je suis dans son sillage monté et redescendu, selon deux ou trois tours des lieux, assez compliqués. En fait, il ne s'intéressait absolument pas à moi. Lorsque ce point fut clairement établi, je suis retourné vers les flippers. Le joueur semblait s'y être acquis un public, entre-temps, deux ou trois garçons le suivant de l'œil, ou sa boule. Lorsque celle-ci disparaissait, ce qui n'arrivait pas très souvent, il me regardait sans sourire, avant d'en mettre une autre en circulation. Je suis passé derrière lui, et je me suis assis sur un tabouret disposé devant un autre appareil, le long du mur. Plus tard, c'est sur ce flipper-là qu'il a commencé à jouer, et je lui ai donc abandonné mon siège. J'ai laissé mon blouson sur une petite table, de ce côté-là, et je suis allé faire un autre tour. Quand je suis revenu, il jouait toujours. Un homme d'une quaran-

taine d'années avait pris en mains l'appareil voisin du sien. Je me suis appuyé au mur, le regard dans le vague. Lui, ayant terminé une de ses parties, est venu se poster tout près de moi, mais il ne tournait pas la tête dans ma direction. Je me suis déplacé légèrement vers l'embrasure voûtée, un peu retirée, d'une porte de secours, mais il n'est pas venu m'y rejoindre. Après cinq minutes, il est même retourné près de son flipper. Pourtant, il s'est seulement assis sur le tabouret, sans jouer. De là, il ne me quittait pas des yeux.

Lorsque l'autre joueur est parti, j'ai pris sa place. Nous étions donc côte à côte, mais nous ne nous parlions pas, ni ne nous touchions. Plusieurs minutes se sont passées ainsi. Finalement il m'a demandé si je voulais faire une partie avec lui.

— Oui, je voudrais bien, mais tu sais, je suis complètement nul.

— Boh, ça fait rien, ça. Moi aussi.

— Ben merde alors ! On dirait pas !

— Si, si, tu vas voir. C't'une question de pot, c'est tout.

Il a introduit une pièce de un franc dans l'une des machines, et il m'a invité à commencer. Ma première boule n'a pas tardé à disparaître, m'ayant valu à peine trois ou quatre cents points. Lui en a obtenu, avec la sienne, plus de mille. Par la suite, l'écart est allé se creusant. Mais le total était assez impressionnant.

— Ouais ! On a gagné trois autres parties : moi deux aux points, et toi une parce que tu as touché cette lumière, là, tu vois.

Nous avons donc joué encore, et moi un peu mieux. Toute-

fois, et bien qu'il m'ait laissé deux boules pour chacune des siennes, je ne le rattrapais pas.

Puis nous nous sommes assis sur nos tabourets, côte à côte. Tout d'un coup, il a approché son visage du mien et m'a embrassé sur la bouche, légèrement. J'ai passé une main derrière sa tête, et l'ai serrée contre la mienne. Nous avons tous les deux glissé de nos sièges, et sans cesser de nous embrasser très profondément, nous nous sommes caressé le torse, puis serrés très fort l'un contre l'autre, les mains de l'un sur les fesses de l'autre. Plus tard, nous nous embrassions dans le cou, ou sur la poitrine. Mais il s'est écarté de moi brusquement :

— Bon, on fait encore une partie ?

— Non, merci, moi ça m'suffit. J'crois qu'j'ai pas une vraie passion pour le flipper. Mais joue, toi, j'te regarderai.

— Oh, non, tout seul c'est pas drôle... On pourrait p't'être partir, alors ?

— D'accord.

Dehors, il s'est dirigé sans me consulter vers la station de taxis de la place Maubert. Je lui ai tout de même demandé où nous allions.

— Chez moi.

— C'est où chez toi ?

— A Montmartre.

— Et si on allait plutôt chez moi ?

— Où est-ce que c'est ?

— Rue du Bac. On ne peut pas aller vraiment chez moi, il y a quelqu'un, mais j'ai une chambre de bonne, à côté. J'aimerais autant faire ça, parce que j'ai laissé ma bicyclette à Saint-Germain, et j'aimerais mieux ne pas la laisser là toute la nuit, les gens lui font toujours quelque chose, n'importe quoi, tordent les rayons, volent la sonnette, pour rien, pour le plaisir...

— Bon.

Nous avons donc tourné chemin, et sommes repartis sur le boulevard dans la direction de Saint-Germain-des-Prés. Mais dès la rue Saint-Jacques, il s'est plaint de la distance.

— Moi, je ne marche jamais, je prends tout le temps des taxis. Pour faire cinq cents mètre, je prends un taxi.

— Moi, je fais tout à pied, au contraire, surtout dans ce quartier, ou à bicyclette. La rue du Bac, d'ici, ça ne me paraît rien du tout...

Il ne vient au Manhattan que le lundi, parce qu'il travaille dans un restaurant, tous les autres soirs, jusqu'à trois heures. Et la plupart du temps, une fois rue des Anglais, il ne fait que jouer au flipper, parce qu'il s'ennuie et qu'il ne sait pas draguer. Pourtant, il rencontre souvent des garçons là où il travaille.

— Mais ça doit être encore plus difficile de draguer quand on travaille, non ?

— Non, non, au contraire, et puis c'est très bien vu par le patron, on y est même encouragé.

— C'est près de chez toi, ton restaurant ?

— Oui, tout près, j'ai de la chance. Mais même là je prends toujours des taxis.

Ce soir, il avait eu un dîner, il était rentré chez lui se changer, il avait enlevé sa veste et sa cravate à toute vitesse, et il était venu au Manhattan assez tard.

Ma bicyclette était attachée à un panneau de signalisation, dans la rue Saint-Benoît, à côté de *La Hune*. Je l'ai prise, et lui a eu aussitôt l'idée de faire le reste du chemin en taxi, et de me rejoindre dans ma chambre.

— Mais tu es complètement fou, tu ne vas pas prendre un taxi maintenant, c'est tout près !

— Je suis crevé !

— Oh, allez, il y en a pour cinq minutes.

Au pied de l'escalier, il m'a regardé en soupirant, et j'ai quasiment dû le tirer d'un palier à l'autre. A peine étions-nous entrés dans la chambre qu'il s'est affalé sur le lit.

— Il n'y a que cette grosse lampe ou rien du tout, qu'est-ce que tu préfères ?

— Tu n'as pas une bougie ?

— Non, il n'y a rien ici. Personne n'y habite. Mais c'est une bonne idée pour la prochaine fois.

J'ai éteint. Mais le carré d'étoffe qui sert de rideau n'était pas disposé à la fenêtre, et il entraînait tout de même un peu de la lumière de la ville.

Nous nous sommes embrassés assez violemment, et nous avons ouvert chacun la chemise et la braguette de l'autre. Nous étions tous les deux complètement bandés bien avant d'être nus. Que je lui lèche le torse semblait l'exciter beaucoup, mais il s'intéressait extrêmement à mon cul, qu'il massait énergiquement. Comme j'étais allongé sur le dos, il a présenté son sexe en face de ma bouche, et je l'ai sucé un moment, avant de passer à ses couilles et à son cul. Il était agenouillé au-dessus de mon visage. Ma langue entre ses fesses semblait lui plaire particulièrement, il les écartait pour me permettre d'aller plus loin, il écrasait ma tête de tout le poids de son corps, et il mettait mes mains sur sa poitrine pour que je le caresse. Je me suis soulevé, je l'ai renversé en arrière, sur le dos, je me suis agenouillé à mon tour entre ses jambes, je les ai relevées et maintenues en l'air, en les tenant sous les genoux, et je lui ai encore léché le cul, dans cette nouvelle position. Il m'encourageait :

— Ouais, ouais, oh putain, c'est bon, vas-y salope, mes couilles aussi, vas-y, lèche...

Je me suis mis de la salive sur le sexe, et je l'ai pénétré, assez lentement, mais sans difficulté. J'ai passé mes bras sous les siens, et derrière son cou, et je l'embrassais, ou bien lui léchais le torse, tout en l'enculant.

— Putain, quand je pense que je voulais te baiser ! Wow ! Tu fais ça vachement bien. Ouais, vas-y, baise-moi, vas-y, défonce !

J'avais pris entre mes dents, mais sans serrer, l'extrémité de son sein droit, et je lui caressais le ventre et la poitrine, de la main gauche, tout en le branlant de la main droite. Il avait l'air très enthousiaste, ce qui m'excitait d'autant. Je l'ai donc baisé assez longtemps, un quart d'heure au moins, et nous avons joui — lui se branlant — exactement en même temps à grands bruits, spécialement de ma part.

J'ai passé sa jambe droite à mon côté droit, et je suis retombé sur le lit. Nos corps sont restés un moment emmêlés, formant un X, moi toujours en lui. Puis il m'a demandé que je lui passe une serviette. Je me suis levé.

— Oh là là, quand je pense qu'il faut que je redescende tous ces étages !

— Oh, c'est rien, dans ce sens. Mais tu peux coucher ici, si tu veux.

— Non, il faut que je rentre. J'ai un professeur qui vient me donner des cours à dix heures, tous les matins. Demain matin, il faut que j'y sois.

— Des cours de quoi ?

— D'anglais, en ce moment, mais ensuite d'allemand, puis d'italien.

— Je vais rentrer chez moi, moi aussi.

— En tout cas, ça valait le coup de tant marcher...

— *Well, thank you very much, kind Sir...*

Le lit n'était même pas défait. Nous nous sommes rhabillés

dans le noir au début, mais il a tout de même fallu allumer la lampe pour trouver les chaussettes. Il a mis un avant-bras devant ses yeux :

— Oh là là, c'est dur.

Il a été prêt avant moi, et il avait déjà ouvert la porte quand je nouais encore mes lacets. Nous sommes cependant descendus ensemble, et nous nous sommes séparés en face de l'entrée de l'immeuble, comme je détachais ma bicyclette d'une gouttière.

[*Jamais revu.*]

V. Daniel au Casque,
vendredi 17 mars 1978.

Je suis entré, vers deux heures et quart du matin (le 18), dans le square Jean-XXIII, derrière Notre-Dame, en enjambant le grillage. Marchant dans la direction du fleuve, j'avais donc à ma droite les buissons qui sont contre la grille du jardin privé de la cure, et à ma gauche les plates-bandes, les pelouses et la fontaine. De ce côté gauche se tenaient debout, les jambes écartées, deux hommes en tenue de motocyclistes, leur casque à la main. L'un avait une barbe, l'autre les cheveux très courts et une moustache : celui-ci m'a suivi des yeux, comme je passais devant eux, et je lui ai rendu son regard. Arrivé presque à la remise du jardinier, je suis entré parmi les buissons. Il y avait là deux types, dont ni l'un ni l'autre ne m'intéressait. A travers les branches, je surveillais les deux motocyclistes. Ils n'avaient pas bougé, et ne semblaient plus faire attention à moi. Je suis donc ressorti d'entre les feuillages. Mais aussitôt celui des hommes au casque qui plus tôt m'avait regardé, et qui me plaisait, est venu vers eux, et précisément vers le passage dont j'occupais le débouché. Il m'a frôlé, dépassé, et je l'ai presque immédiatement suivi. Il s'est dirigé, entre les arbustes, vers la barrière de bois qui délimite l'enclos du jardinier. Je me suis approché de lui. Il se tenait les jambes

écartées, son casque à la main, au pied d'un grand arbre. Il portait un T-shirt blanc sous un blouson de cuir noir, au col relevé, des jeans très délavés, déchirés sur une cuisse, et rapiécés, avec une large ceinture à boucle de métal, ronde, et de très grosses bottes de cuir qui lui montaient presque jusqu'aux genoux. Il devait avoir entre trente et trente-cinq ans. Je me suis approché de lui et lui ai mis la main à la braguette. Il m'a fait immédiatement la même chose. De mon autre main, je lui caressais les pectoraux, qu'il avait très solides et très développés. Il a ouvert complètement son blouson, et j'ai pu passer sous son T-shirt. Les muscles de son ventre étaient très durs et très saillants. Il a ouvert ma braguette et sorti mon sexe, qu'il s'est mis à branler. Nous avons commencé à nous embrasser. Il a alors posé son casque sur l'un des poteaux de la barrière, et il a lui-même défait sa ceinture et descendu la fermeture à glissière de sa braguette. Je l'ai branlé, puis j'ai pris dans la bouche son sexe, qui était assez petit. Lui m'a sucé aussi, juste après. Nous nous serrions l'un contre l'autre, en nous embrassant, torse contre torse, les mains sur la nuque de l'autre, ou bien sur ses fesses. Il caressait assez rudement les miennes, et passait un doigt le long de leur fente, je faisais la même chose aux siennes, qui étaient grosses, poilues et très dures. Relevant son T-shirt, je lui ai léché et un peu mordu l'extrémité du sein droit, ce qui semblait lui plaire beaucoup :

— Ouais..., oh God !

Pendant ce temps, un Arabe d'une quarantaine d'années s'était approché de nous, et j'ai senti soudain sa bite complètement raide contre mon cul. Je l'ai écartée de la main. D'autre part, à cinquante centimètres de nous se tenait un quinquagénaire bedonnant qui ne nous quittait pas des yeux tandis que nous nous embrassions ou nous sucions tour à tour le sexe. L'homme au casque et moi nous sommes regardés en soupirant, et je lui ai demandé s'il voulait aller

ailleurs. Il a répondu que oui, en tendant le bras vers l'enclos du jardinier.

— Tu ne veux pas aller chez moi ?

— Non, je ne peux pas, je suis avec un copain, il m'attend.

Nous avons plus ou moins réajusté nos vêtements.

— Par là ?

— Non, non, viens.

Je l'ai suivi. En fait, ce n'était pas vers la remise qu'il avait l'intention de m'entraîner, mais plus loin, en en faisant le tour. Nous sommes donc ressortis dans les allées, et nous avons gagné la partie des jardins qui est en retour d'équerre, entre la cathédrale et le fleuve. Il marchait le long du grillage de la cure, et il s'est arrêté à peu près au milieu, en un point très éclairé.

— Ici ?

— Oui, il y a beaucoup de lumière, mais on ne peut rien voir.

Il a entrepris de me déshabiller de nouveau, et il a sorti mon sexe de mon pantalon. J'avais en chemin enlevé mon pull-over, dont j'avais noué les manches autour du col de mon blouson, et que j'ai posé sur le grillage d'une plate-bande. Nous nous sommes encore réciproquement sucés. Je lui caressais les muscles du ventre et de la poitrine, qui étaient exceptionnellement développés, et durs comme des enclumes. Puis il s'est mis sur ma droite, son sexe contre ma hanche, un bras sur mes épaules, et de la main droite me branlant. Quand il a senti que j'étais sur le point de jouir, il s'est penché en avant et il a pris mon sexe dans sa bouche. Mais au dernier moment il s'est relevé, il s'est remis à me branler, et mon foutre est allé se perdre entre le lierre et le sable.

Immédiatement après, j'ai recommencé à le sucer. Il parlait doucement :

— Fais-moi les seins, oui, comme ça, les deux en même temps, en me suçant.

— Ah, ça, ça va être un peu compliqué, attends une seconde.

Mon pantalon était presque sur mes genoux. Je l'ai remonté, j'ai relevé ma braguette et fermé ma ceinture. Je me suis ensuite accroupi devant lui, j'ai pris son sexe dans ma bouche, et je lui ai serré les pointes des seins entre le pouce et l'index de chaque main.

— Ouais, oh putain, qu'est-ce que c'est bon, serre fort, oui !

Il a joui assez vite. Je me suis relevé en souriant, et je me suis tourné pour rejeter son foutre. Lui souriait aussi. Des ombres se rapprochaient de nous. Il a posé une main sur mon avant-bras :

— T'as toujours autant de foutre ?

— Ah bon, pourquoi, il y en avait beaucoup ?

— Vachement, eh, ça n'arrêtait plus...

— Tiens, non, ça m'étonne. Ça devait être un moment d'enthousiasme.

— Tu en as beaucoup, des moments d'enthousiasme ?

— Ben oui, ça m'arrive, merci !

Nous marchions tous les deux vers l'arrière de la cathédrale en riant. Il tenait toujours son énorme casque à la main.

— Quel est ton prénom ?

— Renaud. Et toi ?

— Daniel. Il y a longtemps que je n'étais pas venu ici.

Tu es de Paris, toi ?

— Oui, et toi ?

— Moi, je suis de Lille... C'est ici qu'on se sépare ?

— D'accord. Salut !

— Salut !

Échange de tapes dans le dos. Il a marché plus vite en avant de moi, et rejoint l'ami avec lequel il était plus tôt, ainsi qu'un autre garçon, très « cuir et moto », que je connais depuis dix ans, et auquel j'ai fait signe, en passant devant eux.

— Ça va, chef ?

— Tiens, Renaud, mais vous vous dévergondez ! Qu'est-ce que vous faites-là ?

— Oh, moi, j'vais me coucher, moi...

[*Jamais revu.*]

VI. Petit brun musclé,
lundi 20 mars 1978.

J'étais assis, en fin d'après-midi, au Continental, le sauna voisin de l'Opéra, sur l'une des banquettes de la salle de télévision qui pendant la journée sert de salle d'orgie. Il n'y a alors aucune lumière, sauf celle d'un très court couloir d'accès, qui permet du moins de voir qui entre et sort. C'est ainsi que j'ai aperçu, entrant, un garçon qui pouvait avoir vingt-deux ou vingt-trois ans, avec des cheveux courts, une grosse moustache, petit, mince, mais très musclé. Il s'est dirigé vers les profondeurs totalement obscures de la pièce, mais sans y pénétrer tout à fait, restant à mi-chemin, debout près des dossiers de l'une des rangées de sièges. Je l'ai rejoint. Quelqu'un déjà s'intéressait à lui, et sans doute le branlait, sans qu'il fasse rien, résistance ou encouragement. J'ai caressé ses pectoraux, qui étaient très bien marqués, arrondis, très durs, avec quelques poils courts, un peu rêches. Il n'a d'abord pas réagi, puis il s'est mis à me branler, mais comme distraitemment, sans cesser de tourner la tête, dans toutes les directions, pour tâcher de scruter la pénombre. J'ai essayé de le prendre entre mes bras, de le serrer contre moi, je l'ai embrassé dans le creux de l'épaule, sans aucune réaction de sa part. Mais progressivement il me tournait le dos, tout en continuant à me masturber. Il m'a

ainsi présenté son cul, et a dirigé vers lui mon sexe. Mais la fente, entre ses fesses très dures et très serrées, était absolument sèche, et je ne pouvais pas y pénétrer, d'autant moins qu'il était beaucoup plus petit que moi, et le trou de son cul très bas. Je me suis donc accroupi derrière lui, et je l'ai léché entre les fesses. Pourtant une nouvelle tentative, juste après, n'a pas rencontré plus de succès.

Contournant le dossier très mou contre lequel nous étions l'un et l'autre, je me suis agenouillé sur le siège même. Lui était alors tourné vers moi. Quelqu'un, je crois, essayait de l'enculer, sans y parvenir mieux que je n'avais fait. Je l'ai branlé et lui ai léché le torse, et j'ai essayé de l'attirer contre moi sur la banquette, mais en vain.

Un moment après, je l'ai vu, sans d'ailleurs le reconnaître immédiatement, pénétrer dans la salle de vapeur, et je l'y ai suivi. Quelqu'un, de nouveau, le branlait, et il s'est mis, de nouveau, à me branler, puis à me présenter son cul. De nouveau, je me suis accroupi derrière lui, et je lui ai léché la fente des fesses. Il s'est penché en avant, en creusant les reins, et s'est mis à sucer un garçon qui était en face de lui. Je me suis alors introduit en lui, très lentement, mais j'étais dans un tel état d'excitation que j'ai joui presque aussitôt, sans beaucoup de plaisir, avant même que ma verge ne soit entrée tout entière. Durant une minute ou deux, j'ai avancé et reculé le bassin, aussi énergiquement que possible, mais je n'ai pas tardé à débander, et j'ai dû me retirer. Lui s'est alors tourné pour présenter son cul, rendu moite désormais par mon sperme, ma salive et la vapeur, au garçon dont il suçait le sexe.

Une demi-heure plus tard, environ, assez fatigué, et très endormi, j'étais étendu dans un recoin sombre qui forme une sorte de petit salon. Deux sofas très flasques, en mousse, probablement, s'y font vis-à-vis. S'est allongé sur

celui que je n'occupais pas un homme qui paraissait avoir entre trente et quarante ans, brun et moustachu. Il était sur le ventre, la tête reposant sur ses avant-bras croisés, et je ne voyais guère que ses biceps, qui étaient très développés. Nous nous regardions de temps en temps, dans une demi-somnolence. Puis un vieillard très blanc et très gras est venu s'asseoir de mon côté, à mes pieds, et après quelques minutes m'a caressé les jambes, puis le sexe, qui était déjà à moitié bandé. Lorsqu'il a voulu me sucer, j'ai changé de position, et je me suis allongé transversalement, la nuque contre mon sofa, les fesses à terre, sur la moquette, et les pieds contre l'autre. L'homme qui y était allongé m'a touché les chevilles. Le vieillard prenait de plus en plus de place, il s'était étendu à l'endroit que je venais de quitter, et ses caresses se faisaient de plus en plus précises. J'ai alors changé d'orientation, le corps toujours à terre, mais la nuque et la tête contre l'autre sofa. L'homme aux biceps s'est légèrement déplacé pour me laisser la place de m'y asseoir. Je lui ai presque aussitôt caressé le dos, mais il semblait dormir. Ce n'est qu'au bout d'une dizaine de minutes qu'il a commencé à me caresser les cuisses et, un peu plus tard, à me sucer le sexe. Renversé sur le côté droit, je lui caressais les fesses, entre lesquelles j'ai introduit un doigt, jusqu'à ce qu'il remonte suffisamment contre moi pour que j'y passe la langue, et en remplisse l'orifice de salive. Les genoux à demi pliés, les reins cambrés, il pressait son cul contre mon visage. Je me suis alors allongé sur son sofa dans le même sens que lui et, avec son aide, sans aucune difficulté, je me suis introduit en lui. En touchant son ventre et sa poitrine, je me suis aperçu qu'il s'agissait du même garçon que précédemment, ce que confirmait sa passion, apparemment presque exclusive, pour se faire enculer. Je ne sais pourquoi il m'avait paru, cette fois, plus âgé. Son visage, à dix centimètres du mien, montrait bien, même dans la quasi-obscurité, qu'il ne pouvait pas avoir plus de vingt-cinq ans.

Il remuait le bassin avec tellement d'énergie, et son rythme en était si impératif, que je me suis trouvé, très rapidement, de nouveau au moment de jouir. J'ai essayé d'interrompre ses mouvements, mais quand j'y suis plus ou moins parvenu il n'était déjà plus temps, et j'avais lâché encore un peu de foutre, sans aucune sensation. Lui, toujours sur le ventre, tombait du sofa, et nous étions tous les deux à moitié à terre, aux pieds de trois ou quatre spectateurs. Cependant, à cause de ma semi-éjaculation involontaire, je débandais, et mon sexe est même sorti de son cul. Il s'est alors retourné et mis sur le dos. Je me suis allongé sur lui, le caressant et l'embrassant dans le cou. Mais il a très vite relevé les jambes autour de moi, et tâché de réintroduire en lui mon sexe à moitié mou. J'essayais encore de l'embrasser, de me serrer contre lui. Tout cela ne l'intéressait pas, il ne pensait qu'à me branler, et son action, dans ces conditions, restait totalement inefficace. Son propre sexe, qui était d'une taille considérable, surtout par rapport à lui, était loin d'être dur. Je suis retombé à ses côtés. Peu de temps après, il s'est levé et il est parti.

Je l'ai revu encore une fois, cet après-midi-là, ou plutôt deviné, à le toucher. C'était dans la loggia qui domine la salle de télévision. Penché en avant, les bras croisés sur la balustrade, il était en train de se faire énergiquement enculer.

[Souvent revu. J'ai appris son prénom. Il ne semble jamais tout à fait sûr de me reconnaître, et il ne s'intéresse pas du tout à moi, mais il répond toujours très gentiment à mon bonjour.]

VII. L'Invisible,

lundi 20 mars 1978.

Dans la loggia en surplomb du Continental-Opéra, à moins que ne fonctionne, en bas, la télévision, l'obscurité est totale. Je ne sais si c'est avant ou après le dernier épisode du précédent récit que je m'y suis assis, sur l'un des profonds sofas qui y forment un angle droit. Quelqu'un dont je ne voyais absolument rien était allongé à ma droite, ses pieds contre mes cuisses. Après quelques instants, je lui ai touché les jambes, qui étaient dures et poilues, puis les cuisses, de même. Je me suis alors agenouillé à côté de lui, pour lui caresser le ventre et la poitrine, solides et musclés. A en juger au toucher, il s'agissait d'un garçon ou d'un homme jeune, fort, large d'épaules, aux cheveux bouclés. Il bandait. Je lui ai sucé le sexe, puis me suis allongé sur lui. Il a presque aussitôt passé sa verge entre mes cuisses, derrière mes couilles. D'une main, il me massait vigoureusement les fesses, entre lesquelles il a introduit un doigt. Je me suis alors mis sur le dos, à côté de lui, à l'extrême bord du lit de repos qui s'affaissait sous notre poids, et il a commencé à me branler. J'ai essayé de l'arrêter, mais il continuait, et au bout d'une minute, j'ai joui. J'ai ensuite pro-

gressivement glissé jusqu'à terre, où je suis resté un moment allongé, la tête contre le sofa, à moitié endormi. Plus tard, lorsque j'ai voulu remettre autour de ma taille, comme un pagne, ma serviette, il m'a aidé à la chercher, dans le noir, et c'est lui qui l'a trouvée.

VIII. L'Homme du Nord,
lundi 20 mars 1978.

C'était le même jour, mais beaucoup plus tard, entre les cabines nouvelles du Continental, là où se trouvait auparavant la salle de culture physique. Le film, *La Folie des Grandeurs*, venait de s'achever, et tous ceux qui l'avaient regardé affluaient en même temps dans les couloirs, jusqu'à y empêcher le passage. La lumière, de ce côté-là, est très basse, dispensée seulement par de petites lampes rouges, grillagées, au-dessus de la partition des cabines. Cinq ou six garçons, debout, se branlaient les uns les autres et tandis que je me tenais aux abords de ce groupe compact, quelqu'un s'est mis à me branler aussi. J'ai remarqué un type très grand, à moitié chauve, moustachu, large d'épaules, mince, le corps couvert de poils noirs, soyeux, et je me suis, non sans mal, approché de lui. Il a aussitôt porté la main à mon sexe, j'ai fait la même chose pour lui, et nous nous sommes embrassés. Il avait passé un bras derrière ma nuque, et il me serrait contre lui. Nous sommes restés ainsi assez longtemps, nous embrassant, nous caressant, nous branlant et nous suçant. Un autre homme, que je connais de vue, et que j'avais croisé plus tôt dans une autre partie de l'établissement, s'est approché de moi et m'a aussi caressé. Nous l'avons entouré de nos bras, je l'ai embrassé,

le premier s'est joint à ce baiser, nos trois langues se mêlaient. Mais un mouvement de foule, dans l'étroit corridor, nous a séparés de ce nouveau venu, et nous nous sommes retrouvés seuls, mon premier compagnon et moi, à l'extrémité du couloir, dans la même position qu'avant. Pour être plus étroitement contre lui, j'avais passé une jambe derrière une des siennes et la repliais autour de son genou. Comme il était beaucoup plus grand que moi, il arrivait qu'ainsi il me soulève de terre.

Nous étions en partie appuyés à une porte, qui s'est ouverte brusquement, et nous avons failli tomber sur les deux garçons qui sortaient de la cabine, et qui ont beaucoup ri. Nous avons pris leur place. Lui s'est allongé sur le dos, ses pieds dépassant de l'étroit petit lit, et moi sur lui. Nous continuions à nous embrasser. Ensuite, nous avons été tous les deux sur le côté, puis lui sur moi. Après quelques minutes, il a passé son sexe entre mes cuisses et il a progressivement relevé mes jambes, en les supportant sous mes genoux. Il a alors mis de la salive sur son sexe et entre mes fesses, et moi aussi. Il a pu ainsi pénétrer en moi, assez profondément. Mes jambes étaient par-dessus ses épaules, mais j'ai voulu les passer en dessous de ses bras, afin de pouvoir les croiser derrière son dos. Il a mal compris mon intention. Il a voulu changer complètement de position, il m'a tourné sur le côté, s'est mis derrière moi, et de nouveau s'est introduit dans mon cul. Il s'installait progressivement sur le dos, tout en me serrant contre lui, de sorte que nos corps formaient un X aux bras peu écartés. Mais je débadais, et j'ai cessé de me branler.

— Qu'est-ce qu'il y a; tu n'as plus envie ?

— Oh, ce n'est pas une question d'envie, c'est plutôt un problème d'énergie. Je suis complètement crevé. Je suis là depuis très longtemps.

— Tu as fait l'ouverture ?

— Presque...

- Et tu t'es fait beaucoup baiser ?
- Non, c'est la première fois.
- Moi aussi, je suis fatigué.
- On dirait pas...
- J'ai eu une longue journée...
- De travail ?
- Non, ce matin je faisais du ski. Et j'ai encore 200 bornes à me taper.
- Où est-ce que tu vas ?
- Dans le Nord.

Nous étions de nouveau l'un contre l'autre, face à face, et j'avais recommencé à bander. Nous nous sommes embrassés. Puis je l'ai mis debout, et je me suis installé transversalement par rapport au lit, le dos contre l'une des cloisons et les pieds contre l'autre, lui entre mes cuisses. De nouveau, il est entré en moi, son visage penché vers le mien, et m'embrassant. Mais une fois de plus, au bout d'une minute ou deux, j'ai débandé :

— Décidément, je crois que je ferais mieux de rentrer chez moi. Je ne suis plus bon à rien...

— Oh, ne dis pas ça... C'est bête, tu es rudement confortable...

Il s'est retiré de mon cul, et nous nous sommes encore serrés sur le petit lit.

— Moi, je ne vais pas tarder non plus...

— Je te plains. J'ai déjà à peine le courage de rentrer chez moi, s'il fallait que je fasse deux cents kilomètres...

— Non, ça va aller.

J'étais allongé sur lui, nous nous embrassions, je passais la langue entre les poils très denses et très épais de la base de son cou, mes avant-bras étaient réunis derrière son dos, je le soulevais ainsi légèrement, mon bassin oscillait contre le

sien, et j'ai joui comme ça. Ensuite, debout à côté de lui, j'ai pris son sexe dans une main :

— Le malheureux, j'aimerais bien faire quelque chose pour lui, j'ai un peu honte.

— Faut pas avoir honte. En tout cas, tu vois bien que tu avais encore un tout petit quelque chose à dépenser...

— N'empêche, je crois que je vais bien dormir, cette nuit.

— Moi, je vais faire un p'tit tour de couloir, et hop, le Grand Nord...

— Bon voyage !

— Bon retour chez toi... J'espère que tu y arriveras !

Nous nous sommes embrassés encore, toujours aussi profondément, et il est sorti le premier. Je l'ai vu passer en riant, un peu plus tard, du côté des vestiaires, tandis que je m'habillais.

[Jamais revu.]

[Janvier 1988 : si, et fait de nouveau l'amour avec lui, plusieurs fois, dont une, récemment, au même endroit qu'il y a dix ans.]

IX. Le frère de Jacques,
jeudi 23 mars 1978.

Parler ici du frère de Jacques, c'est m'exempter un peu des critères que je m'étais fixés quant à ce qui constitue un *trick*, puisqu'il ne m'était pas tout à fait inconnu. Mais enfin nous n'étions pas très familiers. Jacques me l'avait présenté quelques semaines plus tôt, nous nous disions toujours bonjour en souriant, un « ça va » ? et pas beaucoup plus. Je savais qu'il s'appelait Pierre, qu'il était un peu plus âgé que son frère, et qu'il habitait Paris, contrairement au reste de la famille, qui vit à Gonesse, au sein d'une véritable tribu, d'après ce que je comprends. D'ailleurs il a l'air d'un gitan. Il ressemble au Matteo des *Bijoux de la Castafiore* : cheveux très noirs qui bouclent un peu, moustache, anneau d'or à l'oreille, foulard autour du cou. Mais il est exceptionnellement petit : un mètre soixante, peut-être.

Ce soir-là, au Manhattan, il était beaucoup plus communicatif qu'à l'accoutumée. Il ne prenait guère d'initiatives, mais je le trouvais toujours sur mon chemin. Une fois, comme j'étais assis, il est venu se tenir, debout, à côté de moi. Il ne disait rien, pourtant, et je lui ai, après un moment, laissé ma place. Plus tard, en haut, vers le sommet de l'escalier, il est venu encore près de moi. Nous étions

debout l'un et l'autre. J'étais appuyé au mur, mais j'en gardais les pieds aussi éloignés que possible, afin d'être à peu près au niveau de mon interlocuteur. Puis, crainte que cette position ne paraisse trop artificielle, et ne montre trop ses raisons, je me redressai et le dominai alors de la tête et des épaules, ce qui n'était pas moins embarrassant.

Je savais qu'il avait un « ami », selon son expression, et qu'il ne pouvait pas sortir autant qu'il le voulait :

— Alors, tu t'es échappé, ce soir ?

— Oui... Il y a toujours autant de monde, ici, en semaine ?

— Non, pas au début de la semaine. Pourquoi, tu ne viens jamais, en dehors des week-ends ?

— Non, seulement le samedi.

— Et ton frère, il est à Gonesse ?

— Je ne sais pas. Je ne sais pas ce qu'il fait. Peut-être qu'il est sorti, il sort ailleurs.

— Où est-ce qu'il va ?

— Oh, au César, au Scaramouche, au 18...

Il m'a fait remarquer qu'un type sur une banquette n'était pas mal, et je lui en ai montré un autre que je trouvais bien. C'était, m'a-t-il dit, un Espagnol. Mais nous restions l'un à côté de l'autre, sans plus nous parler. Une ou deux fois, un bras derrière lui, j'ai passé un pouce dans sa ceinture, au creux de ses reins, mais sans susciter de réaction de sa part. Je lui ai dit que j'avais sommeil.

— Tu devrais danser.

— Non, je n'ai pas l'énergie. Mais je vais aller voir les autres danser...

Je l'ai donc laissé là où il était, et je suis redescendu. J'ai fait lentement, en suivant la paroi, le tour de la piste de danse. Dix minutes plus tard, j'ai senti deux bras qui m'enserraient, par derrière. C'était encore lui. J'ai mis les

mains dans les poches de son pantalon, assez large, en velours côtelé, puis j'ai caressé ses avant-bras, qui se croisaient sur mon ventre. Ensuite, lorsqu'à mon tour j'ai été derrière lui, j'ai de nouveau enfoncé les mains dans ses poches, ou bien j'ai croisé les bras sur sa poitrine, en m'appuyant, les jambes très écartées, du menton sur son épaule.

Il est allé s'asseoir dans un coin. Une minute après, comme je le regardais, il m'a invité à venir m'asseoir à côté de lui, ce que j'ai fait. Un bras sur son épaule, je l'embrassais dans le cou. Ou bien je caressais, à travers sa chemise, le creux de ses reins. Il s'est mis à rire :

— Tu es amoureux ?

— Pourquoi ? De qui ? Non.

— Tu me tripotes...

— Je ne te tripote pas, je te caresse.

Mais j'ai cessé de le toucher.

— Tu es vexé ?

— Vexé ? Pourquoi ? Non.

C'était lui maintenant qui passait la main sur ma chemise de tennis, dans mon dos, et qui me caressait les avant-bras et les mains.

— Tu es sûr que t'es pas vexé ?

— Oui, sûr.

Il m'a, des deux mains, tourné la tête vers lui, et il m'a embrassé sur la bouche. Toutefois, pendant un moment encore, j'ai regardé les danseurs, sans lui porter beaucoup d'attention. C'est seulement lorsqu'il m'a attiré vers lui, une seconde fois, pour m'embrasser, que je l'ai progressivement renversé en arrière, ou plutôt de côté, sur la banquette d'angle que nous occupions seuls. Le sexe contre sa hanche, je bandais. J'ai passé quelques doigts entre deux boutons de sa chemise, sous sa minuscule cravate. Ses pectoraux étaient

ronds, solides, poilus. Nous sommes restés près d'un quart d'heure à nous embrasser ainsi, à demi allongés. Lui aussi bandait.

Est arrivée l'heure de la fermeture¹. La musique s'est arrêtée, toutes les lumières se sont rallumées. Nous nous sommes dirigés vers le vestiaire. Il m'a demandé mon ticket, coupant la queue il a récupéré mes affaires avec les siennes, et il a refusé les deux francs que donc je lui devais. Nous avons regagné le rez-de-chaussée. A la porte, il m'a demandé ce que j'allais faire.

— Je vais me coucher. Et toi ?

— Moi, je vais au Pim's. Tu veux pas venir au Pim's ?

— Non, j'ai sommeil.

— C'est dommage...

— Tu peux venir avec moi, si tu veux.

— Non, j'ai un ami.

— Oh, alors...

Du coup, j'ai regardé un peu autour de moi, et nous avons été séparés par tous ceux qui sortaient en même temps que nous. Mais dans la rue, et du trottoir d'en face, il m'a fait signe de le rejoindre.

— Tu rentres chez toi ?

— Oui.

— Par où tu passes ?

— Par le boulevard Saint-Germain.

— Je vais marcher un peu avec toi.

Nous sommes donc partis côte à côte.

— Je vais te dire ce que je vais faire. Je vais venir chez toi, mais je ne resterai pas.

— D'accord. Mais on ne peut pas aller chez moi, il y a quelqu'un. On peut aller dans ma chambre de bonne.

1. Le Manhattan, à l'époque, de par une mesure policière, devait fermer à deux heures du matin.

— Boh, ça m'est égal, moi. Toi aussi tu as un ami ?

— Non, mais j'habite avec quelqu'un.

— Tu sais, c'est la première fois que je trompe mon ami. Ça m'embête.

— Si ça t'embête, il faut pas le faire.

— Mais tu me plais... Viens, on va prendre un café.

— Un café ? Non, tu n'as pas besoin de café, ça va t'empêcher de dormir.

— Ça m'empêche pas de dormir. Toi, tu peux prendre ce que tu veux. Je fumerais une cigarette sur la tête d'un mort !

— ?...

— Oui, j'ai besoin d'une cigarette, quoi. Faut que j'en achète.

Il a voulu entrer dans le café qui fait l'angle du boulevard et de la rue de l'Ancienne-Comédie.

— Non, pas là, ils vendent pas de cigarettes, il y a un tabac un peu plus loin.

Il est donc entré au Navy.

— Tu veux pas boire quelque chose ?

— Non, merci.

J'ai attendu dehors. Il n'a pas pris de café.

— C'est encore loin ?

— Sept, huit minutes...

— Si j'avais su, on aurait pris un taxi. Tu fais ça à pied à chaque fois ?

— Oui, je suis habitué. Et je te préviens, il faut encore monter sept étages...

Pendant le reste du chemin, nous n'avons pas beaucoup parlé, sauf recommandations, de sa part, de ne rien dire à son frère de ce qui se passait entre nous.

— Quand je pense, tout de même, qui aurait cru ça ?

— Quoi ?

— Qu'on parte ensemble, toi et moi.

— J'vois pas c'que ça a d'extraordinaire...

-- N'empêche, si mon ami savait ça ? Tu le dis à personne, hein ?

Aussitôt que nous sommes entrés dans la chambre, il s'est déshabillé. Son corps est très bien proportionné, assez foncé de peau, très musclé, surtout aux bras et aux cuisses, qui sont exceptionnellement arrondies.

Je lui ai dit que je devais aller pisser. Quand je suis revenu, il a voulu y aller aussi, en slip. Je me suis couché entre les draps glacés. A son retour, il m'a demandé s'il y avait de l'eau chaude ici ? Oui ? Vraiment ? Il s'est alors lavé très soigneusement tout le bas-ventre. Je lui ai expliqué qu'il n'y avait ni bougie ni petite lampe, et qu'on ne pouvait avoir de lumière que de cette grosse lampe, ou pas du tout. Il a suggéré que je la recouvre d'une serviette, mais ça n'y changeait pas grand-chose. Il a alors découvert la lumière qui est au-dessus du lavabo, et dont je ne connaissais même pas l'existence.

— Tu ne te laves pas, toi ?

— Je me suis déjà lavé.

— Moi aussi...

Ses ablutions terminées, il est venu s'allonger à côté de moi dans le lit, toujours aussi froid malgré mes efforts solitaires. Nous nous sommes serrés l'un contre l'autre, et embrassés, nous réchauffant comme cela assez longuement. Il semblait s'intéresser beaucoup à mes fesses. Il m'a sucé le sexe. J'ai passé la langue entre les poils de sa poitrine, sur l'extrémité de son sein droit, sur son ventre, et j'ai à mon tour pris son sexe dans ma bouche. Cela entraînait chez lui une telle agitation qu'il s'est retrouvé complètement de travers dans le lit. Continuant ma descente, j'ai pris ses couilles entre mes dents, puis je suis arrivé à la fente de son cul, que j'ai

léchée tout en continuant à lui caresser le torse. Il se branlait en soupirant. Je l'ai alors remis dans le sens de la longueur du lit et, allongé sur lui, qui avait les jambes écartées, mon sexe sous ses fesses, je l'ai à nouveau embrassé, sur la bouche, sur la poitrine, sur le ventre, à nouveau sucé, et à nouveau lui ai léché le cul, en y laissant le plus possible de salive. Puis, prenant ses jambes sous mes bras, et ayant humecté ma verge, je l'ai présentée entre ses fesses, où elle s'est introduite assez facilement.

— Doucement, Renaud, disait-il, doucement.

Je m'arrêtais alors, et c'était lui, par ses mouvements, qui me faisait entrer plus profondément en lui.

Mes mains sous ses omoplates, je l'embrassais : sur la bouche, dans le cou, sur la poitrine. Il psalmodiait mon nom comme un gémissement nostalgique. Tantôt je l'enculais très lentement, alors au bord de jouir, tantôt avec vivacité et rapidité, et toujours avec enthousiasme. Lui se branlait. Je riais.

— Pourquoi tu t'marres ?

— Parce que je suis content. C'est vachement bien.

— J't'aime bien, tu t'marres tout l'temps...

Cela a duré une dizaine de minutes. Puis il m'a dit qu'il allait jouir.

— Maintenant ?

— Oui, maintenant, maintenant, oui...

— Moi aussi, moi aussi...

Nous avons joui exactement à la même seconde, comme si c'était mon foutre qui jaillissait de son sexe sur son ventre, jusqu'à sa poitrine et même ses épaules. Je suis retombé à côté de lui, dégageant ses jambes de mes bras. Il m'a regardé en souriant :

— T'es un p'tit salaud.

— Pourquoi ?

— T'es un vrai p'tit salaud... En principe j'me fais pas

prendre, tu sais... Et pourquoi tu t'marres, encore ? Tu m'crois pas ?

— Mais si. Mais les principes sont faits pour être tournés.

— J'dis pas qu'ça m'est jamais arrivé, hein. Ça m'est arrivé un nombre de fois... Mais en principe, non. Toi t'aimes que faire ça ?

— Non, moi j'aime tout, j'fais tout ce qu'on veut...

— Faut qu'je m'essuie, j'en ai partout.

— Oui, ça, je dois dire, t'es vraiment à longue portée. Attends, je vais te passer une serviette.

Je me suis levé, je lui ai envoyé une serviette, et je me suis lavé le sexe.

— Quelle heure il est ?

— Trois heures.

— A quatre heures, j'm'en vais.

— Bon, je vais mettre le rideau, comme ça j'aurai pas à me relever.

Puis de nouveau dans les bras l'un de l'autre, sa tête sur mon épaule. Je le caresse.

— Mais, Renaud, c'est quoi, c'est ton nom ?

— Non, c'est mon prénom.

— Tu t'appelles vraiment comme ça ? Ça fait bizarre.

— Je m'appelle aussi Jean.

— Ah, voilà, tu t'appelles Jean. Renaud, c'est toi qu'as décidé ça.

— Non, non, je m'appelle Jean-Renaud, mais Jean-Renaud c'est trop long.

— Tout de même, Renaud, ça fait drôle. On dirait une voiture.

— Tu n'aimes pas ça ?

— Non. Attends... Je vais t'appeler... Rocky. Oui, Rocky, c'est bien. Ça te va ?

— Rocky, oui, d'accord, c'est pas mal.

— Alors, Rocky ? Ça va, Rocky ? Qu'est-ce que tu racontes, Rock ?

— C'est ça, tout de suite des familiarités... Remarque, Roch, j'aime bien aussi, j'aime même mieux.

— O.K. Rock... Comme tu veux, Rock... J'pense à mon ami. Qu'est-ce que j'vais avoir comme scène, quand j'vais rentrer !

— Il dormira, peut-être.

— Penses-tu, j'le connais, l'animal, tu peux être sûr qu'il a pas dormi de la nuit. J'le connais, il m'attend, il se demande où j'suis passé. Ça me fait de la peine...

— Il faut y aller, alors...

— J'me demande ce que j'vais lui raconter... Que j'suis allé au Sept...

— Et si lui il y était ?

— Penses-tu, i' sort jamais... C'est même pour ça qu'on se dispute.

— Toi, tu veux tout le temps sortir ?

— Oui, moi j'aimerais sortir tous les soirs, pas pour draguer, tu vois, non, juste aller en boîte, comme ça, pour danser, pour s'marrer, voir des gens, aller au cinéma, au théâtre même, n'importe quoi. Tandis que lui, i'rentre du travail, i'regarde sa télévision, et hop ! au lit. I'regarde même pas le film. J'regarde le film tout seul, tu parles d'une vie !

— Où est-ce que tu l'as rencontré ?

— Au Scara... Le Scaramouche, tu sais ?

— Mais il sortait alors ?

— Oui, avant i' sortait tout l'temps, mais maintenant non, i' veut plus mettre les pieds dehors.

— C'est parce que tu lui suffis...

— Oui, c'est exactement ce qu'i'm'dit. I'm'dit : je t'ai, j'vois pas c'que j'irais chercher ailleurs. Ce soir, j'voulais aller au cinéma, c'est pour ça qu'on s'est disputés. I'm'a dit, on ira samedi. J'ai dit non, pas samedi, c'est pas samedi que j'veux y aller, c'est ce soir. Il a dit moi j'y vais pas, j'ai dit

moi j'y vais. J'y suis allé, et puis après je suis allé au Manhattan, et puis j'suis tombé tout d'suite sur toi, et voilà.

De nouveau, il me caressait le cul. Puis il s'est mis à me sucer le sexe. Je bandais. Il s'est alors agenouillé entre mes jambes, et de la main m'a mis de la salive entre les fesses. J'ai rajouté de la mienne. En me soulevant les jambes, il est alors entré en moi. Son sexe, plutôt petit, n'allait pas très loin. Son torse était perpendiculaire par rapport au mien. Je l'ai attiré vers moi, pour l'embrasser, et j'ai croisé les jambes derrière son dos. J'ai dirigé sa bouche vers mon sein droit, pour qu'il y passe la langue. Il l'a fait, un peu, puis s'est redressé à nouveau. Je débandais, ce qu'il a constaté. Il a alors sorti son sexe de mon cul, et s'est remis à me sucer. J'ai rebandé presque aussitôt, et j'ai commencé à me branler, la main contre sa bouche. Il s'est réintroduit entre mes fesses, mais, au bout de deux ou trois minutes, j'ai encore débandé. La même chose lui arrivait aussi, apparemment.

— Tu es fatigué ?

— Un peu.

— Tu veux qu'on arrête ?

— Si tu veux.

Et encore côte à côte : je crois qu'il m'a encore parlé de l'inquiétude de son ami, encore demandé l'heure, qu'il s'est informé des taxis, puis de l'endroit où nous étions.

— J'sais pas pourquoi on bandait plus.

— Moi, j'pourrais jouir en une minute.

J'étais allongé sur lui.

— Tu peux jouir comme ça ?

— Oh oui alors !

Je l'ai embrassé. Mais il changeait sans cesse de position et je me suis retrouvé, quoique toujours sur le ventre, contre le matelas. Je le branlais, et il bandait un peu. Puis j'ai passé ma main derrière ses couilles et lui ai caressé les

fesses, un doigt à peine engagé dans leur fente. Mon sexe était dur contre sa hanche.

— Tu bandes mieux quand t'es au-dessus, hein ?

J'ai ri. La pression de ma main contre son cul semblait l'exciter de plus en plus, et sa verge était maintenant parfaitement rigide.

— Oh, tu m'excites.

Je me suis agenouillé entre ses cuisses, puis lui ai une fois de plus léché le cul, que je tenais en l'air de mes avant-bras. Il se branlait et poussait de petits gémissements. Son menton était contre sa poitrine. Nos regards se croisaient par-dessus toute la longueur de son torse, nous ne nous quittions pas des yeux tandis que ma langue s'enfonçait entre ses fesses.

Je l'ai donc enulé une autre fois, avec beaucoup d'excitation. J'étais aussi bandé qu'on peut l'être, et lui aussi. J'essayais de ralentir le mouvement de sa main droite autour de son sexe, pour faire durer le plaisir. Mais il m'a repoussé de la gauche :

— Oh non, Renaud, je vais jouir, non, non, j'vais jouir, oui, oui !

Il m'a devancé de cinq secondes à peine.

Plus tard, il s'est levé pour s'essuyer, et m'a passé une serviette. Il est ensuite revenu contre moi :

— J'sais pas c'que j'fais, si j'rentre ou non. I' doit être quatre heures, non ?

— Oui.

— I' se lève à six heures, mon ami.

— Pas étonnant qu'i' veuille pas sortir...

— Et toi, tu t'lèves à quelle heure, aujourd'hui ?

— Oh, vers les une heure...

— Bon, alors qu'est-ce que j'fais, alors ?

— Mais j'sais pas, moi, je préfère que tu restes, évidemment, mais c'est à toi de décider, tu connais ta situation.

— Oh, il m'embête après tout, c'est de sa faute, hein. Il faut bien que ça se termine un jour... Moi j'aimerais trouver quelqu'un comme moi, qui aime sortir tout le temps... Je crois que j'vais coucher ici, puisque tu veux pas qu'je parte...

— Quoi ? T'es gonflé, alors ! J'ai jamais dit que j'voulais pas qu'tu partes ! J'ai dit que je préférerais que tu restes, personnellement, mais que je comprenais très bien que tu veuilles rentrer, surtout si tu penses que ton copain est triste.

— Ça oui, il doit être vachement triste... Bon, j'vais y aller...

Mais il ne bouge pas. Je l'entoure de mes bras, son dos contre mon torse, nos jambes parallèlement repliées. Au bout de dix minutes :

— Attention, tu vas t'endormir.

— Oh, tant pis, il m'emmerde, je lui dirai que j'ai couché à l'hôtel.

— Il croira jamais ça.

— Il n'a qu'à croire ce qu'il veut...

Après quoi je me suis endormi, cette fois-ci lui tournant le dos.

Il m'a réveillé en se levant, et en commençant à s'habiller. Il faisait jour.

— Qu'est-ce que tu fais ?

— J'rentre chez moi.

— Mais quelle heure est-il ?

— Où est ta montre ?

— Dans le tiroir. Elle faisait trop de bruit.

— Hmm, Monsieur a l'oreille délicate... Il est sept heures. Ou peut-être huit, j'sais pas. Tiens, regarde...

Il était huit heures.

Il est revenu se coucher contre moi.

— Qu'est-ce que tu fais, maintenant ?

— Ben, j'reste, puisque tu veux pas qu'je parte.

— Mais j'veux bien qu'tu partes. J'trouvais seulement qu'c'était une drôle d'heure pour se lever, puisqu'on s'est endormis à quatre heures.

— Moi j'ai pas dormi de la nuit.

— Hmm... Tu dois travailler ?

— Normalement oui, mais je suis trop fatigué...

— Bon, mais décide-toi, moi j'veux dormir...

Il avait allumé la lumière, bien qu'il y eût tout à fait assez de jour dans la chambre pour lui permettre de s'habiller. Et il chantonnait. J'ai grogné.

— Quoi ?

— Je dors, moi, Monsieur !

— Tu te lèves même pas pour me dire au revoir ?

— Oh là là, quel emmerdeur ! Tu peux pas venir me dire au revoir toi-même ?

— Il faudra bien que tu fermes la porte !

— Non, tu n'as qu'à la tirer.

Mais je me suis tout de même levé pour l'embrasser. Il est parti. Et j'ai dormi jusqu'à midi.

[Très souvent revu, quoique nous n'ayons jamais couché à nouveau ensemble. A la suite de cet épisode, il a rompu avec son ami, ce dont il m'est très reconnaissant, dit-il : il fallait bien que ça finisse un jour, et c'est beaucoup mieux comme ça. Il est

toujours très gentil, très aimable, et invariablement de bonne humeur. Lorsqu'il a appris que j'écrivais, il m'a dit qu'il espérait que j'allais parler de lui.]

[Il s'est marié et vit dans le Midi. Mais je l'ai retrouvé avec beaucoup de plaisir, récemment.]

X. Le faux Allemand,
dimanche 26 mars 1978.

Au Continental, vers huit heures du soir, dans le couloir qui dessert les nouvelles cabines, je regardais, près d'une porte ouverte, quelqu'un d'étendu sur un lit. Un garçon blond qui passait s'est arrêté en face de moi, à me toucher presque, étant donné l'étroitesse du corridor. Il pouvait avoir entre vingt-cinq et trente ans, mais plutôt vingt-cinq que trente parce qu'une calvitie précoce le vieillissait. Il avait une moustache blonde et il était très musclé, dans le genre arrondi. Nous sommes restés un moment l'un en face de l'autre, sans rien faire. Puis il m'a touché le ventre, ou la poitrine, et presque aussitôt j'ai fait les mêmes gestes dans sa direction. Soulevant la serviette que j'avais autour des hanches, il a commencé à me branler. Je caressais ses épaules et ses biceps, qui étaient très durs et très développés. Le nœud de ma serviette s'est défait. Elle est tombée. Je l'ai ramassée mais ne l'ai pas remise en place, je la tenais d'une main, et lui, au bout d'un instant, a aussi enlevé la sienne. Nous étions donc complètement nus. Je l'ai attiré contre moi, nous nous sommes embrassés. Mais nous embarrassions le passage, et nous avons dû gagner le fond du couloir. Il s'est agenouillé devant moi et il m'a sucé le sexe. Lorsqu'il s'est relevé, je lui ai sucé le bout des

seins. Mais très vite il a repris ma verge dans sa bouche, tout en disposant chacune de mes mains sur les pointes de ses seins, pour que je les serre.

La porte de la cabine près de laquelle nous étions s'est ouverte, les occupants sont sortis et nous les avons remplacés. Il s'agissait, par coïncidence, de la cabine même que j'avais occupée avec l'homme du Nord, la semaine précédente.

A l'intérieur, nous nous sommes embrassés à nouveau. Je me suis allongé sur lui, nos sexes l'un contre l'autre, et je lui pressais le sein gauche, avec la bouche ou avec les doigts. Puis je lui ai sucé le sexe à mon tour. Il s'est redressé, il était alors assis sur le lit, en travers. J'étais accroupi à terre. Je lui ai léché les couilles, puis la fente du cul. Il relevait les jambes autour de ma tête et appuyait ses pieds contre la cloison, derrière moi, tout en se branlant.

J'ai mis de la salive sur mon sexe, et j'ai essayé de m'introduire en lui. Mais son cul était trop serré, je ne pouvais pas aller très loin, et ça me faisait mal. Néanmoins, lui continuait à se branler, toujours parfaitement bandé. J'avançais et reculais, mais sans pouvoir pénétrer très profond. En même temps je l'embrassais, ou bien lui léchais la poitrine. Finalement j'ai renoncé à l'enculer. Je me suis de nouveau étendu sur lui, un bras sous son cou, l'autre sous son torse, ou bien sous ses fesses. Nos langues se mêlaient. Nous étions l'un et l'autre très excités, et j'aurais pu jouir dans cette position, mais je n'y tenais pas. J'ai même dû l'empêcher de bouger pour ne pas éjaculer contre son sexe.

Je me suis relevé. J'étais debout à côté du petit lit. Il m'a attiré vers lui, et il a pris ma verge dans sa bouche, en plaçant une de mes mains sur sa poitrine gauche. Comme j'étais très près de jouir, je me reculai un peu, mais lui

s'accrochait à moi, jusqu'à avoir la tête dans le vide, rejetée en arrière. Cependant, il se branlait de plus en plus vite, et il a joui comme ça.

Il voulait alors continuer à me sucer, mais je l'ai arrêté. Nous sommes sortis ensemble de la cabine. Je ne l'ai revu que beaucoup plus tard, en partant. A son allure, je l'avais cru Allemand, d'autant plus qu'il y avait un très grand nombre d'étrangers dans le sauna ce jour-là. Mais lorsque je lui ai dit au revoir, vers minuit, il m'a répondu sans le moindre accent.

[Jamais revu.]

XI. Muscleman,
mardi 28 mars 1978.

Encore au Continental-Opéra, deux jours plus tard, et encore dans la partie nouvelle. J'étais étendu dans une cabine et je l'ai vu passer par la porte entrouverte : brun, petit, moustachu. Je me suis levé et suis sorti dans le couloir. Il s'était arrêté à deux pas de ma porte : un peu plus âgé que je ne l'avais cru d'abord, entre trente et trente-cinq ans, et exceptionnellement musclé. Il a passé une main sur mon torse, j'ai passé une main sur le sien et me suis rapproché de lui. Ses pectoraux, poilus, étaient très arrondis, très fermes et très saillants, comme l'étaient ses biceps. Nous nous sommes serrés l'un contre l'autre, et embrassés. Il s'est accroupi pour me sucer le sexe. Lorsqu'il s'est relevé, la serviette qu'il avait autour de ses hanches est tombée, et la mienne peu après. J'écartais un peu les jambes pour que nos sexes soient au même niveau. Le sien était plutôt petit et ne bandait pas complètement.

Nous sommes entrés dans la cabine que je venais de quitter. Il s'est aussitôt agenouillé devant moi pour me sucer encore. Puis je l'ai relevé, embrassé, et étendu sur le lit. J'ai mis la bouche sur la pointe de son sein droit, en serrant son torse des deux mains. Puis je me suis allongé sur lui, les avant-

bras sous son dos. Son buste était, malgré sa petite taille, épais, lourd, large, solide et musculeux. Nous nous embrassions en nous serrant l'un contre l'autre aussi fort que nous le pouvions.

Mais il m'a dit d'arrêter de bouger, parce qu'il allait jouir. Je me suis alors agenouillé entre ses jambes, et j'ai pris son sexe dans la bouche. Passant ensuite la langue sur ses couilles, je suis descendu vers la fente de ses fesses. Lui pendant ce temps se branlait. D'une main, je lui serrai un sein. Ma langue était entre les poils de son périnée mais il n'écartait pas les jambes, ni ne les relevait, de sorte que je ne pouvais pas aller plus loin. Je me suis donc à nouveau étendu sur lui, j'ai passé ma main derrière son dos en le pressant contre moi, et l'ai embrassé. Ma bouche était dans son cou, sur sa poitrine, sur sa bouche. Une nouvelle fois il m'a dit qu'il allait jouir.

— Ouais, moi aussi...

Nous avons joui exactement ensemble, en faisant un vacarme épouvantable. Derrière la porte de la cabine, un petit groupe a salué nos cris d'applaudissements prolongés. Quelqu'un a voulu entrer pour nous rejoindre. Mais nous avons bloqué la porte avec le lit.

Nous sommes restés un moment l'un contre l'autre, à nous caresser. Il m'a regardé dans les yeux :

— C'est une question de peau, tu crois ?

— Quoi ?

— L'attirance...

— Pas seulement.

— Non, bien sûr...

Je l'ai embrassé vers le creux de la hanche :

— Mais en l'occurrence, oui, assez...

— En l'occurrence quoi ?

— C'est en grande partie une question de peau, oui...

Étendu sur le dos, je me suis à moitié endormi. Il s'est levé :

— Bon, je vais prendre une douche, et puis je vais rentrer.

— O.K. *Ciao* !

— *Ciao* !

Nous nous sommes embrassés et il est sorti, en laissant la porte ouverte.

[*Jamais revu.*]

XII. Étienne Pommier-Caro,
mercredi 29 mars 1978.

Je l'ai aperçu près du vestiaire, au Manhattan, comme il arrivait, sans doute, et j'ai aussitôt décidé qu'il me plaisait et que j'allais le draguer : à peu près de ma taille, très brun, mince, avec des cheveux assez longs, des yeux noirs, des traits fins et une énorme moustache qui descendait de chaque côté de sa bouche jusqu'à rejoindre le bas de son visage. On voyait dans le col de sa chemise ouverte des poils très épais, à la base du cou.

Il est passé à côté de moi sans me porter la moindre attention. J'ai fait le tour des pièces du bas dans le sens inverse à celui qu'il avait lui-même emprunté, mais je ne l'ai pas croisé. J'ai pensé qu'il avait rebroussé chemin et qu'il était monté au rez-de-chaussée. J'y suis allé, mais ne l'ai pas vu. Lorsque j'ai retrouvé sa trace, il était sur la plus basse des trois marches du passage étroit et voûté qui fait communiquer une sorte de petite « salle de conversation »¹ avec l'endroit où l'on danse, et il regardait les danseurs. Je me suis mis juste derrière lui, même à le toucher un peu. Il ne

1. C'était jadis la *fuck-room* (salle d'orgie ?), jusqu'à ce que le Manhattan soit fermé par la police. Après sa réouverture, il n'en a plus eu.

s'avançait pas pour s'éloigner, mais ne se reculait pas non plus. D'ailleurs, il ne savait sans doute pas qui était derrière lui. Je me suis alors mis à côté de lui, en le regardant avec une certaine insistance, et son regard a croisé le mien, une ou deux fois, mais très vite et sans s'arrêter. Il s'est éloigné pour aller déposer au bar le verre qu'il avait à la main, mais il est revenu s'installer au même endroit exactement. De nouveau, je me suis posté derrière lui. Au hasard de ses mouvements et des miens, il arrivait que nous nous touchions, mais sans aucune détermination de sa part. Il ne me repoussait pas, il ne s'éloignait pas, mais il ne pratiquait lui-même aucune espèce de pression contre moi.

Puis quelqu'un est venu lui parler : un moustachu de trente-trois ou trente-quatre ans, pas mince, qui s'intéresse toujours aux mêmes garçons que moi, et avec lequel je dois avoir partagé plus d'amants qu'avec n'importe qui d'autre. Je connaissais un peu son frère, et je crois que lui s'appelle Régis, ou plutôt Rémy, ou plutôt Jean-Rémy. Jean-Rémy a dit à mon inconnu qu'il devrait enlever son pull-over, qu'il allait avoir trop chaud, et je ne sais quoi d'autre encore, je n'entendais pas tout. Je pensais qu'ils se connaissaient déjà, mais lorsque Jean-Rémy a demandé : « On se connaît, non ? », l'autre n'en avait pas l'air sûr du tout. Puis Jean-Rémy s'est éloigné.

Je me suis alors aperçu que tout près de nous il y avait Tony, qui parlait avec Pascal, un ami à lui et à moi. Il m'a dit bonjour de la tête, et j'ai pensé qu'il se rendait parfaitement compte de la situation. J'ai pensé aussi qu'il serait ennuyeux de rencontrer un échec devant lui, et plus ennuyeux encore que lui se mette à draguer l'inconnu, et réussisse. De toute façon, ça m'embêtait qu'il soit là, et j'étais presque décidé à partir. Mais j'ai adressé une espèce de prière à la Providence, en lui faisant remarquer qu'elle ne m'avait pas donné tellement de satisfactions dernière-

ment, et qu'elle pourrait bien m'offrir ce garçon qui me plaisait, et faire que les choses marchent bien avec lui.

Lui, pendant ce temps, était allé danser. J'hésitais à le suivre, et à danser devant Tony, surtout en draguant manifestement à ses yeux. Je me suis donc contenté d'aller m'installer contre le mur du fond, au-delà des danseurs. Puis j'ai constaté qu'on ne voyait plus Tony, qui était peut-être monté au rez-de-chaussée.

Je me suis alors mis à danser, de plus en plus près de l'inconnu, qui à ma parfaite stupéfaction m'a fait soudain un grand sourire. Nous avons dansé un moment face à face, tantôt nous rapprochant jusqu'à nous toucher presque, tantôt nous éloignant. Nos bouches furent un instant à deux ou trois centimètres l'une de l'autre, mais nous ne nous sommes pas embrassés. Je me suis tout de même débarrassé du chewing-gum que j'avais entre les dents. Plus tard, nous nous sommes mis les mains réciproquement sur les hanches. J'ai regardé, et touché une étoile de strass attachée à son pull-over, à droite de son ventre.

— Ça me sert à accrocher les types qui ont un pull-over.

— Je vais aller chercher le mien...

— Ton quoi ?

— Mon pull-over. Pour que tu m'accroches...

— Ah !

Ensuite, nous nous sommes embrassés assez longuement, tout en continuant à danser. Puis il m'a dit qu'il était fatigué, s'est arrêté de danser au milieu d'un air, et il est allé s'asseoir sur la banquette, dans un coin de la muraille. J'ai dansé encore deux ou trois minutes, puis je suis allé le rejoindre. Il a posé une main sur ma cuisse, et de nouveau nous nous sommes embrassés.

— Tu dois mourir de chaleur, avec ce pull-over.

— Oui !

— Enlève-le !

- Je ne peux pas, ma chemise est toute froissée.
- Tu es complètement fou !
- Complètement !
- Les gens s'en foutent, ici, des chemises froissées.
- Bien sûr, mais moi pas.
- Oh, alors...

Tony était revenu au bord de la piste de danse, et nous avons vu, ainsi que Jean-Rémy, que mon compagnon, dont je venais d'apprendre qu'il s'appelait Étienne, m'a désigné du regard :

- Il doit être furieux contre moi, celui-là.

J'ai souri :

— C'est plutôt contre moi, qu'il doit être furieux. En ce qui te concerne, j'ai eu plutôt l'impression qu'il était très épris.

— Oui, ça oui. Il m'emmerde. Tant mieux, ça lui fera les pieds. On danse ?

— Maintenant ?... Oui... Si tu veux... Qu'est-ce que tu as dit ?

— J'ai dit : on rentre ?

— Ah, j'ai compris : on danse ? Oui, alors absolument !

Allons-y.

Le préposé au vestiaire, auquel je présentais mon ticket, s'est cru obligé de commenter la situation :

— Quoi ! Tu t'en vas déjà ! T'es fou, il est à peine une heure.

— J'ai une urgence...

— Ah, je vois, Monsieur a fait son marché.

Je me suis tourné vers Étienne :

— Il est fou ton copain.

— Je ne le connais pas. C'est toi qui es intime avec tout le monde, ici.

Nous avons pris sans hésiter la rue des Anglais dans la direction du boulevard Saint-Germain.

— On va chez toi ou chez moi ? Moi j'habite place de la Contrescarpe. Tu sais où c'est ?

— Absolument.

— Absolument ! Et toi, tu habites où ?

— Rue du Bac. Mais on ne peut pas y aller. Chez moi, il y a quelqu'un, et dans ma chambre de bonne, il y a quelqu'un cette nuit, un voyageur.

— Bon, on va chez moi. Mais on marche, hein ?

— J'espère.

Nous étions sur le boulevard, marchant vers la place Maubert. Étienne m'a touché le coude pour m'inviter à traverser :

— *It's on the right.*

— *And up the hill, yes I know.*

— Tu as un accent, d'ailleurs, en français. Tu es Français ?

— Tout à fait.

— T'es d'où ?

— Moi, je suis de Chamalières, Monsieur !

— Chamalières ? Où c'est ce bled ? C'est dans le Nord, non, ou dans l'Est ?

— Tu connais pas Chamalières ? Tout le monde connaît Chamalières !

— Ah, mais oui, bien sûr, l'aut'zig avec son accordéon ! Mais alors, tu es Auvergnat ?

— Comme on en fait plus. Et toi, tu es d'où ?

— Oh, moi, je suis d'un tas d'endroits. Du Maroc, du Lot-et-Garonne...

— Le Lot-et-Garonne ! Ça m'a toujours plu, le Lot-et-Garonne.

— Tu connais ?

— Non, mais j'imagine que ça doit être très bien.

— Non, c'est pas bien. Le Lot, oui, c'est joli, c'est valonné, le Tarn, le Gers, tout ça c'est très bien, mais le Lot-et-Garonne, non.

— Pas d'bol. Pourtant, ça a un p'tit côté radical-socialiste...

— Ah, ça oui... Pourquoi, tu as un faible pour le radical-socialisme ?

— Oui, tout à fait. J'aimerais être un gros sénateur bien combinard, avec un gros nez rouge à la fin des banquets de Conseils généraux, qui distribuerait de tous les côtés des bureaux de tabac et des réformes de service militaire, pour pouvoir dire à tout le monde : « Après tout ce que j'ai fait pour vous ! » J'aime beaucoup dire : « Après tout ce que j'ai fait pour vous ! » Malheureusement, l'occasion se présente rarement.

— Tente ta chance. Mais moi, le Lot-et-Garonne, j'aime pas du tout. J'y vais jamais. J'y ai habité sept ans, ça suffit.

— Où est-ce que tu es né ?

— Au Maroc.

— Merde, il pleut. Tiens, on va passer devant ma maison favorite à Paris. C'est la cure de Saint-Étienne-du-Mont, là, au coin de la rue.

Mais il n'avait pas l'air de s'intéresser beaucoup à l'architecture, ni de connaître très bien son propre quartier :

— Qu'est-ce que c'est que cette rue ?

— La rue Clovis, non ?

— Non.

— Si. C'est là qu'on venait payer pour s'inscrire en fac, dans ma jeunesse. Tu vois, elle est vraiment très bien, cette maison. Tu pourrais pas habiter là ?

— Oui, ça serait bien. Tu vas voir, chez moi, c'est dégueulasse... Non, c'est pas vrai, c'est très bien. J'aime bien la Contrescarpe. Ce qui est embêtant c'est que les gens font du bruit très tard dans la nuit. Là, le week-end de Pâques, c'était terrible, il y avait des meutes de touristes jusqu'à quatre heures du matin.

— Merde, ça y est, il tombe des cordes, heureusement que j'ai mon petit chapeau.

J'ai sorti de la poche de mon blouson un chapeau pliable en

toile beige, que je me suis mis sur la tête. Étienne l'a regardé en riant :

— De toute façon, on est arrivés.

— Ah bon...

— Ça va t'étonner, j'habite avec une femme. Mais ne t'inquiète pas, elle n'est pas là cette nuit.

— Ça ne m'étonne pas. Ça ne m'inquiète pas. Si on n'avait pas pu aller chez toi, je t'aurais proposé d'aller chez une femme, une amie à moi.

— Tu as vraiment une drôle de voix, de façon de parler. Tu ne fais pas du théâtre ?

— Ah non alors, je vous en prie, pourquoi ?

— Je ne sais pas, une façon de parler dans la gorge, je te comprends très mal. Moi je suis assez théâtral.

— Ça y est, bing ! J'ai encore fait une gaffe.

— Non, non, ça va, le théâtre, moi aussi, je n'aime pas ça autant qu'avant. Enfin, je t'expliquerai.

L'escalier, en bois, était très étroit, biscornu, de guingois, et ses marches bancales. Étienne habite au cinquième étage, sur la place même. On entre dans une pièce très en désordre. Sur une table, à droite, devant une fenêtre, sont épars une foule de papiers en vrac, brouillons raturés, certains d'entre eux chiffonnés, lettres dépliées, petits mots, notes, des crayons, des buvards, des livres ouverts et retournés, un cendrier qui déborde de mégots. Au fond, à gauche, une cuisine dont la porte est entrebâillée. Sur le mur, en face, ce qui de loin me paraît être des dessins en couleur, ou des gouaches, sur papier, épinglés.

— Passe directement à côté, ici c'est vraiment pas possible.

Mais la seconde pièce est tout aussi sens dessus dessous. Elle est plus grande, plus profonde. A droite, une autre fenêtre. En face de la porte, une autre table, sur tréteaux, plus grande que la première et recouverte entièrement, comme elle, de papiers, de coupures de journaux, de livres,

de revues empilées, non sans un autre cendrier plein. Au-dessus, des dessins d'enfants qui ne laissent, du mur, aucun espace libre, et même se chevauchent. Des vêtements abandonnés comme ils sont tombés gisent en couches épaisses sur tous les sièges. Au fond, à gauche, se trouve un large lit revêtu d'un couvre-lit marron, froissé : il a l'air passablement effondré. A sa hauteur, mais à droite, des rayons de livres.

— Si je suis très gentil pendant très longtemps, est-ce que tu penses que je pourrais avoir droit à un verre d'eau ?

— Ce ne sera que de l'eau, il n'y a rien d'autre.

— C'est exactement ce que je veux. Mais j'ai très soif, je ne sais pas pourquoi.

— Attends, je vais te chercher un verre.

Pendant qu'il est dans la cuisine, je regarde ses livres. J'en sors un dont le titre ne me dit rien, un livre de la collection « Le Chemin », *Les Antipodes*, de Pierre Lepère. Il est dédié, « amicalement, à Étienne et à Corinne ». Je suis en train de le feuilleter quand revient mon hôte.

— Qu'est-ce que tu as trouvé ? Ah, ça... C't'un type qu'on connaît. Il est con. Tu aimes ça ?

— Je ne sais pas, je viens de l'ouvrir. En général, moi la poésie, vous savez... *Made in Indes Galantes*, ça, évidemment, il aurait dû se le refuser. Mais il y a un autre vers assez joli, là, regarde... Et Corinne, où est-elle ?

— Corinne, comment sais-tu ?

— Ce livre est dédié. D'ailleurs, je savais qu'il le serait.

— Pourquoi ?

— Parce qu'il ne me disait rien, il était un peu... excentrique par rapport au reste.

— Tu veux dire le genre de livres qu'on n'achèterait pas...

— Non, ce n'est pas ce que je voulais dire... Enfin, oui, peut-être.

— Je l'aime pas ce type.

Je remets le livre à sa place. Étienne me regarde faire :

— Qu'est-ce que tu fais ?

— Dans la vie ?

— Oui.

— J'écris.

— Vraiment ? C'est vachement bien. Quoi ?

— Des romans. Et toi, qu'est-ce que tu fais ?

— Moi aussi, j'écris.

— Ah oui ? C'est marrant. On va pouvoir parler des misères de la condition d'écrivain.

— J'ai un manuscrit qui a été refusé par Gallimard, le Seuil...

— Il faut le proposer à mon éditeur.

— Qui c'est, ton éditeur ?

— Je viens d'en changer. J'étais chez Flammarion, mais le type qui dirige la collection où j'étais publié, « Textes », je ne sais pas si tu connais... ?

— Non.

— Il est passé chez Hachette, alors je l'ai suivi. Maintenant je suis chez Hachette.

— C'est moche, Hachette, non ?

— Non, c'est pas mal, c'est une collection nouvelle, il n'y a que trois ou quatre livres de parus jusqu'à présent, une collection un peu à part par rapport au reste de la boîte, littéraire...

— Tu as publié combien de livres ?

— Deux. Enfin, moi j'ai écrit un roman, et puis un personnage de ce roman en a écrit un autre. Et puis il y en a un troisième qui doit sortir à la rentrée.

— Comment s'appellent-ils ?

— L'un s'appelle *Passage*, l'autre *Échange*.

— Tiens, c'est drôle.

— Pourquoi ? C'est plutôt banal. Des titres de sept lettres.

— Quelle lettre ?

— *Sept* lettres.

— Oh, j'avais compris *cette* lettre, je me demandais laquelle, je croyais que tu voulais dire qu'ils commençaient par la même lettre, comme Pierre Benoit, je ne voyais pas...

— Comme qui ?

— Pierre Benoit.

— Ah oui, lui c'était ses héroïnes, dont le nom commençait toujours par un A, non ?

— Oui.

— Le prochain doit s'appeler *Travers*.

— J'aimerais bien en lire un.

— C'est râpé pour ce soir, le Drugstore est fermé.

— Non, pas ce soir, demain. Non, pas demain, il y a des filles qui viennent ici, on fait un travail sur le festival du Lux, tu connais ?

— Non, qu'est-ce que c'est ?

— Enfin ! Tout le monde en parle ! T'es vraiment au courant de rien. C'est un festival de films fantastiques.

— Ah oui, le Lux, c'est un cinéma des boulevards, très grand, avec une façade complètement nue où est seulement inscrit un rectangle, et le nom.

— Oui, où est inscrit un rectangle, comme tu dis... Il faut que j'écrive quelque chose là-dessus.

Nous nous sommes allongés sur le lit, mais pas l'un contre l'autre, et tout en continuant à parler. Nous ne nous sommes mis à faire l'amour que très lentement et progressivement. Nous ne nous touchions d'abord qu'à bras presque tendus. Il a ouvert ma chemise.

— Putain, qu'est-ce que t'es poilu !

Lui-même l'était beaucoup sur la poitrine, jusqu'à la base du cou, mais, assez étrangement, presque nulle part ailleurs.

Son ventre était blanc et glabre, mince, son sexe n'était pas très grand.

Il a ouvert le lit, nous avons achevé de nous déshabiller et nous y sommes entrés. Nous nous embrassions, il m'a sucé le sexe, je lui ai sucé le sexe, nous nous serions l'un contre l'autre. Lui n'était pas toujours bandé, et quelquefois, il cessait tout à fait de bouger. Nous nous arrêtions alors un moment et nous nous remettions à parler, je ne sais plus très bien de quoi. *[J'ai pris un grand retard dans cette « chronique » et j'écris ceci quatre jours plus tard, le lundi 3 avril. D'autre part, j'ai peine à faire abstraction d'un épisode survenu hier soir et qui colore différemment le personnage d'Étienne.*

Je l'ai rencontré à nouveau au Manhattan, et je lui ai demandé comment s'était passé sa représentation de Bacchus. Lui m'a demandé comment s'était passé mon séjour à Milan et il a aussitôt ajouté qu'il était arrivé beaucoup de choses pendant mon absence :

— *D'abord, j'ai lu ton livre.*

— *Tiens, comment tu l'as trouvé ?*

— *Oh, je ne sais pas encore, je ne l'ai pas fini.*

— *Non, ce n'est pas ce que je veux dire, je ne me permettrais pas, je veux dire trouver, enfin, ce n'est pas si facile que ça, il n'est pas partout.*

— *Je suis entré dans une librairie, j'ai demandé le livre de M. Camus, ils m'ont dit bien sûr, monsieur, aucun problème.*

— *Tiens, ça m'étonne.*

Là-dessus il s'est éloigné. Un peu plus tard, j'étais dans la petite pièce des flippers, il est venu m'y rejoindre.

— *Alors, qu'est-ce que c'est que ces choses extraordinaires dont tu parlais ?*

— *Je suis dans une situation très embarrassante.*

— *Qu'est-ce qui se passe ?*

— J'ai rencontré quelqu'un que tu connais, auquel j'ai parlé de toi.

— Ah oui, qui ?

— Je ne peux pas te le dire.

— Charmant !

— Il m'a dit sur toi des choses terribles.

— De mieux en mieux. Et quoi ?

— Je ne peux pas te le répéter.

— Écoute, mon p'tit vieux, c'est un peu désagréable, ton histoire. Tu ne te rends pas compte. Je ne sais pas qui t'a dit quoi, je ne peux pas me défendre. On ne fait pas aux gens des coups comme ça. Si on veut faire des mystères, on ne dit rien du tout. En plus, je suis complètement paranoïaque, tu tombes mal.

— Justement il dit que tu es paranoïaque, complètement fou.

— Oh, si ce n'est que ça, ce n'est pas grave. Oui, je suis sans doute un peu fou, mais enfin pas plus que la moyenne.

— Il dit qu'il faut faire très attention à toi, que tu es une espèce de mante religieuse, que tu es très dangereux.

— Qu'est-ce que ça veut dire, mante religieuse ?

— Je ne sais pas exactement.

— Ça ne m'a pas l'air très sérieux, tout ça.

— Non, d'ailleurs il est con, je crois, enfin... Je suis dans une situation impossible. Je ne peux pas rester là à te parler...

Ça t'embête pas que je m'en aille ?

— « Embête » n'est pas le mot.

— Qu'est-ce que c'est, le mot ?

— Je ne sais pas, ça m'ennuie un peu.

— Mais je peux partir ?

— Quelle drôle de question ! Bien sûr que tu peux partir. Je ne vois pas de quel droit je t'empêcherais de partir.

— Oh là là ! Je t'appelle demain.

— Bon.

— Ou bien je viens te voir.

— *Le lundi, ce n'est pas très commode. C'est le seul jour où je ne sois pas toujours là, et puis il y a quelqu'un chez moi.*

— *L'Italien ?*

— *Non, l'Italien, c'était un voyageur qui était pour trois jours dans ma chambre de bonne. Il est parti. Non, chez moi. Mais ça aussi, ça va se régler à la fin de la semaine.*

— *Bon, alors je t'appelle, O.K. ? Il faut que je parte, là.*

— *O.K. Au revoir.*

— *Au revoir.*

A vrai dire, pendant les premières secondes de cette conversation, j'avais pensé que le mystérieux tiers devait être Tony, ce qui m'aurait beaucoup troublé et nous aurait mis tous les trois, effectivement, dans une situation délicate. Mais Tony, bien sûr, même dans l'état de nos relations, n'aurait pas dit de mal de moi. D'autre part, il n'était pas au Manhattan ce soir-là, alors que le médisant inconnu devait nécessairement s'y trouver, puisqu'Étienne était si nerveux.

Toujours est-il que cet épisode plus récent obscurcit un peu la nuit de mercredi à jeudi.

[Mardi 5 avril, cinq heures et demie de l'après-midi : je prends un retard croissant dans cette tentative de chronique. Je dois maintenant noter ce qui concerne Trick XIII (Calogero) et Trick XIV (Didier), et je n'arrive pas à en finir avec ce qui se rapporte à Étienne. Il m'a téléphoné ce matin, mais je dormais encore, et ce n'est pas moi qui lui ai parlé.

Pour en revenir à mercredi dernier :]

Je lui ai léché les fesses et j'ai tenté de pénétrer en lui, en lui soulevant les jambes. Mais il m'a arrêté :

— *Attends, il faut un peu de ma crème magique.*

Je me suis allongé à côté de lui, il n'a pas bougé, et il y a eu une autre de ces singulières interruptions dont j'ai déjà

parlé. Puis nous nous sommes remis à nous embrasser, à nous serrer dans les bras l'un de l'autre. Il s'est alors levé et il a mis lui-même de la crème sur ma verge et dans son cul. Je l'ai pénétré sans notable difficulté, et je l'ai enculé assez longtemps, soit en l'embrassant sur la bouche, soit en lui léchant les poils, à la base de son cou ou autour du sein droit, soit, m'étant redressé, en le branlant : c'est ainsi que je l'ai fait jouir et j'ai joui immédiatement après lui.

Nous avons dormi l'un contre l'autre, très bien, jusqu'à une heure de l'après-midi. Au réveil, nous avons recommencé à faire l'amour. C'est moi qui lui ai mis à nouveau de la crème dans le cul, et qui m'en suis mis sur le sexe. Il s'agissait d'une crème étonnamment peu fluide qui était, je l'ai constaté ensuite, de la vaseline pure. Je la trouvais désagréable de contact, et elle s'est avérée peu efficace, car Étienne m'a dit, comme je le baisais, que je lui faisais mal. Je suis donc sorti d'entre ses fesses, et je me suis allongé sur lui, les bras autour de son torse, la bouche au creux de son épaule. Dans cette position j'ai joui une autre fois, assez rapidement.

Il s'est alors levé pour préparer du thé. Il est aussi sorti, très sommairement habillé, pour acheter des croissants. La boulangerie devait être à deux pas de chez lui, car il n'est pas resté absent cinq minutes. Quand il est revenu, il m'a surpris à regarder un petit mot en anglais posé sur la table de la première pièce : le signataire, *David*, le remerciait de lui avoir laissé passer seul chez lui un très agréable après-midi de lectures et de rêveries après lequel il s'était « joyeusement dissous dans la brume du soir ».

Un autre mot, celui-ci d'Étienne lui-même, indiquait qu'il devait sortir mais qu'il laissait les clefs, et que le destinataire, probablement endormi, pourrait rester aussi longtemps qu'il le souhaitait.

— Eh bien, on regarde mes papiers, maintenant ?

— Oui, je le trouvais très joli, ce petit mot. Et puis il était de face, en plein milieu de ton bureau.

— Qu'est-ce que ça veut dire, *mist* ?

— Brume.

— J'ai reçu une lettre de ma mère.

Il a disposé des tasses sur la table de la cuisine et s'est assis sur un tabouret, lisant sa lettre :

— Elle te fait ses amitiés.

— Comme c'est gentil.

— Elle dit : « Fais mes amitiés à ton entourage... »

Je me suis assis sur un autre tabouret, dans la porte, et j'ai bu une tasse de thé en mangeant un croissant.

— Tu trouves que c'est dégueulasse, ici ?

— Absolument.

— Corinne est encore pire que moi... Tu as vu ses dessins ?

— Non... Ah oui, c'est ça ?

Je désignais du doigt les feuilles épinglées dans la première pièce, dans mon dos.

— Non, non, ça ce sont des trucs de Wols, tu connais ?

— *Sure...*

— Non, d'ailleurs, les choses d'elle, il n'y en a plus tellement ici. Si ça, voilà, c'est d'elle.

Il s'agissait d'un grand dessin plus ou moins dans la manière de Bellmer, que j'ai regardé un moment :

— Et tes écrits, quand est-ce que tu me montres tes écrits ?

— Tu veux vraiment les voir ?

— Oui, c'est intéressant. Je ne dis pas que je veux lire tout un roman tout de suite, mais j'aimerais bien lire quelques pages.

— Attends, qu'est-ce qu'il y a là ? Ah oui, ça c'est pas [*Interruption : coup de téléphone de Didier, avec qui je dois*

dîner chez les Cambier ce soir] mon roman, c'est un autre truc encore mieux, tu vas voir, complètement dingue...

Il m'a mis sous les yeux quelques feuillets tapés à la machine. Manquaient les premières pages du récit. L'action semblait se dérouler en Chine, pendant l'entre-deux-guerres (il y était question des communistes du Nord), mais l'auteur, interrogé sur ce point, a dit qu'il n'avait pas eu d'idée aussi précise. Le personnage central s'appelait Françoise-Joseph (Étienne m'avait dit la veille que ses énormes moustaches, jusqu'à une date récente, rejoignaient ses longues pattes) : c'était tantôt une fille, Françoise, tantôt un garçon, Joseph. D'autres dédoublements intervenaient. On était apparemment au milieu d'une guerre.

— Ça a l'air très bien... C'est drôle, cette figure du dédoublement. On est fait pour s'entendre.

— Tu veux voir l'autre ?

— Oui.

— Tiens, voilà, c'est ça.

Cette fois-ci il était question de garçons, d'amants, de braguettes gonflées, de muscles tendus, de tatouages, de « pénétrations sauvages ». Le ton était un peu provocant et revendicateur. Des plages du Maroc étaient mentionnées, et quelqu'un s'appelait Étienne, et là encore on ne savait pas très bien qui regardait qui, qui parlait de qui, et si le désir exprimé n'était pas pour soi-même.

— J'aime mieux l'autre... Mais c'est très étonnant, l'obsession de ce thème.

— Quel thème ?

— Le... la séparation d'avec soi-même.

— Wow, comme c'est bien dit...

— Bon, il est deux heures, il faut que j'y aille...

— Mais tu m'as dit que tu ne faisais rien d'autre que d'écrire.

— Oui, mais justement, il faut que j'y aille.

— Tu peux y aller quand tu veux...

— Non, non, je travaille à heures fixes.

— Comme ça, tu te mets à travailler tous les jours à la même heure, jusqu'à la même heure, et ça vient ?

— Ça vient ou ça ne vient pas, il y a toujours quelque chose qu'on peut faire. Moi, en tout cas, il n'y a que comme ça que je puisse travailler : je suis un petit fonctionnaire.

Il est également étonné qu'il me faille deux ans pour écrire un livre. Si l'on ne fait rien d'autre, deux ou trois mois lui paraissent bien suffisants.

Je lui ai dit que j'aimais bien une photographie de lui qui était sur la table, et il m'a demandé si je voulais en voir d'autres. Il en avait deux grands albums. Des photographies d'autres personnes étaient en vrac entre les pages, sur lesquelles étaient fixées seulement celles où il était lui-même représenté. Sur la plupart il était très beau. L'une en particulier me plaisait beaucoup : en costume 1900, il semblait tourner un film, l'œil près du viseur d'une caméra sur trépied, au milieu d'une petite route de campagne. Quelquefois il était sans moustache ni favoris, et les traits fins de son visage, très bien dessinés, apparaissaient mieux. Sur certains clichés, avec des amis, il semblait participer à un spectacle de bateleurs, dans la rue.

Je lui ai répété qu'il fallait que je parte. Il m'a dit qu'il allait le soir à la campagne, que le lendemain il répétait et que le samedi soir il jouait *Bacchus*, de Cocteau.

— Tu connais ?

— Non, je ne crois pas. Il y a longtemps que ça n'a pas été monté, non ?

— Oui, probablement.

— Moi je pars trois jours, jusqu'à dimanche.

— Où est-ce que tu vas ?

— En Italie, à Milan.

— Wow, qu'est-ce que t'as comme pot !

— Oui, j'aime bien Milan. Bon, allez, j'y vais.

Il était assis en tailleur sur son lit, et il n'a pas bougé. Je suis allé l'embrasser, dans le cou, et j'ai gagné la porte, que j'ai tirée derrière moi.

[Souvent revu. Il est sorti, sans aucun doute, de la catégorie des tricks. Mais nous ne sommes jamais arrivés à très bien nous entendre. J'étais gêné par son agressivité, assez fréquente, son côté « V^e arrondissement », étudiant prolongé installé dans une bohème un peu trop codée pour mon goût, et par son extrême satisfaction de lui-même. De plus, il n'a pas le téléphone, mais refuse d'appeler, sauf exceptionnellement, et veut qu'on passe chez lui. Lui me trouvait snob, et je ne sais quoi d'autre encore. Lorsque je me suis réconcilié avec Tony, je l'ai plus ou moins perdu de vue. Mais nous sommes restés assez bons amis.]

XIII. Calogero,
samedi 1^{er} avril 1978.

Le vendredi soir, j'étais allé à la Rosamunda, dans la banlieue de Milan, avec Philippe auquel j'avais beaucoup parlé, depuis longtemps, de ce gigantesque *locale di ballo*. Nous avons fait un excellent dîner chez Giannino, et je portais encore un pantalon blanc, un gilet et une veste croisée, gris, un col cassé et un nœud papillon noir.

A la Rosamunda, dès notre arrivée, j'avais remarqué un garçon moustachu, très brun, en col roulé blanc, que Philippe avait d'emblée surnommé « le Libanais ». Je le regardais, il me regardait aussi, et nous nous sommes trouvés assez près l'un de l'autre en dansant sur la très vaste piste. Mais chaque fois que je m'approchais de lui, il tournait la tête dans une autre direction. D'ailleurs, il était très maigre, et même ses poignets d'une minceur qui frisait le rachitisme.

C'est alors que j'ai aperçu un autre garçon, très brun lui aussi, moustachu, les cheveux un peu bouclés, assez longs, qui portait une chemise à carreaux brune, très largement ouverte, les manches retroussées, et un pantalon de velours côtelé marron. Il était petit, trapu, râblé, à peine un peu

rond. Son torse et ses avant-bras, épais, étaient couverts de poils noirs, très abondants. Il appartenait à un petit groupe très animé, filles et garçons, qui occupait une table voisine de la piste.

Je ne me souviens plus très bien de nos premiers échanges de regards. Toujours est-il qu'ils furent assez nombreux, quelques-uns d'entre eux accompagnés d'un léger sourire, en divers points de l'immense établissement.

Il est allé s'asseoir sur les marches désertes d'un escalier qui mène à une sortie de secours, en face de l'escalier principal. J'ai rejoint cette espèce de recoin, où il était tout à fait isolé, et je l'ai regardé. Mais aussitôt que mes yeux se posaient sur lui, les siens se détournaient. Après quelques minutes de ce manège, je suis allé faire un tour. J'ai rejoint Philippe, qui m'a demandé comment allaient les choses avec le Libanais. Quand je suis retourné vers l'escalier de secours, Chemise-à-carreaux y était toujours assis, toujours seul. Je me suis approché de lui, je me suis appuyé à la rampe, je me suis penché sur elle dans sa direction. Il m'a regardé. Je lui ai souri. Il ne m'a pas répondu. Je me suis donc de nouveau éloigné, pour ne m'arrêter qu'à l'autre extrémité de la salle, une épaule contre le mur. Lui, trois ou quatre minutes après, est venu se poster, dans une pose symétrique à la mienne, à trois ou quatre mètres de moi. Il ne me regardait que lorsque je ne le regardais pas, et quand je me tournais vers lui, il orientait sa tête d'un autre côté. Lassé, je me suis promené autour de la piste de danse. De loin, je l'ai vu gravir les escaliers, vers la sortie. J'ai pensé qu'il allait aux toilettes, ou bien prendre l'air. Je me suis assis à peu près à l'endroit où il avait été plus tôt, pour guetter son retour. Il était minuit vingt-cinq, j'ai décidé d'attendre jusqu'à minuit et demi. Les cinq minutes ont passé sans qu'il revienne. Je suis donc retourné vers la piste

de danse, et je ne l'ai plus revu de la soirée. Philippe voulait voir *La Divina*, nous y sommes allés à une heure.

A *La Divina*, Philippe m'a dit qu'un certain garçon me draguait. Effectivement, celui qu'il m'avait désigné est venu se mettre juste à côté de moi, qui étais accoudé au bar. Mais chaque fois que je le regardais, il regardait ailleurs. Il était assez excitant, mais je n'aimais pas ses manches de veste remontées jusqu'au coude, selon la scie couturière de la saison, ni son col de chemise relevé, ni deux points de beauté, semblables à des mouches, qu'il avait sur le visage. Je ne me suis donc plus occupé de lui et, un peu avant deux heures, Philippe et moi sommes sortis. La voiture était garée juste en face de la boîte. J'étais déjà au volant, et je me penchais pour ouvrir la portière de droite à Philippe, lorsque l'homme aux mouches qui, changeant de politique, nous avait couru après, s'est adressé à lui pour lui demander si lui et moi voulions venir prendre un verre chez l'un de ses amis. Philippe a répondu que c'était à moi qu'il fallait poser la question. Nous nous sommes consultés, j'ai accepté l'invitation. L'ami est arrivé, et s'est installé sur la banquette arrière avec Philippe, tandis que l'homme aux mouches s'asseyait à côté de moi à l'avant. Nous avons roulé jusqu'à un immeuble assez éloigné, mais proche du boulevard de ceinture que nous avons immédiatement rejoint. L'appartement était ridicule, chichiteux, tout entier tendu de velours de Gênes, avec, aux murs, encadrées d'or rebondi, des reproductions grandeur nature de toiles du Lorrain. L'hôte était assez gentil, plutôt effacé, mais celui qui nous avait invités était parfaitement agaçant, snob et maladroit. Nous avons décidé de le titiller un peu, surtout moi, qu'exaspérait rétrospectivement, maintenant qu'il était avéré qu'il s'intéressait à moi, son attitude à *La Divina*, et qui étais tenté de passer sur lui l'irritation croissante où m'avaient mis, ce soir-là, certaines façons italiennes de draguer, ou de réagir à la drague dont on est l'objet. Nous

avons donc parlé de la Rosamunda qui, bien entendu, lui faisait, comme à son ami et à tous les bourgeois milanais, à peu près horreur :

— Comment ! Vous êtes allés là ! Mais c'est un endroit impossible ! D'ailleurs, on n'y voit pas de vrais Milanais, seulement de petits ouvriers immigrés du Mezzogiorno. Quelle idée vous allez vous faire de Milan !

Eux qui avaient imaginé, à notre tenue, que nous étions de glorieux étrangers en voyage, et qui voulaient à tout prix savoir si nous connaissions tel ou tel couturier parisien, ou au moins son amant, « qui d'ailleurs ne lui est pas du tout fidèle, je suis bien placé pour vous le dire, etc. », ils étaient amèrement déçus. Toutefois, comme Philippe, emporté par mon élan, en remettait, et tenait à s'informer auprès d'eux, sans pitié, de tous les lieux de drague de la ville, parcs, pissotières, parkings d'autobus sur les boulevards de ceinture, cinémas spécialisés, ils ont commencé à soupçonner, je crois, que l'attitude impliquée par de tels propos était peut-être très élégante à Paris : après tout, nous avons dîné chez Giannino, ce point avait été éclairci. Et bien qu'ils aient d'abord prétendu ne rien savoir de tout cela, ils se sont mis, l'un renchérissant sur l'autre, à nous livrer toutes sortes de précieux renseignements. C'est ainsi que nous avons appris l'existence du cinéma Alce, Piazzale Martini, dont leur insistance à dénoncer l'extrême vulgarité nous a paru d'excellent augure.

Nous y sommes allés le lendemain après-midi, samedi.

A l'Alce, il n'y a pas d'ouvreuses, pas plus qu'au Dal Verme ou à l'Argentina. Pour entrer dans la salle, il faut soulever deux couches de lourds rideaux de velours, distantes d'un mètre cinquante environ. Le film était italien, mais son action se déroulait peut-être à Chicago, au début des années 30. On voyait sur l'écran beaucoup de grosses

limousines noires, et il y avait un grand nombre de coups de feu. La plupart des travées étaient vides. En revanche, beaucoup de silhouettes se tenaient groupées derrière le dernier rang de sièges, ou bien se déplaçaient vers la gauche ou la droite. La plupart était celles d'hommes assez âgés ou, autant qu'on en puisse juger dans la quasi-obscurité, plutôt laids. Une des scènes du film, où un « parrain » quelconque allait reconnaître l'un de ses tueurs dans la lumière blafarde de la morgue, permit de se faire une idée un peu plus précise des lieux, de leur syntaxe et de leurs occupants. Le passage de droite, entre les sièges et le mur, menait à des toilettes assez hautes et profondes. Dans le couloir d'accès, deux types d'une trentaine d'années, un peu emphatiquement mâles l'un et l'autre, se faisaient face et se palpaient la braguette, les pectoraux, les biceps. Plus loin, d'autres attendaient sans se regarder, appuyés à la paroi humide et lépreuse. Les toilettes des femmes, dont la porte était ouverte, étaient désertes. Dans celles des hommes, deux quadragénaires chauves, un mégot entre le pouce et l'index, étaient postés d'un air méditatif devant la porte close de chiottes occupées.

En rentrant dans la salle, après cette inspection, j'ai cru reconnaître, assis, le garçon qui la veille avait disparu de la Rosamunda. Il était installé dans le dernier siège d'une travée, au bord, donc, du passage. Quelqu'un était immédiatement à sa gauche. Je me suis arrêté le long du mur, à sa hauteur, et je l'ai regardé. Lui, une ou deux fois, a tourné la tête vers moi, mais dans l'ensemble il se prétendait absorbé par le film et me prêtait peu d'attention. Après être resté plus de cinq minutes à côté de lui, j'ai regagné le fond de la salle. Philippe, que j'ai rejoint, trouvait assez excitant que deux adolescents soient en train de s'enculer allègrement, debout entre les deux rangées de rideaux, mais je n'ai pas osé aller voir ce qu'il en était. Lorsque je suis revenu vers le couloir de droite, le garçon de la Rosamunda (car

c'était bien lui : sur l'écran, les obsèques du *maffioso* se déroulaient dans la lumière éblouissante de sa Sicile natale) s'est levé et s'est dirigé vers les toilettes. Je l'ai suivi, mais lentement. Quand je suis entré dans la partie réservée aux hommes, je l'ai vu attendre devant une porte close. Puis il est sorti, et il a gagné les toilettes des femmes [*Suite, mercredi 5 avril : il faut que j'écrive ceci plus vite. Nous devons remettre à la fin du mois le manuscrit de Travers*]. Je l'y ai suivi. Il était appuyé contre la paroi de céramique, les yeux au sol. Je me suis approché de lui. Il a souri. Il s'est tourné de mon côté. Nous étions très proches l'un de l'autre. J'ai fermé la porte derrière moi. Puis j'ai touché son torse, à travers sa chemise ouverte. Il s'est approché. Nous nous sommes alors touché, l'un l'autre, la poitrine, et le sexe sous la braguette. Puis embrassés. Quelqu'un est entré, un homme qui a pénétré dans l'une des chiottes en en laissant la porte ouverte, et qui nous regardait en se tenant le sexe. Lui alors a paru inquiet, hésitant ; il a fait mine de sortir. Je l'ai serré dans mes bras. J'ai écarté les deux pans de sa chemise, dont presque tous les boutons étaient défaits, et passé la bouche, puis la langue, sur son sein droit, ce qui paraissait lui plaire beaucoup. Sa poitrine, son ventre, ses avant-bras étaient absolument recouverts de poils noirs, longs, épais. Il n'était pas mince, mais pas gras, dur, solide.

J'ai décidé qu'il était temps d'essayer sur lui mon italien :

— *Vuoi andare qualche parte d'altre ?*

Il a eu l'air de comprendre, et il a acquiescé de la tête. Il est sorti. Je suis sorti après lui, mais je ne l'ai pas retrouvé dans l'obscurité du fond de la salle. Il était dans le hall, au-delà des doubles rideaux, assis sur une banquette de velours. Je me suis assis à côté de lui, en souriant. Il a souri aussi. Il m'a demandé si j'étais à Milan pour longtemps, quand j'étais arrivé, et d'où j'étais. Je me suis lancé dans un long discours :

— *Sono in un' albergo. Vuoi venire con me? Non sono certo che è possibile di entrare in la camera, ma probabilmente si. Hanno una camera con un amico, le gente dell'albergo non sai quel è l'amico, sai che hanno una camera per due, so sei tu e io entrara insiemo, erai probabilmente no problema.*

De nouveau, il a paru percevoir à peu près ce que j'essayais de lui expliquer, et il était en tout cas d'accord pour essayer d'entrer dans ma chambre d'hôtel. Il m'a demandé dans quel hôtel nous étions, il connaissait l'hôtel del Duomo, qui est grand, et d'après lui nous ne devons pas rencontrer de difficultés. Je lui ai dit que je devais prévenir l'ami qui m'accompagnait que nous partions. Je suis donc rentré dans la salle. Philippe m'a remis les clefs de la voiture. J'ai retrouvé le petit Italien, nous sommes sortis ensemble. Mais il avait lui-même une voiture, je suis donc retourné à l'intérieur du cinéma pour rendre les clefs à Philippe.

La voiture était une Fiat 500 bleu marine, passablement déglinguée. Pendant le trajet, le conducteur parlait peu, pensant peut-être que je ne comprendrais pas ce qu'il dirait. J'ai appris tout de même qu'il s'appelait Calogero, qu'il était de Naples, ou plus exactement de Caserte, et qu'il habitait Milan depuis huit ans. Il allait à Caserte tous les ans à Noël et à Pâques, et il passait ses vacances d'été à Capri. Est-ce que je connaissais Capri ? Oui, et aussi Caserte, que j'aimais beaucoup. Il semblait surpris, et ne pas partager mon enthousiasme. Je me suis demandé si je n'avais pas fait une gaffe, et si Caserte, dont je n'avais jamais vu que le palais et le parc, n'était pas en fait une ville très industrielle et sinistre. De toute façon, Calogero trouvait que le palais avait l'air d'une caserne.

La veille, après son départ de la Rosamunda, il était allé à l'H.D.

Il a garé sa voiture dans l'une des petites rues qui sont proches de l'archevêché, à droite du Dôme. Il pleuvotait. Nous avons fait le tour de la cathédrale, en passant sur le parvis, et il a dit quelque chose sur la densité de la foule, normale un samedi.

Comme nous entrions dans le hall de l'hôtel, j'ai vu deux amis à moi, Giancarlo et Gianni, qui étaient au comptoir d'enregistrement, occupés à m'écrire un mot. Je les ai présentés à Calogero, mais n'ai pu le présenter à eux car j'avais oublié son prénom. J'étais un peu nerveux, crainte d'une difficulté avec le concierge, et leur présence, qui rendait la situation plus confuse, a facilité les choses. Ils ont marché avec nous, en bavardant, jusqu'aux ascenseurs. Rudolf Noureev, vêtu d'un long manteau de cuir, croisé, qui lui tombait presque jusqu'aux chevilles, et d'une énorme casquette, est sorti de celui que nous allions prendre, et cela a achevé de détourner l'attention.

Une fois que nous avons été dans la chambre, j'ai demandé à Calogero de m'excuser une seconde, et je suis allé pisser. Il a fait ensuite la même chose. Pendant son absence, j'ai enlevé mes chaussures et mes chaussettes, et je me suis allongé sur le lit. Quand il est revenu, je feuilletais une revue de photographie achetée par Philippe. Il a aussi enlevé ses chaussures, et il s'est allongé sur le lit de Philippe, qui était séparé du mien par un écart de cinquante centimètres à peu près, mais que j'en avais rapproché. Je lui ai dit que c'était le lit de mon ami et qu'il valait mieux ne pas le défaire, et je l'ai attiré sur le mien. Nous nous sommes aussitôt embrassés. Puis j'ai ouvert sa chemise, ou plutôt les deux boutons qui restaient à ouvrir, et passé les doigts entre les poils de son torse. Il a défait aussi la mienne. Nous nous serrions l'un contre l'autre, en nous embrassant, avec une certaine frénésie. Plus tard, nous nous sommes mutuellement enlevé nos pantalons, puis jetés à

nouveau l'un sur l'autre, une de mes jambes entre les siennes, nos sexes l'un contre l'autre, mes bras sous son torse, ma langue dans sa bouche. Chaque fois que je prenais entre mes lèvres la pointe de son sein gauche, en soulevant l'ensemble de sa poitrine avec ma main droite, il poussait un grognement de plaisir et répétait *si, si, si*. J'ai mis avec la langue de la salive sur tout son torse, dans les poils de son ventre comme dans ceux de sa poitrine, et nous nous pressions l'un contre l'autre, dans la moiteur de la salive et de la sueur mêlées. Son enthousiasme paraissait presque l'égal du mien, qui en était redoublé.

Je lui ai sucé le sexe. Je suis passé à ses couilles, à son périnée, à la fente de ses fesses, dans une forêt dense de longs poils noirs. Il relevait les jambes pour me permettre d'avancer ma langue plus profondément.

De nouveau je l'ai embrassé, de nouveau je lui ai mordu légèrement le sein gauche, mes avant-bras sous ses épaules. Mon sexe était entre ses cuisses, son extrémité entre ses fesses. Je lui ai alors soulevé les jambes des deux bras, et je suis entré en lui, très lentement. Il essayait de me ralentir encore, mais sans y mettre trop d'énergie. Je l'ai enculé un bon quart d'heure, sans guère d'interruptions. Les mains dans les boucles de ses cheveux, je lui soulevais la tête pour l'embrasser. Ou bien je lui léchais la base du cou ou la pointe du sein, et quelquefois je serrais un peu les dents autour de celle-ci sans interrompre les mouvements de ma verge entre ses fesses : cette double sensation était ce qui nous excitait le plus tous les deux. Tantôt je bougeais à peine, tantôt le va-et-vient de mon bassin se faisait très rapide et presque violent. Puis je me suis mis à le branler. C'est comme ça qu'il a joui, et moi juste après lui.

Nous sommes restés un moment dans les bras l'un de l'autre, baignant dans la sueur, la salive et le foutre, nos

bouches à chacun pleines des poils de l'autre. Je suis ensuite allé chercher une serviette. J'ai proposé à Calogero de boire quelque chose, et lui ai dit que j'allais demander du thé. Il m'a dit qu'il prendrait la même chose que moi. Lorsque le garçon a apporté le plateau, je lui ai demandé, à travers la porte fermée, de le laisser dans le vestibule, et c'est très sèchement qu'il a acquiescé, m'a-t-il semblé.

Entre deux tasses, nous avons parlé, autant que le permettait ma connaissance de l'italien, qui n'était pas tout à fait aussi inexistante que je l'avais supposé, puisqu'il fut question d'un autre Français, rencontré par Calogero en janvier, et qui lui ne pouvait pas dire un mot, paraît-il, ce n'était pas comme moi. Calogero a l'intention d'aller le voir à Paris, à la fin de ce mois-ci. Il habite rue Racine. Calogero restera quatre jours à Paris. Je lui ai donné mon adresse et mon numéro de téléphone. Il m'a demandé ce que je faisais. Lui était mécanicien.

— *Qualle sorte di mecanico ? Lavora per le automobile ?*

Non, il fabriquait du matériel de bureau, des sièges, des tables, dans une entreprise importante, proche de l'aéroport. Mais il ne comptait pas rester très longtemps à Milan. Un de ses amis allait partir soit pour Palerme, soit pour Genève, et lui-même hésitait entre ces deux villes.

— *Penso che Palermo è molto migliore...*

Si, peut-être, mais Palerme n'offrait pas beaucoup de distractions.

— *Ma Ginevra non ha alcune distrassionne. Ginevra è bella, ricca, si, ma le gente sono molto seriosi, austeri, protestante. Si tu vuoi molti distrassionni, non penso che Ginevra è una buona idea, no... E è necessario di parlare francese, a Ginevra.*

Oui, il le savait, et il était disposé à apprendre, éventuellement. Il habitait à Linate avec sa mère. Il avait un frère et quatre sœurs. Deux de ses sœurs étaient mariées, elles habi-

taient en ville. Le frère était plus jeune que lui, mais il était marié, et sa femme, leur bébé et lui habitaient avec Calogero et sa mère, parce qu'il devait faire très bientôt son service militaire. Lui, Calogero, avait terminé son service au mois de décembre. Il l'avait fait à Vérone. Il avait eu alors une liaison avec un autre soldat, le premier garçon avec lequel il ait fait l'amour, mais c'était maintenant fini.

La veille, il était parti de la Rosamunda parce qu'il n'y avait pas assez de monde à son goût. Ce n'était vraiment plein que le samedi. Il sortait presque toujours avec les mêmes amis, un garçon et une fille de Palerme.

Je n'avais pas l'air d'avoir trente et un ans, à son avis : il m'en aurait donné vingt-trois ou vingt-quatre ; lui, au contraire, paraissait avoir beaucoup d'années, disait-il, mais en fait n'en avait que vingt-deux.

La nuit était tombée, nous n'avions pas allumé les lampes. Mais dans la chambre entraient les lumières de la place, et celles de la cathédrale, dont certaines statues, plus antiques que chrétiennes d'apparence, faisaient exactement face à notre fenêtre.

Il était étendu sur le lit, j'étais assis en tailleur sur le tapis, nous étions nus tous les deux. J'ai pris dans ma bouche son sexe complètement débandé, où perlait encore une goutte de foutre. Assez vite, il a rebandé. Je me suis de nouveau allongé sur lui, nous nous sommes encore embrassés. Puis je me suis remis à le sucer.

Le téléphone a sonné. C'était Philippe. Quelqu'un à l'Alce lui avait indiqué un autre cinéma, paraît-il beaucoup mieux, l'Argentina, est-ce que je voulais y aller avec lui ? Non, merci, j'étais hors d'état d'aller draguer où que ce soit, et

très content de mon sort. Lui rentrerait à l'hôtel à huit heures.

Je me suis remis à sucer le sexe de Calogero, qui était alors tout à fait bandé. D'une main j'accompagnais les mouvements de ma bouche, de l'autre je lui caressais la poitrine. Il poussait des soupirs de plaisir. Quand il a joui, j'ai avalé son foutre. Je me suis aussitôt allongé sur lui. J'ai voulu l'embrasser, passer de ma bouche à la sienne ce qui me restait de son sperme entre les lèvres, mais il a détourné la tête. Je l'ai embrassé dans le cou, une main sur sa poitrine, l'autre sous ses fesses, et très vite j'ai joui à nouveau, sur son ventre.

Je crois qu'ensuite nous avons dormi quelque temps. En changeant de position, nous nous caressions, nous léchions, nous embrassions. Je lui ai proposé de dîner avec nous. Où allions-nous aller ? Je ne le savais pas encore. Oui, il aurait bien voulu, mais il avait un problème d'argent, en sortant cet après-midi il en avait pris seulement assez pour aller au cinéma, et maintenant il n'en avait presque plus. Je lui ai dit que ça n'avait pas d'importance, qu'il était invité. Il a alors accepté, et téléphoné chez lui pour dire qu'on ne l'attende pas.

Il fallait que nous nous rhabillions pour être prêts au retour de Philippe. Nous avons tous les deux pris une douche, ensemble. A huit heures, Philippe a téléphoné. Il était dans l'hôtel, en bas, avec un garçon rencontré à l'Argentina, pouvais-je lui laisser la chambre, et lui remettre la clef au bar, où il m'attendait ? Ce qui fut fait. Calogero et moi sommes allés prendre un verre dans la Galleria. Il a bu comme moi un Martini. J'ai passé beaucoup de temps à téléphoner au restaurant Solferino, dont la ligne était toujours occupée, pour y réserver une table, ce qui n'était pas possible. J'ai demandé à Calogero pourquoi il y avait beaucoup moins de

soldats que d'habitude dans la galerie, était-ce à cause des événements ? Non, à son avis, c'était parce que les soldats préféreraient sortir en civil, regarde, tous ces garçons-là, aux cheveux courts, ce sont des militaires. Il en a désigné certains qui d'après lui « faisaient leur marché », ou quelque chose comme ça : je n'ai pas très bien compris ce qu'il voulait dire ; il était question de *mercato*. Lui aussi avait fait ça, au début de son service, à Vérone. Est-ce que ça voulait dire se prostituer ? Je ne sais pas. Il avait vite arrêté, en tout cas, ça l'embêtait.

Nous avons retrouvé Philippe à neuf heures dans le hall de l'hôtel. Son *trick* à lui ne dînerait pas avec nous, il était attendu par sa fiancée, à laquelle il avait téléphoné pour annoncer son retard. Calogero connaissait un restaurant proche du Dôme, *Il Dollaro*, où, disait-il, le public était jeune et gai. Mais Philippe a décidé de tenter d'aller au Solferino, qu'on lui avait beaucoup recommandé, et malgré ce qui m'avait été dit au téléphone, qu'il n'y avait plus aucune table disponible. C'était dans la rue Solferino, tout au bout de la via Brera, et nous avons eu beaucoup de mal à y arriver. Nous avons même dû abandonner la voiture, et terminer le parcours en taxi. Philippe a manœuvré très habilement pour nous obtenir une table, malgré la foule et les réservations, en prétendant à peu près que nous n'étions venus de Paris que pour dîner là. Le public était plutôt bourgeois, beaucoup de familles italiennes, avec des enfants, et pas particulièrement *gay* ; l'ambiance assez agréable, et la nourriture très bonne.

Pendant le dîner, Philippe a parlé de son *trick*, Emmanuele, un jeune culturiste très fier de ses muscles, et des photos qu'il avait prises de lui, sous la douche. Il a aussi posé beaucoup de questions à Calogero, autant que le lui permettait son italien très inspiré de l'espagnol, sur la vie *gay* à Milan. Calogero pensait que la boîte la mieux était la

Divina. Philippe était aussi de cet avis, tandis que je ne jurais que par la Rosamunda. Parmi les cinémas, Philippe préférait l'Argentina, alors que Calogero était fidèle à l'Alce, parce qu'à l'Argentina, on ne pouvait pas bouger, il fallait rester assis à sa place, on pouvait seulement en changer de temps en temps, mais pas vraiment se promener. J'ai évoqué ce cinéma romain dont j'ai de très bons souvenirs, le *Nuovo Olimpico*.

Philippe a comme moi tenté de dissuader Calogero d'aller habiter Genève, dont il paraissait se faire une idée très inexacte. Calogero nous a, lui, recommandé de manger des *maccheroni al basilico*, ce qui était effectivement excellent. Nous nous servions pour nos échanges d'un petit dictionnaire de poche, dont j'avais pris la précaution de me munir.

Philippe a dit à Calogero que nous n'avions pas pu avoir de place pour la Scala, malgré tous efforts. Mais Calogero n'aimait pas l'opéra. A l'hôtel du Dôme descendait toujours Mina, qu'il adorait. Elle habitait Lugano, et ne chantait plus en public. Il aimait aussi Patti Pravo, et *basta* pour les Italiens. Parmi les étrangers, beaucoup d'autres.

Après avoir quitté le restaurant, nous avons marché jusqu'à l'Académie Brera, devant laquelle j'avais laissé la voiture. Nous allions tous à la Rosamunda. Nous avons déposé Calogero à sa propre voiture, et nous sommes convenus de le suivre, car je m'étais la veille égaré en chemin. En fait, nous avons très rapidement perdu sa trace, et nous avons dû nous diriger par nos propres moyens. Nous l'avons vu arriver vers nous sur le trottoir, comme nous étions en train de nous garer, et il nous a reproché de ne pas l'avoir suivi d'assez près.

A la Rosamunda, il y avait énormément de monde, et il a retrouvé beaucoup d'amis à lui. Je l'ai laissé pour aller

parler à Gianni et à son ami Vittorio. Nous nous sommes une fois retrouvés et nous sommes restés un moment l'un près de l'autre, dans le tumulte de la musique, sans nous parler.

Lorsque Philippe a voulu aller à La Divina, je ne voyais plus Calogero. Philippe le croyait déjà parti. Nous ne nous sommes donc pas dit au revoir.

[Revu quelques semaines plus tard, à Paris. Il n'arrivait pas à joindre son ami de la rue Racine. Nous avons fait l'amour ensemble, un après-midi, mais ses goûts avaient changé, en ce domaine, ou son inspiration, et il ne voulait plus que m'enculer. Je lui ai proposé, pour les deux ou trois nuits de son séjour, la chambre de bonne dont je disposais. Il devait me téléphoner à ce sujet, après une visite au Continental-Opéra. Il y a sans doute trouvé mieux, car il ne m'a pas rappelé.]

Quelques mois après, j'ai reçu de lui une carte postale. Il s'excusait, me donnait son adresse, et me demandait de lui écrire. Je ne l'ai pas fait.]

[A relire ce texte dix ans plus tard, je regrette de m'en être abstenu...]

XIV. Didier,

dimanche 2 avril 1978.

Avec Didier se présente à nouveau le problème de la définition du *trick*, déjà rencontré une fois au sujet du frère de Jacques, que je connaissais avant de commencer cette chronique, mais à peine, et que j'avais donc décidé d'introduire ici, et une autre fois au sujet d'un autre Didier, connu, lui, depuis quatre ou cinq ans, mais avec lequel je n'avais jamais fait l'amour, et qui, finalement, ne m'a pas paru pouvoir être considéré comme un *trick*. Ce Didier-ci, rencontré dimanche soir, j'ai dîné avec lui hier, couché une seconde fois avec lui la nuit dernière, et je dois le revoir ce soir. Peut-être sera-t-il plus qu'un *trick*. Mais au moment où j'écris, mercredi, il peut encore être considéré comme tel.

Je l'ai rencontré au Manhattan, juste après mes retrouvailles ratées avec Étienne, que j'ai déjà relatées. Il était assis dans la petite pièce entourée de banquettes, et j'ai remarqué qu'il me regardait. Il n'était pas du tout « mon genre », ni le « genre » du Manhattan : très jeune, avec des cheveux droits, lisses, assez longs, châtain clair, qui lui tombaient en une grande mèche sur le front, des traits réguliers, pas de moustache. Il paraissait très solidement charpenté, avec des épaules larges et des cuisses très musclées, bombées, très

moulées dans ses jeans. Nos regards se sont croisés plusieurs fois, de plus en plus longuement. Je le trouvais joli, j'étais flatté de son attention, il avait l'air gentil, éveillé, et souriant. J'étais de mauvaise humeur, j'avais envie de parler à quelqu'un d'aimable et bienveillant. Je pensais aussi que sans doute il plairait à Philippe.

Un type qui était assis en face de lui est venu s'asseoir à côté, en lui proposant une cigarette, ou du feu. Ils ont parlé un moment. Mais chaque fois que je passais, ou tournais la tête vers lui, il me regardait, et finalement nous avons échangé un grand sourire, avant de rire tout à fait. Toutefois, comme il n'était pas seul, je restais où j'étais.

Un peu plus tard, comme j'étais sur les marches qui séparent la petite pièce aux banquettes et la piste de danse, lui s'est levé, il a passé son blouson, qu'il avait gardé avec lui, et il s'est posté à l'entrée de l'autre passage, celui qui conduit vers le vestiaire et l'escalier. Lorsque je suis passé près de lui, et comme il souriait toujours, je lui ai parlé :

— Tu es Français ?

— Oui, pourquoi ?

— Je ne sais pas. Tu as l'air un peu étranger. Je ne sais pas quoi en particulier.

— C'est drôle, on me dit toujours ça. Ça doit être vrai.

— Si ton soupirant nous voit ensemble, je vais me faire descendre.

— Quel soupirant ?

— Ce garçon qui te parlait à l'instant.

— Oh, lui... Non. Nous avons seulement découvert que nous avons le même prénom.

— Comment s'appelle-t-il ?

— Didier.

Il était presque deux heures, tout le monde partait, une queue se formait devant le vestiaire et je me suis légèrement

éloigné pour y prendre ma place. Didier est resté où il était. Quand j'ai obtenu mon blouson, pourtant, il a monté l'escalier en même temps que moi, mais il est aussitôt sorti dans la rue. Je suis resté quelques instants au rez-de-chaussée, pour m'habiller. Lorsque je suis sorti à mon tour, je l'ai vu attendant sur le trottoir, en face de la porte. Je suis allé près de lui, et lui ai demandé s'il allait au Pim's. Non, parce qu'il n'avait pas d'argent.

— Presque tout le monde d'ici va au Pim's, je crois.

— Et toi ?

— Moi, non. Je n'y vais jamais. D'ailleurs je n'ai pas d'argent non plus !

Je suis allé prendre ma bicyclette, qui était attachée à un poteau, un peu plus loin. Lui a marché seul, en direction de la Seine, puis s'est arrêté. Je l'ai rejoint. Nous nous trouvions alors dans une rue dont je ne connais pas le nom, à l'autre extrémité de la rue des Anglais par rapport au boulevard Saint-Germain [*la rue Lagrange*]. Je ne voulais pas lui faire de propositions, d'abord parce que ça m'excitait qu'il me drague, ensuite parce que sa déclaration sur son manque d'argent m'avait donné le soupçon qu'il était peut-être à moitié gigolo. Manifestement, il ne correspondait en rien à l'image-type de l'habitué du Manhattan. Nous avons marché vers le fleuve, puis obliqué sur la gauche, et rejoint ainsi le boulevard Saint-Germain.

[Jeudi 6 avril, après une troisième nuit passée avec lui. S'agit-il encore d'un trick ? Hier, il est revenu sur la soirée de lundi. Non, c'était dimanche. (« Ah oui, c'est vrai, il y a eu un trou... ») en jugeant qu'il était étonnant qu'on se soit rencontrés : « Parce que si tu étais au Manhattan, et en admettant que tu cherchais quelqu'un, ce n'était pas quelqu'un comme moi que tu cherchais, puisque je ne suis pas du tout le genre de la maison. Et moi je ne vais jamais au Manhattan, je vais au Keller, quand je sors en boîte. Mais c'est très bien... »

Hier nous avons fait ensemble un tour au Manhattan (ce qui m'a permis de revoir Étienne : mais ceci est une autre histoire) et il est arrivé quelque chose d'assez drôle. Didier jouait au flipper. Je le regardais. Un garçon, que je connais un peu, à peine, s'est approché de moi et, suivant mon regard, il a dit : « Il est joli ce minet, hein ? J'ai essayé de le draguer, mais je me suis ramassé une fameuse pelle... »]

Entre la rue Saint-Jacques et Saint-Germain-des-Prés, j'ai appris qu'il habitait Meudon, qu'il était dans un lycée agricole, du côté de Reims, qu'il était en vacances pour Pâques, qu'il allait partir vendredi pour l'île de Ré et que d'habitude il allait au Keller.

— Je n'y suis allé qu'une fois, ça m'a paru assez emmerdant, c'est comment ?

— Oui, c'est assez emmerdant, je ne sais pas pourquoi j'y vais.

— Est-ce que c'est beaucoup plus sérieusement « cuir » que le Manhattan ?

— Un peu. Il y a à peu près la moitié de types vraiment « cuir », et les autres non.

Tout à fait au début de notre conversation, j'avais appris qu'il n'avait sur lui que des dollars, que lui avait remis son père. Il avait cru pouvoir les changer à l'aérogare des Invalides, dont le bureau de change était ouvert le dimanche précédent, mais fermé celui-ci. A cette insistance, de sa part, pour m'informer qu'il n'avait pas un sou vaillant, j'avais répondu d'autant plus symétriquement que je n'avais sur moi, pour ma part, que des lires. Mais elle avait entraîné chez moi, j'ai honte de l'avouer, maintenant, une certaine suspicion à son égard, et lorsqu'il m'a proposé de prendre en main ma bicyclette, que je me plaignais d'avoir à traîner, la crainte m'est venue un instant qu'il ne l'enfourche et ne parte avec elle. C'est seulement quand il m'a parlé avec beaucoup de précision de son lycée, du bac agricole, et de

son programme, que j'ai été pleinement convaincu qu'il n'était pas en train de me raconter des histoires.

Le caractère de notre rencontre, nos intentions respectives et nos destinations étaient toujours dans le flou. Je lui ai même demandé où il allait :

— Je ne sais pas. N'importe où. J'aime marcher.

— Au hasard ?

— Oui. L'autre nuit je suis rentré chez moi presque entièrement à pied.

— Jusqu'à Meudon ? C'est pas mal.

— Enfin, pas tout à fait. Et puis je n'ai pas pris le chemin le plus court. Je suis passé par l'Étoile, le Bois de Boulogne, Saint-Cloud. A Saint-Cloud, j'ai pris un autobus.

— Oui, ça fait une bonne trotte, surtout si tu venais du Keller. Mais est-ce que ce n'est pas dangereux, de traverser le Bois de Boulogne la nuit ?

— Bof, il en faut plus pour me faire peur.

Quand nous avons traversé la place Saint-Germain-des-Prés, j'ai décidé qu'il était préférable de mettre les choses au point, plus ou moins, pour ne pas l'entraîner trop loin, éventuellement :

— Je ne peux pas te proposer de venir chez moi, il y a quelqu'un. J'ai aussi une chambre de bonne, mais ce n'est pas très exaltant.

Il n'a pas répondu à ça, et nous avons marché jusqu'à la rue du Bac en parlant d'autre chose. Le lycée agricole le plus proche de Paris était à Saint-Germain-en-Laye, et dans le sien il y avait cinquante pour cent de citadins.

— Cinquante pour cent ! Je n'aurais jamais cru ça. Moi je croyais que dans les lycées agricoles il n'y avait presque que des types qui allaient hériter d'une exploitation. Qu'est-ce qui pousse un garçon qui a été élevé en ville à entrer dans un lycée agricole ? Un désir de retour à la terre ?

— Non, non, en tout cas pas en ce qui me concerne. Tu

sais, tu peux faire pas mal de choses, avec un bac agricole, tu ne deviens pas forcément agriculteur.

— Mais c'est très spécialisé, non ?

— Non, c'est comme le bac C, au point de vue maths, par exemple. Et encore, nous, on a un prof terrible, il trouve que les manuels de terminales sont mal faits, alors on fait le programme de Math spé. Mais en plus, évidemment, on a de (ici des mots dont je ne suis pas sûr, genre zoologie, et un même que je ne connaissais pas, et que j'ai oublié, se terminant par *technie*).

— Quoi *technie* ?

— (...)technie. (...), c'est les plantes.

— Ah oui, bien sûr.

Nous étions arrivés à l'angle du boulevard et de la rue du Bac, devant l'Escurial.

— Qu'est-ce qu'on fait, alors ? Il faut que je sache, parce que si je rentre tout seul, je vais chez moi, à gauche, et sinon, je continue tout droit.

— Ce que tu veux. Moi, je ne veux pas te déranger.

— Tu ne me déranges pas. Ça m'ennuie seulement qu'on ne puisse pas aller chez moi. Cette chambre de bonne n'est pas très gaie, il n'y a pas de musique, pas de livres, rien.

— Oh, ça m'est égal. Qu'est-ce que tu préfères, toi ?

— Moi je préfère que tu viennes avec moi, bien sûr.

— Allons-y, alors.

— Très bien. Je te préviens, il y a beaucoup d'escaliers à monter.

En arrivant dans la chambre, il a dit qu'elle n'était pas si mal que cela.

— Oh, oui, j'en fais toujours un tableau dramatique, pour que finalement elle soit plutôt une bonne surprise.

Il a voulu aller aux cabinets, et il a repéré de lui-même, sur

le frigidaire, un rouleau de papier hygiénique que je n'avais jamais remarqué, et qu'il a emporté. Quand il est revenu, j'étais allongé sur le lit, pieds nus. Il s'est assis à côté de moi. Je feuilletais un numéro de l'*Egoïste*, et je lui ai montré une interview d'Yvette Horner, dont il avait mentionné le nom, beaucoup plus tôt, au Manhattan (Moi : « D'après la musique, ils essaient vraiment de nous faire comprendre qu'il faut qu'on se tire... » Lui : « Oui, le prochain truc ça va être Yvette Horner... »).

— La pauvre, ce n'est pas très gentil, cette interview.

— Oui, rien que le titre ! (« La vulgarité, c'est quelque chose que je ne comprends pas très bien. »)

Il m'a demandé ce que je faisais.

— J'écris.

— Quoi ?

— Des romans.

— Quel genre de romans ?

— Oh, des romans emmerdants, tu sais, le genre qui se tire à trois mille exemplaires.

— Non, mais qu'est-ce que c'est comme type de romans ? Tu sais, moi je lis tout.

— Un peu « Nouveau Roman », si tu veux.

— Là-bas, au lycée, je lis de ces livres, ils peuvent pas y croire ! Artaud, par exemple. Et pas n'importe quel Artaud, hein, *Héliogabale*, tu connais ?

— Oui.

— L'autre jour, il y a une copine qui m'a vu lire ça, elle était sciée !

— Ah, parce qu'il y a des filles, aussi ?

— Oui, oui, de plus en plus. Dans notre lycée il y en a plus de trente, maintenant, sur deux cent soixante... Et un jour, en étude (en étude je ne travaille jamais, ça marche très bien, de toute façon, j'ai pas besoin), un surveillant m'a surpris en train de lire un numéro de l'*Opéra*, un truc sur *L'Or du Rhin*, tu connais ?

— Oui.

— Ça m'intéresse, parce que je suis un peu mystique...

— Mais c'est plutôt *Parsifal* qui a à voir avec le mysticisme.

— Tous. Mais ces histoires de dieux et de héros, qu'est-ce que c'est embrouillé !

— Oui, ça, personne n'y a jamais rien compris... Mais il y a des livrets de Wagner qui sont mieux, *Tristan*, par exemple.

Je lui caressais l'avant-bras, qu'il avait posé sur une de mes hanches, ou sur mon ventre. Nous avons bavardé ainsi une bonne heure, presque exclusivement au sujet du collègue. Il n'y a pas de dortoirs, mais des chambres pour quatre pensionnaires. Cette année, les portes de ces chambres ont été enlevées, pour faciliter la surveillance, parce qu'il se passait toutes sortes de choses.

— Ah bon ? Mais pourtant, si vous êtes quatre par chambre, ça doit limiter les possibilités, non ?

— Comment ?

— Je ne sais pas : il y en a toujours au moins un dont on se méfie...

— Oh, mais ce n'est pas du tout ce à quoi tu penses. C'est surtout des histoires de bouffe.

— Ah, pardon : mon vieil esprit libidineux... Des histoires de bouffe ?

— Oui, on ne bouffe rien, au collège. Moi, au début, j'ai perdu dix kilos. Alors c'est moi qui ai commencé à déballer des conserves, des pâtés, des sardines, toutes sortes de trucs, et puis tout le monde s'y est mis, toute la nuit c'étaient de vrais banquets, t'aurais vu ça, cassoulet et tout, on s'était mis à faire carrément de la cuisine...

— Il y a une ferme attachée au lycée, non ?

— Oui, il y a une espèce de château, et une petite ferme. Il y a tout un tas de poulets qui ont disparu. On les faisait cuire.

— Mais comment vous lestuez ?

— Oh, c'est pas compliqué, hein, surtout les poulets !

— Ah oui ? Moi ça m'a toujours paru toute une affaire. Mais c'est surtout les lapins, je suppose. Et les canards, qui courent pendant une heure après qu'on leur a coupé la tête.

— Ouais, enfin, tu sais, aujourd'hui, les poulets, les canards, ils sont alignés sur une chaîne, bien peinars, et puis il y a une petite aiguille qui descend, et couic. D'ailleurs pour tout c'est comme ça, maintenant, c'est tout automatisé. C'étaient surtout les chevaux qui étaient difficiles.

— Je crois pas que je tienne particulièrement à parler de ça. J'avais un cheval que j'aimais beaucoup, il a eu un accident, on l'a envoyé à l'abattoir.

— Oui, les chevaux, il y a un seul endroit où on peut frapper. Si tu rates ton coup... C'est comme les bœufs : un bœuf raté, il fonce, il peut casser n'importe quoi, des barreaux gros comme ça pètent. Il faut vraiment connaître son coup. Les types qui font ça, déjà, au départ, socialement, ils sont pas spécialement sensibles, hein, mais alors de vivre au milieu du sang, comme ça, ça les rend complètement dingues, complètement.

— Bon, on pourrait peut-être changer de sujet de conversation...

Nous sommes donc revenus aux chambres, où fleurissent des cultures de toute espèce.

— Mais les gens du collège, ils doivent tout de même savoir reconnaître les plantes, non ?

— Eux, oui, mais les bonnes femmes qui font le ménage, elles nous demandent toujours ce que c'est, oh, c'est bien joli... Avant, y avait des surveillants sympas, ils entraient là-dedans, y avait une odeur d'herbe ou de *shit* à renverser un bœuf, ils refermaient la porte, bon, je reviendrai à un autre moment. Mais maintenant tout a changé. C'est vraiment la chasse.

En dehors des vacances, les lycéens ne peuvent sortir qu'un

moment, le mercredi après-midi. Ils vont parfois à Reims, mais c'est pas la joie. Et puis moi faut dire que j'fais tout pour les provoquer, les braves Champenois. Déjà qu'c'est pas des marrants. Rien que mon collier de chien, ça les met dans un état pas possible...

J'ai oublié de noter plus tôt, en effet, qu'il portait autour du cou, assez serrée, une simple chaîne de fer, aux maillons assez gros.

— C'est un vrai collier de chien ?

— Oui, garanti : sept francs vingt. Tu croyais pas que ça venait de chez Cartier, non ? Je suis entré dans une boutique de clebs, je me suis fait montrer tous les colliers qu'ils avaient, vous avez pas plus grand ? vous avez pas plus petit ? Finalement, la fille elle m'a dit : « Mais c'est pour quel genre de chien ? » Je lui ai dit : « C'est pas pour un chien, c'est pour moi. » T'aurais vu sa gueule, c'était pas triste...

— Mais comment ça s'ouvre, y a pas de fermoir ?

— Non, y a seulement un maillon qui n'est pas complètement fermé. Mais ça s'ouvre jamais, c'est vachement bien étudié. Tu parles, y faudrait pas qu'ton clébard i's'tire...

Didier se promène dans Reims avec ses copains du lycée. Ils connaissent ses goûts. L'autre jour ils sont entrés chez un disquaire, ils ont tout de suite vu de quoi il s'agissait, ça y allait les coups de coude, ils m'ont dit : « Il est pour toi, çui-là, mon vieux. » Tu parles, c'était une folle pas possible, et moche, pas du tout mon genre, j'leur ai dit qu'i'faudrait qu'i'm'trouvent autre chose.

— Tous les hétéros sont comme ça, ils croient que les pédés ont envie de se faire n'importe quel mec entre quinze et quatre-vingt-cinq ans.

— En tout cas, crois-moi que le disquaire, il se serait bien fait un petit lycéen. J'aurais pu emporter *L'Or du Rhin* et la suite pour le prix d'un quarante-cinq tours.

Ça ne l'ennuie pas d'aller à l'île de Ré, maintenant c'est même très bien, il y a un nouveau « café-concert », c'est mon grand-père qui m'y a envoyé, il voyait que je m'embêtais, dès que je suis entré j'ai vu le genre de la maison, ah bon très bien, j'me suis dit, ça change tout.

— Mais il doit pas y avoir beaucoup de renouvellement ?

— Oh tu sais, il y a des mecs de partout, des mecs que j'ai revus ici, à Paris, dans des boîtes. Et puis moi je reste jamais très longtemps, le renouvellement c'est moi.

— Ah oui, ça c'est toujours très agréable.

Je ne sais pas à quel moment de la conversation, il y a eu un silence, nous nous sommes regardés dans les yeux, il a souri, il s'est penché sur moi, j'ai passé un bras autour de sa nuque, nous nous sommes embrassés. L'instant d'après, j'étais allongé sur lui. Son corps était solide, musclé, non sans quelque reste de *baby-fat*. J'ai proposé, cinq minutes plus tard, que nous nous mettions de l'autre côté du lit, c'est-à-dire en fait sur l'autre lit, qui est un peu plus large et confortable. S'est posé alors le problème de la lampe, trop puissante, mais que nous ne voulions pas éteindre. C'est lui qui a recouvert l'abat-jour d'un assortiment de serviettes et de torchons. Je suis, pendant ce temps, entré sous les draps. Il est venu m'y rejoindre. Il avait, comme moi, beaucoup d'enthousiasme. Nous nous embrassions frénétiquement, nous nous serrions l'un contre l'autre avec nos bras et nos jambes. Il aimait aussi me lécher les poils de la poitrine, ou de la base du cou, ce qui m'excitait beaucoup. Nous avons en cinq minutes complètement défait le lit. Je lui ai sucé le sexe, qui était plutôt gros, quoiqu'un peu disproportionné du bout par rapport à la verge proprement dite, épaisse et assez longue. Puis je lui ai abondamment léché le cul.

J'ai oublié de noter qu'il m'avait demandé, en se déshabil-

lant, si je voulais ou non qu'il garde son collier de chien. Oui, pourquoi pas ? Cet élément, plus la mention du Keller, me faisaient penser qu'il était sans doute, à un certain degré, masochiste, et j'étais très désireux de l'exciter autant que possible. Mais je ne savais trop que faire. Il bandait irrégulièrement. Lui serrer le bout des seins entre mes dents n'avait pas d'effet particulier sur son sexe, non plus que quelques esquisses de tapes, vraiment très légères, qui ne suscitaient aucune réaction, ni dans un sens ni dans l'autre. Ce qui le faisait le mieux bander, c'était que je le serre le plus fort possible entre mes bras, et que je m'agite sur lui énergiquement.

Après avoir couvert de salive la fente de ses fesses, je me suis aperçu que le haut de ses cuisses, à l'intérieur, et l'arrière de ses couilles présentaient une irritation qui m'a un peu inquiété. Que je me prépare à l'enculer ne le faisait pas bander plus durement, mais il ne faisait rien pour m'en empêcher, au contraire. Mon premier essai n'a abouti à rien.

Je me suis levé pour chercher un tube de Hyalomiel. Quand je me suis de nouveau allongé sur lui, mon sexe contre le sien, lui me léchant le cou, je l'ai serré dans mes bras, très fort, jusqu'à ce qu'il soit tout à fait bandé. J'ai alors introduit de la crème dans son cul, et je m'en suis mis également sur le sexe. Je lui ai relevé les jambes, et je suis entré en lui sans difficulté. Les bruits qu'il émettait pouvaient être de douleur aussi bien que de plaisir, mais il ne me repoussait pas. Le revers de ses genoux contre le revers de mes coudes, mes mains sous ses omoplates, et l'embrassant, je l'ai enculé longtemps. Il serrait ma tête contre la sienne. Ou bien il me léchait la base du cou, ce à quoi je l'encourageais vivement, en lui répétant oui, oui, lèche-moi, non sans penser au collier de chien. A une ou deux reprises, j'ai passé un doigt à l'intérieur de celui-ci, et, en tournant un peu la main, je l'ai

serré plus fort autour de son cou. Mais je ne recevais aucune incitation particulière à continuer dans cette voie.

Quelquefois, je me redressais, en laissant retomber ses jambes, et je le branlais. Mais son sexe n'était toujours pas très dur. Ou bien, les jambes tendues, appuyé sur mes bras tendus, je l'enculais de plus en plus fort, en espérant que ses cris étouffés étaient de plaisir. Il me caressait alors la poitrine.

Il y avait sans doute plus d'une demi-heure que j'étais dans son cul, lorsque, un peu fatigué, je me suis agenouillé, et l'ai relevé contre moi. Nous étions ainsi face à face, moi toujours en lui, lui accroupi de part et d'autre de mes cuisses, ses bras autour de mes épaules. Quand je me suis remis à le branler, dans cette position, la main entre nos deux ventres, il a cette fois bandé très bien. Ses gémissements, plus brefs, plus rapprochés, devenaient beaucoup plus précis, et moins sujets à interprétation. Et c'est ainsi qu'il a joui, très abondamment. Je l'ai alors renversé sur le dos, j'ai de nouveau soulevé ses jambes et, dans la même position que précédemment, j'ai joui une ou deux minutes après lui. Puis, le sexe toujours en lui, je me suis laissé tomber sur sa gauche, ses cuisses contre mon ventre, ses jambes encore sur mes bras. Nous sommes restés ainsi un long moment, souriant, nous embrassant, et finalement dormant un peu.

Son foutre séché collait à mon ventre, à ma poitrine. Je me suis levé pour faire quelques ablutions. Lui aussi, après moi. Réallongé, je le regardais, debout devant le lavabo, se passer un gant de toilette sur le torse :

— Fameuses cuisses que vous avez là, mon enfant...

— Elles vont très bien avec mes bottes. Ça c'est encore un truc qui les rend fous, à Reims. J'ai des bottes qui mon-

tent jusqu'aux genoux, je les porte avec des jeans très serrés, tu verrais la tête des gens...

— Oui, j'imagine... Est-ce que tu veux dormir ici ?

— Je ne sais pas. Qu'est-ce que tu en penses ?

— Fais comme tu veux. Si tu t'en vas, je m'en irai aussi. Je ne vais pas coucher seul ici, tu penses.

— Il faut que j'aille chez le dentiste, demain matin. J'ai rendez-vous à onze heures.

— Il faut que tu te lèves à quelle heure ?

— Qu'est-ce que c'est le métro ici ?

— Bac.

— Bac c'est direct pour Montparnasse, non ?

— Oui.

— Oh, neuf heures et demie, alors.

— Tiens, il y a un réveil. Mais je ne sais pas comment il marche. Essaie de le régler toi-même.

Il a réglé le réveil, et il est venu se coucher près de moi. Nous avons très bien dormi, serrés l'un contre l'autre, lui me tournant le dos, mes bras autour de son torse, nos jambes à l'un et à l'autre repliées.

Lorsque le réveil a sonné, il ne s'est pas levé :

— C'est à combien de stations, Montparnasse ?

— Quatre.

— Oh, je peux rester encore un moment, alors.

Et il s'est rendormi. Mais pas moi. Un quart d'heure plus tard, je l'ai un peu secoué, en lui demandant s'il voulait toujours aller chez le dentiste.

— Je ne sais pas.

Néanmoins, il s'est levé, et assez vite habillé. La veille, avant que nous ne nous endormions, je lui avais proposé mon numéro de téléphone. Il m'avait répondu qu'il se préparait justement à me le demander. Il l'a écrit lui-même sur un billet de métro. Puis il m'a embrassé, et il a tiré la porte derrière lui.

[Jeudi 6 avril, huit heures : deux coups de téléphone de lui, cet après-midi. Le premier à cinq heures et demie : j'étais avec Étienne et Jean-Christophe. Je ne savais pas encore ce que j'allais faire ce soir, et je lui ai demandé de rappeler entre sept et huit. Le second à sept heures et demie. J'avais alors rendez-vous avec Étienne pour dîner. J'ai donc dit à Didier que je ne pourrais pas le voir ce soir. Il part demain pour l'île de Ré, et rentre ensuite directement dans son collège. J'ai des remords, parce qu'il est d'une extrême gentillesse (il faut faire l'amour avec lui pour s'en rendre compte), et que j'étais très bien en sa compagnie ; et des regrets, parce qu'Étienne, qui physiquement est beaucoup plus mon genre, est d'une agressivité qui me fait mal présager de nos relations futures.]

[Très souvent revu. J'ai même eu avec lui une espèce de petite liaison, interrompue par ma réconciliation avec Tony. J'ai une fois couché en même temps avec lui et avec Étienne, et il n'aurait pas été adverse, je crois, à un renouvellement de cette expérience avec Tony. Mais celui-ci ne s'intéressait pas du tout à lui.]

La spécialisation de sa sexualité semble être allée s'accroissant : il évolue dans un milieu dont je ne sais rien. Mais je le vois assez souvent, et nous sommes d'excellents amis.]

XV. Maurice,

vendredi 14 avril 1978.

Je l'avais déjà vu plusieurs fois, et vaguement dragué. Comme souvent, c'étaient ses avant-bras qui m'avaient frappé, couverts de poils épais, châtain très clair, presque blonds. Mais il ne m'avait pas porté la moindre attention. Pourtant, il m'a dit avant-hier qu'il m'avait « repéré », c'était son mot, depuis longtemps, mais qu'alors il était toujours avec son « ami ». Chaque fois qu'il parle de son « ami », il a le même geste de la main, à plat, la paume vers le sol, à un mètre cinquante environ, sans doute pour signifier, « tu sais, le petit ». Je me souviens effectivement de l'ami en question, qui n'est pas tellement plus petit que lui, et comme lui très musclé.

Vendredi soir, donc, au Manhattan, il est passé près de moi, et j'ai eu l'impression, pour la première fois, que nos regards se croisaient. Il allait danser. Je suis allé danser près de lui. Mais ses yeux étaient toujours tournés dans une autre direction, et même il s'éloignait légèrement. Après cinq minutes, j'y ai renoncé. Puis je l'ai aperçu à deux reprises, en haut, et j'ai cru m'apercevoir, de nouveau, qu'il me regardait un peu. Pourtant quand c'était moi qui le regardais, il se détournait. Il est passé tout de même une

fois près de moi, ses yeux dans les miens. Il descendait. Je ne l'ai pas suivi immédiatement, mais une dizaine de minutes plus tard je suis descendu aussi. Il dansait sur le bord de la piste. J'ai dansé à côté de lui, comme plus tôt. Nos regards se sont encore croisés, en deux ou trois occasions. Mais il ne se rapprochait pas. Soudain il m'a tourné le dos. Je dansais donc derrière lui. Mes mains ont effleuré les siennes. Il reculait. Ma braguette touchait son cul. Je bandais. Et lorsque de nouveau nos mains se sont frôlées, une des siennes s'est emparée d'une des miennes. Je me suis alors serré contre lui, et nous avons dansé un moment comme ça. Puis il s'est retourné, et m'a fait face en souriant. Mais quand j'ai fait mine de le toucher, il m'a arrêté d'un geste. Il a dit quelque chose que je n'ai pas compris. J'ai même cru qu'il parlait une langue étrangère. Mais il a ajouté :

— Tous les types sont tellement coincés, ici !

— C'est encore là qu'ils le sont le moins, pourtant.

Je trouvais qu'il l'était lui-même passablement, puisqu'il y avait des semaines que nous nous connaissions de vue, et qu'il ne voulait pas que nous nous touchions en dansant, sauf à nous tourner le dos.

Il m'a pris par le bras :

— Allons ailleurs, on sera plus tranquilles.

Il s'est d'abord arrêté dans le couloir voûté qui est dans le prolongement du comptoir du vestiaire. Mais il suffisait que nous y soyons face à face pour bloquer la circulation. Il a alors proposé que nous regagnions le rez-de-chaussée :

— C'est pas croyable, on peut même pas trouver une place pour être debout !

— Il est d'où cet accent ?

— J'habite Paris depuis sept ans.

— Ce n'est tout de même pas un accent de Paris ! Tout à l'heure, j'ai même cru que tu étais étranger.

— Je suis de Béziers. Tu connais ?

— Non, mais je vois où c'est. Moi je connais surtout Pézenas.

— Ah, pourquoi ?

— J'avais un ami qui était de Pézenas, il y a longtemps.

— Il était « comme ça » ?

— Mmm... oui, plus ou moins.

— C'est vraiment drôle.

— Pourquoi ?

— Parce que moi aussi, je suis de Pézenas. Je dis Béziers comme ça, parce que c'est plus simple, mais je suis de Pézenas.

— Ah oui, c'est drôle.

— Comment il s'appelle, ton ami ?

— Oh, je ne sais même plus... Pierre.

— Mais son nom de famille ?

— Ça je ne me rappelle pas.

— Comment tu l'avais rencontré ?

— On était étudiants ensemble.

— En quoi ?

— Sciences politiques.

— Mais vous... vous faisiez des choses ensemble ?

— Oui, comme ça, un peu, vaguement. Mais on était très jeunes. Il est peut-être marié et père de famille, maintenant.

— Moi, quand je vais là-bas, j'en repère bien, tu sais, c'est facile, mais je les connais pas, c'est une si petite ville...

— Je crois qu'il habite Paris, je le vois de temps en temps.

— C'est vraiment drôle... Personne connaît jamais Pézenas.

— Oh, tu exagères, il y a Molière, tout de même.

— Oh oui, mais ça c'est vieux. Quelqu'un m'a dit l'autre jour que Peyrefitte il était du coin, par là, de l'Hérault, en tout cas, mais je sais pas lequel, ils sont deux frères, non ?

— Non, je ne pense pas, il y a un homme politique qui s'appelle Peyrefitte, mais ils ne sont pas frères, je crois même pas qu'ils soient parents. En tout cas lui il est pas de l'Hérault, il est de Provins. Enfin, j'en sais rien : il est maire de Provins, mais il est peut-être de l'Hérault, après tout.

— Moi j'y connais rien, je lis jamais... Et toi, tu es Parisien, non, tu es d'où ?

— Je suis Auvergnat.

— Auvergnat, c'est marrant.

— Pourquoi ?

— Je sais pas. Je trouve ça drôle, Auvergnat.

— Non mais je vous en prie !

— Mais tu es de la campagne, alors ?

— Tu sais, il y a même des villes en Auvergne. Non, je ne suis pas vraiment de la campagne, je suis de Chamalières.

— Chamalières, tiens, ça me dit quelque chose.

— Oui, c'est la ville dont Giscard était maire. C'est à côté de Clermont, dans la banlieue, en fait.

— T'as pas d'accent, en tout cas.

— Non, ils ont pas tellement d'accent, en Auvergne.

Nous nous sommes assis au fond de la pièce du haut, vers l'entrée du couloir qui mène aux toilettes. Il regardait le trafic qui se dirigeait de ce côté-là :

— Mais qu'est-ce qu'ils foutent, là-dedans ? Ils draguent, ils se touchent, ou quoi ?

— Ouais, et il y en a même qui essaient de pisser...

— C'est drôle, tout de même. Tu viens souvent ? Il y a longtemps que je t'avais repéré.

— Ah oui ?

— Ouais, mais j'étais avec mon ami, alors, tu comprends... Comment tu t'appelles ?

— Renaud.

— Renaud ? Ah, c'est facile, ça. Y'en a des milliers dans le monde, des Renault.

— Et toi ?

— Moi, je m'appelle Maurice. Eh oui, ça existe encore... Tu habites loin d'ici ?

— Oui, pas très loin, rue du Bac.

A ce moment est passé Walthère (*Trick I*). Il est venu me parler. Puis, apercevant Maurice, il s'est mis à bavarder avec lui :

— Tout seul ? Qu'est-ce que tu as fait de Roger ?

— Il est au Touquet, en famille...

— En famille ?

— Oui, enfin, avec sa moitié...

— Ah...

Ils avaient l'air de bien se connaître. Je n'ai pas suivi le reste de la conversation. Comme elle se prolongeait, et que je n'y participais pas, je me suis levé, et quelqu'un a aussitôt pris ma place. Je suis allé boire de l'eau au robinet des toilettes. Quand je suis revenu, Maurice s'est levé, il a laissé Walthère, et il est venu vers moi :

— Pardon, on parlait. C'est un ami de Roger, mon ami. Il est du Midi, lui aussi. Tu le connais ?

— Oui, il est de l'Aude.

— Oui, il est très bien, comme garçon.

Nous étions debout contre un mur. J'avais un doigt passé dans sa ceinture, au creux de ses reins. Il s'est tourné vers moi, et nous nous sommes embrassés. Mais au moment où je commençais à y prendre goût, il s'est reculé :

— Tu habites seul ?

— Oui. Enfin, non, mais en ce moment il n'y a personne chez moi.

— Tu as un ami ?

— Non, mais d'habitude j'habite avec quelqu'un.

— Il est en voyage ?

— Oui.

— Tu comptes rester ici longtemps ?

— Non, pas tellement.

— Moi non plus, je vais partir bientôt. On pourrait peut-être partir ensemble ?

— Ah, quelle bonne idée ! Ça ne me serait jamais venu à l'esprit !

— Mais je voudrais danser encore un peu, avant.

— O.K.

Néanmoins, il n'a pas bougé. Je lui caressais la poitrine, dans l'échancrure de sa chemise. Mais il m'a arrêté la main :

— Toi, tu aimes les poils, hein ?

— Ah oui ? Qu'est-ce qui vous faire dire ça ?

— Comme ça, c'est psychologique.

Plus tard, j'ai commencé à descendre, peut-être un peu brusquement. Il ne m'a pas suivi. Je suis resté en bas de l'escalier. Il m'a rejoint trois ou quatre minutes après :

— Pourquoi tu es parti ?

— Parti ? T'es gâteux, Jojo ! C'est toi qui m'as dit que tu voulais danser : moi je descends, et toi tu ne bouges pas...

Nous avons dansé une dizaine de minutes, sans nous toucher. Après trois airs, je me suis arrêté, fatigué. Il a continué deux ou trois minutes, puis il est venu me rejoindre au bord de la piste :

— Tu veux partir ?

— D'accord.

A travers la foule, très dense, je me suis dirigé vers le vestiaire. Mais une fois là je me suis aperçu qu'il n'était pas derrière moi. Je l'ai attendu un moment. Quand il est arrivé, il était tout essoufflé :

— Attends, j'ai rencontré un ami, je lui parle cinq minutes, hein ?

— O.K.

J'ai fait un nouveau tour dans les pièces du bas.

[*Mardi 18 avril.*] J'ai oublié de noter, dimanche, que vendredi, alors que nous étions assis côte à côte, en haut, non loin de l'entrée des toilettes, il avait un bras autour de ma taille. Saisissant entre le pouce et l'index un morceau de chair, au-dessus de ma hanche, il a fait là-dessus une réflexion dont j'ai oublié les termes (quelque chose comme : « Oh, mais on a de petites poignées d'amour, hein ? »), à laquelle je n'ai pas répondu, mais qui m'a un peu refroidi, surtout dans la mesure où lui paraissait en béton. A un autre moment, mais je ne sais plus quand, touchant mes cuisses il m'a dit que j'étais musclé, sans en avoir l'air.

— Non, ça je ne voudrais pas te décevoir, mais personne ne m'a jamais aimé pour mes muscles...

— Tu fais du sport ?

— Ce n'est pas vraiment mon fort, et toi ?

— Oh oui, moi je fais beaucoup de sport, de la culture physique, de la natation, du [*j'ai oublié le nom : on vole avec des ailes de toile*].

— Ça a l'air de donner de fameux résultats...

Il est effectivement plein de muscles, de tous les côtés. Ses biceps et son dos sont particulièrement impressionnants.

Nous nous sommes retrouvés et sommes sortis ensemble. Je ne me souviens plus très bien de ce dont il a été question en chemin. De Walthère, entre autres choses : leurs liens m'ont un peu surpris. Lui, Maurice, habite vers la place d'Italie. Il trouve qu'au Manhattan tout le monde se connaît, et c'est pour cette raison qu'il ne faut pas y aller trop souvent :

— Et le type avec qui tu habites, c'est ton ami ?

- Ça l'était. Plus maintenant.
- Mais vous avez vécu ensemble pendant longtemps ?
- Oui, très longtemps.
- Combien de temps ?
- Neuf ans.
- Et maintenant, c'est fini ?
- Oui.
- Ça doit être dur pour toi, non ?
- Oui. Mais c'est moins difficile en ce moment, parce qu'il n'est pas là. Quand il est là, c'est assez pénible, l'appartement est vraiment trop petit pour deux...

Il a vu ma bicyclette sur le palier, et voulait savoir si elle était à moi :

— Ouais, ça m'étonne pas, t'as bien la gueule d'un type qui fait du vélo...

— Ah bon, et ça consiste en quoi, la gueule d'un type qui fait du vélo, je vous prie ?

Il n'a pas répondu.

— Tu dois payer vachement cher, ici, non, dans ce quartier ?

— Non, en fait je ne paie presque pas de loyer. Avant je payais 1 500 francs par mois, mais on a fait une « surface corrigée », les plafonds sont trop bas, on ne paie plus que deux cents francs par moi, c'est vachement bien.

— Merde alors ! Moi je paie plus de mille balles, dans le XIII^e, et c'est plus petit qu'ici.

— Remarque, ça tombe en ruines. Le propriétaire n'est pas très bien disposé, en ce qui concerne les réparations...

— Il faut qu'ils aient combien de haut, les plafonds ?

— Deux mètres cinquante.

— Et ici, ils ont combien ?

— Deux mètres dix, par là.

J'ai poussé le bouton de France-Musique, mais il était presque deux heures, les programmes se terminaient. Nous

avons entendu *La Marseillaise*, ce qui a paru le surprendre, et lui plaire. Puis j'ai mis une bande, un peu au hasard : Glenn Miller. Maurice était allongé en travers du petit matelas qui est posé directement à terre .

— Mais quand il est là, ton ami, vous couchez tous les deux dans ce petit lit ?

— Non, non, personne n'y couche. Il y a un grand lit dans l'autre pièce. Enfin, si on est à la maison tous les deux, celui qui rentre le dernier couche ici, mais d'habitude quand il y en a un qui est là, l'autre n'y est pas, et vice versa.

Il regardait avec attention les toiles et les dessins accrochés aux murs, en particulier un dessin de Twombly :

— C'est toi qui fais ça ?

— Non, non.

— C'est des enfants ?

— Non.

— C'est des graffiti, hein, comme des graffiti ?

— Oui, un peu.

— Mais qui c'est qui fait ça, c't'un copain à toi ?

— Non, c'est un Américain, qui s'appelle Twombly, il habite Rome.

Il a regardé aussi un *Dollar bill*, de Warhol, et voulait savoir si c'était moi qui l'avais peint. D'un texte encadré de Gilbert and George (*Two text pages describing our position*), il pensait que c'était un diplôme.

— Ah non, je n'ai pas de si beaux diplômes, malheureusement.

Je me suis aussi allongé en travers du lit, parallèlement à lui, mais pas contre lui. Il respirait de près sa propre chemise :

— Qu'est-ce qu'on sent le tabac, quand on sort de cette boîte !

— Oui, je sais, c'est emmerdant, moi aussi. Tu fumes pas, toi ?

— Non.

— Moi non plus.

Nous nous caressions le torse, entre les boutons de nos chemises. Nous nous sommes rapprochés et embrassés. J'étais étendu sur lui. Nous nous sommes progressivement dégagé le buste :

— T'es vachement poilu, hein ?

Il semblait aimer froter son torse contre le mien :

— Mais ta barbe, qu'est-ce qu'elle pique...

— La tienne aussi.

Son ventre était très velu, plus que sa poitrine, et extrêmement solide, rigoureusement quadrillé de muscles petits, ronds et saillants. Lorsqu'il s'est redressé pour enlever ses chaussures, je lui ai proposé d'aller sur l'autre lit, dans la chambre. Il m'y a suivi. Nous nous sommes complètement déshabillés, et nous sommes entrés sous les couvertures. Son cul était d'une grande beauté, rond, petit, très dur, et couvert d'un léger duvet. Son sexe très droit. Nous nous sommes de nouveau frottés l'un contre l'autre, ses bras très forts me serrant contre lui, tout en continuant à nous embrasser.

— Je vais avoir la gueule complètement enflammée, demain.

Nous sommes restés ainsi, tout à fait bandés maintenant, une dizaine de minutes, ou davantage. Le plus souvent, j'étais sur lui, mais quelquefois l'inverse. Puis ma bouche est descendue le long de son corps, à travers les poils de son ventre, et jusqu'à son sexe, que j'ai sucé un moment, avant de passer à ses couilles et à ses fesses. Il m'a alors fait allonger contre lui, tête-bêche, et m'a sucé aussi le sexe, et surtout, assez vite, léché la fente des fesses. Jambes repliées autour de sa tête, nous enfoncions tous les deux notre langue dans le cul de l'autre. Puis nous nous sommes de nouveau embrassés. Allongé sur lui, j'avais les mains sous

ses fesses, tandis qu'il m'entourait le cou de ses bras. Il m'a parlé à l'oreille :

— Tu m'excites tellement, je crois que je vais jouir.

— Non, non, attends, c'est trop bien, faisons-le durer plus longtemps.

Il m'a alors renversé sur le dos, il s'est redressé, il s'est agenouillé entre mes jambes, qu'il a relevées. Il paraissait tout à fait décidé à m'enculer. De nouveau, il a passé assez longuement sa langue entre mes fesses. Puis il a essayé d'entrer en moi.

— Attends.

J'ai attrapé un tube de Hyalomiel qui était sous le matelas, et me suis mis de la crème dans le cul. J'en ai mis aussi sur son sexe. Il a alors pénétré entre mes fesses sans difficultés. Il a mis mes genoux au-dessus de ses épaules. Mais c'était trop haut pour moi, je n'étais pas très à l'aise dans cette position. J'ai passé mes jambes sous ses bras, et les ai croisées derrière son dos. Penché en avant, il m'embrassait, tandis que je me branlais. De nouveau, il a dit qu'il allait jouir, et de nouveau je l'en ai dissuadé. Comme à un certain moment, toutefois, cela paraissait imminent, je l'ai repoussé, son sexe est sorti de mon cul pour venir contre le mien. Nous nous embrassions, serrés par nos jambes et nos bras. J'ai attrapé le tube de crème qui gisait sur les draps. Ce mouvement ne lui a pas échappé :

— C'est pour moi, ça ?

— Oui, pourquoi pas ?

— Ah non, non, j'me fais pas baiser, moi !

— Oh, allez, une fois...

— Non.

— Mais c'est pas juste ! Je trouve qu'ils ne sont pas tellement *fair-play* à Béziers...

Ma langue dans sa bouche, je lui caressais le cul. Lorsque deux ou trois minutes plus tard j'ai repris le tube dans ma main, il a de nouveau protesté :

— Quel dégueulasse ! Arrête !

J'ai lâché le tube.

— Tu l'as même pas rebouché ! Il va y en avoir partout sur les draps.

— Justement, tu veux pas que je t'en mette un peu entre les fesses ?

Il n'a pas répondu, mais il a éloigné le tube et l'a fait tomber du lit. Cette fois-ci, c'est moi qui ai prétendu être furieux :

— Salaud ! Je vais te violer.

— Chic alors !

Cela m'a paru un encouragement à insister. Je l'ai mis en travers du lit, ses fesses au bord, dépassant un peu. Je me suis agenouillé à terre, entre ses cuisses, et lui ai sucé le sexe. J'ai ramassé le tube, et je lui ai mis de la crème entre les fesses, sans ten'r compte de ses protestations :

— Oh ! quel salaud ! T'es un vrai dégueulasse.

Je l'ai remis dans l'axe du lit, je lui ai soulevé les jambes, et j'ai présenté ma verge à la fente de son cul. Mais il n'y avait rien à faire pour entrer. Sans doute serrait-il les fesses. J'y ai renoncé.

Un moment après, il m'a enculé de nouveau. J'étais sur le dos, les jambes relevées, les chevilles croisées sur ses reins, et je lui caressais le torse d'une main, tout en me branlant de l'autre. Il haletait :

— Oh tu m'excites, je vais jouir !

— Non, non ! C'est trop bien. Attends. Baise-moi encore !

Mais il ne pouvait plus se retenir.

— Ouais, d'accord, vas-y, je vais jouir aussi !

Il a donc joui dans mon cul, et moi j'ai envoyé du foutre sur l'oreiller, par-dessus mon épaule.

Je me suis levé pour aller chercher une serviette, mais il m'a suivi dans la salle de bains. Au passage, j'avais mis dans

l'appareil une autre cassette qui se trouvait là, des concerti pour hautbois de Vivaldi. Nous nous sommes lavés successivement. Il parlait, sans avoir tout à fait l'air de croire à ce qu'il disait, cependant :

— Tout de même, c'est dégueulasse, ce qu'on a fait.

— Quoi ?

— Ça, pour un mec, mettre sa pine dans le cul d'un autre mec, tu trouves pas ?

— Allons bon !

Nous nous sommes réallongés sur le lit.

— Bon, il faut que j'y aille, maintenant.

— Tu veux pas coucher ici ?

— Je peux ?

— Bien sûr, idiot !

— Tu te lèves à quelle heure ?

— Quand je me réveille.

— Mais moi il faut que je sois à mon boulot à midi. Je travaille à la poste, rue du Louvre. On sera réveillés assez tôt ?

— Oui.

Nous avons très bien dormi, et nous nous sommes réveillés vers dix heures et demie. Assis par terre, en tailleur, nous avons bu du thé et mangé des sablés Paterson's. Je lui ai proposé de prendre un bain.

— Non, je vais prendre une douche, plutôt.

— Ça marche très mal, ici, la douche. C'est glacé ou brûlant, et ça change au milieu, brusquement. Chaque fois que quelqu'un fait une tentative, on entend des cris terribles. Je crois que tu ferais mieux de te faire couler un bain.

— J'ai dû prendre à peu près trois bains dans ma vie.

Mais apparemment il y a pris goût, car il est resté longtemps dans la baignoire, sans bouger. Il s'était aussi rasé. Comme il l'avait prévu, la peau de son visage était rouge et

irritée. Il se plaignait aussi de la saleté de sa chemise, mais il a refusé que je lui en prête une.

En s'habillant, plutôt lentement, ensuite, il m'a longuement parlé de son travail. Il était dans les postes depuis sept ans, mais il venait de changer de service, de se recycler. Il avait pour cela fait un stage, sanctionné par un examen. Maintenant, il était dans le service des télégrammes, et il avait beaucoup de travail. Mais il aimait mieux ça, parce que si tu fais rien, tu t'ennuies. Il travaillait un jour sur deux de midi à huit heures, et l'autre de huit heures du matin à midi. Comme ça il avait beaucoup de temps libre. En ce moment, il l'occupait à arranger son studio, qu'il n'habitait que depuis très peu de temps. On lui avait installé un téléphone dont il était très content, orange, mais la ligne n'était pas encore en service. Chaque fois qu'il rentrait chez lui, il se précipitait sur son appareil pour voir si ces salauds du téléphone l'avaient enfin branché. On lui avait promis que ça serait fait aujourd'hui.

Ce que les gens peuvent raconter comme conneries, dans leurs télégrammes, je n'en avais pas idée.

— Mais ça doit être intéressant, tout de même, non, de voir ce que les gens racontent ?

— Oui, surtout moi je suis très curieux. Mais tu sais on laisse pas tout passer, hein. Enfin, moi j'm'en fous. Mais souvent on refuse des textes, quand c'est grossier, ou obscène, tu vois. Alors, y a des gens qui envoient des trucs codés, incompréhensibles, des trucs qui veulent rien dire, mais crois-moi que pour ceux qui les reçoivent ça veut dire quelque chose. Quelquefois on appelle l'expéditeur pour demander des explications. L'autre jour y en avait un qui racontait qu'il avait trouvé un tas de fusils dans sa cave. Quand c'est louche, comme ça, on s'informe, ou bien on prévient la police... Ce qui est moins marrant, c'est qu'est-ce qu'on se tape comme décès, ah dis donc, c'est pas

croyable, à croire qu'y a des jours les gens y z'ont rien d'autre à se télégraphier. C'est déprimant, à la longue. Mais je vais passer au télex, bientôt. Enfin faut qu' j'apprenne, d'abord...

Il m'avait dit la veille qu'il ne prenait pas de numéros de téléphone, qu'il allait chez des types, comme ça, et puis *ciao*.

— Tu veux mon numéro, ou bien c'est contre tes principes ?

— Ah non, oui, donne-le-moi, ça c'est quand j'avais mon ami, mais maintenant...

Je lui ai donc donné, et il est parti. Il était très content de pouvoir marcher jusqu'à son lieu de travail, bien qu'il soit presque midi.

— Mais tu vas pas être en retard ?

— Oh j'm'en fous, i'z'attendent. I'm'font bien attendre mon téléphone, à moi.

[Souvent revu, quoique nous n'ayons jamais couché à nouveau ensemble, tout en prétendant l'un et l'autre en entretenir le projet. Il est toujours très gentil et souriant.]

[Il est devenu un ami.]

[1988 : ... et l'est resté, non sans un retour à la scène primitive, mais inversée par un tardif bitterois fair-play, à Rome, il y a deux ans.]

XVI. Alain,

mercredi 26 avril 1978.

Au Bronx, rue Sainte-Anne, il y a tout au fond un petit recoin très obscur, à la forme compliquée, muni d'un lavabo, et où s'entasse le public même si la pièce qui le précède est loin d'être pleine. J'étais près du passage qui y donne accès. J'ai aperçu un garçon que je connais de vue depuis longtemps, qui me drague de ses regards, et dont un ami à moi, je ne sais plus qui, quelqu'un qui est aussi un ami à lui, m'a dit un jour que je lui plaisais beaucoup. Lui, en revanche, ne m'attire pas tellement, physiquement : c'est un petit brun à moustache, aux cheveux mi-longs, auquel la forme de son menton, ou de son nez, donne un côté très vaguement bouledogue assez peu décoratif. Mais il n'y avait personne qui m'intéresse davantage, et la fidélité de son attention me séduisait un peu.

Comme nous étions dans l'embrasure sans battant de la porte, très proches l'un de l'autre, j'attendais, sans l'y encourager, sans même le regarder, qu'il me touche, ce qui n'a pas manqué d'arriver, à la braguette. Je bandais déjà légèrement. Je l'ai touché au même endroit. Il s'est alors rapproché de moi et deux minutes après nous nous embrassions. Il sentait bon. Quelqu'un qui se tenait près de nous a

défait ma braguette et a sorti mon sexe. Lui l'a pris dans la main, et il a commencé à me branler. L'autre bras derrière ma tête, il la pressait contre la sienne pour m'embrasser. Mais j'avais trop chaud. Nous étions pris dans une foule qui nous enserrait de tous les côtés, entre ceux qui voulaient entrer dans l'espèce de cagibi au lavabo et ceux qui se débattaient pour tâcher d'en sortir.

Je me suis éloigné, j'ai gagné un coin plus tranquille, j'ai enlevé mon blouson, mon pull-over et ma cravate, puis remis mon blouson. Lui m'avait suivi, et se tenait à un mètre environ.

Je suis allé dans la première pièce du Bronx, celle dans laquelle on entre de la rue, et j'ai laissé mon pull-over sous un coussin de velours, en face du bar. Lorsque je suis revenu dans la seconde pièce, je suis passé près de lui, qui était assis sur un tabouret assez haut, contre un mur, à proximité d'un angle. Il a tendu le bras, et m'a attiré contre lui. Nous nous sommes remis à nous embrasser. Il a débou-tonné ma chemise pour me caresser la poitrine, et me mordre le bout d'un sein, ce qui m'a fait un peu mal.

A sa droite, exactement dans l'angle de la pièce, assis lui aussi sur un tabouret, il y avait un homme plus âgé, trente-cinq ans peut-être, pas rasé, avec de grosses moustaches, et qui dans la pénombre me paraissait plutôt bien. Sa cuisse était contre la mienne, et je la frôlais de la main, que j'ai fini par poser sur elle. Il ne pouvait pas savoir, serrés comme nous l'étions, si mes gestes dans sa direction étaient délibérés ou non.

Cependant, le plus jeune avait ouvert ma braguette, et sorti mon sexe. Plus tard, il a sorti aussi le sien, qui était assez gros. Ma main gauche était contre celle de notre voisin, que finalement elle a serrée et qui l'a serrée en retour. Il avait

des cuisses très musclées, comme son torse et son ventre, que j'ai touchés successivement. De temps en temps, je lui jetais un coup d'œil, et j'essayais de le voir mieux, et il me semblait décidément plutôt bien. Je ne sais à quel moment le plus jeune, que j'embrassais toujours, s'est aperçu que j'étais aussi en contact avec quelqu'un d'autre, mais c'est juste après qu'il m'a proposé de venir chez lui. J'ai hésité avant de répondre.

— Oh, je crois que je n'ai vraiment pas l'énergie d'aller où que ce soit...

— Tu as l'air plein d'énergie, pourtant.

L'homme, à ma gauche, avait lui-même défait sa braguette, et sorti son sexe, qui était plus ou moins bandé, et plutôt petit. Une de ses cuisses était entre les miennes, mais je continuais d'embrasser le plus jeune, dont j'ai aussi quelques secondes sucé le sexe. J'essayais de les rapprocher, mais ils ne semblaient pas du tout intéressés l'un par l'autre. J'ai embrassé le second dans le cou, puis sur la joue, mais après cela, je ne me suis plus guère occupé de lui. Un peu après, il s'est réajusté et éloigné. Je me suis alors installé sur le tabouret qu'il avait laissé vacant. Le premier s'est levé et s'est mis debout devant moi, exactement dans la position où j'étais l'instant d'avant par rapport à lui. De nouveau, il a passé sa langue sur ma poitrine, mais il avait tendance à mordre plus qu'à lécher. Il m'a sucé le sexe à son tour, deux ou trois minutes. Puis il m'a demandé si j'avais décidé quelque chose.

— Sur quoi ?

— Sur ma proposition.

— Ah, non... Je suis vraiment complètement déglingué... Je voudrais faire un tour, pour reprendre mes esprits... Et puis, je voudrais pisser, mais ici ce n'est pas facile.

— Non, l'entrée est coincée.

— Je vais tout de même essayer.

A vrai dire, je n'étais pas sûr du tout de tenir à partir avec lui, il n'avait guère pour m'exciter que l'envie qu'il semblait en avoir, et depuis longtemps. J'avais envie, moi, de faire un tour de plus dans la pièce, et spécialement du côté du réduit où s'entassaient ceux qui sont vraiment décidés à faire quelque chose, pour voir s'il n'y aurait pas quelqu'un qui m'inspire un désir plus direct, ou moins pervers. J'ai donc refermé mon pantalon, sinon ma chemise, et je me suis éloigné. Les toilettes étaient à peu près impossibles d'accès, mais lorsqu'enfin je suis parvenu à en ouvrir la porte, malgré la cohue, j'ai découvert que deux types s'y étaient retranchés, dans l'obscurité la plus complète. J'ai plus ou moins touché quelques corps, presque au hasard. Mais personne ne m'intéressait réellement.

Mon soupirant me suivait de l'œil, par-dessus les têtes. Un instant, entraîné par un mouvement de foule, je me suis retrouvé près de lui :

— Tu avais raison, ce n'est pas facile.

Mais juste à ce moment-là, j'ai cru voir s'ouvrir la porte des toilettes, et les deux types en sortir :

— Ah, je crois que je vais faire un nouvel essai.

Cette fois-ci, j'ai pu pisser. Ensuite, j'ai exploré autant qu'il était possible le cagibi au lavabo, et passé la main sur quelques corps, tous trempés de sueur. En émergeant du réduit, je l'ai aperçu, de nouveau assis sur un tabouret, et l'air passablement mélancolique. J'ai fait encore un tour dans la seconde pièce, puis dans la première, et je suis revenu près de lui :

— Ça ferme à deux heures, ici ?

— Oui.

— Oh là, il serait temps d'y aller : je ne tiens pas à être là au moment où ils rallument brusquement les lumières, je déteste ça.

— Ma proposition tient toujours...

Mais il aurait fallu, pour l'essor du seul *trip* où je puisse lui faire une place, qu'il la renouvelle, et plus expressément que cela. Il ne l'a pas fait. Nous sommes restés quelque temps l'un à côté de l'autre, nous embrassant parfois dans le cou. Je regardais ma montre. Finalement, les gens du bar ont bel et bien commencé à allumer les lumières. Il m'a regardé :

— Bon, je m'en vais.

— Moi aussi.

Il est sorti. Je suis allé récupérer mon pull-over. Quand je suis sorti aussi, il était devant la porte. Nous avons marché ensemble jusqu'à l'avenue de l'Opéra. J'étais tourné vers lui :

— Ah, mais tu n'es pas du tout défait, toi.

— Défait ?

— Oui, je veux dire, quand on sort du Bronx, généralement, on est complètement en ruine, les cheveux dans tous les sens, collés au front, en sueur, trempé, la chemise froissée, hagard, et tout ça. Tandis que toi, tu as l'air parfaitement frais...

— Toi aussi.

— Ah bon ? Je ne me sens pas très frais, pourtant. Tu vas au Sept ?

— Non.

Nous avons buté sur l'avenue de l'Opéra, au bord de laquelle nous sommes restés immobiles, sans parler. Comme je l'ai dit, ce qui m'aurait excité en lui, ce n'était guère que l'envie qu'il avait de partir avec moi. Il fallait donc qu'il l'exprime le plus possible, et même qu'il insiste un peu. Mais il ne disait plus rien. C'est moi qui ai dû parler :

— Tu vas quelque part, maintenant ?

— Non, il faut que je me lève, demain matin. Je travaille. Pas très tôt, mais enfin tout de même...

— Tu travailles à quelle heure ?

— Onze heures.

- Oh, ça va, ça.
- Et toi, qu'est-ce que tu fais ?
- Je ne sais pas.

Je commençais à me dire que je ferais peut-être bien d'aller voir à quoi ressemblait le Pim's, puisque j'étais là.

- Tu ne veux toujours pas venir chez moi ?
- Et si on allait chez moi, plutôt ?
- Oh, moi je veux bien, ça m'est égal. C'est où ?
- Rue du Bac.
- Ah oui. Comme tu veux.
- J'aime autant aller chez moi.
- D'accord. Je suis en voiture.
- Ah bon. Raison de plus alors. Si j'étais allé chez toi, comment je serais rentré ?
- Tu aurais pu avoir une voiture aussi. Et puis, il y a des taxis.

— Ttt-ttt..., je suis un vrai prolo, moi, monsieur. Je n'ai pas de voiture, et les taxis, c'est trop cher pour moi...

Nous nous sommes réengagés dans la rue Sainte-Anne, où sa voiture était garée. C'était je crois une petite Renault, une R 5. Les sièges étaient recouverts d'une espèce de peluche, assez élimée.

- Par où je vais ?
- Ah, c'est très compliqué, il y a un tas de sens interdits, il faut faire beaucoup de détours. Tu tournes à droite, là.

Nous sommes partis vers la rue de Richelieu, que nous avons prise.

- Comment tu t'appelles ?
- Renaud.
- Hmm, c'est bien.
- Et toi ?
- Alain. Qu'est-ce que tu fais dans la vie ?
- J'écris. Où est-ce que tu habites ?

- Dans le XIII^e.
- Et qu'est-ce que tu fais dans la vie, toi ?
- Coiffeur.

Je ne sais si je l'imagine, mais il y a de si nombreuses plaisanteries sur les coiffeurs, dans le milieu homosexuel parisien, et sur leur nombre, et sur leur goût supposé en matière d'intérieur, ou de chiens, ou de vêtements, qu'il est peut-être un peu difficile de dire qu'on l'est. J'en ai connu plus d'un, en tout cas, qui remettaient aussi longtemps que possible ce qui dès lors faisait figure d'un aveu. Pour ne rien dire de ceux qui proclament un peu agressivement, dès les premières secondes de conversation, un « tu sais je suis coiffeur », qui a l'air de vous mettre au défi de lever un sourcil. Toujours est-il que c'est moi, dans ces cas-là, et par une espèce de paranoïa inversée, qui devient un peu nerveux, parce que j'imagine, sans doute à tort dans la quasi-totalité des cas, qu'on guette mes réactions, et qu'on me surveille pour voir si je souris, ou suis un peu refroidi. J'enchaîne donc aussitôt, sans la moindre pose, mais non sans me demander si, ce faisant, je ne me range pas d'emblée, aux yeux de mon interlocuteur, dans la catégorie, celle-ci parfaitement imaginaire, certainement, des gens qui enchaînent trop vite quand on leur dit qu'on est coiffeur, révélant ainsi que, dans leur esprit, il pourrait y avoir quelque chose d'embarrassant à cette déclaration, etc., etc.

- Et tu ne travailles qu'à onze heures ?
- Moi oui. Les autres commencent à neuf heures.
- Mais c'est dégueulasse !
- Non, non, moi je travaille très tard. Et là, où je vais ?
- Tu traverses le Louvre, et la Seine, et puis tu prends la rue des Saints-Pères.
- Mais tu écris quoi, des articles ?
- Non, des romans.
- Dans des journaux ?

— Non, des livres. Tu sais, il n'y a plus beaucoup de romans dans les journaux, ces temps-ci, malheureusement.

Aussitôt qu'il avait été décidé que nous partions ensemble, j'avais regretté cette décision. Il n'était pas vraiment « mon genre », c'est le moins qu'on puisse dire, je n'avais pas tellement envie de coucher avec lui, en fait je craignais même de ne pouvoir pas du tout bander. C'est pour cette raison que j'ai prononcé, comme nous traversions la Seine, une phrase que je préparais depuis deux ou trois minutes, mais qui est vraiment très mal sortie :

— Tu sais, ce n'est pas un cadeau que tu emportes, mon pauvre Alain !

— Ah bon ?

Du ton dont il a dit ça, très sérieux, patient, modéré et de quelqu'un qui est prêt à discuter toute proposition, en remerciant presque de ce qu'on veuille bien le prévenir, je me suis dit qu'il avait compris que j'allais lui demander de l'argent. Affolé, j'ai essayé de corriger :

— Je veux dire, je suis plutôt déglingué...

— Pourquoi ?

— Oh, trop bu, trop fumé... Je suis complètement dans les vaps...

— Il ne faut pas faire d'excès comme ça...

— Oh, rien que huit heures de sommeil ne puissent réparer...

Au croisement de la rue des Saints-Pères et du boulevard Saint-Germain, il a voulu tourner à gauche.

— Non, non, tout droit. Tu ne sais pas où est la rue du Bac ?

— Je ne suis pas sûr.

— Mais enfin, tout le monde sait où est la rue du Bac !

— Oui, je sais que c'est dans le coin, mais où exactement...

— C'est assez emmerdant, parce qu'il faut faire un tas de détours, à cause des sens interdits.

Je lui ai dit de tourner à droite dans la rue de Grenelle, mais un peu tard, et il a dû freiner très brusquement.

— Wow ! Heureusement qu'il n'y avait personne derrière !... J'ai un autre aveu à faire, il y a beaucoup d'étages à monter.

— Oh, mais je vais très bien, moi. D'ailleurs, chez moi, il y en a huit. Mais il y a un ascenseur.

— Là, il n'y a vraiment pas d'ascenseur, tu verras... Tu tournes à droite, ici, et puis à gauche, là-bas. Oui, tu peux te garer ici... Je crois que je n'arriverai jamais à monter les escaliers.

— Je vais te pousser...

Entrant dans l'appartement, nous sommes allés directement dans la cuisine.

— En plus, j'ai vachement soif, et je crois qu'il n'y a rien à boire... Il y a un fond de Perrier et un fond de Vittel, lequel tu veux, ils doivent être aussi plats l'un que l'autre...

— Ça m'est égal. Je n'ai pas tellement soif, moi.

— Tiens.

— Merci.

Nous sommes passés dans la plus grande pièce.

— C'est bien, tu as une terrasse.

— Oui. Elle tombe en ruine, mais enfin... C'est assez agréable, surtout à partir de cette saison.

— Tu peux bronzer, l'été ?

— Oui.

Nous étions en face l'un de l'autre, debout. Je l'ai pris dans mes bras. Je l'ai soulevé sous les fesses. Je l'ai emmené dans la chambre à coucher, je l'ai étendu sur le lit, je me suis étendu sur lui et je l'ai embrassé.

— Un rapt !

Il bandait déjà. Moi non. Il s'est mis à me déshabiller, en

commençant par ma chemise. Il m'embrassait les épaules, la poitrine.

— Attends. Excuse-moi une seconde, je reviens.

Je suis allé pisser. A mon retour, il n'avait pas du tout bougé.

— Vous permettez que j'enlève mes chaussures ?

— Mais je vous en prie, enlevez tout ce que vous voulez.

— Ah bon, très bien. Mais alors, dans ce cas, on pourrait peut-être se mettre dans le lit, sous la couverture. Elle pique un peu comme ça.

— D'accord.

Comme j'avais beaucoup moins de choses à enlever, j'ai été déshabillé le premier, et je suis entré dans le lit.

— Quel joli slip !

— Te fous pas de moi !

— J'me fous pas de toi. Il a l'air bleu ciel...

— Tu ne portes jamais de slip, toi ?

— Si, mais pas avec des jeans, ça tient à peu près tout seul.

Quand il m'a rejoint, il était tout a fait bandé, et moi pas du tout. Il n'était pas mince, pas gros non plus, mais un peu sans formes, surtout à la poitrine, qu'aucune ligne ne séparait de l'estomac. Son cul était bas, solide et rond, ses couilles épaisses et lourdes, comme son sexe.

Nous nous embrassions. Il a fallu que je me raconte une histoire, variante de plusieurs autres qui m'avaient déjà servi dans des circonstances analogues. Nous sommes sur un grand voilier, au XVIII^e siècle. Le second ressemble au Capitaine Troy du feuilleton télévisé de mon enfance, avec, dans l'attitude, quelque chose de Clark Gable (j'avais revu, peu de temps avant, *Les Révoltés du Bounty*). Tous les mousses passent entre ses bras, mais il est amoureux du neveu du capitaine, un tout jeune officier engagé par faveur, aristocratique, innocent et joli. Ou bien, c'est le neveu qui est amou-

reux du second. Lequel, de toute façon, encule tout le monde. Puis l'action se transporte à Londres, vers 1880. Un petit télégraphiste apporte un télégramme à un dandy un peu plus âgé que lui, vingt-cinq ou trente ans, et qui a le même physique que le second sur le bateau. C'est le télégraphiste qui fait des avances. L'autre le reçoit en peignoir. Le télégraphiste veut à tout prix se faire enculer.

Même scène, mais cette fois dans un collège américain, de nos jours. Un garçon assez ingrat, seize ou dix-sept ans. L'autre en a vingt, mais un corps d'homme : d'ailleurs c'est un champion dans tous les sports, et le type le plus viril du collège. Il est étendu sur son lit, torse nu, le bouton supérieur de ses jeans défait. Le plus jeune ne rêve que de se faire baiser par lui. Or il a un moyen de chantage. Il a surpris Butchy en train de faire l'amour avec un autre étudiant, très joli, et dont Butchy est amoureux. Et Butchy est le fiancé de sa sœur.

— Je raconte tout à ma sœur à moins que... J'en meurs d'envie depuis longtemps. Laisse-moi au moins te toucher, te caresser la poitrine, le ventre. *Close-up* alors sur le ventre, poils, muscles, quadrillages. D'ailleurs, après tout, ce petit maître chanteur n'est pas si mal. Non, il est même plutôt joli. Il a de bonnes cuisses, il doit faire de la course à pied. Tirons le verrou. Mais si mon *room-mate* revient ... ? Etc.

Voilà, je bandais très bien. Nous nous embrassions. Alain avait la peau très douce. Il semblait aimer que je lui relève, d'une main, la poitrine. Ou bien, j'avais les deux mains sous ses fesses. Mais lui-même semblait assez intéressé par les miennes, glissait un doigt le long de leur fente. Je ne tenais pas tellement à me faire baiser par lui. Je l'aurais bien enculé, moi, mais je n'étais pas sûr qu'il le désire vraiment : or ce qui m'aurait excité, c'est qu'il en ait très envie. Ma bouche est sur sa poitrine, mes hanches entre ses cuisses, son sexe contre mon ventre, le mien sous ses couilles. Il ne

résiste pas, mais ne donne pas non plus d'encouragement. Si je passe les bras sous ses jambes, il me laisse les relever, mais il ne le fait pas de lui-même. L'extrémité de ma bite est contre son cul, mais ce n'est pas la peine d'essayer d'entrer comme cela, il faudrait mettre de la crème et le temps d'aller la chercher, je vais déblander, tout sera à recommencer. Et puis, c'est toujours embarrassant de sortir cette crème, quand on n'est pas sûr que l'autre veuille se faire enculer. S'il refuse, on a l'air idiot. J'y renonce. Je le suce. Ça a l'air de lui plaire. D'ailleurs, tout a l'air de lui plaire, ça c'est assez excitant. Et puis, il est vraiment très gentil. Le seul inconvénient, c'est qu'il ne cesse de changer de position, on se retrouve toujours en biais, en travers, les jambes dépassant du lit de quarante centimètres, en bas, sur les côtés. Je ne tiens pas à ce qu'il jouisse dans ma bouche. Je vais le branler. Il me branle. Oui, mais moi je n'aime pas jouir comme ça. Je peux très bien jouir sur lui. J'enlève sa main de ma bite, mais je continue à le branler. Ça n'a pas l'air de l'exciter particulièrement. Je m'allonge de nouveau sur lui, une main sous ses fesses, l'autre sous sa tête. Nous nous embrassons. Avec nos jambes, nous serrons nos sexes l'un contre l'autre. Dans la chambre à deux lits du collègue américain, la star de l'équipe de base-ball est en train de prendre goût à son petit maître chanteur. A vrai dire, c'est peut-être son amant de cœur qu'il a maintenant entre les bras, celui avec qui il a été surpris par le frère de sa fiancée. Ce n'est plus très clair. Alain pousse de profonds soupirs de plaisir.

— Oui ?

— Oui !!!

Nous avons joui tous les deux en même temps, à grands bruits, surtout de ma part, comme d'habitude. Nous sommes restés un moment l'un contre l'autre, à moitié endormis.

— Attends, je vais aller chercher une serviette, avant qu'on ne soit définitivement collés l'un à l'autre.

Puis je me suis réallongé près de lui.

— Oh là là, il faut que j'y aille. J'en ai vraiment pas envie.

— Ça, je suis content de n'être pas dans le XIII^e !

— Sadique !

— Hi-hi-hi !

— J'ai pas envie de partir.

— Tu veux dormir ici ?

— Non, je ne peux pas.

— Il faut que tu repasses chez toi avant d'aller travailler ?

— Oui.

— Où est-ce que tu travailles ?

— Avenue Montaigne, tu connais ?

— Oui, bien sûr.

— Je deviens fou, le matin, dans les embouteillages.
Bon, allez, j'y vais.

Il s'est habillé assez vite. Je ne lui ai pas proposé mon numéro de téléphone. S'il m'avait appelé, je ne sais pas ce que j'aurais fait. Finalement, les choses s'étaient assez bien passées entre nous. Je n'avais pas l'intention de me laisser entraîner à un *remake* qui ne pourrait être que raté.

Je me suis levé pour l'accompagner jusqu'à la porte. Il m'a embrassé :

— A bientôt, peut-être ?

— A demain, probablement. On se voit à peu près tous les jours, non ?

— Oui, mais tu ne me vois pas. Tu es tellement fier.

— Fier, moi ? Ben merde alors...

— Allez, *ciao*...

— *Good-bye*.

— Au revoir.

— Au revoir.

[Souvent revu. Mais quand je l'ai rencontré à New York, pendant l'été, vers le pier 42, le long de l'Hudson, je ne l'ai pas reconnu, alors que j'ai parlé assez longuement à l'ami qui l'accompagnait et que je connaissais aussi. Par la suite, je m'en suis beaucoup excusé, sur son changement de coiffure : il avait les cheveux plus longs, ou plus courts. Depuis, nous nous disons bonjour très aimablement.]

XVII. Zé,

vendredi 28 avril 1978.

J'écris ceci le 17 mai : les événements, depuis trois semaines, ne se prêtaient guère à la relation d'un *trick*. Ce délai ne sera d'ailleurs pas, probablement, leur seule influence sur cette entreprise, et les *tricks* à venir pourraient bien, s'ils existaient, être fort différents. Quant à celui-ci, je crains d'en avoir oublié bien des détails.

J'étais au Palace avec des amis. Je dansais, seul à ce moment-là, et passablement défoncé, probablement. La piste de danse, à l'emplacement de l'ancienne scène, est légèrement en contrebas par rapport à ce qui était jadis la salle. Deux marches s'en élèvent, et plus loin deux autres encore. Au sommet des deux premières se tiennent tous ceux qui veulent observer les danseurs. C'est là, vers le milieu, qu'était un garçon qui me regardait en souriant. Lui-même dansait sur place, et paraissait n'avoir rien à m'envier quant à son degré de stupéfaction. Il était brun, moustachu, très bronzé, et vêtu de façon très colorée : un jean bleu clair, que d'abord je ne voyais pas, un T-shirt très largement échancré, à bandes alternées, turquoise et blanches, et là-dessus une chemise ouverte, bariolée, à grands ramages en forme de palmes.

Lorsqu'à la fin d'une danse j'ai quitté la piste, je suis passé à un mètre de lui... (Non, il faudrait insister davantage, ici, sur la longue période de contact oculaire, entre nous, tandis que je dansais au milieu de la scène et lui juché sur ses deux marches : nous ne nous quittions pas des yeux, nous nous sourions l'un à l'autre, fixement, et jusqu'au rire, dans une communion de camés heureux.) Au fond j'aurais pu, j'aurais dû marcher directement sur lui. Mais je suis trop Français pour cela. Je me suis contenté de passer près de lui, m'en remettant à lui de resserrer, éventuellement, par une initiative quelconque, les liens ébauchés. Il l'a fait : je ne sais plus exactement comment, s'il a tendu le bras, s'il s'est déplacé dans ma direction, ni ce qu'il m'a dit d'abord. En tout cas, l'hésitation n'était pas son fort. Peut-être m'a-t-il demandé si j'étais Français, si je parlais anglais, etc. Lui était Brésilien et ne parlait pas un mot de français.

Il devait avoir une trentaine d'années, ses cheveux très noirs étaient plutôt bouclés, ou ondulés, il n'était pas aussi mince qu'il aurait pu l'être, mais il avait les épaules larges, un teint superbe, de beaux yeux noisette, de belles dents et un sourire très engageant et communicatif. Après quelques minutes d'une conversation dont je ne me rappelle rien, et rendue sans doute très difficile par la puissance de la musique et l'imperfection de son anglais, nous sommes redescendus sur la piste, et nous avons dansé l'un en face de l'autre, un quart d'heure peut-être. Nous étions, je crois, enchantés l'un de l'autre, et tous les deux de très bonne humeur.

Je lui ai dit ensuite que j'étais avec des amis, et que je devais aller voir ce qu'il advenait d'eux. Je les ai trouvés, non sans difficultés, à l'entresol, assis en face du bar. Philippe avait rencontré des amis à lui, Jean-Christophe et Élisabeth aussi, il y avait donc là tout un petit groupe dont Étienne (*Trick XIV*) était un peu à l'écart, silencieux. J'en

ai profité pour expliquer à Elisabeth que j'avais rencontré un Brésilien qui me plaisait assez, mais que je ne savais comment procéder, à cause d'Étienne. Je l'ai même entraînée jusqu'au bord du balcon, pour lui montrer mon nouvel ami, assez facilement repérable, malgré la foule, grâce à la flamboyance de ses couleurs.

— Ah oui, il a l'air pas mal, en effet.

— Viens, on va aller danser avec lui.

Nous sommes descendus, en faisant un détour pour ne pas passer près des autres. Du haut des deux marches déjà mentionnées, il est beaucoup plus difficile de retrouver qui que ce soit que du balcon, et nous avons cru un instant que le Brésilien avait cessé de danser. Mais non : nous l'avons aperçu, et nous nous sommes dirigés vers lui. Élisabeth, lui et moi, avons donc dansé tous les trois, tantôt enlacés, tantôt sans nous toucher. Après deux airs, Élisabeth nous a quittés, et nous avons continué à danser tous les deux, lui et moi, très gaiement, en riant. A la fin d'un troisième, il m'a crié dans l'oreille :

— Bon, on va se coucher ?

— Ah oui, moi, je voudrais bien, mais je suis avec toutes sortes d'amis, il faut que j'aille voir ce qu'ils font, comment ça se présente...

Je suis donc remonté vers le bar de l'entresol, qu'Élisabeth avait déjà rejoint. Étienne, lui, était parti. Philippe m'a relaté une conversation qu'il venait d'avoir avec lui. Étienne lui avait dit qu'il était amoureux de moi, et demandé des conseils pour me « garder ». Et dans la situation présente, que devait-il faire ? Il allait s'en aller. Mais, lui avait répondu Philippe, j'allais revenir dès qu'il aurait tourné les talons, et je le suivrais. Non, je ne pouvais pas le suivre, le rejoindre, il habitait avec une amie...

— Bon, eh bien ça, au moins, ça règle la question. A moins que le Brésilien ne soit parti aussi, évidemment... J'ai demandé à Élisabeth comment elle le trouvait.

— Il a un peu trop de ventre pour mon goût, les cheveux trop bouclés, et pas assez de poils sur la poitrine, mais dans ton genre, oui, il n'est pas mal.

Je suis encore une fois redescendu, et encore une fois, à cause de la difficulté qu'il y a à trouver qui que ce soit au Palace, j'ai cru que le Brésilien était parti. Mais je l'ai tout de même retrouvé :

— Viens, tout est arrangé.

Nous avons dansé ensemble, une dernière fois.

— On s'en va ?

— Oui. Mes amis partent aussi, on va essayer de les retrouver, ils peuvent peut-être nous emmener. Comment tu t'appelles ?

— José-Arcadio, mais tout le monde m'appelle Zé, ou Zéca.

Quand nous sommes arrivés vers les portes, nous sommes tombés sur Philippe, qui partait. Oui, il pouvait très bien nous déposer à la maison. Il y avait aussi le petit Claude, pas vu depuis plusieurs mois, et probablement un peu saoul, ou défoncé, lui aussi, qui s'est jeté sur moi en m'embrassant et en me demandant de mes nouvelles. Il voulait savoir qui était ce garçon avec qui je partais, si je le connaissais depuis longtemps, quelle était sa nationalité :

— Oh, tu viens de le rencontrer, et tu pars avec lui ? Eh bien, chapeau, il est rudement bien, j'espère que tu me raconteras. Ah tu es bien toujours le même, qu'est-ce que tu as comme pot, toujours le mec le mieux !... Et il ne comprend pas du tout le français, ce jeune homme ?

Nous étions arrivés à une autre rangée de portes, celles qui donnent directement sur la rue, et qui sont toujours difficiles à franchir, à cause de tous les malheureux que refoulent les portiers et qui s'obstinent à attendre en vain pendant des heures, en tâchant de se faire expliquer les critères d'admission.

[18 mai. Dîné hier avec Claude, justement, pas vu depuis ce soir-là. Nous parlons du Brésilien.

— Oui, là je dois dire que je n'ai pas du tout compris, je ne vois pas ce que tu lui trouvais...

— Quoi ? Mais tu as fait tout un foin en disant qu'il était splendide, que j'avais de la chance, etc.

— Non, non, je m'étais trompé, je croyais que c'était quelqu'un d'autre. Celui avec qui tu es parti, c'était un type très brun, très bouclé, avec des poils partout...

— Mais non, il n'avait pas de poils du tout, au contraire...

— Bon, mais si, je vois très bien, en tout cas, il était gros.

— Oui, ça, il aurait pu être plus mince, je le reconnais.

— Oui, oui, c'est ça, non, je ne le trouvais pas terrible, franchement...

Heureusement qu'il me reste la photographie prise au matin, sur le balcon, et qui n'est pas encore développée. Car s'il est bien vrai que Zé était sans doute un peu trop enveloppé, il me semble qu'il était plutôt beau, qu'il avait en tout cas une belle tête, et une façon qui me plaisait de bouger, de parler et de sourire, très virile mais pas du tout macho.]

Il y a eu sur le trottoir des rencontres d'amis, et des au revoir compliqués qui ont pris un certain temps. Nous sommes montés dans la voiture de Philippe, Zé devant avec lui et moi derrière. Zé, pendant le trajet, avait passé une de ses mains derrière lui pour prendre les miennes, m'attirer contre lui, et ma bouche contre sa nuque. Philippe nous a déposés devant ma porte.

Aussitôt que nous sommes arrivés ici, j'ai mis sur l'appareil le disque de Geneviève Waite, *Romance is on the rise*, qui a beaucoup plu à mon hôte, apparemment : il a demandé à voir la pochette, et il l'a consultée avec beaucoup de curiosité, jusqu'à en relever les références. Je lui ai demandé de m'excuser cinq minutes, j'avais envie de prendre une

douche. Je n'ai remis ensuite que mon pantalon, mais quand je suis revenu, lui s'était déshabillé, il était complètement nu. Il m'a dit que lui aussi aimerait prendre une douche. En attendant, il m'a serré contre lui et embrassé sur la bouche. Son ventre certes n'était pas plat, mais assez solide malgré tout, et tout son corps d'une belle couleur cuivre. Ses bras et ses cuisses étaient épais, durs, ses biceps développés, et sa peau très douce, très agréable à toucher. Il sentait très bon.

Pendant qu'il était dans la salle de bains, je me suis étendu sur le lit, nu, et les draps ouverts. Quand il est venu me rejoindre, il s'était lavé les dents, sa bouche avait le même goût que la mienne. Il s'est étendu contre moi, déjà bandé. Son sexe était assez épais, ses fesses plutôt volumineuses, glabres, mais pas molles. Il ne cessait jamais de sourire et de montrer ses dents blanches, sous la moustache très noire. Il me serrait entre ses bras, de toute sa force. Puis il m'a sucé le sexe, assez longtemps. J'ai sucé le sien. Tête-bêche, nous nous sommes sucés mutuellement, simultanément. Mais sa langue est passée sur mes couilles, jusqu'à mes fesses. Pour pénétrer plus avant entre elles, il s'est agenouillé, m'a soulevé les jambes, et a enfoncé son visage dans la fente de mon cul. Pendant ce temps, je me branlais. Il a ensuite essayé d'introduire son sexe en moi. Je me suis levé pour prendre de la crème, que j'ai mise entre mes fesses, et sur sa bite. Il est alors entré en moi, et m'a enculé assez longtemps, tantôt le torse relevé, tantôt penché en avant et m'embrassant, mes bras alors derrière son dos, qui était large, puissant et musculeux. Nous avons joui exactement ensemble, lui dans mon cul, et moi, me branlant, sur mon ventre. Et nous avons dormi l'un contre l'autre, très bien.

La première fois que nous nous sommes réveillés, il a voulu savoir l'heure, dix heures à peu près, et il a dit qu'il devait se lever. Je lui ai proposé du thé, mais il préférait du café.

— Malheureusement, je n'ai que du Nescafé, j'ai peur que ça ne soit tout à fait imbuvable pour un Brésilien.

— Ça ne fait rien, c'est seulement pour me réveiller.

Il faisait très beau. Le soleil entrait largement dans l'appartement.

Zé m'a demandé s'il pouvait téléphoner. Il a appelé les amis avec qui il voyageait, et avec qui il devait faire des courses, ce matin-là. Ils étaient à l'hôtel Bedford, rue de l'Arcade. Il leur a parlé en portugais, et a pris avec eux un rendez-vous au Flore. Il m'a expliqué qu'il était décorateur à Rio, et qu'il faisait un grand tour en Europe pour voir ce qu'il y avait de nouveau ici ou là, recueillir des idées, etc. Il était passé déjà par Milan, et était arrivé l'avant-veille de Copenhague. Il partait le lundi pour Londres, je crois, avant de rejoindre l'Espagne et Lisbonne. Ses parents étaient portugais, il était né aux environs de Coimbra, dans une petite ville. Mais il y avait vingt-quatre ans qu'il habitait le Brésil, et il se sentait beaucoup plus Brésilien que Portugais, bien qu'il soit de nationalité portugaise.

Il est sorti sur le balcon, d'où il regardait le trafic de la rue et du carrefour. J'ai pris alors de lui deux photographies, et il a insisté pour en prendre une de moi, que je devais lui envoyer.

Il a alors noté pour moi, avec un grand luxe de détails, dont tous ses numéros de téléphone, chez lui et là où il travaille, et jusqu'aux moyens de s'y rendre, son adresse à Rio. Il avait un très joli nom de famille, très long et très savoureux, vaguement *Tintin*. Il m'a demandé si j'étais l'auteur du dessin de Twombly qui est au-dessus de mon bureau.

Je devais aller rue des Beaux-Arts, pour chercher des photographies que j'avais portées à encadrer, quelques jours plus

tôt, et je lui ai proposé de sortir avec lui, et de marcher avec lui jusqu'au Flore. En chemin, il m'a demandé si le Palace était la meilleure boîte à Paris.

— Oui, probablement. Il y a aussi le Sept, la première boîte du propriétaire du Palace : c'est beaucoup plus petit, mais aussi beaucoup plus *gay*.

— Il n'y a pas de filles ?

— Si, quelques-unes, très peu, des amies des habitués, ou de gens qui dînent là. Tandis que le Palace, ça a eu un tel succès que tout le monde y est allé, en touristes. C'est à peine spécialisé, maintenant, il y a autant de filles que de garçons... C'est pour ça qu'un tas de pédés reviennent au Sept, maintenant, pour être un peu plus entre eux.

— C'est là que tu vas, toi, d'habitude ?

— Non, ce n'est pas vraiment mon genre. J'aime bien aller au Palace, de temps en temps, avec un groupe d'amis et si je suis défoncé, mais si je suis seul, et à jeun, je m'ennuie. Et puis c'est trop cher pour moi, je n'ai jamais un sou. Le Sept, c'est la même chose, les garçons vous poursuivent pour que vous achetiez un verre, c'est assez pénible.

— Mais où est-ce que tu vas, alors ?

— Je vais assez souvent dans une boîte qui est près du boulevard Saint-Germain, là, plus bas, à gauche. Mais ce n'est pas du tout le même genre. Je ne suis pas sûr que ça te plairait.

— Qu'est-ce que c'est comme genre ?

— Oh... *Pseudo-butch*, si tu veux, et vaguement « cuir », mais avec de moins en moins de conviction.

— *Peudo-butch* ? Non, je n'aime pas ça du tout, moi les types qui en remettent pour faire viril, je déteste ça.

— Moi j'aime mieux les faux *butch* que les vrais, les vrais m'embêtent. Et puis je suis pour le faux. J'aime bien les types qui ont l'air plutôt mâles, physiquement, mais qui sont en fait très doux, et gentils, et pas du tout agressifs.

— Oui, en fait, on voulait dire la même chose, alors. Comment ça s'appelle, cette boîte ?

— Le Manhattan. Un autre avantage, pour moi, c'est que les gens de la boîte ne vous poursuivent pas pour que vous consommiez quelque chose. Ils s'en foutent complètement. Je trouve ça très élégant.

Zé, de toute évidence, n'avait jamais songé à cet aspect pécuniaire de la vie nocturne.

Je lui ai montré, au passage, la *Compagnie de l'Orient et de la Chine*, où il m'avait dit vouloir aller, mais il paraît que ce n'était pas de ce magasin-là qu'on lui avait parlé, mais d'un autre, plus grand.

— Est-ce qu'ils n'ont pas une autre boutique ?

— Oui, peut-être, je ne sais pas, je ne connais que celle-ci.

Nous avons traversé le boulevard devant le Drugstore et nous nous sommes séparés devant les Deux Magots. Il m'a dit qu'il fallait que je vienne le voir à Rio, et je l'ai encouragé à m'appeler dès qu'il reviendrait à Paris. Nous nous sommes serré la main en riant, comme d'une bonne plaisanterie. Il est parti vers le Flore, et moi vers la rue Bonaparte.

Lorsque je suis repassé, dix minutes plus tard, mes cadres sous le bras, il était assis seul à la terrasse du Flore, et il m'a invité à me joindre à lui. Non, il fallait que je rentre. Mais qu'était-il advenu de ses amis ? Il ne savait pas, ils avaient dû se perdre, ce n'était pourtant pas bien compliqué. Mais attendre lui était égal, c'était même plutôt agréable, là, au soleil. Est-ce que j'étais sûr que je ne voulais pas m'asseoir ? Non, il fallait que j'aille travailler. En m'éloignant, je me suis retourné, et il m'a fait encore un grand signe du bras.

J'ai reçu, hier ou avant-hier, une carte de lui, la reproduction d'un Murillo du Prado, envoyée de Lisbonne. Il avait

voulu, disait-il, le dernier jour de son voyage en Europe, me « remercier de mon attention », et me dire qu'il espérait me revoir.

[Jamais revu. Mais j'ai reçu une autre lettre de lui récemment. Il réclamait la photographie promise. Je lui ai répondu aussitôt. Malheureusement, j'ai égaré la pellicule où il figure, et moi aussi.]

Il y a quelques jours, j'ai reçu un coup de téléphone d'un ami à lui, un autre Brésilien, qui est venu me voir, porteur d'un cadeau de sa part, un disque de Aparecida, et d'un petit mot d'introduction, rédigé en portugais, bizarrement, et qui m'a paru très beau. Il se terminait ainsi :

« E um cara das calçadas, das madrugadas ou de qualquer momento ou lugar.

Um beijo e um queijo,
teu chapa,
Zé.

Obs. — Ele mesmo vai traduzir esta carta. Se puder. »]

XVIII. Anonyme espagnol,
lundi 22 mai 1978.

[Récit ajouté au recueil, en déchiffrant des notes anciennes, le mercredi 3 mars 1982.] C'était au square Jean-XXIII, il était à peu près une heure du matin (le 23), il faisait très bon et il y avait beaucoup de monde. Je cherchais quelqu'un que je puisse ramener à la maison, où m'attendait Tony. Je suivais l'espèce d'allée, étroite, inégale et sinueuse, qu'ont fini par tracer, de leurs pas et de leurs explorations, derrière la cathédrale, le long de la grille qui sépare le square du jardin de la cure, ceux qui s'aventurent parmi les buissons. On s'y croise difficilement. Pourtant, lorsque je suis arrivé à la hauteur de ce garçon brun, moustachu, à peu près de ma taille, qui avançait dans la direction opposée à la mienne, et lui ai laissé le passage, il a paru me voir à peine, ne m'a pas porté la moindre attention et a continué son chemin. J'ai aussitôt rebroussé le mien.

Derrière le buste blanc de Goldoni qui marque à peu près le milieu de la bande de buissons, un petit attroupement s'était formé, près duquel il s'est arrêté. Il a même passé la main sur une braguette ou deux. J'ai passé la main sur sa braguette à lui, et presque immédiatement il a agi de même à mon égard.

Retenue à l'épaule par une lanière, il portait une sorte de sacoche, ou de gibecière, qui sans cesse menaçait de tomber. Il a dû la remonter et la fixer une bonne fois, une légère interruption s'ensuivant dont nous avons profité pour nous éloigner un peu des autres. A peine à l'écart, nous nous embrassions. Il devait avoir une vingtaine d'années, vingt-cinq au plus. Il portait des pantalons de jeans, un blouson du même, un pull-over à col rond, en coton, et une chemise à carreaux.

Un bras derrière sa nuque, j'avais une main sur son épaule et de l'autre tâchais de caresser son torse, en soulevant son pull-over et en défaisant un ou deux boutons de sa chemise. Son ventre était couvert d'une très épaisse couche de poils noirs, longs, qui convergeaient vers le milieu. Ma main, en remontant, est arrivée jusqu'à ses pectoraux, très ronds, et très poilus également. Lui avait défait ma braguette. J'étais tout à fait bandé. Il me branlait. J'ai ouvert à mon tour son pantalon. Il avait un sexe assez long, épais, droit et très bien dessiné. Il s'est agenouillé devant moi, il a pris le mien dans sa bouche et il l'a sucé une ou deux minutes. Je l'ai relevé et nous nous sommes de nouveau embrassés. Le haut de son pantalon était alors au niveau de ses genoux, sa chemise était entièrement déboutonnée, j'avais relevé son pull-over jusqu'au dessus de sa poitrine.

Nous étions maintenant entourés de spectateurs. J'en ai pris prétexte pour lui demander s'il ne voulait pas aller ailleurs. D'abord il n'a pas compris ma question. Je l'ai répétée, en prononçant plus lentement et plus clairement. Il comprenait très mal le français, étant peut-être Espagnol, d'après son physique, et il le parlait à peine, avec un très fort accent qui à vrai dire aurait pu être aussi bien yougoslave, ou même allemand. [*Cette combinaison me paraît aujourd'hui désigner, avec plus de vraisemblance qu'un Espagnol, un Portugais...*] Mais ce qui ressortait de son rocailleux sabir, c'est qu'il ne tenait pas à quitter le jardin. Le petit cercle attentif

qui s'était constitué autour de nous n'était pas pour lui un problème : il nous suffisait, si nous voulions nous en libérer, de nous déplacer un peu, comme il l'a suggéré d'un geste. Il m'a attiré vers un coin plus obscur, où les fourrés étaient plus denses. Là, il s'est de nouveau agenouillé devant moi pour me sucer le sexe. Quand il s'est relevé, je me suis penché vers lui, tenant toujours d'une main son pull-over remonté, et j'ai porté la bouche à son sein droit, que j'ai léché. Lui a ensuite défait à son tour ma chemise et il a, à son tour, passé la langue sur ma poitrine. Puis, agenouillé, j'ai pris son sexe entre mes lèvres, mes deux mains sur ses fesses très fermes et très poilues. Mais il était dans un tel état d'excitation que j'ai pensé qu'il allait jouir d'une seconde à l'autre. Quatre ou cinq hommes nous avaient rejoints dans notre étroit cabinet de verdure, et un Arabe voulait à toute force me caresser le ventre ou le cul, bien que je le repoussasse de moins en moins gentiment. L'Espagnol supposé avait derechef mon sexe dans la bouche. J'étais moi-même au moment de jouir. J'ai répété ma proposition de départ, en l'assortissant d'une offre d'hospitalité. Mais non, mon compagnon ne pouvait pas venir chez moi, disait-il, il n'en avait pas le temps, c'était impossible. Dans ces conditions je ne savais trop que faire, puisque je ne voulais pas jouir, à cause de Tony qui m'attendait et aussi par un certain souci de ménager l'avenir, dans l'ignorance de ce que pourrait nous valoir la suite de la soirée.

L'Espagnol, lui, était très décidé. Il me branlait énergiquement. Son pull-over en accordéon vers son cou, sa chemise aussi complètement ouverte que la mienne, je me suis serré contre lui et je l'ai embrassé. Nos ventres et nos poitrines se touchant, nous bougions un peu de droite à gauche pour mieux en ressentir le contact. Mes doigts étaient entre les longs poils de ses fesses, leur extrémité dans la fente. D'évidence il allait jouir. Je me suis écarté de lui et me suis remis à le branler, tout en continuant à l'embrasser, un bras

sur ses épaules. Son corps arc-bouté, moi seul le soutenant, le bassin en avant, sa bouche sous la mienne, il a joui très vite, envoyant abondamment son foutre sur les feuillages qui nous enserraient.

Il a voulu, après cela, me faire jouir aussi. Mais je me suis contenté d'un dernier long baiser. Et comme ceux qui nous entouraient devenaient de plus en plus pressants, en particulier l'Arabe, je me suis rhabillé. L'Espagnol m'a imité, et il est sorti des fourrés le premier. Je l'ai suivi de peu. Il s'est arrêté sur le sable de l'allée principale, et retourné vers moi. J'étais encore au bord des plates-bandes, juste à l'issue des buissons. J'aurais aimé lui proposer le numéro de mon téléphone, et qu'on se revoie ; mais les difficultés linguistiques que je prévoyais m'ont retenu, et lui me faisait déjà de la main un petit signe d'adieu, en se dirigeant vers la rue.

[Jamais revu. Je le regrette d'autant plus que son évocation, même difficilement lisible, est encore pour moi, presque quatre ans après, plutôt excitante.]

[... et pour moi donc, dix.]

XIX. Dominique,
jeudi 25 mai 1978.

Je l'ai vu dès mon arrivée au Continental-Opéra, vers huit heures, dans le long et large couloir où sont alignés les placards du vestiaire. Il était alors avec un des mes *tricks* de l'année dernière, Patrick, un physicien au chômage qui joue du violoncelle. Et je le connaissais lui-même de vue depuis longtemps, mais vaguement.

Tandis que je me déshabillais, j'ai jeté deux ou trois coups d'œil dans sa direction et remarqué, mais sans y penser davantage, qu'il était vraiment très bien bâti. Son visage lui-même ne m'avait jamais arrêté, mais son corps est exceptionnellement bien entretenu, ce qu'ayant constaté je décidai que son visage était plutôt bien. Il a les cheveux très courts, fins, légèrement ondulés, très serrés, et une grosse moustache châtain clair. Il est grand et large d'épaules, avec des pectoraux et des biceps très développés, et nulle part un gramme de graisse en surplus. Mais enfin il n'est pas vraiment mon genre, un peu grand pour moi, et puis j'arrivais, j'étais curieux d'inspecter les lieux, je ne savais pas s'il entrait ou sortait, et bien que nos regards se soient croisés, me semble-t-il, à une ou deux reprises un peu longuement,

je me suis dirigé vers les couloirs, les saunas et les cabines sans plus penser à lui.

Cinq ou dix minutes plus tard, j'ai rencontré un ami à moi, ou plus précisément un autre *trick* de l'année dernière, rencontré au Continental-Opéra lui aussi, un garçon corse, spécialiste du grec ancien et moderne, et qui m'avait longuement parlé des *Bacchantes*, et d'un poète grec moderne qu'il songeait à traduire. Pendant que j'échangeais quelques paroles avec lui, l'homme aux muscles est passé près de nous et le Corse, qui est très petit, s'est moqué de lui, dans son dos, en imitant sur place, épaules rejetées en arrière, sa façon de marcher :

— Qu'est-ce qu'il est content de lui, celui-là ! Il croit vraiment qu'il est le super-mâle, tu sais, et que tout le monde va lui tomber dans les bras. Non, mais regarde-moi ça !

Cinq ou dix minutes encore, et j'étais dans la vapeur. Il y avait là beaucoup de monde, une cinquantaine d'hommes et de garçons, nus, serrés les uns contre les autres. Le super-mâle prétentieux et moi nous sommes trouvés face à face, au bord d'une accumulation de corps à laquelle nous prétendions tous les deux nous intéresser, tout en nous rapprochant l'un de l'autre progressivement, comme par hasard, et sans nous regarder vraiment. De se connaître de vue, de se rencontrer ou croiser plusieurs fois par semaine, de sortir aux mêmes endroits, d'avoir des amis communs, certainement, ralentit souvent l'entrée en contact, car d'être repoussé, éventuellement, ou de voir ses avances déclinées, est souvent jugé, dans ce cas-là, plus ennuyeux. Mais nous bandions l'un et l'autre, nos sexes à se toucher presque. C'est lui qui le premier a fait un geste, me passer une main sur la poitrine. Je l'ai imité aussitôt, me saisissant en même temps de son sexe, qui était très long et large, avec une très légère incurvation. Il s'est penché en avant, et il a porté sa

bouche à la pointe de mon sein droit, avec laquelle il a joué de la langue. J'ai fait la même chose à son sein gauche, qui était très proéminent et extrêmement dur. Je passai aussi une main sur ses bras, ses épaules, et les rotundités michelangelesques de son dos. Nous nous sommes serrés l'un contre l'autre et je l'ai embrassé dans le cou. Il a tourné et baissé la tête, mis un bras derrière ma nuque, et nous nous sommes embrassés sur la bouche, sa langue entre mes dents, ou l'inverse, pendant très longtemps. Ensuite, je me suis accroupi devant lui et j'ai pris son sexe entre mes lèvres. Les jambes un peu écartées, un peu pliées, il projetait régulièrement son bassin en avant, ses deux mains dans mes cheveux. Moi j'entourais sa verge du pouce et de l'index, sans que mes ongles se rejoignent, loin de là, ou bien je jouais avec ses couilles, qui étaient très lourdes, très grosses, et pendaient très bas. J'avais eu dans une main, pendant tout ce temps, un petit flacon de *poppers* que j'ai alors débouché, et que j'ai approché de mes narines, le sexe de mon *muscleman* toujours dans la bouche, qui commençait à me faire mal, vers les maxillaires, tellement je devais la garder largement ouverte. Ayant respiré le contenu du flacon, je l'ai passé à mon partenaire, mais timidement, et pas très clairement, crainte qu'il n'en décline l'offre abruptement : je me suis contenté de l'approcher, encore ouvert, mon pouce sur l'ouverture, d'une de ses mains. Mais il ne l'a pas saisi. J'ai d'autant moins insisté que l'effet des poppers m'avait atteint dans toute sa force, et que je lui suçais la bite avec un enthousiasme croissant, qui d'ailleurs paraissait contagieux, mais peut-être seulement dans mon imagination. J'avançais ses couilles en direction de mon menton, ou bien je serrais ses bourses au-dessus d'elles. Abandonnant le sexe lui-même, j'ai passé la langue dans le repli de sa cuisse, à droite, en soulevant encore ses couilles, serrées contre ma joue. Mais il m'a alors relevé, et embrassé sur la bouche en me serrant dans ses bras, de toute sa force. J'avais derrière moi la vasque qui dispense là un peu d'eau fraîche, et j'étais

appuyé contre elle. Dans mon enthousiasme, j'avais entouré d'une de mes jambes, soulevée, une des cuisses de l'homme aux muscles, pour être plus étroitement lié à lui. Il avait un bras derrière ma nuque et serrait très vigoureusement ma bouche contre la sienne. Nos sexes étaient l'un contre l'autre, parallèles, le long de nos ventres.

Un petit attroupement s'était formé autour de nous, des mains nous passaient dans le dos, sur les fesses, les cuisses. Dans la mêlée, il était impossible de vérifier l'appartenance de tel ou tel membre. L'homme aux muscles a alors mis sa bouche près de mon oreille :

— On va dans une cabine ?

— Ouais, d'accord.

Il est sorti aussitôt. Je l'ai suivi, un peu plus lentement. Il tenait la porte pour moi. Je lui ai demandé de m'attendre :

— Il faut que j'aille pisser. Une seconde. Je reviens.

Je suis allé dans les cabinets les plus proches. Lorsque j'en suis sorti, il était posté juste devant, comme s'il craignait que je ne change d'avis et ne l'abandonne. Nous nous sommes mis à la recherche d'une cabine vide. Mais toutes, d'abord, étaient occupées.

— Évidemment ! Tout à l'heure, il y en avait un tas de vides.

Finalement, nous en avons découvert une dans la partie de l'établissement qui était jadis la salle de gymnastique. Nous avons, selon la technique habituelle, poussé les deux lits l'un contre l'autre, et l'un d'entre eux contre la porte, pour en bloquer le mouvement.

J'ai posé sur l'une des deux planches qui font office de table de chevet mon petit flacon de poppers, et j'ai enlevé mon peignoir. L'homme aux muscles était déjà nu et allongé. Je me suis allongé sur lui. Nous bandions tous les deux. Nous nous sommes embrassés. J'ai passé mes bras sous son torse,

pour le sentir mieux contre moi. Je passais la bouche sur son cou, sa poitrine, son ventre, ou bien j'y prenais son sexe. Plus tard, nous avons été sur le côté, jambes emmêlées, mes mains sur ses avant-bras ou ses biceps. Puis moi sur le dos. Il s'est mis à genoux, sur le lit, et penché en avant m'a sucé le sexe. Je me suis alors emparé du petit flacon.

— C'est des poppers ?

— Oui. Tu en veux ?

— D'accord.

Je lui ai passé le flacon et il l'a respiré, mais assez vite.

— Ils ne sont pas très forts, il faut vraiment respirer à fond, et assez longtemps.

Je lui ai donné l'exemple.

Il s'est remis à me sucer, tout en me caressant la poitrine des deux mains. Je lui caressais les cheveux et les épaules, mais j'avais envie qu'il soit tout entier contre moi, et j'essayais de remonter son torse le long de mon corps. Il était agenouillé de part et d'autre de mes hanches, j'étais soulevé sur mes coudes et je léchais sa poitrine, ses pectoraux très ronds, très durs, très saillants, avec quelques poils épars, plutôt blonds. Puis j'ai glissé entre ses cuisses pour prendre à nouveau son sexe dans ma bouche. Je le suçais avec beaucoup d'entrain, allant aussi loin que je pouvais aller, son gland dans ma gorge à me faire presque étouffer, une de mes mains derrière ses couilles, l'autre sur ses fesses. Nous étions alors sous le plein effet des poppers, nos corps moites glissaient l'un contre l'autre, et je lui soulevai le bassin pour qu'il entre encore mieux dans ma bouche, bien qu'il soit beaucoup plus lourd que moi.

Tout d'un coup, presque violemment, il a sorti son sexe d'entre mes lèvres, et en me soulevant entre ses bras, il m'a remonté le long du lit jusqu'à ce que ma tête soit dans l'angle de la petite chambre, mon corps en biais. Penché sur

moi, il m'a embrassé très profondément. Nos salives se mêlaient, il devait même en couler sur nos joues. Puis il s'est agenouillé entre mes jambes et les a relevées, toujours avec la même énergie, avant d'enfourer sa tête entre mes fesses, qu'il écartait des deux mains. Mes pieds étaient sur ses épaules. Sa langue allait et venait entre mes fesses, où elle laissait autant de salive que possible, cela pendant cinq minutes peut-être. Il me serrait entre le pouce et l'index la pointe de chaque sein. Puis il a présenté son sexe devant mon cul. L'introduction ne se faisait pas bien, et j'avais mal. C'est pourquoi je l'ai encore sucé, en laissant à mon tour le long de sa bite, et à son extrémité, toute la salive que j'avais. Il a essayé à nouveau de s'introduire en moi, cette fois avec plus de succès, mais très lentement. Son sexe était vraiment très long, et large. Il était penché au-dessus de moi sur ses bras tendus, le revers de ses coudes contre le revers de mes genoux repliés. Mais d'une main j'ai attiré son visage contre le mien, pour qu'il m'embrasse, ce qu'il a fait, et très bien. Sa langue s'enfonçait très loin dans ma bouche, et me faisait désirer son sexe, qui à ce moment-là seulement est entré tout à fait en moi. J'ai de nouveau respiré les poppers, et lui aussi. Les mains libres, je lui caressais le dos, les fesses, et je serrais sa tête contre la mienne. Le mouvement régulier dont il m'enculait faisait sans cesse revenir mon corps vers le coin du lit et l'angle de la cabine, de sorte que chacune de mes épaules touchait un des pans de la cloison, et que ma tête était assez inconfortablement recourbée. Mais ça m'était égal. Nous étions tous les deux au comble de l'excitation supplémentaire due aux poppers, son sexe dans mon cul ne me faisait plus mal, sauf lorsqu'un coup trop violent de ses reins le faisait aller trop avant, contre ma prostate ou ma vessie. Le mouvement d'avance et de recul était maintenant tout à fait lubrifié, d'ailleurs nous baignions dans la sueur. Je crois que je marmonnais des mots incohérents, sans doute incompréhensibles, « ouais, vas-y, oh putain, c'est bon, ouais, baise-moi »,

etc. Lui ne disait rien et me baisait tranquillement, presque méthodiquement.

Lorsque, coincé comme je l'étais dans l'angle de la chambre, j'ai commencé à avoir vraiment mal à la nuque, je lui ai demandé de descendre le long du lit, ce qu'il a fait, et moi avec lui. Quelquefois, j'étais obligé de le retenir en arrière, à hauteur des hanches, parce qu'un coup trop marqué de ses reins enfonçait son sexe trop loin à l'intérieur de mon ventre. Mais il était doux et régulier, me branlait, m'embrassait, me caressait la poitrine et la léchait quand j'en approchais son visage.

Nous avons essayé d'autres positions. Il m'a mis sur le ventre et s'est allongé sur moi. Mais je ne pouvais ainsi ni le voir, ni le caresser, ni l'embrasser, et cela m'excitait beaucoup moins. Une variante plus heureuse consistait à me tourner à moitié, à partir des hanches, et à déplacer mon torse sur le côté, ce qui me permettait de l'entourer d'un de mes bras. J'aimais passer la main sur son dos, en sentir un à un tous les muscles, indépendamment développés comme si à chacun, jusqu'au moins répertorié, correspondait pourtant un exercice particulier. Puis je l'ai allongé sur le dos et, à genoux, je me suis assis sur son sexe. Je pouvais ainsi lui caresser le ventre, la poitrine, ou bien, penché en avant, et lui soulevant la tête, l'embrasser. Mais il paraissait à la veille de jouir, et j'ai préféré en revenir à notre premier arrangement. Je me suis donc remis sur le dos, il a de nouveau relevé mes jambes, il est de nouveau entré en moi, et le mouvement régulier de ses reins, de nouveau, a fait remonter mon corps vers le coin de la chambre et du lit. Nous avons pris encore une fois des poppers. Il a passé ses avant-bras sous mon torse. J'étais particulièrement excité par ses énormes couilles qui venaient battre contre mon cul, à chacune des avancées de son bassin. Il a dégagé une de ses mains et il a recommencé à me branler. Mais quand il m'a

laissé comprendre qu'il allait jouir, j'ai préféré me branler moi-même, pour m'adapter mieux au rythme de ses reins. Nous avons joui exactement en même temps, dans un grand tumulte qui nous a valu des applaudissements du couloir. Ceux-ci, et la perfection du moment, ont entraîné à leur tour, chez nous, un gigantesque fou rire, qui s'alimentait encore des sensations de plaisir qu'il suscitait du côté de mon cul. Nos bouches l'une contre l'autre, nous mêlions le rire et nos baisers.

Comme j'ai pris beaucoup de retard dans cette chronique et que j'écris ceci, au cap d'Antibes, sur un grand bureau plat de ministre, ou peut-être seulement de préfet, une dizaine de jours et cinq ou six tricks après les faits, je ne me souviens plus très bien de la façon dont notre conversation, qui fut longue, a commencé. En tout cas, nous avons reconnu l'un et l'autre nous connaître de vue, nous être aperçus assez souvent sur le boulevard Saint-Germain, à l'Apollinaire, et surtout au Manhattan. Mais il pensait qu'il ne m'intéressait pas du tout :

— Tu ne me regardais jamais. D'ailleurs, tu as toujours l'air très distant...

— Distant, moi ? Eh ben merde alors !

Il s'appelle Dominique. Je lui ai demandé s'il était au Continental depuis longtemps, ce jour-là, ou bien s'il était arrivé en même temps que moi, puisque je l'avais vu vers les vestiaires au moment où je me déshabillais. Non, il était là depuis un moment, d'ailleurs il était assez fatigué.

— Eh bien, qu'est-ce que ça serait !

Je connaissais de vue, également, le garçon avec qui il était tout à l'heure, qui s'appelle Patrick et qui est plus ou moins violoncelliste. Mais Dominique ne savait rien de lui. Nous avons parlé aussi des nouvelles cabines, comme celle où nous étions.

— Ils ont renoncé à toute prétention de gymnastique.

— Oui. Avant je venais ici, pour ma culture physique, c'était bien. Maintenant je vais au Vitatop, à Montparnasse, tu connais ? Remarque, c'est aux trois quarts homosexuel, la clientèle, mais il ne se passe rien, enfin presque rien.

— Tu y vas souvent ?

— Trois fois par semaine, à peu près, quand je peux. Ça dépend. Cette semaine j'ai eu beaucoup de travail, je n'ai pas pu y aller une seule fois. Ce soir, j'avais un moment, j'ai pensé y aller, et puis j'ai préféré venir ici et me défouler un peu.

— En tout cas, ça donne de fameux résultats...

— Remarque, toi, hein, tu pourrais facilement te développer. Déjà, comme tu es, tu as des pectoraux, on les sent.

— C'est gentil de me dire ça, mais je suis un peu sceptique. Personne ne m'a jamais aimé pour mes pectoraux !

— Si, si, c'est pas le calme plat, tu vois. T'as des mecs, la planche !

— Je suis vachement content. C'est vraiment la première fois de ma vie qu'on me fait des compliments sur mes pectoraux ! Surtout un expert !

Nous étions allongés en éventail, ma tête dans le creux de son épaule. D'une main, je jouais plus ou moins distraitemment avec son sexe, toujours assez considérable de taille, même débandé. Il a été question du Manhattan. Il m'a demandé si j'y allais beaucoup.

— Ça dépend, c'est par périodes. Cet hiver il y a eu un moment où j'y allais presque tous les soirs, là je n'y suis pas allé depuis trois semaines.

— Oui, je crois que pour tout le monde c'est comme ça. Il y en a qui font des cures, tous les soirs, tous les soirs, des types qui veulent pas être seuls, rentrer chez eux, qui ont une déprime ou qui viennent de rompre avec quelqu'un...

— Oui, c'était un peu mon cas.

— En tout cas, moi, c'est vraiment la boîte que je préfère, et puis je connais beaucoup de monde. Quand tu con-

nais personne c'est pas marrant. Tandis que là j'y vais pour discuter, tu vois, voir des copains.

— Tu habites près ?

— Non, enfin, pas très loin, dans le même arrondissement, mais pas du même côté, à côté de la Mosquée.

— Tu y vas à pied ?

— Oh non, c'est trop loin, et puis quand tu rencontres un mec et que tu veux le ramener chez toi, c'est vraiment pas commode, t'as l'air un peu con s'il faut marcher et tout ça.

— Moi j'ai pas de voiture. J'habite pas très loin. Ça fait faire un tour.

— Tu habites aussi dans le V^e ?

— Non, dans le VII^e.

— Ça fait une sacrée trotte, hé !

— Non, on remonte le boulevard Saint-Germain, ça prend dix minutes, un quart d'heure...

— Je veux déménager. Je cherche quelque chose dans le V^e, le XIV^e, le XV^e, pas Saint-Germain parce qu'avec une voiture c'est impossible. A moins d'avoir un garage on ne peut jamais se garer.

— Moi j'ai du pot, j'habite juste après la limite de la zone bleue, rue du Bac.

— Oui mais même, pour trouver une place, le soir, rue du Bac, tintin...

— Ça dépend de l'heure à laquelle tu rentres. Si tu rentres tard, oui, c'est impossible. Il y a des rues qui servent de parking, la rue de la Planche, la rue de Commaille, mais après minuit, tout est pris. Remarque il y a un coin où il y a toujours de la place, mais évidemment c'est un peu loin, c'est le long des Invalides, vers le musée Rodin.

— Ouais mais ça ça te fait un quart d'heure à pied à chaque fois...

— De toute façon moi, mon pauvre monsieur, j'm'en fous complètement, je n'ai qu'une bicyclette.

Tout en bavardant, nous nous caressons. Je tenais son sexe d'une main. Tout d'un coup, je me suis aperçu qu'à nouveau il bandait un peu. Je l'ai sucé. Il a presque immédiatement bandé tout à fait. Il s'est penché sur moi pour m'embrasser, et il s'est mis à me branler. Mais moi je ne bandais pas trop bien :

— J'ai encore terriblement envie de pisser. J'avais déjà envie de pisser quand on s'est rencontrés, mais lorsque j'y suis allé j'étais à moitié bandé, je n'y suis pas arrivé. Il faut vraiment que j'y aille maintenant.

— Oui, ça n'a pas dû s'améliorer, entre temps, surtout avec ce que je t'ai fait...

A vrai dire, j'avais très bien pissé plus tôt, mais le besoin m'en était revenu, grâce en effet à son intervention. Pourtant, comme j'étais fatigué, sans énergie, en sueur et confortablement installé contre lui, je n'avais pas envie de bouger. Il me passait la main sur les revers des cuisses, que j'avais repliées entre lui et moi jusqu'à me trouver dans la position d'un fœtus.

— Bizarre...

— Oui, mais je suis très bien comme ça.

Son sexe était en parfaite érection. Je l'ai sucé un moment, puis il s'est mis à se branler. Nous nous embrassions. Je lui caressais le torse. Il a joui comme ça une nouvelle fois, assez rapidement. Après quoi il a voulu me branler. Mais je l'en ai empêché. Je me suis allongé sur lui, ma verge dans le foutre étalé sur son ventre, mes avant-bras sous ses omoplates, ma bouche dans son cou. Et j'ai joui ainsi, à mon tour :

— Cette fois-ci, il faut *vraiment* que j'aille pisser !

— Et moi j'ai besoin d'une bonne douche. Tu restes encore un moment ?

— Je ne sais pas. Peut-être. Je suis tout juste bon pour la télévision.

— Tu vas passer à la télévision ?

— Non, non, je veux dire que je vais aller la regarder, c'est à peu près tout ce que je peux faire, si je reste ici.

— Mais elle ne marche pas.

— Si, ils la branchent seulement à partir de huit heures.

— Oh tu es très au courant !

Nous avons passé nos serviettes autour de nos hanches.

— N'oublie pas tes poppers.

— Ils ne sont plus bons à grand-chose, eux non plus.

Enfin, ils auront fini en beauté...

Nous nous sommes embrassés avant d'ouvrir la porte, et nous avons marché vers les toilettes et les douches. Au passage, Dominique a été regardé de façon très appuyée par un garçon qui alors ne m'a pas vu, et qui n'était autre que Walthère (Trick I).

— Celui-là, il arrive après la bataille. C'est marrant, tu sors à peine d'une cabine, aussitôt tu te fais draguer.

Je suis entré dans les toilettes, et lui dans une salle de douches. Après que j'ai moi-même pris une douche, je suis allé dans la salle de télévision. On y voyait des parachutistes français « nettoyer » la banlieue de Kolwezi, et à la manière dont ils entraient dans les petites maisons pour en faire sortir femmes et enfants, les mains sur la tête, on aurait cru regarder un film sur la guerre d'Algérie ; à cela près, évidemment, que les familles qu'ils faisaient aligner étaient noires.

Dix minutes plus tard, Dominique est entré dans la pièce et a jeté un coup d'œil à l'appareil. Il m'a vu, je lui ai souri. Quelqu'un était assis à ma gauche, quelqu'un à ma droite. Il m'a souri. Il est resté un moment où il était, debout, et il est parti.

Lorsque je l'ai revu, une demi-heure après, à peu près, il était assis sur l'une des banquettes du couloir principal, là où celui-ci est le plus large. Je suis allé vers lui, et je me

suis allongé en travers de lui, la tête sur une de ses cuisses. Il a mis une de ses mains sur mon ventre, ou sur ma poitrine, l'autre dans mes cheveux. Si nous avons alors parlé un peu, je ne m'en souviens pas, ni de quoi. En face de nous, les portes de certaines cabines étaient ouvertes. Sur un lit, à l'intérieur de l'une d'entre elles, on voyait un garçon étendu, très brun, nu à un coin de serviette près, sur son sexe, et qui semblait nous regarder. J'ai cru d'abord que c'était le Corse dont j'ai déjà parlé. Je lui ai souri et il m'a répondu. Mais il s'agissait en fait de Walthère.

— C'est drôle, a dit Dominique, ce type a l'air beaucoup plus jeune à poil qu'habillé.

— C'est mieux que l'inverse, non ? D'ailleurs je le connais, il a vingt-neuf ans.

— C'est un bon âge.

— Oui.

— Il n'est pas mal.

— Non, non, il est même plutôt bien.

Je me suis levé assez peu de temps après cet échange, et j'ai fait un nouveau tour des couloirs. Je n'ai revu Dominique, ce soir-là, que beaucoup plus tard. Il sortait d'une cabine, accompagné de Walthère. Le lendemain, au Manhattan, ils étaient de nouveau ensemble.

[Souvent revu, et les premières fois toujours en compagnie de Walthère, justement : ce qui m'a fait penser, selon un raisonnement d'un structuralisme un peu primaire, évidemment, que ce dernier ne devait pas être aussi adverse à l'idée de se faire enculer que je ne l'aurais cru, et que j'aurais dû insister un peu davantage auprès de lui, lors de ma soirée chez lui.]

XX. Petit blond moustachu,
jeudi 25 mai 1978.

[Récit déchiffré et mis en forme, pour ajout au recueil, le jeudi 4 mars 1982.] Je l'ai croisé une première fois dans l'un des couloirs, au Continental-Opéra encore, et il m'a tout de suite beaucoup plu : pas très grand, avec des cheveux un peu bouclés, blonds ou châains très clairs, une raie sur le côté, une moustache blonde, des poils blonds sur la poitrine, et l'expression d'un jeune bourgeois en goguette. Mais quelqu'un qui marchait devant moi, et que d'ailleurs je connais de vue depuis longtemps, un garçon aux cheveux noirs, bouclés, qui est devenu assez gras, s'était retourné sur lui et avait entrepris de le suivre. J'ai fait la même chose, et donc suivi le suiveur. Le petit blond, après un tour presque complet des couloirs, a gravi le petit escalier de bois menant à la pièce qui fait balcon au-dessus de la télévision. Le brun bouclé s'est aussi dirigé de ce côté-là. Je les ai laissés seuls un moment, puis les ai rejoints. Mais ils étaient alors, dans l'obscurité à peu près complète, engagés déjà dans des ébats que mon arrivée a interrompus et qu'ils ont transportés ailleurs à cause d'elle.

Je l'ai croisé une seconde fois une heure plus tard. Je me suis de nouveau retourné sur lui et de nouveau l'ai suivi,

seul cette fois-ci. Il s'est dirigé vers les nouvelles cabines entre lesquelles le couloir, étroit dans cette région, fait un tour sur lui-même : j'en ai profité pour partir dans un sens tandis qu'il partait dans un autre, et je me suis posté face à l'entrée d'une cabine vide, attendant que la disposition des lieux nécessairement me le ramène ; ce qui est arrivé. Il m'a d'abord dépassé, puis il est revenu en arrière et il est entré dans la cabine vide, où il s'est allongé sur l'unique lit. Il me regardait, son peignoir complètement ouvert. Je suis entré après lui, et j'ai touché son ventre, sa poitrine, son sexe. Il était mince, sa verge de taille moyenne d'où s'élevait vers ses pectoraux, pour s'y épanouir en palmier, une ligne de poils blonds assez courts. J'ai fermé la porte. J'ai retiré mon peignoir. J'ai embrassé l'allongé sur la poitrine, dans le cou, sur la bouche. Je me préparais à m'étendre sur lui. Mais je l'étais déjà presque lorsqu'il m'a regardé d'un air interrogateur puis s'est levé, de sorte que nos positions ont été inversées. L'étroitesse du lit rendait certes difficile que nous y fussions tous les deux côte à côte, mais de toute façon il ne semblait pas y tenir, intéressé plutôt par des contacts beaucoup plus localisés, ponctuels.

Debout, donc, et moi étendu, il a commencé à me branler, puis il a passé sa main entre mes fesses, où il a entrepris d'introduire un doigt. J'ai commencé de même à lui caresser le cul, et pour me faciliter les choses il l'a tourné dans ma direction. Ses fesses étaient bronzées, comme le reste de son corps, petites mais rebondies et assez musclées, couvertes de courts poils blonds ; l'orifice était assez large et je n'ai pas eu de difficulté à y introduire un doigt, et bientôt deux. Cela paraissait lui plaire. Il se penchait en avant, creusait les reins et me branlait, ayant abandonné mon cul.

Toujours allongé, j'ai attiré ses fesses plus près de mon visage, et j'en ai approché ma bouche. Ma langue a passé d'abord sur l'une d'elle, et elle a glissé vers la fente, moite

et qu'il rendait plus facile d'accès de ses deux mains. J'étais à moitié renversé, la tête plus basse que les épaules, hors du lit. Aussi me suis-je levé. Lui s'est penché vers la cloison qui faisait face à la porte, perpendiculairement au lit, et il s'y est appuyé des coudes, ou bien des mains à la petite table de chevet. Je me suis agenouillé derrière lui et de nouveau lui ai léché le cul. C'est moi, cette fois, qui lui écartait les fesses pour que ma langue puisse aller aussi avant que possible. Mais lui faisait d'autres efforts. De plus en plus penché sur la petite table, il creusait les reins et reculait son cul autant que faire se pouvait contre mon visage, en lui imposant, par une oscillation des genoux, un lent mouvement circulaire.

Ma salive avait alors rejoint un autre liquide, certainement du foutre. Il avait dû se faire enculer plus tôt. Cette idée m'excitait, et d'avalier entre ses fesses dorées la semence d'un autre. La pensée que cet autre, sans doute, était ce garçon brun dont j'ai déjà parlé, que je connais de vue et qui ne m'émeut nullement, m'a refroidi un instant, mais je ne m'y suis pas attardé. De toute façon, le petit blond, debout devant moi, s'était saisi d'office, sur la table où je l'avais posé, de mon flacon de poppers, il l'avait débouché et il était en train de le respirer. L'effet ne s'en est pas fait attendre sur lui, ni sur moi auquel il l'avait aussitôt passé. Toute la partie inférieure de mon visage était enfouie entre ses fesses, baignant dans la sueur, la salive et le foutre. Lui ne cessait d'onduler le bassin pour me permettre de m'enfoncer plus loin. Maintenant, frénétique, il répétait « Oui, oh oui, encore, vas-y ! » et, il me semble, mais cela paraît un peu improbable, « suce-moi, suce-moi ! ». J'étais, moi, tout à fait bandé, je le constatais en me branlant un peu, toujours accroupi. J'ai mis encore de la salive sur les doigts de ma main droite, et je les ai introduits dans son cul, plus loin que ma langue ne pouvait aller. Ils y pénétraient sans difficulté, un, et puis deux, et puis trois, et

peut-être aurais-je pu en introduire cinq et la main tout entière jusqu'au poignet, mais j'ai préféré alors me relever et les remplacer par mon sexe.

Ainsi ai-je enculé le petit blond un moment durant, l'un et l'autre debout, lui penché en avant, d'une main s'appuyant à la cloison ou à la table et de l'autre se branlant, moi lui caressant le torse ou bien m'accrochant à ses épaules, mes bras sous les siens, quand je m'enfonçais au plus profond entre ses fesses. J'ai mis un pied sur le lit, qui était immédiatement à ma droite. De nouveau, nous nous sommes passés le flacon de poppers. Je lui mordillais le dos. Il grommelait de façon peu compréhensible, quoique surnageassent dans son monologue de classiques « oh, c'est bon, ouais, vas-y, fonce, défonce-moi ! ». J'étais au bord de jouir, et cela s'entendait, mais il m'a retenu : « non, non, ne jouis pas, attends ! ». J'aurais sans doute dû passer outre, parce qu'ensuite j'ai commencé à débander progressivement, jusqu'à ce que mon sexe, accidentellement, soit sorti de son cul. Je me suis alors derechef accroupi derrière lui et derechef j'ai enfoncé ma langue entre ses fesses, tout en me branlant. Lui se branlait aussi, tout à fait bandé. Il continuait à parler plus ou moins distinctement, mais j'entendais clairement, cette fois, le traditionnel « bouffe-moi le cul, oui, vas-y, bouffe ! ». Mes efforts pour rebander étaient vains.

C'est pourquoi j'ai décidé de changer de position. J'ai fait asseoir le blond sur le lit et s'y étendre à moitié, en travers, les épaules et la nuque contre la cloison, les pieds ballants et les fesses exactement au rebord du matelas recouvert de faux cuir. J'étais à genoux, mais, quoique le visage entre ses fesses, je pouvais maintenant le voir de face, par-dessus ses couilles, son ventre, sa poitrine. Son expression, à vrai dire, était un peu défaite : la bouche ouverte, les yeux mi-clos, il se branlait énergiquement. Mais il voulait que je l'encule à nouveau. Au lieu de quoi je me suis levé, j'ai soulevé ses

fesses que j'ai maintenues des avant-bras beaucoup plus haut que ses épaules, et j'ai continué à les lécher, sans quitter ses yeux du regard. Cependant il touchait ma verge, qui était loin d'être dure, et dès que j'ai rabaissé son cul il a voulu la faire entrer en lui. Le passage était tellement lubrifié qu'il y est parvenu, malgré la mollesse de mon sexe, dont il semblait ne pas vouloir s'apercevoir. Il n'empêche que je ne pouvais pas faire grand-chose, et ses encouragements étaient de peu d'effets, parce que si j'avais trop bougé je serais, en reculant, immédiatement sorti de lui. J'étais tout à fait incapable de bander. Pourtant, ce garçon, physiquement, m'excitait beaucoup. Il était tout à fait « mon genre », et d'ailleurs objectivement joli. Mais j'avais joui deux fois dans l'heure écoulée, et plusieurs fois la nuit précédente. Surtout, son comportement m'agaçait. Sa pratique sexuelle était beaucoup trop ponctualiste pour mon goût. Il voulait se faire enculer, c'était très exactement tout. S'embrasser, les caresses, lui semblaient d'inutiles ajouts, voire de fastidieuses diversions. J'ai passé la langue sur ses pectoraux, mais ça ne paraissait lui faire ni chaud ni froid. Ses désirs étaient très localisés.

Cela dit, toutes mes tentatives de théorisation de mes débandades échouent toujours, parce que je pourrais songer, chaque fois, à de nombreux exemples de fonctionnement parfait, de ma part, en des circonstances tout à fait semblables à celles que j'envisage. Je ne puis donc que faire état de préférences, pour des étreintes totales, donc, qui intéressent tout le corps, plutôt que pour des contacts précis, localisés.

Et puis ce blond n'était pas très sympathique. Je ne ressentais rien à son égard de cette connivence inouïe, d'autant plus intense qu'elle est plus abrupte et plus brève, que peut donner le plaisir partagé.

Pour comble nous parvenait, à travers la cloison, le bruit

d'une conversation très animée entre six ou sept folles déchaînées, commentant le passage du couloir, le mouvement des cabines et ce qu'elles imaginaient s'y dérouler, avec ces expressions, ces intonations toujours semblables des folles à travers le monde, ces rires pareils aux mêmes endroits. Je m'en suis servi pour tenter d'excuser mes défaillances, que certain récit intérieur ne parvenait pas à surmonter. Mais mon partenaire était tellement concentré sur son propre plaisir que mon état lui était assez indifférent. En fait son excitation allait croissant. Il ne paraissait pas sentir que mon sexe, toujours enfoncé entre ses fesses, était totalement flasque. Le mouvement de mes reins semblait lui suffire. Il se branlait de plus en plus vite, et son foutre s'est répandu sur les poils blonds de son ventre plat.

Presque aussitôt après, j'ai glissé hors de lui. Il s'est levé, je me suis allongé sur le lit à sa place. Il a remis sa serviette autour de sa taille, il m'a dit qu'il allait prendre une douche, il m'a touché le torse en souriant plus ou moins et il est sorti.

[*Jamais revu.*]

XXI. Philippe des Hôpitaux,
jeudi 25 mai 1978.

[*Récit transcrit le vendredi 5 mars 1982.*] Toujours au Continental-Opéra, le même jour, très tard : je faisais une dernière exploration avant de quitter les lieux, du côté des nouvelles cabines. Au sein d'un petit groupe pressé à l'extrémité d'un couloir, chacun se regardait en silence, mais personne ne faisait rien. Parmi ces corps concentrés je l'ai remarqué, lui, immédiatement, et je crois d'ailleurs que je l'avais déjà aperçu plus tôt. Mais aux moments de grande affluence il ne m'avait pas particulièrement retenu, je l'avoue, tandis qu'il était maintenant, à cette heure avancée, le seul des quelques attardés qui fût, de mon point de vue, envisageable.

C'était un petit brun moustachu aux cheveux lisses, une raie sur le côté, le nez aquilin, un peu trop maigre, le teint pâle, les joues creuses.

J'ai dépassé tant bien que mal le petit groupe, assez serré malgré son inaction, où il figurait, je me suis arrêté un instant près de lui puis me suis installé, à peine au-delà, à la porte ouverte d'une cabine, d'ailleurs occupée. Lui s'est rapproché jusqu'à se tenir exactement en face de moi, à portée

de bras, mais il ne me regardait en aucune façon, le visage tourné même d'un autre côté. Tant pis : il ne me plaisait pas au point de m'intimider, et comme il m'eût été indifférent d'échouer, je n'avais aucune hésitation à tenter. J'ai donc posé une main sur sa hanche, sur son ventre peut-être, et lui m'a aussitôt touché. Nous nous sommes donc rapprochés encore l'un de l'autre, et isolés du petit groupe, qui nous observait. Nous bandions tous les deux, l'un contre l'autre. Je l'ai serré dans mes bras, et embrassé dans le cou. Puis nous nous sommes embrassés sur la bouche. Mais presque immédiatement s'est ouverte, juste en face de celle que nous flanquions, la porte d'une cabine qu'ont quittée ses deux occupants. Nous y sommes entrés. Nous avons arrangé les deux lits de façon qu'ils soient côte-à-côte, en fassent un plus large, et qui bloque la porte. Nous nous sommes déshabillés. Comme j'écris ceci plus d'un mois après les faits [*et moi le réécris près de quatre ans après eux*], je ne me souviens plus de ce que nous portions ; mais ce ne pouvait être que l'une des deux tenues qu'on rencontre au sauna, le peignoir ou la serviette autour des reins (il arrive que certains clients arborent un slip ou un maillot de bain, mais c'est rare et considéré comme une rupture assez mal venue du code, agressif puritanisme ou témoignage qu'on a quelque chose à cacher). Nous nous sommes allongés côte à côte, puis serrés l'un contre l'autre, moi sur lui, et embrassés. Je n'avais pas de particulière envie de l'enculer, d'ailleurs je n'en aurais sans doute pas eu l'énergie, et je ne tenais pas du tout à ce qu'il m'encule, il ne m'excitait pas assez et d'ailleurs il ne semblait pas y penser. A vrai dire, je ne me souviens plus très bien de ce que nous avons fait, rien que de très simple je crois. Un retournement est survenu, c'est moi qui alors étais sur le dos et lui allongé sur moi, nos sexes l'un contre l'autre ; et il a joui dans cette position, et moi aussi deux ou trois minutes après lui, mes jambes entourant les siennes.

Le réalisme d'un récit, après tout, plutôt que dans une absolue fidélité aux faits, est dans le respect ou du moins l'expression des défaillances de la mémoire, des états d'esprit du narrateur, pourquoi pas, et des circonstances de son travail. Aujourd'hui, un mois plus tard, je ne me rappelle pas très précisément cet épisode, qui n'avait rien de saillant. D'autre part je suis énervé, de mauvaise humeur (pour des raisons qui n'ont rien à voir avec ma tâche mais peut-être influent sur elle), et impatient de faire avancer cette chronique, où j'ai pris un considérable retard. Je ne puis donc garantir la précise exactitude des paroles ni des gestes. [A fortiori, *moi non plus, qui tente de démêler ces lignes quarante-cinq mois après qu'elles ont été très hâtivement tracées et qui lutte, parce que j'ai dû me lever aux aurores aujourd'hui pour entretenir de mes Notes achriennes les représentants de la maison Hachette, contre une formidable envie de dormir : l'évocation griffonnée de ce trick passablement fade ne m'est, en ce combat, d'aucun secours.*]

[*Interruption ici : j'avais renoncé à soutenir ma résistance désespérée au sommeil, j'avais décroché mon téléphone et je m'étais endormi sur mon lit. Là-dessus arrivent ma sœur et ma nièce, pas vues depuis plus d'un an. Ma vie, dans ma famille, doit vraiment passer pour le comble de l'oisiveté parce que, me téléphone-t-on à dix heures et demie du matin, on me réveille et voilà que si par extraordinaire on me rend visite à l'improviste, au milieu de l'après-midi, je fais la sieste...*]

Nous étions sans doute allongés côte à côte, nos corps légèrement divergents, ma tête sur son épaule, ou l'inverse. Je me suis inquiété de l'heure, parce que l'établissement ferme à deux heures du matin et que je voulais prendre une douche avant de le quitter, et avoir le temps de sécher un peu. Philippe m'a dit qu'il devait être une heure vingt, peut-être une heure et demie. Si l'échange de nos prénoms avait été nos premières paroles, je ne m'en souviens pas.

Peut-être. Il m'aurait alors demandé le mien. J'ai parlé de la douche, mais ajouté que je n'avais pas le courage de bouger :

— En plus je viens de me rappeler que j'étais à bicyclette. Ça, ça va être très dur, de rentrer chez moi à bicyclette. J'ai l'impression que je tiens à peine debout.

— Tu travailles demain ?

— Oui, mais je n'ai pas besoin de me lever tôt. Et toi ?

— Moi je ne travaille pas demain. Je n'ai pas non plus travaillé aujourd'hui.

— C'est la bonne vie.

— Oui, mais je travaille samedi, et aussi dimanche.

— Ah ça c'est emmerdant. Toutes les semaines ?

— Non, une semaine sur deux.

J'ai pensé alors qu'il était sans doute garçon de café, ou bien serveur dans un restaurant, et j'allais me contenter de cette supposition lorsque j'ai songé à *Tricks* et me suis dit que j'avais un devoir de curiosité plus poussée, et de vérification. En fait il était infirmier dans un hôpital.

— Lequel ?

— La Salpêtrière.

— Ah oui ?

— Pourquoi, tu connais ?

— Pas très bien. Je ne connais que la chapelle. On y donnait des représentations, à un moment, il me semble.

— Oui, c'est vrai.

— C'est très loin, non ?

— Non, pas tellement.

— Tu habites de ce côté-là ?

— Non, j'habite dans le X^e. Mais j'y vais en voiture, très tôt le matin, ça va assez vite.

Nous sommes sortis ensemble et nous sommes dirigés vers les douches, lui vers l'une des cabines où il n'y en a qu'une, moi vers la pièce où s'en trouvent quatre ou cinq. Nous

nous sommes retrouvés en les quittant, et nous sommes repartis du côté d'où nous étions venus. Mais j'allais vers les vestiaires et nous nous sommes séparés à l'angle de deux couloirs, sur un au revoir, en souriant.

[Jamais revu.]

XXII. Irwing Karstein,
vendredi 26 mai 1978.

[*Récit transcrit le samedi 6 mars 1982.*] J'ai éprouvé la tentation de ne pas relater cet épisode-ci, qui ne m'a pas laissé un très bon souvenir, sous prétexte que je connaissais déjà cet Irwing K. et que donc il ne tombait pas, à proprement parler, dans la catégorie *tricks*. Mais l'excuse est légère, puisque nos relations antérieures avaient été aussi minces que possible et que j'ai mis un long moment à le reconnaître. Donc, Irwing K. constitue bien un *trick*. Deux épisodes ultérieurs, que j'aurais, au contraire, eu plaisir à raconter, ne sauraient, si je m'en tiens aux mêmes critères, prendre place ici, leurs protagonistes n'étant pas des *tricks*, l'un pas excès, car je le connaissais bien, lui, même si je le croyais mort, l'autre par défaut car nos ébats, quoique très bien engagés, n'ont pas, par l'effet d'une malheureuse interruption, trouvé leur dénouement. (Peut-être les ferai-je malgré tout figurer dans ces pages, mais en sus, et en dehors de la numérotation à laquelle je me suis jusqu'à présent tenu.)

Pour en revenir à Irwing K., je l'ai d'abord aperçu au Manhattan : plus de trente ans, sans doute, en grande partie chauve, barbu, très juif de type, lunetté, il portait un débar-

deur bleu marine qui dégageait largement le haut de son torse et de son dos, ainsi que ses épaules, tout cela couvert de longs poils noirs. On aura remarqué, peut-être, de la part du narrateur, ici, une certaine fixation érotique sur les poils. Mais je me souviens m'être fait la réflexion, à voir cet inconnu traverser le Manhattan que, *too much being too much*, cette tenue n'était pas forcément l'idéal, dans son cas, que je le trouvais même un peu ridicule et qu'en tout cas il ne me plaisait pas.

Une heure plus tard, j'étais dans les jardins, derrière Notre-Dame, et plus précisément dans les fourrés. Il y avait là beaucoup de monde, mais personne qui m'intéressât. J'avais pourtant grande envie de quelque activité. Or, quittant les buissons, j'ai observé le barbu du Manhattan qui pénétrait dans le square. Il portait maintenant, sur son débardeur, un beau vieux blouson de cuir. Je me suis dit que certes il n'était pas très beau mais qu'il pouvait être excitant, là, entre les feuillages, où donc je me suis replié. Il ne m'a pas suivi. Néanmoins je l'y ai croisé, une ou deux minutes plus tard. Il y était entré par un autre côté. Il s'est retourné sur moi. Je me suis arrêté. Il s'est approché de moi, mais ce faisant il a glissé dans une flaque de boue. Je l'ai retenu, des deux mains à ses côtes, avant qu'il ne tombe. Il m'a souri et il m'a dit quelque chose sur la difficulté du terrain, avec un assez fort accent étranger. Je lui ai demandé s'il était Américain, il a acquiescé et m'a demandé si je parlais anglais. Nous étions debout l'un contre l'autre. J'avais passé la main sous son blouson, je lui caressais la poitrine par l'échancrure très large de son T-shirt, je touchais sa braguette. Il semblait vouloir m'embrasser, mais je n'y tenais pas. Les détails ne sont plus très clairs dans mon esprit, sinon que son approche était beaucoup plus personnalisée, « socialisée » que la mienne et que l'eussent souhaité mes dispositions de l'heure.

J'ai dégagé son débardeur de sa ceinture et l'ai relevé le long de son torse. Son ventre était tapissé de longs poils noirs, soyeux. Je me suis serré davantage contre lui et lui ai léché le sein gauche. Cela semblait lui plaire. Il a déboutonné ma chemise et m'a aussi caressé et léché la poitrine. Il a également déboutonné ma braguette, et moi la sienne. Nous nous branlions réciproquement. Mais nous étions dans un endroit particulièrement incommode, resserré et glissant, entre des buissons rêches, peu flexibles, et la flaque de boue dont nous ne cessions de nous rapprocher, et dont il était d'autant plus difficile de se tenir à l'écart qu'un petit groupe s'était constitué autour de nous qui nous pressait et qui empiétait encore sur l'espace restreint dont nous disposions. J'ai tiré prétexte de ces circonstances peu favorables pour rejoindre l'allée. Cet Américain, décidément, ne m'excitait guère et son comportement n'était pas celui qui m'aurait plu de sa part et à ce moment précis. Mais il est sorti des fourrés en même temps que moi, et avec moi :

— C'est difficile, hein, avec cette boue, et tous ces gens.

— Oui, c'est un peu acrobatique.

— C'est dommage. J'aimerais bien faire des trucs avec toi. Je trouve que tu es très sexy.

(Sourire.)

— ... Non, c'est vrai, tu fais de la gymnastique ? Ton corps est tellement bien, tes pectoraux, tout ça...

— Tu te fous de moi ?

— Non, vraiment, tu ne fais rien du tout ? Ça m'étonne. Et bien alors c'est que ton corps est naturellement musclé.

— Ça alors, personne ne m'a jamais aimé pour mes muscles !

— Pourtant, je t'assure, là, sur la poitrine, ils sont vraiment bien.

— C'est bizarre, personne ne m'a jamais dit ça, dans ma vie, sauf hier, pour la première fois.

— Tu vois...

— Je suis très flatté, mais enfin pas vraiment convaincu...

— Tu parles vraiment bien anglais. Où est-ce que tu as appris ?

— J'étais étudiant en Angleterre, et puis je vais assez souvent aux États-Unis.

— Ah oui, où ?

— Oh, à New York, surtout. J'y étais cet hiver, au moment de Noël. Mais toi tu parles plutôt bien français, tu viens souvent ?

— Non, je n'étais pas venu depuis longtemps, mais ça me revient, après quelques jours.

— Tu es chez des amis ?

— Non, je suis dans un petit hôtel, près d'ici. Et toi, où est-ce que tu habites ?

— Rue du Bac.

— Ah oui, je connais, je suis passé de ce côté-là, aujourd'hui. Je cherchais un magasin de poupées, tu sais, un magasin où ils ont de très belles poupées anciennes, tu vois ce que je veux dire ?

— Oui, peut-être, je ne suis pas sûr. Je connais des gens qui font ça, qui s'occupent de poupées anciennes, mais eux ils ont un stand aux Puces, ce ne doit pas être les mêmes.

— Non, là c'est un magasin qui est rue de Léchau.

— Rue de l'Échau ? Qu'est-ce que c'est que ça ? Tu es sûr que ce n'est pas rue de l'Échaudé ?

— Non, non, je ne crois pas, rue de Léchau, de la Chaux, de Léchar, quelque chose comme ça, c'est vers Saint-Germain-des-Prés.

— Non, je ne connais pas, je connais la rue de l'Échaudé, et encore je ne sais jamais où elle est. Il y a toutes sortes de petites rues vers Saint-Germain que je confonds toujours, la rue de l'Échaudé, la rue des Ciseaux, la rue du Sabot, etc.

— L'homme qui s'occupe de ça s'appelle Renaud.

— Tiens, moi aussi je m'appelle Renaud. Mais c'est mon prénom.

— Renaud ?

— Oui, et toi ?

— Moi je m'appelle Irwing.

— Irwing ? Irwing... Bon Dieu, Irwing ! Tu habites New York, n'est-ce pas ?

— Oui ?

— Est-ce que tu vas quelquefois dans cette librairie qui fait l'angle de Christopher St. et de Hudson St. ?

— Ah oui, ça m'arrive, c'est vraiment l'endroit le plus [*Il me semble lire bas. Il aurait donc dit lowliest. C'est possible...*]

— Je t'ai rencontré là, l'année dernière, en décembre.

— Ah oui, quand tu m'as dit que tu t'appelais Renaud, ça m'a rappelé quelque chose...

— Tu m'as donné ton numéro de téléphone, je partais pour la côte Ouest, et pour Washington. Quand je suis repassé à New York, en janvier, j'ai voulu t'appeler, impossible de retrouver le papier. Je me souviens, j'ai fait toute sorte d'efforts pour remettre la main dessus, j'ai téléphoné à Washington chez les amis chez qui j'avais été pour leur demander de regarder partout, sous les meubles, partout, pour qu'ils me disent ce numéro. Je déteste ça, les gens qui disent qu'ils appelleront et qui n'appellent pas, je ne fais jamais ça, je me suis donné un mal fou pour retrouver ce numéro, rien à faire. J'ai aussi cherché dans l'annuaire, il me semblait me souvenir vaguement de ton nom de famille, Krammer, Kramler, Kramlein, impossible.

— Karstein. Oui, oui, je me souviens très bien, tu as un amant, hein, tu vis avec quelqu'un, je me souviens toujours de ces choses-là. Tu vis toujours avec lui ?

— Oui, mais il est en Suisse ces jours-ci.

— Ça c'est vraiment extraordinaire, de se retrouver comme ça. Je ne te reconnaissais pas, bien sûr, dans ces buissons.

— Moi je t'avais vu à la lumière, enfin, relativement, tout à l'heure, au Manhattan, mais je ne t'ai pas reconnu non plus. D'ailleurs, à New York, dans la librairie de Hudson Street, tu portais un chapeau.

— Ah oui, c'est possible, je porte souvent des chapeaux. Mais si tu m'as vu au Manhattan, même si tu ne me reconnaissais pas, tu aurais pu venir me parler...

— Oh, tu avais l'air très occupé, je t'ai seulement vu passer.

— Je ne t'ai pas vu. Si je t'avais vu, je serais venu vers toi. Je trouve que tu es tellement sexy. Tu as un corps tellement bien. J'aimerais beaucoup faire l'amour avec toi.

— Ça doit pouvoir s'arranger ! Tu veux venir chez moi ?

— Bien sûr !

— O.K. Allons-y, alors.

J'avais donc changé d'avis, d'une part parce que son excitation était contagieuse et que j'étais flatté de son insistance et de ses compliments, d'autre part parce que ça m'amusaient de compléter une histoire interrompue dix-huit mois plus tôt. Dans la librairie de Hudson Street, nous n'avions pas fait grand-chose ensemble : seulement, vers le fond, entre les petites cabines [*illisible* : obscures ?] où l'on peut voir, pour un *quarter*, des séquences de films pornographiques, nous nous étions embrassés, je pense. Il ne portait rien, ce jour-là, sous son blouson de cuir complètement ouvert, et j'avais été excité par son torse nu, assez large, dont les poils noirs rejoignaient sans interruption ceux de sa barbe, et peut-être même par ce chapeau qu'il n'avait pas quitté et qui m'avait fait penser, à juste titre, qu'il devait être en grande partie chauve. J'avais fait part de cette rencontre à Tony, je lui avais dit qu'il s'agissait de quelqu'un que j'avais mal vu, qui n'était sans doute pas très beau mais plutôt sexy et qu'il pouvait être amusant de l'appeler, ce que je n'avais pas pu faire, et de le rencontrer.

Nous sommes partis, marchant le long de Notre-Dame.

— Je ne sais pas si je vais arriver chez toi, je suis absolument crevé, j'ai fait tellement de choses aujourd'hui, je suis allé aux Puces, au Louvre, dans des magasins, il me semble que j'ai fait vingt kilomètres à pied. Tu sais, je me lève tard, alors je me dis que c'est idiot, qu'il y a tellement de choses à voir, à faire, je cours toute la journée. Quand j'étais à Paris, la première fois, j'étais étudiant, j'habitais dans une famille, à Vincennes, ils étaient très gentils mais ils passaient leur temps à organiser des choses pour moi, des visites, des trucs comme ça, je n'avais jamais un moment à moi. Pourtant j'aime marcher au hasard, tu sais, voir les gens, les choses, pas nécessairement des machins touristiques. A l'époque, je ne savais même pas que j'étais *gay*, ce n'était pas pour draguer que j'aurais voulu être seul, non, seulement pour me promener, tu comprends, pour voir la ville à ma façon. C'est tellement bien en ce moment, il a fait très beau pendant toute une semaine, jusqu'à hier, c'était merveilleux. Les gens disent toujours, partout, que les Français, spécialement les Parisiens, sont désagréables, moi je trouve tout le monde très gentil. Dans les magasins, par exemple. Rien que d'aller acheter son pain, une baguette toute chaude, la sentir, c'est un plaisir. J'entre chez les fruitiers pour acheter trois cerises, une pomme, n'importe quoi, et tout le monde est aimable, sourit. Je n'avais pas du tout connu Paris comme ça, l'autre fois. Et puis j'ai rencontré un garçon très gentil, il habite une chambre de bonne, tu sais, au septième étage, sous les toits, on voyait des toits et des toits, il y avait des géraniums à la fenêtre, on s'est levé très tard, il m'a fait à déjeuner, il avait des choses dans des bocaux de verre, des plats cuisinés que sa mère lui envoie de province, des choses extraordinaires, des cassoulets, des pruneaux d'Agen, vraiment fantastiques...

— Quelqu'un que tu avais rencontré au Manhattan ?

— Oui.

— Je le connais peut-être.

— Il s'appelle Jean-Pierre.

— Jean-Pierre... Je ne sais pas, je connais un tas de Jean-Pierre.

— Jean-Pierre Duret, ou Dury, ou Duruy, je ne me souviens plus, il m'a donné son adresse pour que je lui écrive quand il sera rentré, il est parti en vacances.

— Où est-ce qu'il habite ?

— Dans le IX^e.

— Non, ça ne me dit rien. Je le connais peut-être de vue, mais c'est tout.

— Tout le monde se connaît, à Paris ?

— Oui, pas mal, beaucoup plus qu'à New York en tout cas. C'est plus petit. C'est l'inconvénient du Manhattan, quand tu y vas assez souvent, toutes les combinaisons possibles ont été épuisées. Alors quand il y a quelqu'un de nouveau, un touriste, ou un garçon qui arrive de province, tout le monde lui saute dessus.

— Tu y vas souvent ?

— Ça dépend, par périodes. Cet hiver, j'y suis allé beaucoup, oui. J'aime bien cet endroit, ils sont plutôt gentils, ils ne sont vraiment pas emmerdants en tout cas. Moi je n'ai jamais un sou, eh bien ils ne m'ont jamais embêté, pas une seule fois, pour que j'achète quelque chose. Tandis qu'au Sept, par exemple, c'est une espèce de safari, moi j'essaie toujours d'éviter les garçons, d'autant plus que c'est très cher, c'est épuisant. Et puis le Manhattan c'est pas très loin de chez moi, je peux y aller à pied... Oh merde !

— Quoi ?

— Merde ! J'ai oublié ma bicyclette. J'étais à bicyclette, je l'ai oubliée, là-bas, au jardin !

— Elle est attachée ?

— Oui, elle est attachée à un poteau, mais je ne peux pas la laisser là, il faut que j'aille la chercher.

Nous étions arrivés en bas du boulevard Saint-Michel, à l'angle du pont, en face de la statue de l'Archange.

— Écoute, tu n'as qu'à continuer, tu longes la Seine, sur le trottoir de droite, je vais la chercher, je te rejoins.

— Tu ne vas pas m'abandonner ?

— Bien sûr que non !

Je suis reparti vers Notre-Dame et le square Jean-XXIII. Lorsque je suis revenu, j'ai trouvé Irwing assis sur la murette du Pont-Neuf.

— Je n'avais pas la force d'aller plus loin.

— Tu es vraiment fatigué à ce point ?

— Oui, je tiens à peine sur mes pieds.

— J'ai une très mauvaise nouvelle pour toi : j'habite au sixième étage et il n'y a pas d'ascenseur...

— Oh, non...

Pendant tout le chemin il s'est inquiété de la distance qui restait à parcourir. Nous parlions beaucoup moins. J'ai appris qu'il travaillait pour une agence d'organisation de spectacles. Régine Crespin faisait partie de ses clients. Il voulait savoir ce que je pensais d'elle.

Lorsque nous sommes arrivés ici il est allé directement sur le balcon. Il trouvait merveilleux qu'on ait un balcon à Paris. Je n'avais à lui offrir que de l'eau de Perrier, nous en avons bu chacun un verre. Puis je lui ai proposé de nous coucher, sans jeux préalables puisque nous étions tous les deux très fatigués. Il a accepté. Je suis allé pisser et me laver les dents. Quand je suis revenu il était nu. Nous nous sommes mis dans le lit. Nous étions alors l'un contre l'autre, moi sur lui ou tous les deux sur le côté, mais jamais dans des positions très confortables ou excitantes. Chaque fois que j'étais bien, il bougeait. Pourtant, nous aimions tous les deux nous froter l'un contre l'autre [*Gore Vidal, dans une critique, publiée par The Nation, de la version américaine de Tricks, écrit, avec un peu de condescendance sur ce point, m'a-t-il semblé, et en français dans le texte : « Frottage*

flows »]. Je lui ai proposé des poppers. Il a accepté, mais sans enthousiasme, et ils n'ont pas semblé faire sur lui beaucoup d'effet. Ils m'ont incité à le lécher, à faire passer ma langue dans la forêt de poils de son torse, et à prendre son sexe dans ma bouche. Il a fait ensuite la même chose pour moi. J'ai passé ma verge sous ses couilles, et tenté de soulever ses cuisses, mais il ne donnait aucun encouragement à cette manœuvre. De son côté, il me malaxait les fesses avec insistance. Par la suite, ni lui ni moi ne bandions très bien. J'ai repris des poppers, mais lui les a refusés. Un moment après, nous nous sommes à moitié assoupis, et progressivement immobilisés. Peut-être même avons-nous dormi cinq minutes. Puis il a dit :

— Je regrette beaucoup d'être tellement fatigué juste ce soir. J'aimerais beaucoup faire très bien l'amour avec toi, baiser et tout...

— Oui ça serait bien.

— Tu aimes baiser ?

— Bien sûr.

— Plutôt baiser ou être baisé ?

— Plutôt baiser.

— Hmm... moi aussi.

— Oh, je suis plutôt accommodant, je n'aime pas les spécialistes.

Après cet échange il s'est endormi, et moi aussi, je crois, pour un moment. Il devait être à peu près quatre heures du matin. Mais à sept j'étais tout à fait réveillé, et sans espoir de retrouver le sommeil. L'idée m'est venu que Tony, qui aurait dû téléphoner la veille et qui ne l'avait pas fait, pourrait bien rentrer d'un instant à l'autre, et que s'il y a quelque chose de plus embêtant que d'être surpris avec un amant, c'est bien d'être surpris avec un amant qui ne vous plaît que très médiocrement, qui n'a partagé avec vous que des plaisirs plutôt minces et dont vraiment il n'y a pas à se

vanter. Et cet Irwing, décidément, était assez peu séduisant. En plus il ronflait. Je suis allé m'étendre sur le petit lit, dans l'autre pièce, non sans fermer la porte entre nous, mais même ainsi je n'arrivais pas à dormir. J'y ai renoncé. Je me suis levé, j'ai fait du thé, j'ai pris un bain, je me suis habillé, je suis sorti, je suis allé à la blanchisserie dès son ouverture et j'ai passé la matinée à travailler, corrigeant la frappe de *Travers*. J'étais de plus en plus nerveux à l'idée que Tony allait rentrer, mais je n'osais tout de même pas réveiller mon hôte. Vers onze heures, je suis allé chercher quelque chose dans la chambre. Irwing a ouvert un œil, il m'a demandé l'heure et il a décidé qu'il était temps qu'il se lève. Il voulait aller aux Puces. J'avais acheté pour lui, plus tôt, des croissants et je lui ai préparé du thé. Il a passé son pantalon, mais pas sa chemise. Dans la lumière du matin, ce torse couvert de poils, comme ce dos, comme ces épaules, n'exerçaient plus sur moi la moindre attirance, au contraire. J'étais impatient que le visiteur s'habille, qu'il s'en aille. Je lui ai néanmoins proposé de prendre un bain, ou une douche, mais il préférait, heureusement, rentrer à son hôtel pour se changer. Il m'a demandé avec insistance quand je viendrai à New York, et de l'appeler alors, répétant qu'il voulait faire une autre fois l'amour avec moi, beaucoup mieux, alors qu'il serait plus en forme. Il m'a demandé aussi mon adresse, que je lui ai donnée, et il m'a offert une de ses cartes de visite, en me recommandant d'utiliser plutôt son numéro personnel que celui de l'agence. [*Cet après-midi, j'ai appelé mon ami Valerio à Florence, à la boutique où il travaille. J'avais reçu ce matin une lettre de lui, où il me disait être très déprimé, au milieu des pires difficultés économiques et professionnelles, habiter un cagibi sans eau chaude dans un hôtel de quatrième ordre, avoir besoin de réconfort et désirer que je lui téléphone. Après une bordée d'injures en italien, une femme odieuse m'a raccroché au nez.*] Il devait quitter Paris le surlendemain, et il n'a pas été question que nous nous revoyions d'ici là. Je lui avais dit d'ailleurs que je partais

moi-même le lendemain pour le Midi. Nous nous sommes dit au revoir très aimablement.

[Jamais eu de nouvelles de lui. Ce trick semblerait bien n'en être pas un, à observer la règle posée dans l'avertissement à ce livre, savoir qu'il faut, pour qu'il y ait trick, du foutre. Mais peut-être ne doit-elle s'appliquer qu'aux ébats rapides de buissons ou de salles obscures, et non aux cas de lit partagé.]

XXIII. L'ami de Franz,
mardi 30 mai 1978.

C'était au début d'un après-midi ensoleillé, sur les rochers du bord de mer, entre Cannes et Golfe-Juan. On les atteint, de la route, en enjambant une murette de ciment, en face d'une grande station-service, et en traversant la voie ferrée.

J'étais avec Élisabeth. En sortant de la bande, assez large et épaisse, des buissons qui longent les rails, nous avons aperçu immédiatement, très en contrebas, juste au-dessus des vagues, assez agitées ce jour-là, un homme bronzé, en maillot de bain, et qui d'ailleurs nous regardait. Il pouvait avoir trente-deux ou trente-trois ans. Ses cheveux, châains, étaient très courts, mais séparés sur le côté par une raie très droite, quasi militaire. Sa moustache était beaucoup plus claire qu'eux, presque blonde. Son visage régulier, bien dessiné, énergique, très viril. Ses épaules larges, ses hanches étroites, tout son corps bronzé et musclé. Élisabeth et moi sommes convenus qu'il était vraiment très bien, et nous nous sommes installés à une quinzaine de mètres de lui, un peu plus haut sur le rivage. Nous nous sommes mis en maillot de bain. D'où nous étions, même assis, nous pouvions l'apercevoir de temps en temps, dans une échancrure des rochers. D'ailleurs, il semblait assez intéressé par nous,

et je croisais assez souvent son regard. Mais nous avons constaté qu'il n'était pas seul. Un autre garçon l'accompagnait, que d'abord nous n'avions pas aperçu : moustachu lui aussi, bronzé également, les cheveux plus longs, plus jeune mais trop maigre et beaucoup moins beau.

Élisabeth est allée jeter un coup d'œil à une petite crique de sable blanc qui sépare les rochers où nous nous trouvions de la suite du rivage, plus abrupte et ponctuée de cassines, de blockhaus, de toutes sortes de petites constructions élevées par les Allemands pendant la guerre, et pleines de merde. Moi, je suis remonté vers les buissons. Les deux amis me suivaient des yeux, et particulièrement le plus âgé. Je suis entré parmi les arbustes. Il y avait là un gros garçon d'une vingtaine d'années, très laid, peut-être un peu débile, qui me fixait en jouant avec son sexe et en passant suggestivement sa langue sur ses lèvres. Je lui portais aussi peu d'attention que possible et je continuais à regarder, entre les branches, le baigneur aux cheveux courts. Alors que plus tôt il avait été allongé sur son rocher, il s'était maintenant assis, et tandis qu'il avait été tourné vers la mer, il scrutait maintenant la côte, derrière lui. Nous nous quittions à peine des yeux. Néanmoins, il n'a pas bougé. J'ai pénétré dans une espèce de petit salon de verdure, très propice, n'était que quelqu'un, évidemment, y avait chié, à de furtifs rapports. Mais seul m'y a suivi le gros garçon aux effets de langue, et je l'y ai abandonné. J'ai regagné le point où Élisabeth et moi avons laissé nos affaires. Elle y était aussi revenue, et nous nous sommes mis à lire, elle un traité d'économie politique, et moi *The Wings of the Dove*.

Comme elle était placée un peu plus haut que moi, et tournée vers eux, je lui avais demandé de surveiller les mouvements éventuels de nos voisins. Une demi-heure s'était passée, ou un peu plus, lorsqu'elle m'a signalé qu'ils s'étaient levés et qu'ils se dirigeaient à leur tour vers les

buissons. Dès qu'ils y ont pénétré, je les y ai suivis. Il y avait là déjà quelqu'un, un autre garçon que le gros, beaucoup mieux que lui, mais comme lui tout habillé, avec même une veste de tweed retenue à l'épaule par l'index. Il surveillait la mer, les rochers, les baigneurs et les mouvements du rivage, avec un intérêt difficile à interpréter. Comme je me suis trouvé entre lui et les deux amis, il n'était pas aisé non plus de savoir qui regardait qui, ni pourquoi. Eux paraissaient hésiter, et prétendaient s'intéresser aux arbres, aux feuillages. Ils se sont arrêtés à l'orée du petit salon de verdure, l'ont examiné avec attention, se sont retournés vers moi, ou vers le nouveau venu, et finalement sont montés plus haut, en direction du chemin de fer. Mais le plus beau est redescendu presque aussitôt et cette fois-ci il est entré dans la minuscule clairière, où l'autre l'a suivi. Ils s'y sont mis dans un recoin d'où ils ne pouvaient pas voir le quatrième personnage, ni être vus de lui, ce qui m'a encouragé à leur emboîter le pas.

La première clairière commandait, vers le bas, l'accès d'une seconde, de forme générale et de proportions semblables, mais encore plus réduite, donc mieux protégée des regards, vers laquelle je me suis dirigé. Mais eux ne bougeaient pas. L'un me tournait le dos, et affectait d'être profondément absorbé dans la contemplation de je ne sais quoi, feuille, insecte ou papillon, tandis que l'autre, celui qui me plaisait, me regardait. Puis il a commencé à se caresser le sexe, sous son maillot. Il bandait, ce qui faisait apparaître, sous le nylon bleu clair, un cylindre de taille considérable, et croissante, jusqu'à atteindre les hanches. Je l'ai imité. Puis je suis passé derrière lui. Il s'est rapproché de moi, insensiblement. Mon sexe, tout à fait bandé aussi, était contre sa cuisse. J'ai touché le sien. Il a touché le mien, et l'a sorti de mon maillot. De son autre main, il a saisi le bras de son ami, qui ne nous regardait que de quelques rapides coups d'œil, et il l'a attiré vers nous. L'ami bandait aussi. J'ai

dégagé leur sexe, à tous les deux, de leur maillot, en même temps. Mais l'ami ne faisait rien pour moi, non plus d'ailleurs que pour son ami : il se contentait de se tenir là, hésitant, le regard ailleurs. J'ai fait d'abord quelques efforts pour lui laisser croire que mon intérêt était également réparti, puis j'y ai renoncé. Il nous a alors quittés ; et il est allé se poster à l'entrée de la petite clairière, pour se plonger de nouveau dans une intense contemplation des feuillages. Le plus beau a essayé de le faire revenir, et il l'appelait en criant d'une voix un peu étouffée : « *Franz, komm ! Komm ! Komm, Franz !*, tout en faisant d'une main des gestes pour l'attirer. De son autre main il appuyait aussi fermement qu'il le pouvait sur mon épaule, ou sur ma nuque, pour que je descende le long de son corps jusqu'à son sexe, qui était absolument énorme, mais très beau et très bien proportionné. Je l'embrassai dans le cou, sans susciter de réaction de sa part. Je portai la bouche à sa poitrine, où les poils passaient du châtain au blond selon les oscillations, au gré d'un vent infime, autour de nous, du feuillage qui tamisait la lumière chaude et dorée de l'après-midi. Mais il continuait de peser, plus doucement mais toujours fermement, sur mon cou, pour diriger mes lèvres vers son sexe. Je ne résistai que le temps d'effleurer, de la langue, la ligne blonde qui divisait verticalement son ventre. Puis j'ai pris sa verge dans ma bouche, d'une main jouant avec ses couilles, et de l'autre le branlant. Il continuait d'inciter Franz au retour :

— *Franz, komm, komm !*

Mais Franz restait obstinément à l'entrée de la clairière, la plupart du temps nous tournant le dos et quelquefois nous lançant des regards furtifs. Je ne savais pas s'il avait décidé d'aller monter la garde, pour nous protéger de toute incursion étrangère, ou bien s'il espérait que son ami allait le rejoindre. Celui-ci n'en manifestait aucunement l'intention, mais d'autre part il ne se compromettait guère avec moi. Son sexe était d'un tel volume que je ne pouvais pas le

sucer très longtemps, de crainte de me démettre la mâchoire. Je me suis donc redressé. J'ai voulu de nouveau l'embrasser dans le cou, mais il était raide et immobile comme une statue. Ses pectoraux blonds, bien dessinés et très durs, m'excitaient beaucoup. J'aurais voulu qu'il me serre entre ses bras, et l'entourer des miens. Mais rien de tel. En plus, j'étais défavorisé par la pente du terrain, lui, plus grand, étant placé plus haut que moi.

Il s'est mis à me branler, très énergiquement. D'une main, je le branlais aussi, l'autre sur son épaule, et ma bouche contre sa poitrine. J'étais très excité, je sentais que j'allais jouir, et je n'avais pas très envie de le faire comme cela. J'ai essayé de l'interrompre. Mais il avait décidé, apparemment, de me branler et de me faire jouir, et rien n'aurait pu le faire changer de dessein. J'ai donc éjaculé dans les feuillages, le haut du corps rejeté en arrière, un bras dans son dos et l'autre sur son ventre. Lui a aussitôt tant bien que mal rentré son sexe, toujours parfaitement bandé, dans son maillot de bain, et il est allé rejoindre Franz. Puis ils ont regagné leur rocher.

J'ai quant à moi rejoint Élisabeth, et je lui ai raconté brièvement ce qui s'était passé. Cet Allemand était certes très beau et très excitant, mais passablement décevant à pratiquer. Peut-être, cependant, son comportement découlait-il de sa situation. Il était en effet évident que tout n'allait pas pour le mieux au sein du couple. Nous pouvions assister, d'où nous étions, à une discussion très animée, en contrebas. Franz, d'ailleurs, était en train de se rhabiller, impulsivement. Mais lorsqu'il a été complètement vêtu, au lieu de s'en aller, il est allé s'asseoir sur un autre gros rocher, à quatre ou cinq mètres de son ami, et il a ouvert un large journal allemand derrière lequel il a disparu.

— Ce doit être le tien qui a les clefs de la voiture... a

dit Élisabeth. En tout cas, celui-ci a vraiment l'air furieux. Tu devrais aller lui parler, lui dire que tu n'avais aucune intention de le lui enlever, son mec, ni d'aller t'installer avec lui dans leur petit pavillon de la banlieue de Düsseldorf.

— Ben voyons... Et en allemand, encore, probablement ? Dans l'humeur où ils ont l'air d'être tous les deux, ils vont se mettre d'accord en me tombant dessus. De toute façon, ils n'habitent pas Düsseldorf.

— Comment tu le sais ?

— Ils habitent une toute petite ville. Ils sont trop disproportionnés, trop mal assortis. Dans les grandes villes, il y a toujours une espèce d'équivalence de mérite entre les membres d'un couple, donnant, donnant. Il n'y a que dans les trous, à cause de la pauvreté des choix proposés, que se fabriquent des couples pareils...

— *How fery inderesdink !*

— Oui, c'est bien le cas de le dire...

Nous nous sommes tous replongés dans nos lectures. « *The sense was constant for her that their relation was as if afloat, like some island of the south, in a great warm sea that made, for every conceivable chance, a margin, an outer sphere of general emotion ; and the effect of the occurrence of anything in particular was to make the sea submerge the island, the margin flood the text.* » Je soulignai au crayon certains passages de mon livre. Le soleil était encore haut, loin au-dessus des îles, en face de nous. Il amorçait à peine sa chute, déjà facile à tracer, cependant, vers la pointe escarpée de l'Estérel.

— Il y a une grande villa blanche, un peu plus haut sur la colline, dans notre dos, qui s'appelle la villa Orion, sans doute parce qu'elle est tournée vers l'est, et vers le soleil levant. Ça montre à quel point la bourgeoisie du début du

siècle avait encore, malgré tout, une culture classique aujourd'hui complètement morte...

— Moi je t'aime pour ton côté « vieux con »...

— Oui, j'aurais dû être colonel de cavalerie. J'aurais été très attentif au bonheur de mes sous-officiers, et plus tard, la retraite sonnée, j'aurais écrit à Claude Simon des lettres très « culotte de peau ».

— Pour lui rappeler qu'on parle des jambes du cheval et pas de ses pattes ?

— Exactement.

Franz a dû rester une bonne heure à lire la même page du journal, dont on ne voyait dépasser que ses doigts et ses jambes. Une ou deux fois, j'ai croisé le regard de l'autre, mais très vite. Il ne souriait pas. Finalement, il s'est rhabillé aussi, non sans se battre interminablement avec sa braguette, dont la fermeture à glissière refusait de fonctionner, ce qui a précipité Élisabeth dans un fou rire qu'elle avait beaucoup de mal à dissimuler et qui a donc encore aggravé, sans doute, notre cas. Ils ont rassemblé leurs effets épars sur les rochers. Pour partir et regagner la route, ils devaient passer juste à côté de nous. J'ai levé les yeux de mon livre, mais leur regard à l'un et à l'autre était obstinément tourné dans l'autre direction. Ils ont disparu entre les buissons.

[*Jamais revu.*]

XXIV. Bon jeune homme des remparts,
jeudi 1^{er} juin 1978.

[*Récit transcrit le dimanche 7 mars 1982.*] Je revenais de Nice en voiture et je traversais Antibes en direction du cap, longeant le port. Les remparts s'interrompent, le temps d'une petite place, et abritent des toilettes publiques, qui ouvrent sur un minuscule jardin. J'ai fait le tour de la place. Assis sur un banc qui regarde l'entrée des toilettes, mais qui pourtant n'en est pas le plus proche, se tenait un garçon d'une vingtaine d'années, chemise blanche, pull-over noué autour des épaules, pantalon de velours côtelé et mocassins bordeaux, l'allure d'un jeune bourgeois bien sage. Je me suis garé juste devant lui, je suis descendu de voiture et, sans lui porter particulièrement attention, je suis entré dans la pissotière. Creusée dans le rempart, celle-ci présente d'abord, derrière une plaque de tôle, trois urinoirs côte à côte, puis, à gauche, trois cabinets, dont l'un est perpendiculaire aux deux autres. Dans le petit couloir qui les sépare, deux quinquagénaires étaient engagés dans des activités que je n'ai pas cherché à éclaircir. Je suis entré dans le cabinet le plus isolé, pour y pisser.

En en sortant, j'ai constaté que les deux hommes s'étaient déplacés, et d'ailleurs séparés. Ils regardaient le garçon du

banc, qui était maintenant debout dans le couloir, l'air très embarrassé. Je n'avais pas remarqué plus tôt qu'il avait même un classeur sous le bras, dernière touche à son personnage de bon étudiant timide.

L'un des deux cabinets contigus était fermé et occupé, l'autre était ouvert et sur le revers de sa porte on pouvait voir toutes sortes de dessins et d'inscriptions que je suis allé déchiffrer. Je suis entré à l'intérieur du cabinet, mais sans en fermer la porte. Par un trou assez élevé dans la partition on apercevait des cheveux noirs, bouclés, mais rien d'autre.

Le garçon du banc est entré derrière moi et, soudain très résolu, il a mis la main à ma braguette. J'ai mis la main à la sienne, et aussitôt il a fermé sur nous la porte. Ces initiatives m'ont un peu surpris, et je me suis trouvé à cause d'elles plus engagé que je ne l'aurais souhaité, car ce garçon, à le voir de plus près, m'excitait assez peu. Ses pectoraux étaient ronds et un peu flasques, comme son ventre. Mais maintenant qu'ils nous avait enfermés, ce qui me paraissait d'ailleurs un peu risqué, et passablement audacieux de la part d'un jeune homme d'apparence si réservée, je ne pouvais plus sortir sans avoir l'air de l'abandonner. Il avait défait ma braguette, il avait sorti mon sexe et il me branlait. Assez étrangement, je bandais très bien. Il voulait m'embrasser, ce qui n'était pas facile parce que la cuvette des chiottes, près de laquelle je me tenais, était surélevée d'une marche par rapport à l'aire de jeu de la porte où il se trouvait, et je n'y tenais pas. Il avait lui-même sorti sa verge, et il se branlait en même temps que moi. Je lui caressais le torse et l'embrassais dans le cou. Il s'est agenouillé et m'a sucé le sexe, ce pour quoi il n'était pas très doué. Je l'ai relevé et j'ai commencé à le branler. J'ai senti qu'il allait jouir très vite. Je l'ai un peu détourné de moi pour que son foutre n'aille pas tout entier sur mon pantalon. Appuyé contre la porte, il rejetait la tête en arrière et il attirait ma

bouche contre la sienne. Lorsque nos langues se sont touchées, il a joui, en me serrant une épaule convulsivement.

Ensuite il a voulu continuer à me branler, mais je me suis réajusté, et lui aussi. Nous nous sommes souri, et embrassés légèrement sur la bouche. Je suis sorti le premier et il a refermé la porte au verrou derrière moi, tout en essuyant son sexe avec un mouchoir en papier. Les deux hommes mûrs étaient toujours dans le couloir, et ils m'ont souri d'un air égrillard et complice. J'ai regagné ma voiture. Lorsque je l'ai mis en marche, j'ai vu le garçon du banc s'en aller assez vite, le regard à terre, vers le centre de la ville. Il m'a fait au passage un très petit sourire, en tournant à peine la tête.

[*Jamais revu.*]

XXV. Red Morgan,
vendredi 2 juin 1978.

J'avais déjà remarqué cette petite Morgan rouge, la nuit, à travers Cannes, vers le Palm Beach, le long de la Croisette, et surtout, à plusieurs reprises, du côté du grand parking qui précède la jetée et ses deux phares. Son conducteur, le soir précédent, était passé deux fois près de moi, en ralentissant, en m'examinant, mais sans s'arrêter. J'avais à peine pu le voir.

Ce soir-là, j'ai aperçu un garçon jeune, vingt ou vingt-deux ans, brun, assez grand, emphatiquement bourgeois, shetland, velours côtelé, mocassins, et qui parlait, à l'angle du square Mistral et du boulevard Jean-Hibert, vers une heure du matin, avec un homme beaucoup plus âgé que lui, chauve, assez vulgaire. Ils avaient l'air de vieilles connaissances, membres du *gay establishment* local discutant la situation. Je ne leur ai pas porté beaucoup d'attention. J'ai traversé l'avenue qui longe la mer et domine la plage. Il y avait là plusieurs dragueurs dont l'un, qui de loin me paraissait assez beau m'a incité à marcher, derrière lui, dans la direction de La Bocca. J'avais fait cent mètres à peu près lorsque s'est produit un grand tumulte : cris, portières qui claquent, soudains vrombissements de moteurs. Quelqu'un m'a

dépassé en courant aussi vite qu'il le pouvait, a enjambé la rambarde qui limite le trottoir du côté de la mer, est retombé sur le toit de paille d'un des abris qui longent la plage et de là a sauté sur le sable, pour disparaître dans la nuit.

Un tel affolement ne pouvait signifier, m'a-t-il semblé, qu'un de ces débarquements de casseurs, dont j'avais beaucoup entendu parler, et des expéditions punitives qu'ils montent contre les homosexuels, dans l'indifférence totale, voire avec les encouragements, d'après certains de mes informateurs, de la police. J'ai commencé par rebrousser chemin vers le square Mistral, dans l'intention de récupérer ma voiture, mais comme ce faisant, je croisais tous les fuyards, j'ai pensé qu'il valait mieux leur emboîter le pas, et je suis reparti, toujours à pied, dans la direction de La Bocca. C'est alors que j'ai été dépassé par la Morgan rouge, qui roulait lentement. Je marchais maintenant du côté intérieur de l'avenue. Le conducteur m'a beaucoup regardé, puis il s'est arrêté et garé cinquante mètres plus loin. Il est descendu de voiture : c'était, shetland et velours côtelé, le bon jeune homme aperçu plus tôt bavardant.

Il s'est engagé, me regardant toujours, dans un passage assez sombre, contigu à un immeuble moderne et donnant accès, autant que j'en ai pu juger alors, à une espèce de parking privé, derrière cet immeuble. Du trottoir, je scrutais avec autant d'attention que possible l'obscurité, croissante avec la distance, mais je ne voyais, et de moins en moins nettement, que *Red Morgan*, comme je l'avais d'emblée surnommé, s'y enfoncer sans se retourner.

J'ai continué à marcher le long de l'avenue, jusqu'à une station-service fermée. L'agitation, aux abords du square, semblait s'être calmée. Tous ceux qui s'étaient éparpillés repartaient de ce côté-là. Je les ai imités. Je suis donc revenu à

l'entrée du passage. Regardant sur ma gauche, cette fois-ci, j'ai vu Red Morgan, planté à la limite de l'ombre, où il s'est enfoncé dès qu'il m'a aperçu. Son manège m'intriguait. J'ai pénétré à sa suite dans le passage, moins pour le regarder lui, qui n'était vraiment pas mon genre, que par curiosité à l'égard des lieux, où je pensais que peut-être il n'était pas seul, et qui auraient pu constituer, ce n'était pas inconcevable, pour les habitués du square, une base de repli en cas d'attaque ou de danger.

Le passage, je l'ai déjà noté, donnait accès, sur sa droite, à un assez vaste parking. Mais d'autre part, s'infléchissant très légèrement vers la gauche, il se transformait en une allée étroite, légèrement en pente, dont les arbres très denses, serrés, se rejoignant au-dessus d'elle, faisaient un véritable tunnel. Red Morgan, me voyant approcher, s'est enfoncé dans cette allée. Je l'y ai suivi très lentement. Je ne voyais absolument rien. Lorsque mes yeux ont commencé à s'habituer à l'obscurité, j'ai constaté que l'allée, en contrebas par rapport au parking, s'élargissait un peu, et que Red Morgan se tenait sur le côté gauche de l'esquisse de rond-point ainsi définie, tourné vers moi. Je me suis arrêté sur le côté droit. Deux ou trois minutes durant, nous sommes tous les deux restés immobiles, chacun attendant que l'autre se décide à faire le premier pas. Je n'ai pas eu de difficulté à l'emporter à ce petit jeu, puisque Morgan, encore une fois, n'était guère mon genre. Mais dans les provinces, les petites villes, les genres vacillent, et le désir s'accommode assez naturellement, et assez vite, des opportunités moins nombreuses qui lui sont données de se satisfaire. Et lorsque Morgan s'est approché de moi, et qu'il m'a mis, aussitôt, la main à la braguette, il a pu constater que je bandais déjà. Malgré son air adolescent, c'était un garçon solide, bien bâti, assez large d'épaules, étroit de hanches, avec un sexe massif, d'assez bonne taille. Il a défait mon pantalon avant que j'aie eu le temps de défaire le sien, il a sorti mon sexe et s'est immé-

diatement agenouillé devant moi, pour me sucer. Il avait retiré son pull-over, dont il avait noué les manches autour de ses épaules. Penché en avant, je lui caressais la poitrine, qui était glabre, assez musclée et très bien dessinée.

Tout d'un coup, dans l'obscurité, nous avons perçu, tout contre nous, le souffle d'un chien assez gros, puis, très rapprochés, les pas de son maître. Ils arrivaient tous les deux du fond de l'allée, dont on n'apercevait rien. Nous nous sommes précipitamment réajustés et nous avons rejoint l'avenue. L'homme, à cinq ou six pas derrière nous, ne pouvait avoir aucun doute quant à nos activités, mais, soit qu'il fût blasé, le lieu étant un rendez-vous fréquenté, soit libéral, il semblait tout à fait indifférent, comme d'ailleurs son chien, un très beau setter roux, qui n'avait même pas, si peu que ce soit, aboyé, mais nous avait flairés plutôt amicalement.

Au-dessus de la plage, à droite, en face de la station-service fermée, étaient réunis sept ou huit très jeunes motocyclistes, blousons noirs et cheveux gominés, grosse mèche en vague bouffie sur le front, qui faisaient pétarader leurs engins, très modestes pour la plupart. Je me suis demandé si c'étaient eux qui un moment plus tôt avaient mis en fuite les dragueurs du square. Mais, apparemment, ils ne portaient d'attention qu'à eux-mêmes.

Plus près de nous, un homme d'une quarantaine d'années, aux cheveux gris, avait remarqué avec beaucoup d'intérêt notre sortie du passage. Lorsque nous nous sommes préparés, une fois que l'homme au chien eut traversé l'avenue et rejoint la plage, à regagner notre sombre allée, il nous a emboîté le pas. Pour le décourager, je suis resté dans le passage, et je suis même reparti vers l'avenue. Mais il m'a dépassé, ainsi que le parking, et il est entré sous la voûte obscure des arbres, où Red Morgan était déjà. Comptant sur

celui-ci pour décourager le nouveau venu, et lui faire comprendre clairement ce que mon air agacé n'avait pas suffi à lui expliquer, que nous venions d'être dérangés et désirions maintenant un peu de tranquillité, j'ai attendu un moment sur le trottoir. J'étais d'autre part un peu inquiet de m'engager dans ce qui paraissait un rigoureux cul-de-sac à une telle proximité de cette bande de jeunes motocyclistes, dont les intentions n'étaient pas claires. Mais comme ils ne portaient aucune attention au passage, et que personne ne revenait de l'allée couverte, j'y suis retourné à mon tour. Red Morgan se tenait debout à l'entrée, et il s'est enfoncé davantage dans l'obscurité quand il m'a vu revenir. L'homme aux cheveux gris était au milieu du rond-point, les yeux sur nous. Nous sommes restés quelque temps immobiles, sans rien faire, attendant qu'il s'en aille. Au lieu de cela, il s'est approché de moi, et il m'a mis la main à la braguette. Je me suis aussitôt éloigné, et j'ai rejoint Morgan. Nous nous sommes caressés l'un l'autre, nos chemises maintenant ouvertes jusqu'à la taille, et nous avons sorti réciproquement nos sexes de nos pantalons. Cheveux-gris, à deux ou trois mètres, avait aussi défait son pantalon, et il se branlait. Nous avons décidé de faire comme s'il n'était pas là, de l'ignorer complètement. Nous nous sommes embrassés, palpés, sucé la bite. Celle de Morgan était droite, lourde et volumineuse. Mais Cheveux-gris s'est rapproché de nous et s'est mis à nous toucher tous les deux. Nous l'avons cette fois repoussé un peu rudement, et Morgan lui a dit : « Vous pouvez pas nous foutre la paix, non ? », ce qui l'a enfin découragé. Il est parti. Red Morgan s'est alors à nouveau accroupi devant moi pour me sucer le sexe, ce qu'il préférait faire, semble-t-il. Mais à peine avions-nous été seuls deux minutes que nous avons entendu de nouveau des bruits de pas. J'ai rentré en vitesse mon sexe dans mon pantalon, que j'ai fermé. Morgan s'est relevé en murmurant :

— C'est rien, c'est le type du chien qui repasse.

Je me suis tout de même enfoncé plus avant dans l'ombre

de l'allée. Au tunnel des branches en succédait un autre, encore plus sombre celui-ci, au-dessus duquel passait le chemin de fer. Puis l'on arrivait à un nouvel élargissement de l'allée, méritant à peine plus que le premier le nom de rond-point, et à la grille, ouverte, d'une propriété privée, une sorte de lotissement assez en pente, dont les rues, entre les villas, étaient faiblement éclairées. Red Morgan m'avait rejoint et se tenait à un ou deux mètres de moi. L'homme et son setter roux, toujours aussi indifférents l'un que l'autre à notre présence, nous ont dépassés. Nous avons franchi de nouveau, par en dessous, le chemin de fer, et regagné la partie de l'allée où nous avons été plus tôt.

Morgan a repris sans tergiverser sa posture antérieure, à genoux devant moi, mon sexe dans sa bouche. Il le suçait avec énormément de savoir-faire, complétant du pouce et de l'index l'œuvre de ses lèvres et de sa langue, et se branlant de l'autre main. Chaque fois qu'il me sentait au moment de jouir, il ralentissait son mouvement, ou bien me léchait les couilles, le haut des cuisses, le bas-ventre. Mais je n'avais pas envie d'éjaculer dans sa bouche, de toute façon, et je l'ai fait se relever. Son pantalon de velours côtelé lui tombait presque jusqu'aux chevilles, et mon jean était descendu au niveau de mes genoux. Nos chemises, de nouveau, étaient complètement ouvertes. Il avait posé dans l'herbe son pull-over, ou sur une branche. Nous nous sommes embrassés, sexe contre sexe, torse contre torse. Mais je me suis déplacé légèrement vers son côté, ma verge contre sa hanche, et lui, comprenant aussitôt ce signe, comme s'il l'avait attendu, s'est retourné complètement et m'a présenté son cul, vers lequel il a dirigé mon sexe, encore tout humide de sa salive. Ses fesses étaient assez serrées mais, contrairement à ce que je craignais, je suis entré entre elles sans aucune difficulté, car la fente en était parfaitement lubrifiée, soit par le foudre de quelqu'un d'autre qui l'avait enulé plus tôt dans la soirée, soit parce qu'il y avait mis, avant de sortir de chez

lui, une crème quelconque. Ma bite est donc entrée dans son cul d'un seul coup, de tout son long. Il se penchait en avant, et d'une main passée derrière mes fesses, il me serrait contre lui. J'étais toujours à la veille de jouir, et ne pouvait pas bouger beaucoup. Pour créer une diversion, et me distraire, j'ai voulu le branler. Il m'a laissé faire une minute, mais préférait le faire lui-même, à son propre rythme. Tantôt il se redressait, et je pouvais alors lui caresser le ventre et la poitrine, lui mordiller le cou, tantôt il s'inclinait jusqu'à ce que son corps fasse un angle droit, ses reins et son dos une étendue plate alors, ou même un peu concave, où je passais les mains. A plusieurs reprises, je suis sorti complètement de son cul, où je rentrai ensuite lentement, et délicieusement. Avec les mouvements d'avance et de recul je faisais alterner des mouvements latéraux ou circulaires du bassin qui, moins excitants pour moi, me permettaient de différer plus longtemps l'orgasme. Mais Morgan m'a dit soudain de façon très pressante :

— Vas-y, jouis ! Jouis !

J'ai porté la main à son sexe, et constaté que lui-même venait de jouir en silence. Aussitôt, j'ai remué beaucoup plus vivement entre ses fesses, et en dix ou vingt secondes, j'y ai lâché mon foutre, en essayant de faire le moins de bruit possible.

Red Morgan s'est redressé, il a fait un pas en avant, doucement, pour remettre mon sexe à l'air, et il a tiré de la poche arrière de son pantalon deux mouchoirs de papier, soigneusement pliés, dont il m'a tendu l'un.

— Merci.

Nous nous sommes essuyés en silence. Nous avons remonté nos pantalons, reboutonné nos chemises. J'ai été prêt avant lui. Il ne semblait plus porter attention à moi. Je lui ai mis une main sur l'épaule, je lui ai souri dans le noir :

— Salut !

— Salut !

Et je suis reparti vers le square Mistral, où j'avais laissé ma voiture. J'avais eu l'imprudence de ne pas en verrouiller les portières. Comme elle était la plus proche de l'urinoir public qui sert de centre aux dragues de ce quartier, elle avait été toute désignée à l'attention des casseurs. Ils s'étaient livrés sur elle à une plaisanterie semble-t-il très répandue dans le pays¹ : ils avaient arraché une des pédales,

1. Un de mes amis, militant politique de gauche, enseigne dans un C.E.S. de la Côte d'Azur. Il était très aimé de ses élèves jusqu'à ce que deux d'entre eux le surprennent, une nuit, sortant d'une boîte gaie de Cannes. Ces deux-là ont excité contre lui tous les autres, garçons et filles, et il a été, à partir de ce moment, littéralement martyrisé. Toute sa classe le suivait dans la rue en criant des obscénités, on écrivait des insultes à son égard sur le tableau noir, on lui posait sans cesse, d'un air innocent, des questions sur Verlaine et Rimbaud, et on glissait des allusions à ses mœurs dans les copies qu'on lui remettait.

— Mais tu ne pouvais pas essayer de leur parler, puisque tu avais un bon rapport avec eux, avant ? Leur expliquer, leur dire ce qu'il en était, essayer de leur faire comprendre que ça n'avait rien de déshonorant ?

— Tu es complètement fou, tu ne te rends pas du tout compte de la situation. Ces gosses, ce ne sont pas des petits bourgeois plus ou moins libéraux genre Janson-de-Sailly, c'est des petits prolos, et en plus, méditerranéens, c'est-à-dire obsédés par tous les mythes de la virilité, et par l'homosexualité, d'ailleurs. Ils ne pensent qu'à ça, c'est une véritable obsession. Leur insulte favorite, dès qu'ils ont douze ou treize ans, c'est « Enculé » ! Quand ils ont dit ça, ils ont tout dit. Alors, va leur expliquer qu'après tout, peut-être... Non, c'est une idée d'intellectuel parisien. Il n'y a absolument rien, dans la culture de ces gosses, qui leur permette, je ne te dis pas d'admettre, mais seulement d'envisager une chose pareille.

— En somme les petits bourgeois, entre autres privilèges, auraient celui d'être un peu moins cons... Moi, je connais un tas de garçons de quinze ou seize ans, à Paris, tout à fait hétéros, qui ont des amis pédés, ou même qui couchent avec des mecs, si l'occasion se présente, sans que ça leur pose le moindre problème. Ils ne comprennent même pas que ça ait pu en poser un jour, ils trouvent ça ridicule.

— Oui, mais c'est tout de même une toute petite minorité. Tandis que pour moi le pire, tu vois, c'est que ces gosses ils appartiennent, la moitié d'entre eux presque, à des familles ou des milieux très défavorisés, exploités, des groupes genre travailleurs immigrés, dont j'avais eu l'occasion de m'occuper politiquement, même, tu vois, socialement presque. Le jour où j'ai vraiment craqué c'est quand un petit Arabe de quatorze ans, que j'aimais beaucoup, très intelligent, dont on avait essayé d'aider la

qu'ils avaient laissée, ensuite, sur le siège du conducteur. J'avais beau admirer l'efficacité, ici, du signifiant, j'étais furieux. J'ai abandonné là la voiture, et demandé secours aux quelques dragueurs qui tournaient encore autour du square. L'un d'entre eux m'a raccompagné jusque chez moi. C'était un militant P.S.U., très gentil, très bavard, et peut-être un peu paranoïaque. D'après lui, les casseurs agissaient avec la complicité de la police. Pour celle-ci, les homosexuels étaient la honte de la Côte d'Azur, une lèpre qu'il fallait réduire par tous les moyens. S'en débarrasser était beaucoup plus important et méritait plus d'effectifs et d'efforts que de lutter contre le vol, par exemple. D'ailleurs, *Nice-Matin* partageait ces sentiments et les encourageait. Lorsqu'un pédé était trouvé mort, ou blessé, le matin, dans un jardin de Nice ou Cannes, le titre de l'article était régulièrement quelque chose du genre : *Encore un scandale homosexuel...* Mon informateur avait remarqué que les soirs où il y avait des descentes de flics du côté de la jetée, par

famille et tout, un gamin qui était payé pour savoir ce que c'était que le racisme, les humiliations, eh bien, il m'a suivi dans la rue, jusque chez moi, à trente mètres derrière moi, en criant « Tapette ! Tapette ! » On avait l'impression qu'il avait trouvé enfin quelqu'un sur qui il pouvait passer ses rancœurs, qu'il pouvait mépriser en toute tranquillité d'esprit. Et là, ça m'a complètement éliminé, j'ai été obligé d'arrêter... Bon, ensuite, au printemps, ça allait un peu mieux, j'ai une copine, la prof de gym, une fille superbe en plus, qui m'a beaucoup aidé, elle savait ce qui se passait, elle m'a proposé de faire croire qu'on avait une liaison, on s'est beaucoup montrés ensemble, et alors là, ça a fait beaucoup d'effet, ils comprenaient plus rien. Il y a une fille de ma classe qu'a dit à la prof de gym : « Mais m'sieur Machin, est-ce qu'il n'est pas un peu... » La prof, elle a pris un air rêveur, un peu amusé, et elle a répondu : « Tiens, j'ai vraiment pas cette impression... » Ça a marché comme sur des roulettes. Enfin, c'est ce qu'on croyait. Les gamins et les gaminettes étaient comme avant, gentils, curieux, pas du tout agressifs. Arrivent le mois de juin, les dernières classes. Tous les ans, tu sais, ils font au prof de français un p'tit cadeau, un truc qu'ils se cotisent pour acheter. Et un jour, effectivement, j'entre en classe, et sur mon bureau, il y avait un superbe paquet, beau papier, ruban rouge et tout. J'étais vachement ému, tu vois, après tout ce qui s'était passé. J'ouvre le paquet, et tu sais ce qu'il y avait dedans ? Une pédale de bicyclette...

exemple, on ne voyait pas les voyous, et vice versa. D'après lui, les uns et les autres se répartissaient la tâche.

[Revu la nuit suivante, au pied du phare de Cannes, à l'extrémité de la jetée. Il suçait le sexe d'un garçon très jeune, très joli et un peu ivre, que j'étais en train d'enculer. Nous étions tous très gais. En face de nous s'alignaient, sur les façades sombres de la Croisette, les noms illuminés des grands hôtels. A quelques mètres est passé un canot qui ramenait à bord les marins passablement avinés, eux aussi, d'un navire de guerre américain, dont la silhouette, haute et courte, se découpait sur le ciel de la baie. Mais nous avons été interrompus par des voyous qui ont attaqué et blessé un isolé, vers le parking, et nous ont forcés à nous cacher entre les énormes blocs de pierre, en vrac, de la jetée.]

[Les deux épisodes auxquels il est fait allusion au début du vingt-deuxième chapitre sont, dans le manuscrit original, rapportés à la suite de celui-ci, et avec autant de détails que s'il s'agissait vraiment de tricks. Comme ce n'est pas le cas, je ne ferai que les résumer.]

Le premier est d'ailleurs évoqué dans le paragraphe entre crochets qui précède. Le « garçon très jeune, très joli et un peu ivre » qu'il encule longuement au pied du phare, juste au-dessus des vagues, inspire au narrateur beaucoup d'enthousiasme : « Il pouvait avoir vingt-cinq ans, au plus, il était mince, pas grand, très brun. Ses cheveux lisses et plats, noirs, étaient coiffés sur le côté, une mèche épaisse lui dissimulait la moitié du front et lui tombait sur les yeux. Ceux-ci aussi étaient très noirs, comme sa moustache, assez fine. Il avait le teint mat, assez pâle, et surtout de très jolis traits, trop méditerranéens pour ma catégorie « Saint-André-des-Champs » mais tout de même très « bon p'tit gars des provinces françaises », honnête, malin et décidé. »

Ce garçon est désigné dans la suite du récit comme Saint-André-des-Champs. Mais on pourrait l'appeler aussi bien, et aussi voluptueusement, Beausoleil, car, on l'apprend quelques pages plus loin, c'est de ce village, au-dessus de Monaco, qu'il est originaire.

« Appuyé contre le phare, mon sexe enfoncé dans le cul de Saint-André-des-Champs, je le branlais et lui caressais la poitrine, les yeux sur le casino, la Croisette et l'enseigne lumineuse du Carlton, au-delà des vagues noires, assez agitées. La tête rejetée en arrière sur mon épaule, il creusait les reins et reculait les fesses pour sentir plus profondément en lui ma bite, et j'étais obligé de penser activement à Cannes, à l'histoire de Cannes et à des histoires de Cannes pour me distraire de la sensation merveilleuse qui me brûlait [sic, *je crois, mais ce n'est pas très lisible*], et ne pas lâcher mon foutre. Comme mes tentatives de diversion psychologique étaient insuffisantes, je devais sans cesse changer de position, sortir d'entre ses fesses, le retourner encore, le sucer, me coller contre lui, l'embrasser. Dans sa demi-ivresse il était comme un mannequin d'une parfaite docilité, mais dynamique à sa manière, en sa soumission à chacune de mes idées. Après le départ de Red Morgan et des deux autres, et malgré le vent qui soufflait assez fort, nous avons dû rester plus d'une demi-heure seuls ensemble. Et lorsque j'ai constaté qu'un groupe composé de deux hommes et de deux femmes se rapprochait de nous, j'étais plongé dans une telle volupté que je n'ai pas eu le courage de me détacher de ces étreintes avant que les importuns ne soient à trois ou quatre mètres de nous, de l'autre côté de la base circulaire du phare. Lorsqu'il a fallu tout de même nous rhabiller et faire connaître notre présence, nous avons effrayé les deux femmes, qui ne nous avaient ni vus ni entendus. Elles et leurs compagnons étaient de simples promeneurs... etc. » *Néanmoins l'interruption sera définitive. Beausoleil a accepté de venir chez le narrateur, au cap d'Antibes, mais c'est ici que se*

situe (et non la veille comme le rapporte, au prix d'un très léger déplacement de vérité, presque unique en ce livre, le chapitre qu'on vient de lire) l'affaire de la pédale arrachée. « Je ne pouvais qu'abandonner la voiture. Beausoleil n'en avait pas. D'ailleurs, complètement désaoulé par l'inquiétude, il n'était plus tout à fait dans ses antérieures langoureuses dispositions. Il m'a dit qu'il fallait que nous partions vite, que si les casseurs revenaient « on n'allait pas y couper » et qu'il allait rentrer chez ses amis. Je n'avais même pas d'argent pour prendre un taxi afin de rentrer chez les miens, et je n'ai pas osé lui en demander et lui proposer que nous nous revoyions le lendemain. Il paraissait pressé, maintenant, et nous nous sommes séparés à l'orée du parking, en face de l'hôtel Sofitel, là où le boulevard, quittant le port, fait un coude et se dirige vers La Bocca. Il est parti de ce côté-là. » Suit la rencontre du militant du P.S.U., dont le professeur de C.E.S., qui le connaît, m'a assuré depuis qu'il n'était pas du tout paranoïaque et que ses dires sur la complicité entre la police et les casseurs étaient bel et bien véridiques (mais la situation a peut-être évolué depuis cette époque...).

Le deuxième épisode évoqué p. 216 a eu lieu la nuit suivante : « Le lendemain soir, dimanche 4 juin, je n'en étais pas moins, vers minuit, dans les jardins de la gare, à Antibes. Sans voiture, empêché d'aller à Cannes, j'avais marché jusqu'à eux depuis le cap, assez jolie promenade déjà. En entrant, j'ai vu un garçon assis sur un banc, et qui me suivait des yeux. J'ai pénétré plus avant dans le jardin, gagnant la partie la plus obscure. Il m'a suivi et il est allé se poster sur une pelouse, du côté du chemin de fer. Je l'ai rejoint. Nous nous sommes mis la main à la braguette très rapidement, rapprochés, embrassés, caressés. Je ne m'en rends compte que maintenant, en écrivant ceci, mais je suis à peu près sûr que j'avais déjà échangé avec lui des attouchements très superficiels, un soir que j'attendais Jean-Christophe au train de Paris qui entre en gare vers minuit. Je l'avais quitté

en courant à l'arrivée du train. C'était un garçon bien peigné, au visage régulier marqué d'acné juvénile cicatrisée. Son corps était d'ailleurs peu en rapport avec sa tête, beaucoup plus rustique, rablé, assez musclé, très poilu. Il paraissait un peu nerveux, craintif, et je me l'explique assez bien. Une ombre l'a inquiété. Nous nous sommes repliés derrière un buisson. Mais l'ombre s'est rapprochée. J'ai reconnu le bon Samaritain de la veille, qui m'avait ramené de Cannes [*l'homme du P.S.U.*]. J'ai dit qu'il n'y avait pas de quoi s'inquiéter, que le nouveau venu n'était d'évidence pas dangereux.

— Peut-être, mais il se rapproche. On ne peut jamais être tranquille. Tu veux pas aller ailleurs ?

— Si, si tu veux. Tu veux venir chez moi ?

— Où est-ce que tu habites ?

— Chez des amis, vers le cap.

— Tu es en voiture ?

— Non, et toi ?

— Oui, elle est garée là-bas.

Pantalon et chemises resserrés, nous sommes donc sortis du jardin, en évitant le militant du P.S.U., dont j'espère qu'il ne m'a pas reconnu, ni mon ingratitude. Mais d'aller lui parler aurait sans doute effrayé mon compagnon.

A mesure que nous revenions vers la lumière, il me regardait avec une croissante attention. Lorsque nous avons rejoint sa voiture, il m'a demandé :

— Tu n'habitais pas déjà une villa au cap, il y a quatre ou cinq ans ?

— Oui, oui, la même, chez des amis... Oh, tu t'occupes de jardins, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Ça alors, c'est extraordinaire. Je suis revenu ici, il y a deux ans, peut-être trois, et j'ai fait tout ce que je pouvais pour te retrouver, j'ai même laissé un mot pour toi au type

qui est à la porte, au Zanzibar, tu sais, c'est le propriétaire, je crois, je savais que tu le connaissais mais je ne me souvenais plus de ton nom, de ton prénom...

— Jean.

— Ah oui, bien sûr !

— Et toi, tu t'appelles comment ? J'ai oublié aussi.

— Renaud.

— Oui, oui, je me souviens.

— Je lui ai fait une description de toi, je lui ai dit que tu t'occupais de jardins, que tu étais Auvergnat, que tu avais une Simca 1000, etc. Il avait l'air de savoir de qui je voulais parler, mais il m'a dit qu'il ne t'avait pas vu depuis un certain temps.

— C'était en été ? J'étais peut-être en vacances.

— Oui, je crois que c'était en été, je ne me souviens plus très bien. En tout cas il m'a dit qu'il te donnerait mon mot dès qu'il te verrait.

— Je n'ai jamais rien eu...

C'était donc le jardinier, né le même jour que moi et presque au même endroit, que j'avais rencontré à Cannes, sur la jetée et vu plusieurs fois, il y a quatre ou cinq ans. Ce que je ne lui ai pas dit, c'est que je l'avais cru mort, par suite d'une confusion de prénoms. Un certain jardinier de la Côte d'Azur, que connaissait l'un de mes amis et qui répondait à la même superficielle description, était mort à Lyon, d'un cancer. Celui-ci se portait admirablement, et paraissait très prospère. Il n'habitait plus Cannes mais Vallauris, il avait une rutilante Mustang dont il était très fier, et il était maintenant « à son compte » comme « conseiller paysagiste ».

Nous sommes allés à la maison, où nous avons fait l'amour. Moi qui suis toujours surpris, quand je couche avec le même garçon à plusieurs années de distance, d'observer la constance des goûts et des attitudes sexuels, je l'ai été cette

fois de constater combien le jardinier avait, lui, de ce point de vue, changé : alors que jadis il ne voulait jamais qu'enculer, il ne semblait désormais intéressé que par l'inverse.

Il est rentré chez lui vers deux heures du matin. Il devait se lever tôt le lendemain, m'a-t-il dit. Il m'a dit aussi que le mardi suivant il devait passer la journée dans une villa proche de celle où je séjournais, et qu'il viendrait me voir en fin d'après-midi. Mais il ne l'a pas fait. »

Je m'étais proposé de résumer seulement ces deux épisodes, mais je les ai en fait transcrits presque en entier, surtout le second. C'est que les jardiniers me sont toujours chers, et que celui-ci tient une certaine place dans ma petite mythologie privée et dans celle de Duparc. Nous l'avons plusieurs fois évoqué, de près ou de loin, dans nos livres, je crois, et il me semble bien le reconnaître, par exemple, à la page 91 d'Échange, et aussi, sans doute, à la page 97 (quoiqu'il ne m'ait jamais dit, certes, que j'étais « l'homme de sa vie » ; mais peut-être à Denis).]

XXVI. Jean-Marc Laroque,
mercredi 7 juin 1978.

Je dansais sur la piste assez exigüe du Crazy Boy, à Cannes, où j'étais venu en compagnie de Jean-Christophe. Je draguais un garçon qui me plaisait beaucoup, et que j'avais vu plusieurs fois, les soirs précédents. Je dansais près de lui, je le regardais, mais sans parvenir en aucune façon à attirer son attention. En fait il avait une manière presque emphatique, quoique passive, de décourager mes avances, et il semblait résolu, en refusant obstinément de croiser mon regard, même quand ç'aurait été le plus naturel, à me faire comprendre que je ne présentais pas le moindre intérêt pour lui.

Tout d'un coup j'ai remarqué la présence, en face de moi, d'un autre garçon qui ne me regardait pas non plus, mais qui semblait toujours dans mon champ de vision, de quelque côté que je me tourne. Je ne me serais pas de mon propre chef soucié de lui, mais lui paraissait se soucier de moi, quoique ses regards m'évitassent. Il n'était pas laid : assez petit, très brun, les cheveux noirs assez longs et bouclés, moustachu, le teint un peu olivâtre, avec de très beaux yeux sombres, il avait dans le visage un côté *Rome 1630*, quelque chose de déjà vu à certains portraits du Bernin, par

exemple. Il portait une chemise à motifs, aux manches courtes, assez largement ouverte, et un pantalon large, avec une ceinture de plastique, transparente. Ce qu'on voyait de son torse, et ses avant-bras, très poilus, étaient très bronzés.

Toujours dansant face à face, nous nous sommes progressivement rapprochés, jusqu'à ce qu'une de mes jambes soit entre les siennes. Ce n'est pas avant que nos cuisses ne se touchent qu'il a consenti à croiser mon regard, et si alors même il a souri, c'est à peine. Pourtant nos mains n'ont pas tardé à se rejoindre, nos bras à se croiser vers nos hanches. Nous étions collés l'un à l'autre. Je l'ai embrassé dans le cou. Il a tourné la tête, nos bouches se sont rencontrées, nous avons échangé un très long et très profond baiser, tout en continuant à danser. Mon intérêt à son égard a été extrêmement augmenté par ce premier contact. Il y avait en effet dans cette étreinte rythmée quelque chose de très voluptueux, comme si nos corps avaient été dessinés l'un pour l'autre, nos bouches destinées à se joindre. Nous dansions très allégrement, parfaitement confondus, soudés l'un à l'autre, bandés l'un contre l'autre. Mes deux mains étaient sur sa nuque, mes doigts dans ses cheveux.

Lorsque nous nous sommes brusquement détachés, j'ai dû procéder à certains réajustements. Je portais un pantalon blanc assez lâche, et pas de slip. Mon sexe, complètement tendu, pointait ridiculement au-dessus de ma cuisse droite, et je l'ai remonté contre ma braguette, pour qu'il soit moins évident. Cette manœuvre n'a pas échappé à mon nouvel ami, et nous avons, pour la première fois, échangé un net sourire.

Nous avons dansé ensemble une vingtaine de minutes, le plus souvent séparés, ne nous touchant pas, et quelquefois, brièvement, l'un contre l'autre de nouveau, nous embrassant. Puis je suis allé m'appuyer au mur le plus proche, et

il est immédiatement venu me rejoindre. J'ai mis mes coudes sur ses épaules :

— Qu'est-ce que tu fais après ?

— Je suis avec des amis. On est vers Grasse.

— Moi aussi, je suis avec un ami. Tu veux venir avec moi ?

— Et si toi tu venais avec nous, plutôt ?

— Je ne peux pas, il faut que je le raccompagne.

Le bruit de la musique était trop fort pour une longue conversation. Il s'est penché vers moi, nous nous sommes encore embrassés. Ses bras, jusqu'à la hauteur de ses biceps, étaient recouverts de poils sombres, épais, et pourtant le haut de sa poitrine était glabre. J'avais une main dans son dos, sous sa chemise. Elle est passée sous son pantalon, et sur ses fesses qui étaient très rebondies, très dures et extrêmement poilues.

Plutôt que de continuer à débattre le problème de la suite des opérations, nous nous sommes remis à danser. Mais toutes les nuits, au Crazy Boy, la danse s'interrompt pour un *show* de travestis. En fait, la première partie de ce *show* s'était déjà déroulée, c'était pendant l'entracte qu'avait eu lieu notre rencontre, la seconde partie allait commencer, l'organisatrice, au micro, était en train de l'annoncer.

Nous nous sommes retrouvés au bord de la plate-forme qui sert à la fois de piste de danse et de scène.

— Qu'est-ce qu'on fait, alors ?

— Viens à Grasse avec nous.

— Mais je ne peux pas, je suis avec cet ami, je ne peux pas l'abandonner.

— Mais moi aussi, je suis avec trois amis.

— Tu dépends d'eux ?

— Comment ?

— Tu dépends d'eux, tu es leur chauffeur, ils ne peuvent pas partir sans toi ?

— Non, c'est moi qui conduis.

— Vous allez regarder tout le spectacle ?

— Oui.

Il paraissait s'être nettement refroidi. Dès l'apparition sur la scène du premier travesti, il a rejoint ses amis, et moi le mien. Jean-Christophe, qui avait dansé frénétiquement pendant une heure, était prêt à partir, et voulait savoir si moi aussi.

— Je ne sais pas, non, pas vraiment, j'aimerais bien faire quelque chose avec ce garçon, celui avec qui je dansais, mais il est avec tout un groupe d'amis, je ne sais pas ce qu'il veut faire, je crois qu'ils veulent voir le spectacle.

Nous l'avions déjà vu en entier un autre soir, et n'en faisons pas très grand cas. L'idée d'y assister une nouvelle fois ne me réjouissait pas outre mesure, et répugnait à Jean-Christophe :

— Oh, non, s'il faut attendre la fin pour qu'il se décide, ton copain, ça ne vaut pas le coup. D'ailleurs, sincèrement, il n'est pas terrible, à mon avis.

— Il faut l'embrasser pour apprécier ses mérites.

Sur la scène, une grande blonde à l'accent allemand, qui devait être un transsexuel plutôt qu'un travesti, faisait parade de ses seins. Il y avait aussi une certaine Miss James, adipeuse et quinquagénaire, qui souffrait ce soir-là d'une extinction de voix et refusait obstinément de tenir son rôle habituel de meneur de jeu. La blonde s'affolait du silence qui séparait les différentes apparitions de leurs consœurs, et suppliait Miss James de dire quelque chose, de raconter des histoires, n'importe quoi. Mais Miss James, la bouche en cul de poule, ne consentait qu'à répéter « Ca-ca, Ca-ca »...

C'était pitoyable et ennuyeux. Jean-Christophe qui, passable-

ment herbé, avait été plus tôt débordant d'exubérance, était maintenant dans une phase lasse, et ne songeait qu'à rentrer se coucher. « Le Bernin » ne regardait plus dans ma direction, et d'ailleurs ses dernières paroles n'avaient pas été très encourageantes. J'ai donc accepté de partir. Jean-Christophe et moi avons marché jusqu'à la voiture, qui était garée rue d'Antibes, juste derrière la statue de lord Brougham. Mais lorsque nous avons été assis côte à côte sur le siège avant, j'ai été pris de regrets :

— Ça t'ennuierait beaucoup si je retournais là-bas pour demander clairement à ce garçon ce qu'il veut faire ?

— Mais tu n'arriveras pas à lui parler, il est de l'autre côté de la salle, avec le monde qu'il y a tu ne pourras même pas t'approcher de lui.

— Oui, tu as probablement raison. Mais ça m'agace de partir comme ça, ça avait l'air absolument dans la poche, cette histoire.

— On ne va tout de même pas se taper encore tout ce spectacle, Miss James et les autres !

— Écoute, je vais aller voir une dernière fois comment ça se présente, d'accord ? Tu me donnes cinq minutes ?

— Je n'ai pas envie de rester ici tout seul. Attendre pour attendre, j'aime encore mieux attendre là-bas. Je viens avec toi.

— Tu es sûr que tu t'en fous ?

Il m'a seulement jeté un regard noir.

Nous sommes donc retournés au Crazy Boy. Miss James était maintenant une grosse exploratrice à casque colonial, de plus en plus séduite par un orang-outang. Elle relevait ses jupes pour exposer son sexe de carton, boursoufflé de purulentes excroissances. Nous étions vers le milieu de la salle, et *Bernini* près de la scène, à droite, avec ses amis. A aucun moment il ne s'est retourné. [*Jeudi 19 juin : interrompu ici par un coup de téléphone de lui, justement ; il m'a*

invité à le rejoindre, en juillet, chez l'une des filles qu'il m'a fait rencontrer, dans la Lozère.]

Quand le spectacle est devenu vraiment trop pénible, j'ai demandé à Jean-Christophe s'il voulait s'en aller, mais il a répondu stoïquement que maintenant il pouvait aussi bien tenir jusqu'à la fin. Nous avons donc patienté. Dès la disparition du tableau final, la danse a repris sur le plateau. Jean-Christophe semblait saisi d'un second souffle, et il s'est relancé dans des figures déchaînées et savantes qui paraissaient surprendre un peu le public local. Le petit Bernin m'a fait un quart de sourire, et il s'est aussi remis à danser. Je l'ai imité, mais assez loin de lui. Néanmoins, en cinq minutes, nous nous sommes retrouvés face à face et, en dix, dans les bras l'un de l'autre, ma langue dans sa bouche. Au premier changement de disque, je l'ai attiré vers le bord de la piste. Mais même là, il était impossible de s'entendre clairement. Nous sommes donc allés nous asseoir dans le fond de la salle. J'étais résolu à mettre les choses au point :

— Alors qu'est-ce qu'on fait ?

— Viens avec nous à Grasse, tu peux coucher là, je te ramènerai demain.

— Mais non, je ne peux pas, il faut que je ramène cet ami avec lequel je suis venu.

— Eh bien, tu le ramènes, et tu me rejoins à Grasse.

— Ce n'est pas possible, nous habitons au Cap d'Antibes, et il est quatre heures du matin. Est-ce que tu ne peux pas laisser ta voiture à tes amis, je te raccompagnerai à Grasse demain ?

— Non, non, demain on doit aller à Nice, j'ai une amie qui travaille, il faut que je l'accompagne...

— Laisse-lui ta voiture. Elle sait conduire ?

— Oui... Non, viens à Grasse.

— Non, je ne peux pas.

— Si tu en avais vraiment envie, tu le ferais.

— Mais non, ce n'est pas une question d'envie. Je ne peux pas abandonner ce malheureux, c'est tout.

— Bon, tant pis...

— Mais c'est triste...

— Oui.

— Alors, tu vois bien. Allez, viens...

— Bon, bon, d'accord, écoute, je vais demander à mes amies ce qu'elles veulent faire.

— Très bien.

Il est allé parler à ses amies. C'était seulement trois filles, et non pas le groupe plus important que j'avais cru être avec lui tout d'abord. Il est revenu assez vite :

— Bon, elles sont d'accord pour prendre la voiture. Je vais venir avec toi.

— Ah, très bien. Je suis vachement content. On y va ?

— Oui.

Je suis allé prévenir Jean-Christophe, et le Bernin a rassemblé ses amies. Ils sont sortis avant nous. Vers la porte de la boîte, sur la rue, il y a eu un léger encombrement, qui nous a retardés. Le Bernin, qui était déjà dans la rue, et qui parlait avec animation aux trois filles, est revenu vers moi d'un air embarrassé, où j'ai détecté encore une difficulté :

— Qu'est-ce qui se passe ?

— Écoute : moi je ne veux pas faire l'amour à trois.

— Quoi ? Mais tu es complètement fou ! C'était ça ton problème ?

— Oui.

— Mais qu'est-ce qui t'a fait penser qu'il était question de ça ? Je ne t'ai jamais rien proposé de pareil ! Le pauvre Jean-Christophe, il ne s'intéresse pas du tout à ce genre de choses...

— Mais tout à l'heure tu as dit quelque chose comme baiser à deux, avec deux, c'est ce que j'ai compris en tout cas...

— Mais je n'ai rien dit de pareil, tu es fou... Oh, ce que

tu n'avais pas entendu, oui, je me souviens, je t'ai demandé, en parlant de tes amis, si tu dépendais d'eux, si tu étais avec eux en voiture, si tu devais les ramener, tout ça...

— Ah bon, je n'ai pas compris. J'étais plutôt choqué, d'ailleurs...

— Et c'est pour ça que tu faisais la gueule, pendant toute la seconde partie du spectacle, et ne tournais jamais la tête vers moi ?

— Oui.

— Eh bien heureusement que je suis revenu, que j'ai insisté, qu'on a éclairci ce malentendu...

Jean-Christophe m'a rejoint :

— Qu'est-ce qu'il y a de si drôle ?

— Oh, il y avait un tragique malentendu...

Le Bernin était reparti vers ses amies, de l'autre côté de la rue. L'une était une grande fille pâle, très mince, aux longs cheveux blonds, la seconde était plus petite et plus solide, avec un air très sain, la troisième était sans doute la plus jolie, mais elle avait une expression un peu boudeuse. Elle et la plus grande parlaient ensemble en italien.

— Bon, tout est arrangé, elles vont prendre la voiture.

— Très bien.

La voiture était anglaise, je crois, une MG, peut-être verte.

Les sexes se sont séparés en souriant. Nous nous sommes retrouvés à trois. J'ai fait des présentations :

— Jean-Christophe... Euh, je ne sais pas comment tu t'appelles ?

— Jean-Marc.

— Jean-Marc. Moi je m'appelle Renaud. Tu es d'où ?

— De Montpellier. Je suis en vacances chez Colette, une des trois filles que vous avez vues. Elle est de Nîmes, comme moi.

- Tu es de Nîmes, mais tu habites Montpellier ?
- Oui, je suis étudiant à Montpellier.
- Étudiant en quoi ?
- En anglais.

Nous avons gagné Juan-les-Pins, puis le cap, en suivant tout du long la route du bord de mer. Jean-Marc parlait peu, et la conversation était surtout entre Jean-Christophe et moi. Nous nous demandions pourquoi tant de boîtes *gay* de province se croient obligées d'offrir à leurs clients un de ces *shows* qui devraient plutôt les décourager, puisqu'ils sont longs et tous les soirs semblables, apparemment.

— Remarque, celui-ci est plutôt plus professionnel, si l'on peut dire, que celui qu'on a vu l'autre soir à Nice.

— Oui, oui. A peine.

— Tout de même, les costumes sont plus frais, plus riches, ça a dû coûter plus cher.

— Oui, c'est vrai, ça a l'air un tout petit peu plus au point, à condition d'être assez loin. La richesse supposée des costumes ne résiste pas à la proximité. D'ailleurs, c'est plutôt moins pénible, vu de loin. Ce soir, ça m'a paru un peu meilleur que l'autre jour, bizarrement.

— Oui, à moi aussi. N'empêche, qu'est-ce que c'est emmerdant ! Ça coupe tout, je ne comprends pas du tout pourquoi ils font ça.

— Ils croient qu'il faut justifier le prix des consommations.

— Mais ce n'est pas plus cher qu'ailleurs.

— Ces travelos ont envie de se montrer, c'est tout.

— Au fond, ce côté farce, ce goût pour ce genre de spectacles, en province, ça correspond à l'image grotesque qu'on a encore des pédés, et que les pédés ont encore d'eux-mêmes, par contagion.

— Oui, et puis ça sert à se faire accepter, les hétéros vont voir ça comme on va au zoo.

— J'ai assisté à un épisode étrange, je ne sais pas si je fabule, mais je ne crois pas. Il y avait dans la salle un couple

dont la femme avait l'air au bord des larmes. Son mari essayait de la consoler, mais il avait l'air catastrophé, lui aussi. Ils paraissaient très intimes avec l'un des travelos, tu sais, le plus grand, celui qui chante des chansons sentimentales, celui qui se prend le plus au sérieux, en somme.

— Ah, oui, je vois lequel : celui qui est en Pierrot, à un moment.

— Oui. Je bâtis peut-être un roman, mais j'ai l'impression que la fille était sa sœur, il avait voulu lui montrer ce qu'il faisait, et ça se passait très mal.

— C'est triste.

— Oui. Remarque, la situation n'est peut être pas du tout celle-là.

D'après son insistance à voir le *show* en entier, plus tôt, j'avais craint que Jean-Marc ne le trouve bien. Mais non. Lui aussi le jugeait très embêtant. Il était assis à ma droite sur la banquette avant. Dans l'ensemble, il paraissait un peu distant.

A la sortie de Cannes, en passant devant chez elle, il a été question de Mme Gould. Nous nous demandions pourquoi, quand elle était sur la Côte d'Azur, elle choisissait d'habiter là, si près de la route, plutôt que dans sa villa de Juan-les-Pins, qui ressemble à une espèce de petit fortin. A la sortie de Golfe-Juan, c'est la sœur du shah qui a été évoquée, quand nous avons dépassé l'endroit où elle a échappé à un attentat qui a coûté la vie à sa dame de compagnie, alors que toutes deux revenaient du Palm Beach, une nuit.

A la maison, je ne savais pas où étaient les commutateurs. Nous avons traversé plusieurs grandes pièces dans l'obscurité. Je guidais Jean-Marc entre les meubles en le tenant par un poignet, derrière moi :

— Cette maison est un tombeau...

— Oui, c'est vraiment très sombre.

— Attends, il y a une pièce encore plus sépulcrale...

Nous nous dirigions vers la cuisine, que nous avons finalement atteinte. J'avais très soif et voulais trouver quelque chose à boire. [*Vendredi 30 juin, trois heures et demie de l'après-midi : je suis de plus en plus en retard dans cette chronique. Walter (Trick XXXIII) est en train de prendre un bain. J'essaie de le convaincre depuis deux heures que je dois travailler, mais d'abord il a voulu faire l'amour une fois de plus et m'a excité sans trop de mal, malgré mes résolutions, ensuite il a fallu appeler son hôtel, pour demander qu'on fasse descendre ses bagages, puis tâcher d'arranger pour lui un coup de téléphone au Koweït. D'une part il n'avait pas le numéro de son correspondant (l'ambassade des États-Unis), d'autre part il voulait savoir, pour me rembourser, ce que coûterait la communication. Mais cette indication de prix est impossible à obtenir, parce que la correspondance est directe. Il en coûte 0,47 franc par 1,9 seconde, et vous devez faire vous-même votre calcul. Finalement Walter s'est avisé qu'il était huit ou neuf heures du soir au Koweït et que la personne qu'il voulait appeler, pour lui demander de venir le chercher demain à l'aéroport, aurait fini son travail de la journée. Devant toutes ces complications, il a renoncé au Koweït et décidé qu'il irait directement à Ceylan.*]

Il vient de sortir de la salle de bains, il a traversé cette pièce, complètement nu, pendant que j'essayais d'écrire le paragraphe précédent, et il est allé s'allonger au soleil, dans un transatlantique, sur le balcon.]

Nous avons bu tous les trois du Schweppes, assis autour de la table. Puis j'ai dit à Jean-Christophe que Jean-Marc et moi allions monter.

— Je monte aussi.

Nous avons repris, en cordée, la traversée des pièces du bas, en direction de l'escalier, et nous nous sommes séparés à la

porte de ma chambre. Aussitôt entré, Jean-Marc s'est affalé sur le lit. J'ai allumé, et fermé les volets.

— Excuse-moi une seconde.

Je suis allé pisser, puis me laver les dents. Jean-Marc, pendant ce temps, s'est déshabillé. [*Walter est en train de s'habiller. Je pense que si je ne le note pas tout de suite j'oublierai plus tard qu'il porte en guise de ceinture une corde de plusieurs couleurs, munie de glands. Est-ce que ça s'appelle une châtelaine ? Non, des châtelaines, ce sont plutôt des pantoufles, je crois. A cela près, il est tout en kaki, pantalon kaki, chemise kaki, manches retroussées. Il est en train de nouer une minuscule cravate rouge où l'on voit un petit pistolet. Du canon sortent des éclats divergents. La cravate a été achetée à Hawaï, pour dix cents. Ou plus précisément, Walter en a acheté dix pour un dollar*] Interruption : il se rhabille une nouvelle fois, après un épisode absurde. Il partait. Je l'ai accompagné à la porte. Il a commencé à m'embrasser. Je lui ai dit d'arrêter, qu'il allait m'exciter, qu'il ne pensait qu'au sexe, que c'était un obsédé, qu'il fallait [*Interruption : c'est devenu un jeu. Je répète que je dois travailler. Je suis assis à ma table.*

— What is it you are writing ?

— J'écris que je ne peux pas travailler parce que tu n'arrêtes pas de m'interrompre.

— Non, sérieusement.

— Sérieusement.

— Mais il faut que tu m'expliques, pour l'argent.

— Je t'ai déjà expliqué hier. Va-t'en !

— Bon, cette fois, je m'en vais vraiment.

— Quoi, tu es encore là ? Je croyais que tu étais parti il y a une heure !

— Ne travaille pas trop...

La porte est encore ouverte, puisqu'il était presque sur le palier, tout à l'heure, lorsqu'à force de me dire au revoir il m'a excité, a constaté qu'il m'excitait, a commencé à me déshabiller et, face à ma résistance, s'est lui-même déshabillé à peu près entiè-

rement. J'étais en train d'écrire, ou d'essayer d'écrire, que sa petite cravate rouge au revolver tirant un coup, qu'il a achetée dans un groupe de dix pour un dollar à Hawaï, au lieu de la passer au col de sa chemise, il la nouait lâchement autour de son cou, directement, à même la peau ; de sorte que lorsqu'à l'instant il a enlevé sa chemise, la petite cravate restait seule sur sa poitrine noire de bronzage et de poils, prolongée vers le bas par la ligne broussailleuse de ceux-ci sur son ventre, ce qui, pour une raison ou pour une autre, m'excitait extraordinairement. Mais ensuite il a enlevé même sa cravate, [Interruption. Nouveau coup de téléphone de Jean-Marc : il n'a rien de particulier à me dire, mais il avait beaucoup de pièces de monnaie et il a donc décidé de m'appeler d'une cabine, dans le hall de la faculté. La maison de Grasse appartenait à Corinne, la plus grande des trois filles, et non à celle que j'avais cru en être propriétaire, Colette je crois (je m'embrouille un peu dans leurs prénoms). C'est aussi Corinne, c'est-à-dire ses grands-parents, qui possède la maison de la Lozère où je suis, dirait-on, invité] et constatant que je bandais furieusement, il a défait ma braguette, malgré mes protestations, et s'est agenouillé devant moi, dans l'embrasure de la porte, pour me sucer. Je me suis réfugié à mon bureau, mais il m'y a suivi, tirant argument de mon état pour ignorer mes rebuffades. Il me suçait le sexe alors même que j'écrivais la page précédente. Je suis tout de même parvenu à me reboutonner tant bien que mal, et à le convaincre de faire de même en lui annonçant que Philippe devait passer d'une seconde à l'autre pour me photographier. Lui devait aller au bureau d'Air France qui est près de l'Opéra. Je lui ai indiqué le chemin :

— Tu vas sans doute rencontrer un tas de types en traversant les Tuileries et tu iras baiser tout l'après-midi.

— Non, j'attendrai ce soir pour baiser avec toi. Mieux vaut un diable qu'on connaît qu'un diable qu'on ne connaît pas.

— Je ne suis pas un diable, je suis un ange.

(Je me rends compte en notant ceci, que j'ai confondu devil et

evil. *A moins qu'il n'ait vraiment dit* *deuil* : *son anglais, évidemment, est un peu particulier*)] que je travaille]]. J'ai ouvert le lit pour lui, et me suis préparé à l'y rejoindre. J'aime bien qu'on se déshabille comme pour se coucher et qu'on entre dans un lit décidés à y passer la nuit, plutôt que de s'arracher l'un à l'autre, progressivement, les vêtements, et de ne pénétrer entre les draps qu'au terme d'une progression parfois un peu fastidieuse.

— Attends, cette lampe est trop forte. Tu veux que j'allume celle-ci, la petite, ou que j'éteigne tout ?

— Comme tu veux.

— Je sais ce que je vais faire. Je vais tout éteindre et ouvrir les volets d'une des fenêtres, on aura la lumière de l'extérieur.

Les reflets de la lune sur les vagues entouraient de scintillements argentés, au plafond, l'ombre des palmiers du jardin, effacée régulièrement par les deux faisceaux, l'un très rapide, l'autre plus long et plus large, du phare.

Je me suis étendu sur le lit aux côtés de Jean-Marc, contre lui, sur lui. Immédiatement, le plaisir que m'avait laissé entrevoir nos embrassements du Crazy Boy s'est révélé dans toute sa violence : accord imprévisible des corps, et de leur moindre mouvement. Nos bouches collées, nos sexes joints, nous nous encerclions l'un l'autre de nos bras serrés avec un enthousiasme de plus en plus énergique. Ses jambes, ses fesses, ses bras étaient couverts d'un pelage épais de faune, plus rare sur sa poitrine. Ses cuisses assez courtes étaient convexes et dures, comme son cul, vers où convergeaient tous mes désirs (lorsque je lui ai dit, en plaisantant, une semaine plus tard, un matin, à Montpellier : « Oh, moi, de toute façon, je ne t'aime que pour ton cul », il m'a répondu très sérieusement : « Oui, ça je sais... »)

[Interruption (1^{er} juillet) : visite de Didier (Trick XIV) qui

passé pratiquement tous les jours, ces temps-ci. Hier, il a subi les épreuves de français du bac. Il m'apporte deux gravures d'après des collages de Rodolphe Orlando, que ce dernier, rencontré par lui au Manhattan hier soir, lui a remises pour moi : Les Inconséquences d'une grand-mère.

— Mais il faut que je te laisse travailler...

A son départ, toutefois, et à la porte, même scène à peu près qu'hier avec Walter. Il me lèche le cou, la poitrine, me caresse la braguette. Je bande et lui aussi. Mais finalement, virile poignée de mains, et :

— Bon, allez, salut mec, tu dis bien des choses à ta nana...]

[Autre : coup de téléphone de l'autre Jean-Paul, le Corse (Trick XXVIII). J'écris avec l'appareil à la main, à mesure qu'il me parle. Il était la nuit dernière au square Jean-XXIII, complètement défoncé, et s'y est laissé surprendre par le jour. Il n'a pas d'argent pour partir rejoindre ses amis au Maroc. Peut-être retéléphonerait-il plus tard, ce soir, pour aller voir avec nous Young and Innocent.] [Correction d'épreuves de la deuxième édition, le 13 avril 1982. Tout à l'heure, un coup de téléphone de lui : il rentre de vacances de Pâques passées en Corse.]

Je suis incapable de relater chronologiquement tout ce qui s'est passé la première fois que nous avons fait l'amour, Jean-Marc et moi. Ça n'a pas duré moins d'une heure, en tout cas. Nous avons dû faire un bruit épouvantable car Jean-Christophe, qui était dans la chambre d'à côté — mais les murs sont solides, dans cette maison, — m'a dit le lendemain : « A en juger d'après la bande-son, c'était très réussi... » C'est le moins que l'on puisse dire. Maintenant que les trente-trois tricks dont je m'étais fixé le nombre. [Il s'agit des trente-trois tricks français, ou plutôt européens, et plus précisément rencontrés en Europe, qui précèdent ici treize tricks américains] sont maintenant derrière moi, je pense pouvoir dire que c'est celui-ci qui m'a donné le plus de plaisir physique. J'ai demandé à Jean-Marc, à un moment ou à un autre, s'il aimait les poppers, s'il voulait

que j'en demande à Jean-Christophe, qui en avait un flacon. Charles en avait plus d'un litre, acheté dans un laboratoire parisien, une combinaison très puissante et particulièrement pestilentielle. Il nous en avait donné à tous. J'avais placé mon propre petit flacon dans le tiroir de la table de nuit et, trois ou quatre jours après que je m'en sois débarrassé, il empestait encore.

— Non, je crois que l'on n'en a pas vraiment besoin, c'est tellement bien...

— Justement. On n'en a jamais besoin. C'est quand c'est très bien qu'avec les poppers c'est sublime...

Mais je n'ai pas insisté alors, quoique je sois revenu à la charge un long moment après :

— Tu ne veux pas que je demande à Jean-Christophe son flacon ?

— Non, je ne veux pas que tu t'en ailles une seule seconde.

J'ai léché son corps tout entier. Je me souviens d'avoir été étendu sur le ventre, entre ses cuisses, le bout de mon sexe contre ses fesses, sa bite à lui contre mon ventre, ma langue sur sa poitrine. Je lui ai léché le cul très longtemps, d'abord en lui [*Interruption : coup de téléphone de Jean-Christophe, qui vient dîner ce soir. Je lui dis que je suis en train d'écrire ma première nuit avec Jean-Marc, et je lui rappelle sa réflexion du lendemain, sur la « bande-son », que je viens de noter.*

— Oui, c'était très impressionnant. D'autant plus que moi, dans ma chambre, pendant ce temps, je lisais *Tricks*, le manuscrit des premiers chapitres. Au rythme des grincements de votre lit, ça faisait un drôle d'effet...] soulevant les cuisses, ensuite en le retournant sur le ventre, et en enfouissant complètement mon visage entre ses fesses, et enfin de nouveau de face, juste avant d'essayer de l'enculer. A sa première petite grimace de douleur, ou de crainte de douleur, j'ai attrapé le tube de Hyalomiél qui était dans le tiroir de la table de chevet, et j'ai mis la crème dans son cul, et sur mon sexe.

La pénétration s'est faite ensuite très lentement, sur ses directives, mais sans difficultés. Il me semble l'avoir enculé sans interruption pendant au moins une demi-heure, la plupart de ce temps dans ma position favorite, c'est-à-dire le revers de mes coudes entre le revers de ses genoux, ses omoplates dans la paume de mes mains, ma bouche sur la sienne, ou dans son cou, ou sur sa poitrine. D'enthousiasme, il arrivait que je rie, ce qui l'intriguait, l'inquiétait peut-être :

— Pourquoi tu ris ?

— Parce que je suis vachement content.

— Moi aussi.

— C'est fantastique.

— Oui. C'est tout le temps comme ça, quand tu fais l'amour ?

— Oh non, je suis plus ou moins inspiré...

Tout son corps, comme le mien, sans doute, était plein de la chaleur emmagasinée au long de la journée au soleil, sur les plages, et de poser seulement la main sur son flanc c'était une sensation délicieuse de brûlure sèche et douce. Plus tard, à nos joutes, cette sécheresse brûlante de sable s'est convertie en une moiteur qui n'était pas moins agréable, sueur, salive, et la vague odeur de miel de la crème lubrifiante.

Quelquefois, aussi, j'étais à genoux, les fesses sur les talons, le buste droit, le sexe toujours en lui dont les cuisses entouraient mes hanches. Les mains libres, alors, je lui caressais le torse, et lui le mien. J'ai été cent fois au moment de jouir. Je lui disais alors d'arrêter, de ne plus bouger, et docilement il s'immobilisait complètement, quand le moindre mouvement du moindre muscle de ses fesses aurait précipité mon éjaculation. Au bout d'une longue période, mon sexe, comme si déçu d'avoir été tant de fois au bord de lâcher son foutre et tant de fois retenu, a commencé à se faire moins dur. Je suis sorti des fesses de Jean-Marc, je me suis étendu

sur le dos, je me suis mis de la crème dans le cul, et lui m'a enculé à son tour, pendant cinq minutes. Son sexe était assez peu volumineux, et très dur. Lui-même était sans cesse à la veille de jouir, jusqu'à devoir se retirer précipitamment à plusieurs reprises.

A la troisième ou quatrième, je l'ai renversé, je me suis installé entre ses jambes et introduit de nouveau en lui. Nous avons repris toutes les positions antérieures. Mais j'ai craint que nous ne finissions par nous fatiguer, et décidé qu'il fallait en finir pour cette fois-ci. J'ai disposé la plante de ses pieds contre ma poitrine, ce qui me laissait les mains libres, et je me suis mis à le branler. Du pouce et de l'index de chaque main, il me touchait le bout des seins. A la lumière de la lune, je pouvais voir mon sexe avancer et reculer entre la forêt de poils de ses fesses. Parfois, je le faisais sortir tout à fait, son extrémité alors cherchant un instant le passage. Jean-Marc retenait ma main. Mais après une dizaine de minutes j'ai écarté les siennes, et nous avons joui en même temps, très longuement, des soubresauts d'orgasme nous agitant encore trois minutes après le premier, quand déjà j'étais retombé sur le lit et que nous nous embrassions, nos ventres collés par son foutre.

Nous sommes restés longtemps immobiles. Peut-être avons-nous même dormi un peu, réveillés alors par le glissement de mon sexe hors de ses fesses. Il était allongé transversalement au-dessus de moi. Il s'est levé et il a marché jusqu'au lavabo. Il a aussi demandé où étaient les toilettes, et il y est allé. Il m'a apporté une serviette et un verre d'eau. Mais je me suis levé pour aller fermer les volets. Il commençait à faire jour. Venait d'un palmier le sonore et disgracieux raclement de gorge des tourterelles, à moins que ce ne soit sous le toit qu'elles aient été installées. J'étais soudain mort de sommeil. Jean-Marc non, apparemment :

— Tu sais ce qu'on devrait faire ? Aller à Grasse, main-

tenant, au lieu de nous endormir. Là-bas, on pourrait dormir jusqu'à midi.

— Mais ici aussi on peut dormir jusqu'à midi.

— Mais tes amis vont se lever, nous réveiller...

— On ne les entend pas. De toute façon ils se lèvent très tôt, à cette heure-ci, justement. Et puis je crois que je n'ai pas vraiment le courage de ressortir, de prendre la voiture, tout ça... En plus il faudrait y mettre de l'essence, trouver une station-service ouverte...

Il n'a pas insisté. Il s'est serré davantage contre moi, m'a caressé et embrassé :

— Je suis très bien, avec toi.

— Moi aussi. Tu te rends compte de ce que nous avons failli rater...

Nous bandions de nouveau. D'être l'un contre l'autre produisait en nous le même effet d'excitation générale que l'heure précédente, nous nous embrassions avec autant d'élan, nos jambes et nos bras se mêlaient aussi étroitement pour mieux serrer nos torses, nos ventres, nos sexes les uns contre les autres. Je ne le voyais plus. Sa peau avait le même goût délicieux de sel, de sable et de mer, et je ne me lassais pas de passer ma bouche, ou le bout de ma langue, ou ma langue tout entière sur ses hanches, ses côtes ou sa poitrine. Dès que je m'arrêtais, lui me faisait la même chose. Il serrait très légèrement entre ses dents la pointe de mon sein gauche, mes mains étaient dans ses cheveux, sa bite contre ma cuisse. C'est moi qui l'ai fait entrer en moi, et il m'a enulé lentement, la frénésie remplacée par la douceur. Mais il était toujours si près de jouir qu'il devait s'immobiliser complètement, ou même sortir son sexe de mon cul, et nous avons échangé nos positions. Je l'ai donc baisé à nouveau, en le branlant immédiatement, et je l'ai fait jouir presque aussitôt, malgré ses protestations, en jouissant moi-même, de nouveau, en même temps que lui exactement.

Cette fois-ci nous ne nous sommes même pas levés, et nous

nous sommes endormis immédiatement. Nous avons d'ailleurs très bien dormi, l'un contre l'autre, lui me tournant le dos, jusque vers dix heures. Au réveil, nous avons encore une fois fait l'amour, face à face, moi allongé sur lui, et joui, toujours simultanément, entre nos ventres. Aussitôt après, il a dit qu'il fallait qu'il rentre à Grasse, que les filles devaient l'attendre, qu'elles avaient besoin de lui. Je me suis donc levé et habillé, et je suis descendu jusqu'à la cuisine pour confectionner un petit déjeuner. Mais il y avait là Angelina, la cuisinière, je n'ai pas osé lui demander de préparer deux petits déjeuners, ni les faire moi-même sous son nez, et je suis donc remonté bredouille, proposant à Jean-Marc que nous nous arrêtions dans quelque café, en chemin.

— Non, nous pouvons prendre un petit déjeuner à Grasse, à la maison.

— O.K. Excuse-moi, mais tu comprends, je ne suis pas chez moi, je ne peux pas compromettre mes amis en faisant se poser des questions à leur bonne...

J'avais pris soin, en remontant, de fermer la porte qui fait communiquer les pièces du bas avec le corridor, au bas de l'escalier. Nous avons gagné le jardin sans être vus d'Angelina, grâce à cette précaution qui a dû l'étonner un peu, comme de m'entendre sortir si vite le matin. Mais si elle a pensé que j'avais couché avec quelqu'un, rien ne lui interdisait de supposer, du moins, qu'il s'agissait d'une femme.

Nous avons rejoint Antibes, que nous avons traversé au milieu d'un grand encombrement de voitures. Nous avons pris de l'essence à la sortie de la ville. Ensuite, nous sommes montés dans les collines, du côté de Mougins. On atteint assez vite, dans cette direction, une campagne assez bien protégée, tout en bois de pins. Jean-Marc parlait des examens qu'il venait de passer. Lui et ses camarades avaient eu à commenter un texte de Conrad, ce qui lui paraissait pervers de la part des examinateurs, puisque Conrad après

tout était Polonais et que son anglais, de ce fait, était plutôt spécial. De toute façon, Conrad était très rasant.

— Oui, j'ai toujours trouvé aussi. Il a des admirateurs frénétiques, mais toutes ces histoires de bateau, ça m'a toujours passablement emmerdé.

— Remarque dans les histoires de bateau, il y avait aussi Melville, cette année, au programme. On a passé des mois sur *Billy Bud*, je ne sais pas si tu connais, c'est pas marrant non plus.

— Ah, j'aime bien *Billy Bud*, moi, toutes ces amours secrètes, cette façon de tourner éternellement autour du pot...

— Si tu avais étudié ça page par page pendant trois mois, tu en serais sans doute un peu dégouté, toi aussi.

— Oui, probablement. J'aime beaucoup aussi un autre récit de lui, assez proche, par certains côtés, *Benito Cereno*.

— Ça je ne connais pas.

— Ce n'est pas très connu. Ça se passe aussi sur un bateau. Il y a toutes sortes d'histoires de séductions mystérieuses, ce n'est jamais très clair...

— Non, ce qu'il y avait au programme cette année qui m'a beaucoup plu, c'est Richard III, ça c'est extraordinaire. C'est bien mieux qu'Hamlet, non ?

— Je ne sais pas. Je n'irai peut-être pas tout à fait jusque-là, mais c'est très bien, oui.

— Si, si, Richard III, c'est un personnage bien plus complexe qu'Hamlet, bien plus riche et intéressant.

— Moi j'aime surtout *Richard II*, mais c'est peut-être parce que j'en ai vu une production extraordinaire, une des plus belles choses que j'ai vues au théâtre, peut-être la plus belle, la mise en scène de Chéreau.

— Non, je ne connais pas.

— Tu viens de finir de passer tes examens ?

— Oui, enfin il y a une semaine. On est allés en Italie, trois ou quatre jours, parce que Corinne voulait voir son amie, Laura, celle que tu as vue hier, tu sais.

- Oui.
- C'est les grandes amours.
- Ah oui ? Je n'avais pas compris ça.
- Oui, alors on était à Vérone, tu connais ?
- Oui.
- J'aime beaucoup, je ne connaissais pas, ça m'a beaucoup plu.
- Oui, moi aussi.
- On a passé trois jours là, pratiquement sans dormir, c'était complètement fou, on sortait tous les soirs, tu sais, dans ces boîtes immenses qu'il y a en Italie.
- Des boîtes spécialisées ?
- Oui, mais immenses, immenses.
- Oui, j'en connais une, à Milan, que j'aime beaucoup, la Rosamunda, je ne savais pas qu'il y en avait d'autres.
- Si, celle-ci, près de Vérone, c'est complètement fou. Et puis il y a eu des fêtes à la campagne, en plein air, le long de l'Adige, ils avaient fait un grand feu, tout le monde buvait et chantait, c'était très bien.
- On se croirait dans 1900.
- Oui, c'était tout à fait ce genre-là.
- Et vous êtes à Grasse depuis combien de temps ?
- Depuis avant-hier.
- C'est chez une des filles ?
- Oui, c'est chez Corinne. C'est une amie d'enfance, on est du même patelin, près de Nîmes.
- C'est un village ?
- Une toute petite ville.
- Comment ça s'appelle ?
- Beaucaire, tu connais ?
- Oui, enfin non, je n'y suis jamais allé, je n'ai vu Beaucaire que de Tarascon.
- C'est à peu près tout ce qu'il y a à voir.
- J'aime beaucoup tous ces pays, Nîmes, Arles, Aigues-Mortes, les Saintes-Maries, Saint-Gilles-du-Gard...
- Ma grand-mère habite Saint-Gilles-du-Gard.

— Ah oui ? Une des pièces favorites de ma collection de cartes postales représente les bains-douches municipaux de Saint-Gilles-du-Gard. Si tu vas voir ta grand-mère, tu devrais m'en acheter quelques-unes.

— Tu crois qu'on en trouve encore ?

— Oui, certainement, ce n'est pas une carte ancienne, elle est dans le commerce.

— Tu t'intéresses aux cartes postales ?

— Oui, enfin, comme ça, je ne suis pas très collectionneur. Malheureusement elles sont de moins en moins bien.

— Pourquoi ?

— Parce qu'avant chaque village avait ses cartes postales qui représentaient des choses insignifiantes, très bien. Maintenant on ne trouve plus, partout, que les trucs fameux du coin, même si c'est à quarante kilomètres. A Paris, c'est la même chose. Jusqu'au début des années soixante, à peu près, tous les arrondissements avaient leurs propres cartes postales, tous les quartiers, même les cafés, les tabacs faisaient faire les leurs, en prenant le nom « Éditions Popaul », ou des trucs comme ça. Maintenant, tu ne trouves plus que les mêmes cartes postales, partout, Montmartre, la tour Eiffel, quand ce n'est pas Chambord ou Azay-le-Rideau... Tu m'as dit que tu devais rentrer à Montpellier aujourd'hui ?

— Non, à Nîmes, parce qu'il y a une espèce de foire à la brocante et j'ai un ami qui a un stand, mais il part en Espagne, il m'a demandé de le remplacer.

— Un stand de quoi ?

— Oh, un peu de tout, des meubles, des objets. Il faut que je rentre pour ça. Avant il faut que j'aille à Nice, et je dois passer aussi à Montpellier. Tu vois, ça va en faire, des kilomètres.

— Oui, en effet...

Quand nous sommes arrivés à Grasse, au lieu d'entrer dans la ville après avoir gravi la colline, nous sommes redes-

endus et nous avons pris, selon ses indications, la direction de Draguignan.

— Ce n'est pas dans la ville, la maison ?

— Non, c'est un peu en dehors, ce n'est pas loin.

Mais en fait ce n'était pas près. Au bout de quelques kilomètres, nous avons tourné plusieurs fois à droite, puis à gauche, pour prendre des routes de plus en plus petites, des chemins de plus en plus étroits. Nous nous sommes arrêtés à un portail de bois où était garée la voiture verte de Jean-Marc.

On voyait de là, nous surplombant, un épais jardin en terrasses, aux arbres touffus, plein de fleurs, et entre les branches une maison blanche, assez grande, très simple.

— C'est vraiment très joli, ici.

Nous nous sommes approchés d'elle, par divers escaliers de pierre. Au-dessus de la porte, une date était gravée, au milieu d'une dalle blonde : 1719.

— C'est vraiment rare, une aussi jolie maison, dans ce pays, la plupart sont tellement laides...

Nous sommes entrés. Une des trois filles, la plus petite des deux Françaises, était dans la première pièce. Jean-Marc l'a embrassée :

— Je vois que ma voiture est là : Corinne n'est pas allée travailler ?

— Non, elle dort encore...

— On peut se faire un petit déjeuner ?

— Je suis en train de faire du thé et du café.

Elle s'est tournée vers moi :

— Qu'est-ce que tu préfères ?

— Du thé, si possible.

Jean-Marc et moi, en attendant, sommes allés faire un tour. Devant la maison, la terrasse était limitée par une murette basse de pierres sèches. A droite, une fontaine ancienne déversait une eau très claire. En contrebas, à l'angle d'une

autre terrasse, dallée, était disposée une longue table à la nappe blanche. Il y avait une piscine tout en longueur, parfaitement transparente.

— C'est tellement bien, une piscine comme ça, au lieu de ces horribles bleus turquoise qu'on voit partout...

L'eau y circulait continuellement, venant de la fontaine. Celle qui en sortait allait irriguer, par divers conduits à la romaine, les espaliers du jardin.

Nous sommes montés sur la gauche de la maison, à flanc de coteau. Un escalier extérieur donnait accès au premier étage. Jean-Marc a frappé à la porte, qu'il a ensuite ouverte :

— Vous dormez encore ?

Derrière la maison, plus haut sur le versant de la colline, passait un petit canal, dont on voyait parfaitement le fond et où défilait, très rapidement, une eau immaculée. A une centaine de mètres, à gauche, un vieux pont de pierre l'enjambait.

— C'est drôle, le pont a l'air beaucoup plus vieux que le canal.

— C'est que le canal a été cimenté récemment, idiot !

— Oui, j'avais compris.

Il marchait devant moi, je l'ai enserré, par derrière, et embrassé dans le cou.

Lorsque nous sommes revenus devant le seuil, nous en avons vu sortir Corinne, la plus grande des filles, et son amie italienne, qui portait seulement la culotte d'un maillot de bain. Corinne s'est approchée de la piscine, elle a enlevé tous ses vêtements et elle a plongé sans la moindre hésitation. Elle a fait deux ou trois brasses, elle a lissé dans l'eau ses très longs cheveux blonds, et elle est ressortie avec le même air exactement d'accomplir sans y penser un rite quotidien. Elle s'est enveloppée d'une grande serviette blanche, qu'elle a nouée au-dessus de ses seins.

Nous nous sommes assis autour de la table, ou allongés sur la murette de soutènement. La plus petite des deux Françaises avait apporté là une théière, une cafetière, du lait, du sucre, des biscottes, du pain, plusieurs pots de confiture, du miel, et d'épais gâteaux secs rapportés d'Italie, d'après le sac de papier qui les enveloppait, et qui avaient la forme de gros bonshommes hilares. L'Italienne, presque complètement nue, était étendue en plein soleil, le buste seulement relevé par un coude afin qu'elle puisse boire son café. Son corps était d'une belle couleur pêche, à peine un peu rosé encore, chaleureusement, par endroits. Elle avait le visage d'une Pomone boudeuse. Ses formes massives, solides, ses seins volumineux et lourds, faisaient un contraste étonnant avec les lignes allongées de sa mince amante, un Maillol près d'un Giacometti. La lumière et mon humeur étaient celles de toute une époque d'artistes jardiniers, Renoir, Monet, Matisse, Bonnard, qui s'avançaient en chapeau de paille entre les arceaux de leurs allées.

Les filles et Jean-Marc parlaient de leurs projets pour la journée :

— Tu devrais téléphoner à Christian, peut-être qu'il ne part pas en Espagne, ou seulement samedi, tu pourrais rester un jour de plus avec Renaud...

Elles avaient l'air de nous considérer comme mariés.

L'autre Française s'est levée, s'est déshabillée complètement à son tour et s'est approchée de la piscine. Mais elle y a seulement trempé un pied :

— Oh là là, non ! Pas moi.

Et elle s'est rhabillée.

Nous avons rapporté vers la maison les objets et les vestiges du petit déjeuner.

— Bon, tu vas ranger tes affaires, Jean-Marc ?

Il est monté dans sa chambre, et il m'a fait signe de le

suivre. Il a commencé par enlever son pantalon et son slip, pour se changer. C'était la première fois que je le voyais en partie nu à la lumière. Ses cuisses et son cul étaient plus excitants encore que je ne l'avais jugé à les toucher seulement.

— C'est de la provocation, cette tenue !

Il m'a touché la braguette :

— Et ça marche, en plus.

Nous nous sommes serrés l'un contre l'autre. Nous bandonnions très fort tous les deux. Nous nous sommes embrassés. Il m'a entraîné sur son lit. Il commençait à déboutonner mon pantalon lorsque nous avons entendu la voix de l'une des filles. Nous avons laissé toutes les portes ouvertes :

— Allez, allez, pas de distraction, les garçons ! On ferme cette maison, il faut faire un peu d'ordre !

Jean-Marc a fait ses bagages, très vite. Nous avons échangé nos adresses. Les diverses chambres que j'ai vues étaient toutes très jolies, avec des meubles anciens, mais simples, genre Louis-Philippe, et des fenêtres qui s'ouvraient sur la campagne. Au-dessus du lit de Jean-Marc était accrochée une gouache du XIX^e siècle où l'on voyait une maison vénitienne, à peine un palais, sur un rio isolé, la façade rouge, d'un rouge superbe qui semblait se prolonger dans l'eau sans que l'on sache si c'était reflet, transparence, ou indifférence à la précision de la part d'un artiste mineur, cavalier et doué.

Nous sommes redescendus au rez-de-chaussée.

— Tu peux m'aider à faire un peu de ménage ? Il faut tout ranger...

J'ai rapporté à la cuisine quelques assiettes sales du dîner de la veille, sans doute. Jean-Marc s'est mis à faire la vaisselle.

J'ai porté à la poubelle, dehors, certains sacs d'ordures :

— Je ne peux pas faire grand-chose, à part ça. Je ne sais

pas où vont tous les trucs, ce que vous emportez, ce qui reste où c'est.

J'ai laissé Jean-Marc à son évier, et je suis descendu vers la piscine, où je me suis allongé au soleil. De toutes les fenêtres de la maison venaient les voix rieuses des filles, qui prétendaient se quereller, sous prétexte d'ordre à rétablir.

Après un quart d'heure, ou un peu plus, Corinne est venue me rejoindre :

— Jean-Marc a téléphoné à Nîmes, son ami ne part pour l'Espagne que samedi, donc il peut rester jusqu'à demain.

— Ah, c'est bien.

— Il peut coucher chez toi ?

— Oui, bien sûr.

— Qu'est-ce que tu fais toi, aujourd'hui ?

— Oh, je vais aller sur la plage, au-dessous de la maison, dormir un peu, peut-être. Vous voulez passer cet après-midi ?

— Oh, attends, ne fais pas d'invitations à la légère, on est des ravageuses, nous, où l'on passe l'herbe ne repousse plus... Non, sérieusement, c'est gentil, mais il faut que je travaille, moi, cet après-midi.

Je suis allé retrouver Jean-Marc à la cuisine. Il devait accompagner les filles à Nice.

— Tu viens me rejoindre chez moi, après ?

— Quand ?

— Quand tu veux, je ne bougerai pas. Peut-être que je dormirai un moment. Si je ne suis pas dans la maison, je serai sur la plage, juste en dessous.

— Bon. Vers quatre heures ?

— Oui, très bien. Quand tu veux. Tu dîneras avec nous ?

— Tu veux ?

— Bien sûr que je veux. Je demande parce qu'il faut que je prévienne.

— O.K. D'accord.

— A tout à l'heure, donc.

— Tu t'en vas déjà ?

— Il faut que j'aie fait un peu de toilette.

— A tout à l'heure.

Je suis remonté dans les étages, pour dire au revoir aux trois filles.

— Tu t'en vas ? Pourquoi tu ne restes pas ?

— Non, non, je vous dérangerai pendant vos rangements. Je vais aller sur la plage un moment. Mais si vous voulez passer dans l'après-midi, ce serait très bien.

— Mais tes amis seraient affolés de nous voir débarquer !

— Non, non, ils en ont vu d'autres !

— Au revoir !

J'ai marché jusqu'au portail, descendant à travers le jardin, d'escalier en escalier. Un vent très léger retournait les feuillages, verts d'un côté, argent de l'autre.

[Il est venu dîner chez mes amis, ce soir-là, et n'a pratiquement pas ouvert la bouche. Nous avons passé à nouveau la nuit ensemble, tout aussi agréablement que la première fois.]

Une semaine plus tard, je suis allé le voir à Montpellier. Nous nous sommes promenés ensemble au Peyrou. Il m'a invité à dîner. J'ai couché chez lui dans un studio de la banlieue universitaire, étonnamment confortable.

Par la suite, il m'a souvent téléphoné, et m'a invité, comme je l'ai déjà noté, à venir pendant l'été chez ses amis, dans la Lozère ou à Grasse. Je ne l'ai pas fait.

Précisément au moment où je m'apprêtais à recopier ici les pages qui le concernent, il est venu passer trois jours chez moi. Le soir de son arrivée, je regardais à la télévision L'Inhumaine de L'Herbier, et j'étais tellement absorbé par le film que je n'ai pas eu le courage de m'en arracher. Or c'était interminable, et d'après lui ridicule. Ce léger incident, et quelques autres dont j'ai été presque à chaque fois responsable, ont un peu terni son séjour, d'autant plus qu'il s'est avéré exceptionnellement boudeur. L'enthousiasme du printemps ne se retrouvait plus. Néanmoins, nous nous sommes quittés bons amis.]

[Je l'ai retrouvé par hasard, une nuit, au Trap, rue Jacob. Il m'a parlé de ce livre, qu'il avait vu chez un ami, mais il ignorait qu'il y figurait lui-même. Je ne lui ai pas caché. Je n'ai eu depuis aucune nouvelle de lui.]

XXVII. Le Marseillais,
dimanche 11 juin 1978.

J'avais fait, venant du port en voiture, le tour du square Mistral, à Cannes, et je rejoignais le boulevard qui longe la mer. Eux s'engageaient dans la rue d'où je débouchais, mais très lentement, l'air de chercher une place où se garer. Leur voiture était une Renault blanche de type R 16, immatriculée 13, c'est-à-dire dans les Bouches-du-Rhône, d'où j'ai conclu aussitôt qu'ils devaient être Marseillais. Le conducteur était jeune, assez fade, sans intérêt pour moi. Le passager, plus âgé, entre trente et trente-cinq ans, avait le crâne assez dégarni, les cheveux très courts et une grosse moustache.

J'ai rangé la voiture sur le boulevard de bord de mer, en biais, du côté du jardin. Entre-temps, la Renault 16 avait fait un demi-tour, et elle faisait maintenant face à la plage. Elle était arrêtée le long du trottoir, seule, lanternes allumées. Les deux garçons parlaient entre eux, tout en surveillant les mouvements du boulevard.

Dans l'angle du square qui était le plus proche d'eux se

trouvent des toilettes publiques, quelquefois ouvertes la nuit, mais ce soir-là fermées. S'ouvrant à côté d'elles, un passage souterrain donne accès à la plage.

J'ai traversé le boulevard, et j'ai marché lentement en direction de La Bocca. De la voiture des Marseillais supposés est descendu le passager. Il a aussi traversé le boulevard. Mais au lieu de le prendre dans le même sens que moi, il a marché en direction de la jetée, et du port. Toutefois, il s'est arrêté très vite, et il s'est assis sur la rampe de l'escalier qui descend vers la plage. J'ai rebroussé chemin, et je l'ai dépassé de deux ou trois mètres. Il me suivait des yeux. Il était extrêmement bronzé, à peu près de ma taille, mais beaucoup plus musclé. Il portait des jeans très serrés qui collaient très étroitement à des cuisses puissantes, fortement galbées. J'avais remarqué, à le voir marcher de loin, une allure emphatiquement mâle que confirmait son expression très composée, légèrement provocante, très satisfaite de soi et en tout cas peu souriante.

Je suis passé très près de lui, et suis descendu sur la plage. Il s'est retourné pour voir où j'allais. Je me suis dirigé vers le débouché du passage souterrain venant du square. J'ai vu, en y pénétrant, qu'il me suivait. Mais une espèce de géant, qui était sur la plage, m'a suivi aussi, et le Marseillais, au lieu de nous emboîter le pas à tous les deux, est resté à l'orée du passage, essayant de scruter l'obscurité pour savoir ce qui s'y déroulait. Constatant qu'il ne venait pas, je suis ressorti. Le géant est ressorti aussi. Il nous regardait tous les deux, le Marseillais et moi, et je m'appliquais à ne pas lui rendre son regard, pour qu'il s'en aille. Il a paru le faire. Aussitôt, je suis rentré dans le passage, et le Marseillais, cette fois, m'a suivi. Mais au moment même où nous allions nous rapprocher l'un de l'autre, le géant est revenu. Le Marseillais s'est aussitôt éloigné, vers l'autre sortie du passage, c'est-à-dire l'angle du square. Mais nous étions en

pleine obscurité, sous le boulevard, il n'avancait que très lentement, et moi derrière lui. Nous avons entendu des bruits de pas qui venaient du jardin. Les nouveaux venus n'y voyaient pas plus que nous. Ils ont croisé sans deviner sa présence le Marseillais, qui s'était plaqué contre la paroi. Ils venaient vers moi. J'avais peur. On m'avait raconté toutes sortes d'histoires sur le danger de ce passage, où des attaqués éventuels pouvaient vous bloquer comme dans une souricière. Peut-être ceux-là étaient-ils de mèche avec le géant qui gardait la sortie vers la plage ? M'apercevant, ils se sont approchés de moi. Mais leurs intentions, d'évidence, étaient toutes pacifiques. Néanmoins, j'ai continué à suivre le Marseillais. Il s'était arrêté sur les escaliers qui donnent accès au square, sous une lampe. Je me suis arrêté quatre ou cinq mètres avant lui. Revenant vers moi, il m'a dépassé, et il a marché de nouveau jusqu'au milieu du passage, et la zone où l'obscurité est totale. Des deux côtés sont arrivés alors, presque simultanément, une dizaine de garçons, et des combinaisons à deux, trois ou quatre participants se sont immédiatement établies. Je me suis approché du Marseillais. J'ai passé la main dans l'échancrure de sa chemise. Il n'était pas mince, mais très solide, sans graisse. Sa peau avait la chaleur sèche d'une journée au soleil, dont j'ai déjà noté le plaisir qu'elle me donne. Ses biceps étaient très développés, comme les muscles de ses avant-bras, très poilus. Il avait aussi quelques poils sur la poitrine, très courts. Appuyé au mur, les jambes écartées, il a posé ses mains sur mes fesses et m'a serré contre lui. Il bandait déjà. Moi aussi. Nous nous sommes embrassés. Mais nous ne nous étions pas touchés depuis une minute qu'un groupe nouveau est entré dans le passage, des garçons parlant à voix très haute :

— Merde, on y voit comme dans un cul, ici...

Toutes les ébauches de copulation se sont aussitôt interrompues. Mais au lieu de faire face en bloc à un danger éventuel, les occupants du passage se sont instantanément

divisés, certains partant rapidement du côté opposé à celui d'où parvenaient les fauteurs de trouble, d'autres choisissant de les croiser en marchant vers le square, et d'autres enfin restant sur place, isolés. Le Marseillais avait adopté la seconde solution. Moi la troisième, puis la première lorsque j'ai constaté que le groupe central se dissolvait à grande vitesse. De toute façon, il ne s'agissait que d'une fausse alerte.

Je suis sorti sur la plage, et remonté sur le boulevard. De l'autre côté, les deux Marseillais s'étaient rejoints et se parlaient, le conducteur toujours à son volant, l'autre penché à la portière. Il ne me prêtait plus la moindre attention. De nouveau, j'ai marché dans la direction de La Bocca, à peu près jusqu'à la hauteur du passage où quelques jours plus tôt j'avais enculé Red Morgan. Puis je suis revenu vers le square. J'ai alors croisé le Marseillais qui ne m'a même pas jeté un coup d'œil. Agacé, j'ai continué mon chemin sur une cinquantaine de mètres. Puis, faiblissant dans ma résolution de rendre indifférence pour indifférence, je me suis retourné et l'ai suivi. Il ne regardait pas derrière lui. Néanmoins, arrivé à l'extrémité des toits des buvettes alignées le long de la plage, il a emprunté un autre escalier qui lui donne accès, et s'est arrêté à l'entrée d'un de ces stands, désert et vide à cette heure, évidemment. Il n'a pas paru le moins du monde surpris de me voir le rejoindre, comme s'il n'avait pas douté un seul instant que je le suivrais. Cette suffisance m'a passablement irrité, mais il était bien vrai que je le trouvais excitant, et trop tard pour prétendre le contraire. Je me suis approché de lui. Il m'a aussitôt mis la main à la braguette.

J'ai regardé, par-dessus son épaule, l'intérieur vide de la buvette, que défendait seulement une barrière de bois. Au fond, dans le recoin de la glacière, nous aurions été beau-

coup moins visibles. Si néanmoins nous avons été vus par des attaquants, nous aurions été absolument coincés.

Je n'ai pas soumis cette alternative à mon compagnon. Il ne semblait pas vouloir parler, ce qui m'allait parfaitement, ni bouger.

Nous avons achevé de défaire réciproquement nos chemises, et nos braguettes. Nous nous sommes sorti le sexe l'un à l'autre. Le sien était pareil à lui, court et massif. Après quelques embrassades, je me suis agenouillé sur le sable pour le sucer. Lorsque je me suis relevé, lui, à ma grande surprise, s'est agenouillé à son tour, et m'a sucé également. Ensuite, debout, il a passé ma verge sous ses couilles. J'ai pensé qu'il voulait que je l'encule, et déjà j'écartais un peu ses fesses avec mes mains. Mais il a alors passé sa propre verge sous mes couilles. Cette position, quasi inédite pour moi, semblait lui plaire grandement. Il se pressait contre moi, et serrait les jambes pour que se pressent l'un contre l'autre nos sexes. Mais tout cela ne m'excitait pas beaucoup, et je ne tenais pas à débânder. Je l'ai donc sucé de nouveau. Des voix, une fois de plus, venant du boulevard, juste au-dessus du toit de paille qui nous cachait aux regards, nous ont interrompus. Mais elles se sont éloignées.

Je caressais alors la poitrine du Marseillais, ou bien je l'embrassais sur la bouche. Une main au creux de mes reins, de l'autre il se branlait. A l'accélération de ses gestes, j'ai compris qu'il allait jouir. Je me suis mis à me branler aussi. Nous nous embrassions. Son foutre est allé se perdre dans le sable une demi-minute avant le mien.

Toujours silencieux, il a sorti de la poche arrière de son jean un mouchoir de papier, dont il m'a passé la moitié.

— Merci.

Je suis remonté vers le boulevard avant lui. Au moment où nous nous sommes quittés, il a enfin souri un peu :

— Salut !

— Salut !

[*Jamais revu.*]

XXVIII. Jean-Paul le Corse,
dimanche 18 juin 1978.

[Récit transcrit le lundi 8 mars 1982.]

Tony et moi étions au square Jean-XXIII depuis un assez long moment, et nous n'avions encore trouvé personne qui nous plaise et à qui nous plaisions. Nous avions décidé de partir. Tony était encore dans les buissons, j'étais déjà dans la grande allée. Mais comme il tardait à me rejoindre, je suis retourné entre les fourrés. Je l'ai trouvé au pied d'un arbre, près de la barrière de bois de la remise du jardinier. Il était en train de branler un garçon moustachu, pas rasé depuis quatre jours, petit, vêtu de jeans et d'un blouson bicolore, bleu marine et blanc. Je me suis approché d'eux. Le moustachu avait une tête qui me plaisait beaucoup, il ressemblait, avec son nez aquilin, un peu détourné, au fameux premier autoportrait du Bernin, à la villa Borghèse. *[Décidément...]* Tony lui avait déjà défait le pantalon, qui était à mi-hauteur de ses cuisses, et lui avait fait la même chose pour Tony. Ils s'embrassaient. J'ai passé la main sous le pull-over de l'inconnu. Son corps était mince, très bien dessiné, plutôt musclé. Il avait quelques poils au milieu de la poitrine.

Il a entrepris d'ouvrir aussi mon pantalon, et de sortir mon sexe. Nous nous sommes embrassés, tandis que Tony conti-

nuait à le branler et lui caressait les fesses. Je me suis collé contre lui. Je l'ai serré entre mes bras. Il était très souple, son corps adhérait au mien de toutes parts. Sa bouche passait indifféremment de la mienne à celle de Tony. Il répartissait très également ses intentions.

Tony s'est accroupi pour lui sucer le sexe. Je me suis accroupi aussi. Tony et moi nous passions l'un à l'autre sa verge, assez petite. *[Cette précision, rencontrée avec stupéfaction quatre ans après, dénonce assez bien la part d'involontaire inexactitude que peuvent contenir ces récits. La verge du Corse en effet, n'est pas « assez petite », elle est au contraire plutôt grosse, plus par exemple que celle du narrateur, qui a eu, depuis la nuit du square, à de nombreuses reprises l'occasion de les comparer : mais peut-être a-t-il d'autant plus tendance à l'erreur sur cette question de la taille des sexes que son érotique personnelle y attache peu d'importance.]* Ensuite il s'est accroupi à son tour, entre nous, et il a essayé de prendre nos deux sexes dans sa bouche en même temps pendant que nous nous embrassions. Lorsqu'il s'est relevé, il s'est de nouveau collé contre moi, et Tony en a profité pour descendre un peu plus son pantalon, lui caresser les fesses et introduire entre elles, de la main, de sa salive.

Aux yeux des quatre ou cinq spectateurs qui s'étaient rassemblés autour de nous, le garçon au blouson semblait à ce moment-là se consacrer surtout à moi, dont il tenait la tête pour pouvoir m'embrasser plus profondément. Mais certains mouvements de son bassin favorisaient, cependant, les travaux d'approche de Tony. Lorsque celui-ci a tenté d'entrer en lui, il s'est retourné et lui a encore sucé le sexe, en y laissant probablement autant de salive qu'il le pouvait ; il en a mis lui-même entre ses fesses, qu'ensuite il tenait écartées des deux mains. Dès lors Tony l'a pénétré sans difficulté. Lui, de nouveau, m'embrassait. Il creusait les reins pour être mieux enculé. Puis il s'est penché en avant pour

prendre ma verge dans sa bouche. Tony avait les deux mains sur son dos et moi les miennes dans ses cheveux. Tony et moi nous embrassions par-dessus lui.

Un Nord-Africain assez laid insistait pour me caresser le torse, malgré mes tentatives de plus en plus nettes pour le décourager, jusqu'à ce que finalement je m'en sois débarrassé très énergiquement. Tony pendant ce temps enculait le jeune Bernin avec de plus en plus d'allant, et lui se branlait dans le même mouvement.

J'ai demandé à Tony, à l'oreille, s'il voulait que nous invitions l'inconnu à la maison. Oui. Je me suis donc penché vers lui et lui ai fait lâcher un instant mon sexe :

— Tu veux pas qu'on aille chez moi, tous les trois ?

— Non, je ne peux pas, il faut que je rentre, je suis pressé.

Je n'ai pas insisté et nous avons tous repris nos positions. Tony a joui dans le cul du Bernin, et lui presque aussitôt après, m'a-t-il semblé. J'ai serré plus fort mes deux mains dans ses cheveux et, accélérant l'avance et le recul de mon sexe dans sa bouche, j'ai joui une ou deux minutes plus tard. Il a avalé mon foutre. Mais au lieu de se redresser alors, nos deux sexes toujours en lui, il a continué de se branler. Sans doute n'avait-il pas joui l'instant d'avant, malgré ce que m'avaient fait croire ses soupirs. Mais il le fit maintenant.

Le petit groupe qui s'était constitué autour de nous s'est dissous aussitôt que nous avons commencé à nous réajuster.

— Voilà ce qu'il faut faire pour se débarrasser des voyeurs, a dit Tony : prétendre qu'on jouit. Aussitôt ils foutent le camp.

— Cette fois-ci c'était vraiment bien imité, a dit le garçon au blouson en souriant.

Nous sommes sortis tous les trois, ensemble, des buissons. J'ai demandé à notre nouvel ami où il habitait.

- Vers Port-Royal.
 - Tu es en voiture ?
 - Non, je suis à pied.
 - Tu veux qu'on te ramène ?
 - Ah oui, je veux bien, si ça ne vous ennuie pas. Tu es Français toi ?
 - Oui, tout à fait, pourquoi ?
 - Je ne sais, il me semblait que tu avais un petit accent.
 - Oui, c'est possible, à force de parler avec lui je finis par parler comme lui.
 - Il est d'où, lui ?
 - Je suis Américain. Et toi tu es Français ?
 - Oui, je suis Corse.
 - Tu habites Paris ou bien tu es en vacances ?
 - J'habite Paris.
 - C'est cette voiture-là.
 - Qu'est-ce que c'est ? Une Ami-6 ?
 - Oui, c'est la voiture la moins sexy qu'on puisse imaginer. Pour draguer, c'est un vrai désastre. C'est la voiture de ma mère.
 - On peut monter tous les trois devant, non ?
 - Oui.
- Il s'est mis entre Tony et moi, au milieu.
- Tu dois te lever tôt demain matin ?
 - Non, pas spécialement.
 - Pourquoi étais-tu si pressé ?
 - Oh, j'habite chez une amie...
 - Tu vas souvent en Corse ?
 - Oui, très souvent, j'y passe la moitié de l'année, quand je peux.
 - Tu es d'où en Corse ?
 - Tu connais ?
 - Non, je vois à peu près comment s'est fait, géographiquement, mais je n'y suis jamais allé.
 - Moi je suis juste de la pointe, tout au nord.

- De Bastia ?
- Encore plus à la pointe que ça.
- Mais après Bastia il n'y a plus rien, non, ou alors ce bidule qui dépasse, là, le doigt pointé ?
- Justement, c'est ça mon coin, le « bidule », comme tu dis. C'est là que ma famille a sa maison.
- C'est beau ?
- Oui, là où nous sommes, c'est très beau, très sauvage, pas du tout abîmé... Attends, là, tu tournes à droite, ce n'est pas la peine d'entrer dans ma rue, après c'est plein de sens interdits.
- O.K. Tu n'as pas quelque chose pour écrire, pour qu'on puisse te donner notre numéro de téléphone ?
- Il y a peut-être quelque chose dans la voiture, non ?
- Non, ça, ça n'écrit pas.
- Attendez, moi j'ai un crayon, et un vieux ticket de métro, tu peux écrire là-dessus.
- Oui, très bien... Voilà. Téléphone quand tu veux.
- D'accord. Vous êtes tout le temps là ?
- Oui, enfin, l'après-midi, moi je suis tout le temps là, c'est moi qui tiens le standard. Le soir, c'est moins sûr, mais assez souvent tout de même. Le matin on débranche le téléphone, parce qu'on dort, la plupart du temps.
- Remarquez, je peux vous donner aussi mon numéro de téléphone, si j'arrive à m'en souvenir...
- Tiens, tu peux écrire là-dessus.
- Voilà, je pense que c'est ça. Je ne suis jamais sûr. Le soir, en fin d'après-midi ou vers l'heure du dîner, je suis souvent là.
- O.K. Bon, salut. A bientôt, j'espère.
- Oui, moi aussi. *Ciao*. Merci de m'avoir accompagné.
- *Ciao*.

[*Il est devenu mon meilleur ami.*]

[... *et l'est resté.*]

XXIX. Pavlos,
vendredi 23 juin 1978.

[*Récit transcrit le lundi 8 mars 1982.*] Tony et moi étions de nouveau dans les buissons du square Jean-XXIII, et nous n'y trouvions personne qui correspondît à nos desseins. Les sentiers, entre les arbustes, étaient pleins de boue et de flaques, et glissants, mais beaucoup de monde, pourtant, s'y pressait, non sans quelques pittoresques dérapages et jurons. Soudain, j'ai croisé un nouveau venu, un petit brun moustachu aux cheveux un peu longs, entièrement habillé, pantalon et blouson, de jeans. Je l'ai beaucoup regardé, il ne m'a pas porté la moindre attention. Il est sorti des buissons pour rejoindre l'allée. Je l'ai suivi, je l'ai dépassé sur le sable, je me suis retourné sur lui en vain. Je suis rentré entre les fourrés et suis tombé sur Tony.

— Décidément ce n'est pas génial ce soir.

— Il y a ce petit tout en jeans, là-bas, qui a l'air assez excitant.

Justement, il passait à ce moment-là près de nous, sans détourner la tête et sans ralentir l'allure. Il s'est arrêté un peu plus loin, toutefois, au bord d'un petit attroupement. Je me suis approché de lui, et planté juste en face de lui. Il a paru me voir pour la première fois lorsque je l'ai touché, il s'est laissé faire, et au bout d'une minute il m'a touché

aussi. J'avais une main sur sa braguette, l'autre dans l'échancrure de sa chemise à carreaux. Il bandait, moi aussi. Il a sorti lui-même son sexe de son pantalon, et je l'ai imité. J'ai défait un à un les boutons de sa chemise, sa ceinture, les boutons de son pantalon : tout son torse était couvert d'un foisonnement de poils sombres, assez longs, très fins et lisses. Tandis que je le branlais, je lui caressais la poitrine et le ventre. Je lui ai léché le sein droit. Il a défait lui-même ma chemise et mon pantalon. Nous nous sommes alors serrés l'un contre l'autre, frottés l'un contre l'autre, embrassés. Tony nous a rejoints. Il a passé une main entre nous deux, il a saisi le sexe de l'homme en jeans. J'ai attiré Tony plus près de nous et j'ai sorti son sexe de son pantalon. L'homme en jeans l'a branlé en même temps que moi. Mais Tony était coincé entre les arbustes et nous, et très à l'étroit, d'autant plus que de nouveaux venus nous entouraient de toutes parts en essayant de nous toucher le sexe ou les couilles. Il est donc passé derrière notre petit brun, dont alors je suçais la verge. Relevé, j'ai consulté Tony du regard et, sur son assentiment, j'ai parlé à l'oreille de l'inconnu.

— Est-ce que tu veux venir chez nous ?

Mais il n'a pas répondu. Il était renversé en arrière contre Tony, qui le soutenait d'une épaule, d'une main lui caressant les fesses et de l'autre le torse. Moi je l'embrassais, ou bien je lui léchais la poitrine. Il me branlait et se branlait lui-même. J'ai vu qu'il allait jouir. J'ai essayé de l'en dissuader :

— Allons chez moi, tous les trois.

— Quoi ?

— Allons chez moi, viens...

Mais il se branlait de plus en plus vite. Tony était complètement bandé contre ses fesses et essayait de le pénétrer ; ou bien il lui mettait d'une main de la salive dans le cul, et de l'autre se branlait. Mais l'homme en jeans, toujours appuyé contre l'épaule de Tony et se branlant lui-même, a joui. Son

foutre s'est répandu sur les branches des buissons. Je me suis alors serré contre lui, ma bouche dans son cou, mon sexe contre le sien et sa hanche, et j'ai joui dans le tourbillon de poils de son ventre. Nous nous sommes essuyés avec des feuilles.

Tony et moi nous sommes retrouvés les premiers dans l'allée. Je lui ai demandé s'il avait joui.

— Bien sûr que non, les poils ne m'excitent pas à ce point là, moi...

Il n'avait pas l'air trop content.

Il avait soif et s'est dirigé vers la vieille pompe à eau qui est toute proche de la rue, à peu près à mi-longueur du jardin. J'ai marché vers la petite porte grillagée qu'on enjambe pour sortir, à cette heure-là, à côté de la pissotière. Le garçon en jeans est passé près de moi, il a ralenti, il a souri :

— Au revoir.

— Au revoir.

Il est sorti du jardin et il a suivi la rue du Cloître-Notre-Dame en direction du pont Saint-Louis. Ce faisant il est tombé précisément sur Tony qui enjambait la barrière à la hauteur du dispensateur d'eau. Ils ont engagé la conversation. Je les ai laissés seuls un certain temps, puis me suis rapproché lentement.

— Vous êtes ensemble ? a demandé le garçon en jeans.

— Oui.

— Toi aussi tu es Américain ?

— Non, mais je suis Français. Et toi ?

— Moi je suis Grec.

— Il s'appelle Pavlos, a dit Tony. Pavlos... Renaud. Tu ne veux pas venir boire quelque chose, ou fumer un joint... ?

— Oui, bien sûr.

— Quoi ? Mais tu as refusé il y a cinq minutes ! Si j'avais su !...

— Comment ?

— Je t'ai demandé si tu voulais venir avec nous, tout à l'heure, tu n'a pas répondu.

— Je n'ai rien compris à ce que tu m'as dit. Je ne savais même pas en quelle langue tu parlais. Je croyais que c'était de l'anglais.

Nous sommes donc venus ici. Je n'avais pas le courage d'aller au diable chercher une place pour la voiture et je l'ai laissée devant la maison, espérant qu'on courait moins de risques de contravention le samedi matin que les autres jours.

Bizarrement, je ne sais plus très bien comment nous nous sommes retrouvés tous les trois dans le grand lit. Peut-être y ai-je entraîné Pavlos, en le soulevant dans mes bras, pendant que Tony était dans la salle de bains. La phase intermédiaire, en tout cas, fut très brève, réduite au strict minimum. Tony a dû rouler un joint et nous le passer, c'est ce qui expliquerait que mes souvenirs soient assez flous. Le début de nos copulations, qui furent très nombreuses cette nuit-là, m'échappe à peu près complètement. Je sais seulement que ce Pavlos m'excitait extrêmement, qu'il était, pour le coup, la quintessence du « mon genre » : petit, mince, assez musclé, moustachu, très poilu. Il était aussi, sexuellement, accommodant au possible. Je crois que Tony, seul de nous trois à n'avoir pas joui dans le jardin, a commencé par l'enculer et que je lui ai succédé. Pavlos était alors sur le dos, jambes relevées contre moi. Je l'embrassais, ou bien lui léchais la poitrine. Tony nous mettait sous le nez tour à tour un flacon de poppers. Pavlos et moi avons joui dans cette position, ensemble, après un assez long moment très agréable.

Nous avons bu, nous nous sommes plus ou moins lavés, nous avons bavardé à propos de je ne sais plus quoi. Je ne me souviens pas non plus si c'est ce soir-là ou le lendemain matin que j'ai appris que Pavlos était d'Athènes, quoiqu'il fût né à Volos, qu'il était pianiste et qu'il étudiait à l'École normale de musique, rue Cardinet.

— Tu étais au Conservatoire, à Athènes ?

— Oui, mais il y a très longtemps.

— Et entre temps, qu'est-ce que tu as fait ?

— Oh, un tas de choses, n'importe quoi. Je vivais en Allemagne.

Je sais seulement que Tony n'était pas présent pendant cette conversation. Il était peut-être dans la salle de bains, ou bien dans la cuisine en train de se préparer une de ces redoutables collations à quoi l'incite immanquablement de fumer, beurre de cacahuètes sur toast, et confiture par là-dessus, avec l'accompagnement d'un verre de lait.

Moi étendu contre Pavlos et le caressant, j'avais eu vite fait de m'exciter à nouveau. Lorsque Tony nous a rejoints, nous étions bandés tous les deux. Il a encore enculé Pavlos, qui m'a enculé moi : nous avons joui cette fois tous les trois en même temps, Tony dans le cul de Pavlos, Pavlos dans le mien et moi, me branlant, sur mon ventre.

Après cela furent prises les dispositions rituelles pour la nuit : stores baissés, rideaux tirés, draps et couvertures relevés, et l'on pisse une dernière fois. Mais lorsque Pavlos vient se pelotonner, de dos, contre moi, je bande encore. Il tourne la tête, m'embrasse, puis se tourne tout entier. Impossible de s'endormir dans cet état. Je le caresse, puis je m'allonge sur lui. Mes avant-bras croisés dans son dos, je jouis encore une fois. Il rit, et il reprend presque aussitôt la position qu'il avait plus tôt. Mais je ne peux pas m'endormir contre lui et je me tourne vers le mur, selon

mon habitude. Il se retourne alors, et dors contre mon dos, m'entourant de ses bras. Tony nous tourne le dos à tous les deux de l'autre côté du lit.

A mon premier réveil, vers huit heures et demie, la main droite de Pavlos me serre la poitrine, à gauche. Je caresse son bras. Il bande contre mon cul. Je me retourne, complètement bandé moi aussi. Nous nous serrons l'un contre l'autre. Je m'allonge sur lui en l'embrassant dans le cou. Nous réveillons par nos mouvements Tony, qui tend un bras dans notre direction, et puis deux. Il bande aussi, et il caresse les fesses de Pavlos, encore moites de la veille. Mais c'est moi qui pénètre entre elles. Pavlos a alors les cuisses relevées contre mon torse, et mes mains sont sous ses omoplates. Après quelques minutes, Tony me met de la crème dans le cul et m'encule, à genoux derrière moi. Mais il est rapidement très près de jouir, et il se retire. Je sors moi-même du cul de Pavlos, que je branle pendant que Tony l'encule à son tour. Tony jouit assez vite, après quoi, retombé sur le lit il branle Pavlos que j'encule de nouveau, dans la même position qu'auparavant. Lorsque Pavlos laisse comprendre qu'il va bientôt jouir, j'accélère le mouvement de mes reins et nous éjaculons ensemble, lui sur son ventre, branlé par Tony, et moi entre ses fesses.

Puis nous dormons encore jusqu'à midi. Tony se lève alors et se prépare à sortir. Pavlos et moi restons au lit un moment, buvons du thé et mangeons des sablés écossais. Il me parle de sa vie ici.

Il habite un appartement du côté de la place Saint-Georges. Il l'a trouvé grâce à une petite annonce : un garçon seul cherchait à le partager. Ce garçon est aussi homosexuel et tous les deux s'entendent très bien. Dans la journée, l'autre est absent et Pavlos travaille à son piano.

— Il y avait un piano dans l'appartement ?

— Non, je l'ai loué.

— Un piano à queue ?

— Non, un piano droit. J'aurais dû louer un piano à queue. Maintenant je ne sais pas combien de temps je vais rester, je ne sais pas si ça vaut le coup de changer.

— Tu as beaucoup de cours au Conservatoire ?

— Je ne suis pas au Conservatoire, je suis à l'École normale de musique.

— Ah oui, tu m'as dit ça, je confonds.

— J'étais trop âgé pour le Conservatoire, il y a des limites d'âge très précises... Non, j'ai un cours par semaine.

— C'est tout ?

— Oui, mais c'est tellement mal organisé, ça me bloque toute une journée. Je vais chez mon professeur, j'attends des heures. Quelquefois il y a cinq ou six autres élèves qui doivent passer avant moi. Le prof pourrait très bien donner des heures précises, et les respecter ; mais non, ce serait trop simple. Le jour de ma leçon, c'est le jour où je travaille le moins.

— Ah oui, c'est très français ça. Tout le monde fait ça, dans tous les domaines. C'est comme les plombiers, les réparateurs de télévision ou les gens du téléphone qui disent qu'ils viendront tel jour mais refusent absolument de dire à quel moment, ou seulement si ce sera le matin ou l'après-midi, ce qui fait qu'on est coincé toute la journée. Mais eux, une fois sur deux ils ne viennent pas du tout. Ton professeur, c'est quelqu'un qui fait une carrière de soliste, ou bien c'est seulement un professeur ?

— Seulement un professeur. C'est une femme. Elle n'est pas mal, mais c'est cher, cette école, pour si peu de cours.

— Combien ça coûte ?

— Six cents francs par trimestre.

— Le Conservatoire d'Athènes, c'est gratuit ?

— Il n'y a pas vraiment de Conservatoire, à Athènes. Il y a quelque chose qui s'appelle comme ça, mais ce n'est pas

un vrai Conservatoire, c'est une école privée. Il y a plusieurs écoles, mais rien de national.

— C'est drôle, récemment j'ai lu quelque part que quelqu'un, une femme, je crois, je ne sais plus qui, quelqu'un de très connu, avait fini ses jours comme professeur au Conservatoire d'Athènes. Je ne me souviens plus du tout de cette histoire, pourtant elle m'avait frappé. Qui ça pouvait-il être ? Ce n'est pas récent, c'est un personnage du XIX^e siècle plutôt, il me semble, mais je ne suis pas sûr...

— Je ne vois pas. Et toi, qu'est-ce que tu fais ?

— J'écris.

— Mais quoi ?

— Des romans.

— J'ai une amie qui écrit aussi. Justement, elle m'a écrit pour me demander si je pouvais faire éditer ici un livre d'elle.

— Un roman ?

— Non, ce n'est pas un roman, c'est un livre sur l'exode des Grecs de Turquie, l'évacuation de Smyrne et tout ça. Il y a des récits de gens qui ont vécu cette période, beaucoup d'histoires personnelles...

— Vers 1922-1923 ?

— Oui, après la guerre gréco-turque, une des guerres gréco-turques...

— Ça doit être difficile de faire traduire ça en français, à moins que ce n'ait de très grands mérites littéraires. Les Français ne savent rien de cette guerre, ils ne savent rien de l'histoire de la Grèce moderne.

— Tu as l'air au courant, toi...

— Oh, moi j'ai des goûts historiques un peu pervers. Mais ma spécialité c'est le roi Othon.

— Ah oui, pourquoi ?

— Je ne sais pas. Peut-être à cause d'un portrait de lui que j'aime bien, que j'avais vu dans un musée d'Athènes. Il est debout dans son bureau, devant une fenêtre ouverte sur la mer, il me semble. Il porte une cravate et une redingote

noires, un gilet et un pantalon blancs. Il est très jeune, très élégant. Et puis l'histoire de ce Bavarois en Grèce, ça me plaît. Quand il est arrivé à Nauplie et qu'il a vu ce village qui servait de capitale, il a dû être vraiment affolé. J'aime bien aussi certaines bouteilles de vin blanc qu'on boit dans le Péloponnèse : sur l'étiquette on voit sa femme, la reine Amalia, vaguement en costume national.

— Ça alors, mon vieux, tu en sais plus que moi...

— Mais pour en revenir au livre de ton amie, je dois reconnaître que je ne vois pas très bien quel genre de public il pourrait toucher, en France.

— C'est un bon livre, pourtant, qui a eu pas mal de succès en Grèce.

— Ne te laisse pas décourager par moi, je ne suis vraiment pas un expert en marketing. J'ai un ami qui traduit beaucoup de grec, il a traduit Ritsos et tout ça, surtout des poètes. C'est un traducteur du grec et du tchèque, drôle de combinaison... Il vit avec un Grec, d'ailleurs.

Tout en parlant nous nous caressions, d'abord distraitement, puis plus consciemment à mesure que croissait notre excitation, surtout la mienne. Il était sur le dos, les épaules contre l'oreiller, et moi allongé sur le ventre, le torse entre ses cuisses, la bouche à la hauteur de son nombril. Il bandait contre ma poitrine, je me suis un peu remonté et j'ai passé les lèvres sur les pointes de la sienne. Je l'ai attiré vers le bas, je me suis allongé sur lui, mes avant-bras sous son dos. Et j'ai joui encore une fois comme ça, sur son ventre.

— C'est drôle, a-t-il dit, vous êtes très différents, Tony et toi, et pourtant vous me plaisez beaucoup tous les deux.

— Chic alors ! Je le lui dirai, il sera content... Tu veux manger quelque chose ?

— Non, merci, il faut que j'aille travailler.

— Tu veux prendre un bain ? Ou une douche ? Mais la douche ne marche pas très bien.

— Pourquoi ?

— Elle a tendance à changer de température très brus-

quement. La plomberie n'est pas très au point, dans cette maison.

— Oh, je ne dirais pas ça...

— Vous êtes trop aimable. Non, mais je peux essayer de régler la douche pour toi, si tu veux.

— Non, non, laisse, je vais me débrouiller.

— Bonne chance !

Pendant qu'il était dans la salle de bains, j'ai écrit pour lui nos noms, notre adresse et notre numéro de téléphone :

— Appelle-moi quand tu veux. Moi je suis presque tout le temps à la maison.

— Lundi j'ai mon examen, et puis après je pars pour la Grèce.

— Pour les vacances ?

— Non, pas pour les vacances, pour une semaine, c'est tout. Ça m'embête beaucoup. Je ne sais pas quel jour je pars. Mais quand je reviens je vous appelle, d'accord.

— Oui, j'espère.

— Oh là là, mes affaires sont partout... Qu'est-ce que tu vas faire, toi, travailler ?

— Oui, mais il faut que je prenne un bain, et que je fasse des courses, avant.

— Bon, allez, je te laisse. A bientôt.

Nous nous sommes embrassés dans l'entrebâillement de la porte. Il m'a fait un signe de la main en descendant l'escalier, tandis que j'étais nu sur le palier.

[Jamais revu. Il nous avait téléphoné, avant de partir pour la Grèce, mais ensuite, à ma grande déception, parce qu'il me plaisait beaucoup, et à mon léger étonnement, parce que lui aussi avait paru très content de sa nuit, il ne s'est jamais manifesté. Si par miracle ce livre l'atteignait, et s'il s'y reconnaissait (il ne s'appelle évidemment pas Pavlos, et il n'est pas pianiste), je serais vraiment heureux d'avoir de ses nouvelles.]

[Rajout pour l'édition allemande, 10 janvier 1986 : eh bien, si extraordinaire que ça paraisse, ça a marché. S'ils ne servaient qu'à rapprocher les corps, les livres ne seraient pas en vain...]

XXX & XXXI. Dominique et Alain,
dimanche 25 juin 1978.

Entre Dominique et moi, il y avait en fait un certain passé, fait de regards, d'hésitations et d'occasions ratées. Je l'avais vu pour la première fois à l'Apollinaire, je crois, il y a presque un an. Il était assis à la terrasse, je passais sur le boulevard, il m'avait suivi des yeux avec insistance. C'était un garçon barbu, aux cheveux châtain, avec des yeux vert pâle profondément enfoncés dans leurs orbites. Son front, à la hauteur des sourcils, était sensiblement bombé, ce qui ajoutait à son air très viril, un peu sauvage, confirmé par sa taille, la solidité de sa construction, la largeur de ses épaules. Il n'était, en somme, pas vraiment mon genre, mais j'étais flatté de son attention parce que je le trouvais beau. Néanmoins, entrer en contact avec quelqu'un qui est assis à une terrasse de café, même l'Apollinaire, surtout l'Apollinaire, peut-être, où tout le monde suit du regard chacun de vos mouvements, n'est pas facile. Je suis repassé, dans l'autre direction : nouvel échange de regards, prolongés. Puis, cinq minutes après, repassé une seconde fois, dans ma direction originelle. Mais le barbu était alors en grande conversation avec un voisin de table, et j'avais alors renoncé à lui parler.

Quelques semaines plus tard, je l'avais vu au Sept. J'avais rencontré, ce soir-là, un inconnu, et nous avions décidé de partir ensemble. Ce garçon, auparavant, devait prévenir des amis qu'il s'en allait, ou je ne sais plus quoi, et je l'attendais au pied de l'escalier. Or, juste en face de moi était alors le barbu, qui me regardait fixement. Je lui avais souri, il avait à peine répondu mais il continuait à garder les yeux sur moi. Je me souviens que l'autre garçon, celui avec lequel j'étais parti cette nuit-là, était très agressif et à moitié fou. J'avais beaucoup regretté, comme nous traversions les Tuileries, et qu'il m'expliquait qu'il détestait les pédés, qui étaient tous des folles et des enculés, et ne vous disaient même pas bonjour trois jours après qu'on ait couché avec eux, de ne pas l'avoir planté là, et de n'être pas retourné au Sept, pour faire plus ample connaissance avec le barbu. En fait, ce Jacques, avec qui j'avais passé la nuit chez un de mes amis, était totalement masochiste, et tout son discours avait sans doute pour seul but de m'énerver à son égard. Contrairement à mon attente, nos relations avaient été sexuellement très réussies, sur un mode pervers qui m'est peu familier. Et conformément à mes prévisions, une semaine plus tard il ne me disait plus bonjour.

La troisième rencontre du barbu eut lieu il y a deux ou trois mois, de nouveau au Sept. J'étais avec Tony, qui le trouvait bien. Encore une fois, nous échangeons de longs regards. Mais il ne souriait pas, et paraissait absolument décidé à rester là où il était, et à ne pas faire un pas dans ma direction. Là-dessus, Daniel Boudinet était venu lui parler, ils s'étaient lancés dans une longue conversation, Tony et moi étions partis.

L'épisode suivant remonte au dimanche 18 juin, peu de temps après mon retour de la Côte d'Azur. C'était l'après-midi. Il faisait relativement beau, pour un jour de ce printemps 1978 qui fut, à Paris, exceptionnellement pluvieux et

froid. Tony et moi étions assis à la terrasse de l'Apollinaire, au soleil. Je me suis levé pour aller pisser. En traversant la salle, j'ai vu un garçon moustachu, assis dans le fond, et qui me regardait. Il paraissait vaguement familier. Mais ce n'est qu'en remontant des toilettes, et en l'examinant à nouveau, que je l'ai reconnu : c'était le barbu des occasions manquées. Je lui ai souri. Il m'a souri. De la main j'ai touché mes joues pour lui expliquer que c'était la disparition de sa barbe qui m'avait fait hésiter à le reconnaître. Il m'a fait signe qu'il comprenait. Il était assis en face d'un garçon plus petit, châtain clair, moustachu, un peu rond, qui me regardait aussi et auquel il racontait, peut-être, l'histoire de nos relations avortées.

J'ai regagné la table où était assis Tony, à l'extérieur. Je lui ai parlé de l'ex-barbu, lui ai rappelé sa précédente apparition, au Sept, lui ai expliqué qu'il était là avec un ami.

— Invite-les à dîner, si tu veux, a-t-il dit.

Nous nous sommes séparés. Avant de quitter le café, je suis rentré à l'intérieur. Les deux amis ne m'ont pas vu. J'ai jugé que rien ne pressait, et je suis allé faire mon tour habituel, par la rue de Buci et la rue de l'Ancienne-Comédie, jusqu'à l'Odéon, et retour par le boulevard. Mais lorsque je suis repassé à l'Apollinaire, décidé à lancer mes invitations, leurs éventuels bénéficiaires avaient disparu.

Je les ai revus le soir même, pourtant, au Manhattan, toujours ensemble. J'en ai conclu qu'ils étaient sans doute amants, qu'ils vivaient peut-être ensemble, d'autant que le plus petit, me semblait-il, était jaloux de l'autre, qui était l'objet de beaucoup d'attention. Je lui ai parlé moi-même, à deux ou trois reprises, mais difficilement, à cause de la foule et du bruit. Contrairement à ce que j'avais supposé, à en juger par ses apparitions sporadiques, il habitait Paris. Mais c'est à peu près tout ce que je suis arrivé à apprendre de lui. Un ami à moi, Gilbert, l'entourait d'assiduités, et lui

semblait s'intéresser assez activement à un garçon que je connais de vue depuis longtemps, un type mince et moustachu, un peu dégarni, qui est très souvent avec le même garçon, et qui d'autre part est un grand ami de ce Jean-Rémy dont j'ai déjà parlé ici et qui avait failli me brouiller avec Étienne (*Trick XIII*). Il y eut toutes sortes de faux départs, que j'interprétais comme le signe de difficultés para-conjugales. L'ex-barbu et son compagnon partaient ensemble, le premier revenait, me parlait, ou à Gilbert, et surtout à l'ami de Jean-Rémy, puis le second revenait aussi et de nouveau ils partaient ensemble. Cela deux ou trois fois. La situation paraissait trop compliquée, d'autant plus que j'étais moi-même avec Tony, et j'ai cessé de m'y intéresser.

Le dimanche suivant 25 juin, les dispositions de l'après-midi se reproduisent exactement. Je prends un verre à la terrasse de l'Apollinaire avec Tony, et l'ex-barbu à l'intérieur avec son ami. Mais lorsque Tony me quitte, non sans m'avoir incité, comme précédemment, à les inviter, éventuellement, au lieu de faire d'abord ma petite promenade, j'entre dans la salle. Il y avait là, à une table voisine de celle qu'ils occupaient, un de mes amis, américain, auquel j'ai commencé par aller parler, en anglais. Il m'a exposé ses projets de vacances, ce qui a pris cinq bonnes minutes. Pendant cette conversation, l'ex-barbu, qui, comme il était assis, me tournait le dos, se retournait fréquemment de mon côté, et me souriait, ce qui m'a facilité les choses pour ensuite me rapprocher de lui, et de son compagnon :

— Vous avez vos petites habitudes, je vois...

— Ah oui, en ce moment, tous les dimanches après-midi, deux bonnes heures d'Apollinaire...

— Et toujours à l'intérieur ?

— Oui, il fait moins chaud. Le problème, c'est de savoir où on va dîner, après.

— Oui, ça c'est toujours délicat, le dimanche. Mais

d'ailleurs, si vous voulez, je peux vous inviter à dîner. Ce ne sera pas un très bon dîner, ce sera un peu improvisé, mais vous êtes tout à fait les bienvenus.

L'ex-barbu a regardé son camarade :

— Je ne sais pas, qu'est-ce que tu en penses ?

— Je ne sais pas, moi, c'est toi qui décides...

— Eh bien, vous n'avez pas l'air très enthousiastes !

— Non, non, c'est pas ça, c'est qu'on veut pas te déranger, comme ça.

— Oh, vous ne me dérangez pas, ça ne sera rien de compliqué, ce n'est même pas moi qui fais la cuisine, et mon cuisinier sera très content de vous voir.

Ils paraissaient hésiter encore.

— Écoutez, c'est très simple, je peux vous laisser mon numéro de téléphone, comme ça vous aurez tout le temps que vous voudrez pour vous décider. Moi je vais rentrer, maintenant.

— Non, non, c'est pas question de ça... Bon, qu'est-ce qu'on fait, on y va ?

— D'accord.

— Bon, alors on part avec toi.

— O.K.

Nous avons quitté le café ensemble, suivis des yeux par la terrasse unanime. Nous avons traversé le boulevard et marché vers l'ouest sur son trottoir gauche, que d'habitude je pratique peu.

— Comment tu t'appelles ?

— Dominique.

— Et toi ?

— Alain.

— Moi je m'appelle Renaud.

— Tiens, ça c'est original, je ne connais pas de Renaud.

— Je n'habite pas très loin, rue du Bac, mais je dois vous prévenir honnêtement, il y a beaucoup d'étages à monter.

— Combien ?

— Six.

— Oh, ça va, chez moi il y en a cinq.

— Vous habitez ensemble ?

— Non, mais on n'habite pas loin l'un de l'autre, moi vers la République, lui vers la Bastille, on est toujours fourrés l'un chez l'autre...

En fait ils paraissaient tellement intimes que pendant une grande partie du chemin ils ne se sont parlé que l'un à l'autre, ce qui m'ennuyait un peu. D'autre part, alors que physiquement ils étaient l'un et l'autre plutôt mâles, et surtout Dominique, ils avaient des tournures et des expressions passablement folles, et même se désignaient l'un l'autre, éventuellement, au féminin. Il était beaucoup question d'un certain François. Chaque fois que Dominique voyait François, il lui arrivait quelque chose :

— On danse ensemble, tu peux être sûr qu'il va me marcher sur les chevilles. La première fois que je couche chez lui, l'endemain j'ai un gros bouton sur le front. Dimanche dernier, on rentre en taxi, i'sort le premier, et bing, i'm'envoie la portière en plein dans la gueule. Excuse-moi, i'm'dit, j't'avais oublié... Tu parles ! Et le matin, l'éveil sonne, i'veut l'arrêter, re-bing, encore un coup dans la gueule. J't'assure que c'est du sport !

— Il doit avoir de grands mérites, ce jeune homme, pour que tu y reviennes toujours, malgré toutes ces catastrophes ?

— Oh, tais-toi, eh, elle l'a dans la peau...

— Non, non, c'est pas vrai... Enfin, remarque, ch'ais pas, chaque fois qu'j'le vois, ça m'fait quelque chose...

— Tu vas l'voir, c'soir.

— Oui, c'est sûr, t'inquiète pas qu'i' sera au Manhattan, plus tard. Mais ce soir, j'vais pas coucher chez lui, demain j'me lève tôt, faut qu'je cherche du boulot.

— Tu es au chômage ?

— Oui, enfin, non, là j'travailles dans une boîte, mais

c'est seulement pour un mois, j'finis cette semaine, et puis c'est pas mon vrai métier.

— Qu'est-ce que c'est ton vrai métier ?

— J'suis infirmier.

— Et on procède comment, pour trouver un job, quand on est infirmier ?

— Quoi ?

— Je veux dire, comment tu cherches, par des petites annonces ?

— Ouais, bien sûr.

— Et toi, tu fais quoi ?

— Moi je travaille dans un magasin d'alimentation.

— Vers chez toi ?

— Oui, tout près.

— Courage, mes petits, c'est là que commence l'ascension...

Il était à peu près huit heures moins vingt. Il n'y avait personne à la maison.

— Ah, c'est bien, tu as une terrasse.

— Oui, c'est bien en cette saison, mais cette année, avec ce temps, on n'en a pas beaucoup profité. Installez-vous. Excusez-moi une seconde, il faut que je téléphone à mon cuisinier pour lui demander d'acheter du pain.

Mais la ligne était déjà occupée.

— Je n'ai pas grand-chose à vous offrir, j'en ai peur. Du Perrier, du Coca-Cola... Oh, si, il y a du champagne, si vous voulez. Oui, on va boire ça...

Tandis que je lavais tant bien que mal trois verres, dans la cuisine, eux se sont replongés dans leur conversation à deux. J'ai débouché la bouteille, et j'ai de nouveau essayé d'appeler Tony. La ligne était toujours occupée.

— Quelle barbe, il va falloir que je redescende acheter du pain, parce qu'après ça sera fermé.

Je suis donc sorti cinq minutes, et j'en ai profité pour acheter un gâteau. Ils ont paru remarquer aussi peu mon retour que mon départ. C'était Dominique qui parlait :

— Ça m'embête, cette histoire, je ne sais pas quoi faire, tu comprends, ça m'embête de demander à ma grand-mère parce qu'elle va essayer d'y prendre un rendez-vous pour moi chez son docteur. J'le connais, il est au courant, j'en suis sûr, mais ça m'embête de lui expliquer tout ça, de mettre les points sur les *i*. C'est pas pour lui, c'est pour moi. J'vais demander à ma grand-mère si elle en connaît pas un autre.

— Tu vas expliquer à ta grand-mère exactement ce que tu as ?

— Oui, mais ça c'est pas un problème, alors ! J'lui dis tout, à ma grand-mère. D'ailleurs elle me demande toujours, ça l'intéresse vachement c'genre d'histoires, elle veut toujours tout savoir sur les mecs avec qui j'couche...

— Ça c'est rare. Les mères, c'est déjà rare, mais les grands-mères...

— Remarque, ma mère, c'est pareil, hein. On drague ensemble. L'été dernier, à Saint-Trop, elle s'était mise tout en blanc, le pantalon, la vareuse blanche, tu sais, un truc de marin avec le col derrière et tout, la casquette, elle était avec moi, sur le port, partout, tout le monde croyait que c'était une gouine, y avait des nanas qui la draguaient. Elle est vachement jeune, ma mère, elle a quarante ans, elle en paraît facilement vingt-cinq. Elle me donnait son avis sur les mecs.

— C'est bien d'avoir ce genre de relations avec ses parents.

— J'ai mon oncle et ma tante, c'est pareil, hein. Chaque fois qu'i'm'invitent à bouffer, i'm'demandent si j'veux venir avec un copain, et tout. L'aut'jour, y en a un, on était chez eux, t'aurais vu l'mec, i's'asseoit sur mes genoux, carrément. Mon oncle il était un peu surpris; évidemment, mais i's'ont marrés.

— Moi, les miens, mes parents, i'sont au courant de rien. Enfin, si, peut-être, mais on en parle jamais, jamais. Putain, ça ferait un d'ces drames !

— Ils sont où ? Ils sont Parisiens ?

— Non, ils habitent dans la Mayenne.

— La Mayenne, c'est quoi comme ville, Mayenne ?

— Oui, par là, Laval.

— Ah oui.

— Et les tiens, i'sont au courant ?

— Oui, ça a fait toutes sortes de drames épouvantables.

Maintenant, on n'en parle plus. Mais chaque fois que j'y vais, c'est vachement tendu, il y a des silences à n'en plus finir. Tu as de la chance, tu sais.

— Remarque, mon père c'est pas pareil, pour lui c'est dur à avaler.

— Tes parents à toi, ils habitent Paris ?

— Non, non, Marseille.

— Tu es de Marseille ?

— Oui.

— C'est drôle, tu n'as pas du tout l'accent.

— Non, personne n'a d'accent, dans ma famille... Mon père, quand i'peut faire une petite réflexion vache, t'inquiète pas qu'il la laisse pas passer, hein. Chaque fois qu'y a une folle à la télé, Chazot ou ce genre-là, ça rate jamais, à tous les coups i't'sort « et v'lan, encore une, y avait longtemps »...

— Ah oui ça, la télé, c'est terrible, avec les parents. Moi aussi, chaque fois qu' je vais chez eux, la télé fait des gaffes. Maintenant, je suis terrorisé, chaque fois qu'ils allument le poste, tu peux être sûr que ça va encore être une histoire de pédés, de près ou de loin : ça met tout de suite une ambiance charmante.

— R'marque, avec mon père, j'ai un peu déconné aussi, faut dire. Un jour, on était une dizaine de copains, chez moi, on avait tous un peu bu, y avait la musique vachement fort, le téléphone sonne, je décroche, j'entends une voix

d'homme, j'ai cru que c'était un mec que j'connaisais, i'm'demande : « Qui est à l'appareil ? » J'entendais rien, tu parles, avec la musique, je dis : « C'est Dominique. Et qu'est-ce que je peux faire pour vous, mon beau monsieur ? » « C'est ton père », i'm'répond. T'inquiète pas qu'ça m'a aussitôt dessoulé, hein, radical... Le lendemain ma mère m'a passé un d'ces savons ! I'm' tuera un jour, j'suis sûr qu'i' m' tuera... L'année dernière, quand j'suis allé chez eux avec Jean-Marc, t'aurais vu cette gueule qu'i's'payait ! Remarque, cette année, je lui ai dit que je venais avec François, aucun problème. I' m'a dit : « Bon, d'accord, mais j'vous préviens, vous faites chambre à part, à cause de ton frère. » Ça m'a fait bien marrer, parce qu'on va aller au bord de la mer, au Lavandou, on a une maison là-bas, mais pas grande, tu vois, y a que trois chambres, alors j'lui ai dit : « Où est-ce qu'vous allez l'mettre, dans la chambre de Jacques ? » Ma mère, ça l'a fait rire, mais lui, putain, il était pas tellement jouasse...

— François, c'est le garçon dont tu parlais tout à l'heure, celui des catastrophes ?

— Oui.

— Vous allez passez vos vacances ensemble ? Mais c'est le grand amour !

— Non, non, c'est pas l'grand amour, mais oui, j'l'aime beaucoup, quand j'le vois, ça m'fait quelque chose, j' sens mes jambes flageoler, i'pourrait me demander n'importe quoi...

— Mmm... Est-ce qu'il était au Manhattan, avec vous, dimanche dernier ?

— Oh, oui, probable, il y est tout le temps. Dimanche dernier, attends, oui, ben c'est le soir où i'm'a envoyé la porte de taxi dans la gueule...

— C'est un garçon plutôt mince, avec une moustache très fine et le front assez haut, non ?

— Oui, j' suis sûr que tu le connais, il est tout le temps dans le quartier.

— Est-ce qu'il n'est pas très souvent avec un garçon qui s'appelle Jean-Rémy ?

— Oui, c'est ça, Jean-Rémy, bien sûr, j'sais pas c'qui ferait sans son Jean-Rémy.

— Ah oui, je vois très bien qui c'est François, alors. Je le connais de vue. Il a l'air très gentil.

— Oui, ça on peut le dire, c'est bien simple, dès que j'le vois, j'ai le cœur qui chavire. Et Jean-Rémy, tu le connais ?

— Non, je ne le connais pas, mais j'ai de drôles de relations avec lui. Avant on se disait bonjour, parce qu'on se voyait tout le temps, et puis je connaissais son frère. Mais surtout, lui et moi, on a exactement les mêmes goûts. C'est bien simple, chaque fois que je le vois regarder dans une direction, je regarde aussi, je peux être sûr qu'il y a un type qui me plaira. Bon, moi j'trouvais ça marrant, ce n'était pas une rivalité, au contraire, c'était une espèce de lien avec lui, de complicité, et puis j'trouvais qu'il avait l'air gentil, et tout. Et puis un jour il m'est arrivé une histoire très désagréable. J'avais rencontré un garçon que j'aimais beaucoup, et que Jean-Rémy draguait. Et puis j'étais parti en voyage, trois jours. Quant j'reviens j'trouve le type complètement transformé, glacial. J'essaie de comprendre ce qui s'est passé, je dois insister beaucoup, finalement ce type me dit : « On m'a dit des choses terribles sur toi. » Bon, bien entendu, c'était Jean-Rémy. J'ai trouvé que ce n'était pas très élégant, comme procédé. Il avait raconté que je traînais tout le temps, qu'j'arrêtais pas de draguer...

— Oui, ça c'est bien lui, alors ça ! Et puis s'il te voit traîner partout, c'est qu'il traîne aussi, hein ?

— Oui, je trouvais qu'il était assez mal placé pour faire ce genre de critiques. Et puis, je ne sais pas, si tu dragues quelqu'un, il me semble que la moindre des élégances, c'est de ne pas taper sur tes rivaux, même si ce que tu racontes est vrai.

— Oui, ça, c'est du pur Jean-Rémy, tout craché.

— Pourquoi, il fait toujours ça, il est très mauvaise langue ?

— Ch'ais pas, j'le connais pas très bien, mais chaque fois qu'il peut dégommer une copine, t'inquiète pas qu'il hésite pas.

— Et puis François est aussi très souvent avec un autre garçon, non, assez grand, qui n'est pas Français, peut-être ?

— Quoi ? Fais gaffe à ce que tu dis !

— Ah, j'n'en sais rien, je ne crois pas que ce soit un couple, je les ai vus plusieurs fois ensemble, c'est tout !

— Ah oui, un grand, enfin assez costaud, avec des cheveux bouclés, là ?

— Oui, c'est ça.

— Oh, ça, c'est son ex, ils habitaient ensemble, mais c'est fini ça... ouais, j'sais, i'sont tout le temps ensemble.

Pendant toute cette conversation, j'avais régulièrement téléphoné à Tony, qui était censé être chez Andy. D'abord, la ligne avait été longuement occupée, ensuite il n'y avait plus de réponse. Il était maintenant plus de neuf heures.

— Bon, écoutez, tant pis, on va dîner, hein, je vais voir ce que j'peux faire. Ça m'embête un peu, parce que moi j'fais jamais la cuisine, j' suis vraiment pas très doué, mais on peut pas attendre pendant des heures... Ça va être un repas un peu bizarre, parce qu'il y a de la nourriture pour plusieurs repas de deux personnes, mais rien pour quatre. Ça ne fait rien, je mettrai tout ensemble, chacun prendra ce qu'il voudra.

Je suis donc allé dans la cuisine préparer le repas. De temps en temps, je revenais dans la pièce principale, pour mettre le couvert :

— On va dîner par terre, si ça ne vous ennuie pas. Ça sera une espèce de pique-nique.

Mais Dominique et Alain étaient en pleine conversation et ne me prêtaient aucune attention. Il y avait deux côtelettes d'agneau, que j'ai fait cuire, deux tranches de jambon, deux

tranches de roastbeef, du salami et du saucisson. J'ai disposé tout cela ensemble sur un plat. J'ai mélangé aussi une boîte de petits pois et une boîte de carottes, que j'ai fait chauffer :

— Voilà, vous prenez ce que vous voudrez, ce n'est pas un dîner très bien conçu...

Au moment même où nous allions commencer le repas, le téléphone a sonné. C'était Tony. Il avait rencontré sur le boulevard un Iranien, est-ce qu'il pouvait l'amener dîner ? Je n'étais pas très bien disposé à son égard, il aurait pu appeler plus tôt, il n'y avait rien à manger pour son Iranien, j'étais avec deux amis, nous l'avions attendu plus d'une heure, etc. Mais il allait arriver.

Dix minutes plus tard il était là, flanqué de son Iranien, un petit brun pas vraiment beau, mais assez sexy, avec des yeux superbes, du genre qu'on appelle en Amérique *bedroom eyes*. Il était étudiant en architecture aux États-Unis, cultivé, élégant et grand bourgeois. Il ne parlait pas du tout français. Dominique et Alain ne parlaient pas un mot d'anglais. De toute façon, ils avaient repris leurs échanges privés.

Lorsque nous avons eu terminé le gâteau, Tony a allumé la télévision, parce qu'il voulait regarder Lon Chaney, au ciné-club. Comme il s'agissait d'un film muet, les problèmes linguistiques, pensait-il, seraient ainsi résolus. Mais le film n'avait pas commencé, on ne voyait pour l'instant que « L'Homme en question », ce soir-là Alfred Fabre-Luce. Or celui-ci semblait avoir le don de mettre Dominique et Alain en joie : ils étaient pris, à le regarder, de fous rires inextinguibles. Moi je l'ai toujours trouvé plutôt distrayant, et lorsqu'il a commencé à parler de l'Occupation et de l'antisémitisme (« Ce mot était inconnu dans ma famille... »), j'étais assez intéressé. Tony regardait Dominique et Alain avec un sourire un peu étonné :

— Mais qu'est-ce qu'ils ont, tous les deux, ils sont complètement saouls, ou quoi ?

— Oui, écoute, tiens-toi, t'es impossible, on peut t'emmener nulle part, t'es une vraie fille des rues, disait Alain à Dominique, qui repartait aussitôt dans son fou rire, redoublé.

Ils étaient côte à côte sur le petit lit bas, littéralement pliés en deux, effondrés tour à tour dans leurs giron respectifs. L'Iranien avait l'air surpris, vaguement désapprobateur, et de se demander où il était tombé. Des amis l'attendaient, il devait les appeler pour leur dire qu'il serait en retard, mais lorsqu'il est parvenu à les atteindre au téléphone, ils ont beaucoup insisté pour qu'il arrive vite, et il a donc décidé de partir. Il a dit qu'il appellerait Tony le lendemain.

A la télévision, il y avait maintenant des informations. Dominique a demandé s'il n'y avait plus rien à boire. Nous avons fini tout le vin qu'il y avait à la maison, trois ou quatre bouteilles.

— Non, il n'y a aucun alcool, malheureusement. Si, la seule chose qu'il y ait, c'est du Cinzano, tu ne peux tout de même pas boire ça maintenant, après dîner...

— Si, si, tout ce que je veux, c'est de l'alcool, n'importe quoi, du Cinzano ça ira très bien.

— Tu penses pas que tu ferais mieux d'arrêter ?

— Non, ça m'fait rien, l'alcool.

— Bon...

Je lui ai porté la bouteille de Cinzano. Tony, pendant ce temps, roulait un joint, qu'il nous a passé à la ronde. Le film commençait. J'ai oublié son titre. Lon Chaney y jouait deux rôles, ceux de deux frères, l'un mauvais et l'autre vertueux, dans les bas-fonds de Londres. Le bon frère, *the bishop*, était infirme, son corps était totalement déformé, et il n'avait pas de jambes. C'était très lent, pas très gai, et pas du tout le genre de choses que j'avais envie de voir.

J'étais assis dans un fauteuil, non loin du petit lit en travers duquel étaient allongés Dominique et Alain. A vrai dire, j'avais pensé qu'il n'était plus question de sexe entre nous, à cause de tout ce qui concernait François, et de leur projet affirmé d'aller ce soir-là au Manhattan. Mais, pendant que Tony était dans la cuisine, ou dans la salle de bains, Dominique s'est agenouillé à côté de mon fauteuil, a introduit une main dans ma chemise, m'a caressé la poitrine, puis m'a attiré vers lui pour m'embrasser. Ensuite, il m'a tiré vers le petit lit. Il bandait, et moi aussi. J'étais allongé sur lui. Alain, à côté de nous, me caressait les cuisses. Lorsque Tony est revenu, il s'est assis par terre, à côté du sofa. L'instant d'après, Alain et lui s'embrassaient. Nous avons donc été un moment deux par deux. Puis Tony a entrepris de nous déshabiller tous, en commençant par les chaussures. Comme il a fallu se lever pour enlever les pantalons, j'en ai profité pour entraîner Dominique dans la chambre à coucher, dès que nous avons été complètement nus.

Déshabillé, il paraissait encore plus grand et fort : son torse, ses bras, ses cuisses, son sexe avaient la même massivité, la même lourdeur, la même solidité aussi. En fait, nous n'étions pas très bien proportionnés l'un par rapport à l'autre. Alain, lui, était plus petit que moi, poilu, avec un sexe de bonne taille, mais il avait un peu de ventre.

Alain et Tony sont venus assez vite nous rejoindre sur le grand lit de la chambre, mais la combinaison originelle s'est néanmoins maintenue, dans l'ensemble, malgré certaines provisoires permutations. De toute façon, nous nous touchions tous. Mais Tony et Alain semblaient en meilleur accord sexuel que Dominique et moi. Assez rapidement, ils s'enculaient l'un l'autre, à tour de rôle, tandis que nous n'en étions qu'à nous embrasser, ou à nous sucer. Tony avait vidé entre nos fesses à tous le contenu entier d'un tube de lubrifiant. Mais je n'arrivais pas à introduire mon sexe

dans le cul de Dominique, et comme d'habitude les difficultés de cet ordre me faisaient débânder. Dominique aussi débândait. Tony nous a alors passé un flacon de poppers qu'Alain et lui avaient déjà respiré. Dominique s'en est saisi avec beaucoup d'enthousiasme, et l'a gardé longtemps sous le nez avant de me le passer. Il devenait absolument frénétique :

— Fous-moi des coups ! Fous-moi des coups !

J'ai été surpris de cette requête, et embarrassé par la présence des autres. Mais Tony était en train d'enculer Alain, et ni l'un ni l'autre ne faisaient attention à nous.

— Vas-y, vas-y, fous-moi des coups !

Je lui ai donc donné quelques claques, pas très appuyées, sur les biceps et sur les épaules. Mais cela ne lui suffisait pas :

— Sur la gueule, sur la gueule, vas-y, cogne !

J'étais allongé sur lui, mon sexe contre le sien. De nouveau, nous bandions tous les deux. De la main gauche, je lui agrippais les cheveux, derrière la tête, de la droite, je le giflais, de la paume ou du revers de la main. Puis je lui ai relevé les cuisses, que je maintenais en l'air avec mes bras. Mon sexe était contre ses couilles, qui étaient très grosses et très lourdes. Je lui mordais la poitrine, tout en continuant de serrer ses cheveux dans mon poing gauche, fermé sur sa nuque.

— Ouais, vas-y, salaud, cogne-moi !

Tony et Alain, à côté de nous, étaient en train de jouir à grands bruits. Lorsqu'ils sont retombés côte à côte, essouffés, Dominique leur a demandé le flacon de poppers. Il parlait d'une voix étrange, blanche, somnambulique, enfantine aussi. Il s'est mis à respirer le flacon avec passion, toutes les trois minutes, non sans me demander, entre-temps, avec une croissante insistance, de le cogner. Je ne pouvais pas faire beaucoup plus que de lui malaxer les côtes et le dos ou de lui mordre les pectoraux, en retenant sa tête en arrière par les cheveux. Il m'encourageait à plus d'impé-

tuosité, mais je commençais à être un peu las de ces jeux. Chaque fois qu'il tirait sur le flacon de poppers, il devenait semblable à qui serait saisi d'une crise d'épilepsie, il soulevait tout son corps en creusant les reins, ne touchant plus le lit qu'aux talons et aux épaules. Il n'était plus tout à fait bandé, ni moi non plus.

Tony et Alain avaient quitté la chambre, pour aller boire, changer de disque, ou faire un peu de toilette. Tout d'un coup, Dominique s'est immobilisé complètement.

— Qu'est-ce qu'il y a ? Ça ne va pas ?

— Non, rien, attends, ne bouge pas.

— Tu te sens mal ?

— Ouais, oui, ça va pas du tout...

Alain est revenu dans la chambre.

— Je crois qu'il est malade.

— Ça va pas ?

— Ça, ça devait arriver, tous ces mélanges, le champagne, le vin rouge, le rosé, le Cinzano, un joint par-dessus et des poppers, tu parles !

— Apporte une cuvette, vite !

— Oh, ch'ais pas ce que j'ai ! Ch'ais pas c'qui m'a pris ! Ça r'commence, c'est pas la première fois, j'en ai marre, marre, marre ! J'vais m'supprimer, et t'inquiète pas qu'cette fois je m'raterai pas, j'suis infirmier, ch'sais c'qui' faut faire, c'qu'i' faut prendre, j'en ai marre de la vie, marre, et puis tout l'monde s'en fout, les mecs i'm'draguent parce que j'ai une belle gueule, ou ch'ais pas quoi, mais si t'as des problèmes, si t'es pas heureux i's'en foutent, i's'en foutent complètement, i'tirent leur coup et puis au revoir, merci, *ciao*, démerde-toi...

— Mais non, ce n'est pas vrai, ils sont comme tout le monde, il y en a qui sont des salauds et il y en a qui sont très gentils. Tout le monde s'en fout pas que tu sois malheureux ou non...

Nous étions maintenant assis sur le bord du lit, moi à sa droite et Alain à sa gauche, un bras sur ses épaules.

— Regarde, nous on t'a rencontré seulement aujourd'hui, on s'en fout pas du tout, que tu sois dans cet état-là, on aimerait pouvoir t'aider, et ton copain, Alain, il s'en fout pas du tout... Je crois surtout que tu as un mauvais moment à passer, parce que tu as trop bu, ça se mélange mal avec l'herbe, étends-toi, essaie de dormir peut-être, ça ira mieux dans un moment.

— Non, j'veux pas m'étendre, j'veux rentrer chez moi, j'veux êt' seul, j'veux pas vous emmerder, qu'est-ce que vous en avez à foutre d'un type comme moi, hein, qu'est-ce que vous en avez à foutre, personne en à rien à foutre ! Moi, la seule chose que j'veux, c'est me supprimer. Et puis c'est pas nouveau, hein, il y a longtemps, j'ai déjà essayé, et plusieurs fois, tiens, r'garde, tu vois ça, r'gade là...

Il me montrait ses poignets, où se voyaient, effectivement, trois cicatrices horizontales, parallèles :

— Cette fois-là, je m'suis pas raté de beaucoup. La prochaine fois ça s'ra la bonne...

— Mais non, écoute, là maintenant tu vois tout en noir parce que tu es malade, demain ça ira mieux.

— Non, non, ch'ais c'que je dis. Et puis i'faut pas croire qu'les gens qui disent tout l'temps qu'i'vont se suicider ils le font pas, c'est pas vrai ça, un jour ou l'autre ils le font toujours. On avait un voisin, un voisin de palier, c'était un type comme moi, exactement comme moi, on s'comprenait, on s'était tout de suite compris, il l'avait dit qu'il allait se tuer, personne le croyait, moi j'le croyais, eh ben un jour on sent une odeur de gaz, le type avec qui j'habite et moi, t'inquiète pas qu'on a tout de suite compris, on va voir chez lui, il avait la tête dans son four, il était étendu dans sa cuisine... Eh ben moi ça s'ra pareil, pareil. Pourquoi j'vivrais, hein, tu peux m'le dire, pourquoi j'vivrais ? Ça sert à quoi un type comme moi ?

— Attends, étends-toi, repose-toi, essaie de dormir, viens.

Nous nous sommes allongés l'un contre l'autre, sa tête sur mon épaule. Il continuait son monologue sur sa complète inutilité : les types comme lui ne devaient pas vivre. Néanmoins il bandait, progressivement, et moi aussi. Il me serrait contre lui. Quand j'ai constaté que nous étions tous les deux, de nouveau, très excités, je l'ai fait taire d'un baiser. Et nous nous sommes remis à faire l'amour, plus ou moins. Une nouvelle tentative pour l'enculer fut un échec. Tony et Alain nous ont rejoints, se sont étendus à côté de nous, et ont recommencé à faire l'amour ensemble. J'étais étendu sur Dominique, qui remuait beaucoup, de façon désordonnée et convulsive. Alain s'est étendu sur mon dos, a introduit son sexe en moi, tout en embrassant Dominique en dessous de moi. Il a joui dans mon cul, assez rapidement. Dominique de nouveau réclamait le flacon de poppers. Nous hésitions à le lui passer, mais il insistait. Après l'avoir bien respiré une fois de plus, il s'est remis à me supplier de le battre. J'ai obéi à cette requête, mais sans assez de détermination à son goût. Il ne cessait de m'encourager à plus de violence :

— Cogne, vas-y, cogne-moi !

Je voyais bien que je n'arriverais jamais à le contenter, et je commençais à être fatigué de tous ces exercices. Aussi ai-je décidé, profitant d'une accalmie, de jouir de la façon la plus simple, étendu sur lui. Je lui mordais le cou, je lui tordais un bras contre le drap, en pesant sur lui de tout mon poids, et j'ai envoyé ainsi mon foutre sur son ventre, avec assez de plaisir.

Mais j'aurais eu meilleure conscience s'il avait joui aussi, et je m'y suis employé presque aussitôt. J'ai pris son sexe dans ma bouche, je l'ai sucé méthodiquement, en m'accompagnant de la main droite. Il a voulu encore des poppers, qui ont produit encore le même effet, cette espèce de crise

d'apparence épileptique qui rendait impossible de continuer à le sucer car il se tordait et sautait à la façon d'un possédé. Je me suis remis à sa hauteur. Il m'a redemandé de le battre. J'ai fait ce que j'ai pu. Mais, soit qu'il en tirât plaisir également, soit qu'il essayât de me mettre vraiment en colère, il s'est mis à me rendre mes coups et à m'en donner d'autres, avec beaucoup plus de savoir-faire, et surtout de force, que je n'avais pu en faire preuve jusqu'alors. C'était une mêlée épouvantable. Tony et Alain essayaient de se serrer contre le mur pour échapper à la volée de coups qui pieuvaient de toutes parts, tandis que Dominique, qui a une bonne demi-tête de plus que nous trois, et qui est beaucoup plus solidement bâti, se démenait avec une frénésie qu'il relançait aux poppers toutes les deux minutes. Lorsque j'ai attrapé un bon coup de coude dans le menton, qui m'a fait me mordre la langue, et une sérieuse claque sur les hanches, j'ai été tout à fait lassé de cette petite séance. Je suis retombé sur l'oreiller, et Dominique avec moi.

Puis la même scène a recommencé, presque littéralement, les mots et les gestes se succédant à présent d'une manière souple, continue, s'enchaînant sans à-coups les uns aux autres, comme les éléments nécessaires d'une machinerie bien huilée. D'abord il m'a demandé à boire, de l'alcool, n'importe quel alcool, du Cinzano.

— Ah non, ça alors il n'en est pas question, tu vas être complètement malade.

— Mais j'suis complètement malade, un peu plus un peu moins ! Tu vois bien qu'j'suis un déchet, une loque, qui peut qu'emmerder les gens, qui sert à rien, qui gâche tout.

— Je voudrais pas te décevoir, mais tu n'as vraiment pas l'air d'une loque, mon pauvre vieux.

— J'en ai marre, marre, **MARRE !**

— Il faut que tu dormes, allonge-toi, demain ça ira mieux.

— Non, j'veux rentrer chez moi.

— Mais tu ne peux pas rentrer chez toi dans cet état-là, tu tiens à peine debout.

— Si, j'veux rentrer, j'veux être seul, je n'veux pas qu'on m'voie.

— Ça non, on ne va pas te laisser seul...

— Je veux rentrer.

Alain est intervenu :

— Bon. Mais si tu veux rentrer, je vais rentrer avec toi.

— Tu peux coucher chez lui ?

— Oui.

— Vous êtes sûrs que vous ne préférez pas coucher ici ?

— Non, je veux rentrer, je n'ai même pas besoin de lui, regardez, je marche très bien, attends, laisse-moi, il faut que je bouge, laisse-moi marcher un peu.

Il s'est levé, et il est passé dans la pièce voisine. Mais il n'y est resté qu'un instant, et il a aussitôt gagné le balcon. Je l'y ai immédiatement suivi.

— Laisse-moi, rentre. Laisse-moi tranquille.

— Qu'est-ce que tu fais ?

— J'vais sauter, j'vais en finir, j'vais en finir une bonne fois, comme ça au moins j'embêterai plus personne.

— Mais tu n'embêtes personne, arrête ! Si tu sautes, ça oui, tu embêteras un tas de gens.

— J'vais sauter, c'est facile, qu'est-ce que c'est, une petite balustrade, il suffit d'enjamber ça, et ça y est, finis les emmerdes...

— Allez, arrête, viens, rentrons, tu vas coucher ici, ou si tu y tiens absolument tu rentreras chez toi avec Alain. Viens.

— Non, j'veux sauter.

Il s'agrippait à la balustrade et je le tirais en arrière par la taille. Nous étions nus tous les deux. Bien qu'il soit beaucoup plus fort que moi, je lui ai fait lâcher prise, et nous

sommes retournés dans la chambre. Il s'est réétendu sur le lit. Nous sommes restés un moment en silence. Je le caressais, et lui parlais bas comme à un enfant. Je suis allé lui chercher de l'eau.

— Ça va mieux ?

— Oui, un peu. Il faut qu'je rentre.

— Vous voulez qu'on appelle un taxi ?

— Non, ça va, on en trouvera un.

— Attendez, je vais voir du balcon s'il y en a un à la station... Oui, il y en a plusieurs.

Alain et lui se sont rhabillés assez vite.

— Ça va, tu tiens debout ?

— Oui, ça va, ça va.

— Et puis tu as Alain pour te soutenir.

— Oui, appuie-toi sur moi.

— Ne vous cassez pas la gueule dans l'escalier...

— Non, ça va.

— Téléphonnez quand vous serez arrivés... Attendez, je vais écrire le numéro. Tiens, je te le donne à toi, c'est plus sûr. Tu nous appelles dans un moment ?

— Oui, d'accord.

— Bon, ça va. Je crois qu'ça va un peu mieux.

— Oui, ça va mieux, je vais le ramener, il va dormir.

Ils ont commencé à descendre l'escalier. Dominique, l'air de dormir déjà, était appuyé sur Alain qui, une marche plus bas que lui, lui arrivait à peine à la poitrine.

[Alain a téléphoné une demi-heure plus tard. Il avait laissé Dominique, tout à fait calmé, chez lui, où il y avait quelqu'un.]

Dominique a appelé le lendemain :

— *J'étais complètement beurré, hein ? J'ai pas trop déconné ?*

J'ai revu Dominique deux ou trois fois, dans la semaine suivante, gentil et de bonne humeur. Il a ensuite disparu. Je rencontre Alain très fréquemment, toujours avec le même garçon. Il n'est que moyennement souriant, et affecte, comme son compagnon, un air emphatiquement conjugal.]

[1982 : Je rencontre quelquefois Dominique, qui est aimable et qui semble aller bien. Alain ne me dit plus bonjour. Il a, semble-t-il, rompu avec son compagnon.]

XXXII. Albert le Québécois,
mardi 27 juin 1978.

[Londres, chez Vivienne H., Edwardes Square, mercredi 19 juillet 1978 : à travers la fenêtre, vue sur le square, très profond ; on n'aperçoit que des arbres, sur de très nombreux plans successifs, très bien marqués, comme ceux des photographies en relief du début du siècle. Dîner hier avec Gilbert & George, après une visite à leur atelier de Fournier Street.] [Récit transcrit à Paris, le mardi 9 mars 1982.] Je l'avais déjà vu au Manhattan, une heure plus tôt. Je m'étais demandé un instant, alors, si j'allais le draguer, et j'avais décidé que non, qu'il ne m'enthousiasmait pas. Il pouvait avoir trente-cinq ans, et peut-être quarante, mais dans ce dernier cas il était vraiment en très bon état. Il était brun, avec des cheveux assez longs qui lui tombaient en partie sur le front, une moustache fournie mais pas très longue, les traits assez marqués et expressifs.

Quand je l'ai revu au square Jean-XXIII, il était plus de deux heures du matin et j'étais devenu beaucoup moins difficile, d'autant qu'il n'y avait là personne qui m'intéressât. Je l'ai croisé dans les buissons, je me suis retourné sur lui, je l'ai suivi. Il s'est arrêté dans l'un des alvéoles de verdure, mais celui-ci étroit et assez peu fréquenté, par opposition à

ceux, plus larges, où se constituent régulièrement de petits groupes de mutuelles explorations. Je me suis approché de lui. Il m'a regardé fixement dans les yeux. Je l'ai touché, dans l'échancrure de sa chemise. Il est resté un moment, une demi-minute peut-être, sans réagir, se laissant faire, puis il a porté lui aussi la main à mon torse, puis à ma braguette. J'ai aussi touché la sienne. Il était en jeans, comme moi, avec une chemise de sport qui ne s'ouvrait pas entièrement et un blouson de toile blanc. Sa construction était un peu étrange, et rappelait certains nus d'atelier du siècle dernier, très musclés, mais verticalement plutôt qu'horizontalement [*Dites-vous bien que je suis aussi surpris que vous...*]. Ses pectoraux étaient très développés, saillants, mais ni sa poitrine ni ses épaules n'étaient très larges. Son dos, relativement étroit, était néanmoins puissant, la colonne vertébrale assez profondément enfoncée entre deux forts massifs de muscles.

Nous nous sommes serrés l'un contre l'autre, et embrassés. Je lui caressais le torse, qui était assez poilu. Mais comme j'ouvrais sa braguette il a paru s'inquiéter de l'attention que nous commencions à susciter, et du petit groupe qui se formait autour de nous :

— Tu connais pas un coin plus tranquille, où on pourrait aller ?

— On peut aller chez moi, si tu veux.

— Ouais, j'aime mieux.

Toutefois, comme j'avais sorti son sexe de son pantalon, je l'ai sucé une quinzaine de secondes. Puis j'ai tout remis en place. Nous sommes sortis dans l'allée :

— T'es Français toi ?

— Oui, tout à fait, pourquoi ?

— T'as une espèce d'accent.

— Tu peux parler !

— Je suis Canadien, moi.

— Canadien francophone ?

— Pas francophone, français !

— Tu es de Québec ?

— Non, de Montréal.

— Et tu es en vacances, ici ?

— Oui, pour quinze jours, à peu près...

Nous enjambions le grillage qui sépare le jardin de la rue.

— Ma voiture est par ici.

— Moi aussi je suis en voiture.

— Ah bon, tu me suis alors ?

— Où est-ce que tu habites ?

— Rue du Bac.

— C'est loin, ça ?

— Non, ce n'est pas très loin... J'habite avec un copain, un Américain, c'est peut-être pour ça que tu me trouves un accent.

— Ouais, j't'assure, t'as un accent...

— Je ne sais pas s'il est à la maison ou non. Peut-être qu'il dort. Probablement. Enfin, on verra... Ah, tu es garé là, bon, je vais chercher la mienne, j'arrive.

J'ai donc amené ma voiture à la hauteur de la sienne et nous sommes partis l'un derrière l'autre. Rue du Bac, je lui ai montré une place qu'il pouvait prendre et je me suis garé un peu plus loin.

— Ça risque rien, ici ?

— Non, pas à cette heure. Le matin peut-être.

— Je serai parti. Il faut que je rentre. C'est la voiture des amis chez qui je suis, ils travaillent très tôt, il faut que je leur ramène la voiture pour qu'ils puissent aller au boulot.

— Où est-ce que tu habites ?

— De l'autre côté de Versailles.

— C'est loin ça...

— Non, la nuit c'est rien, une fois que je suis le long des quais ça roule tout seul, je connais mon chemin, je me perds pas, je mets [*Interruption : recensement*] vingt minutes, une demi-heure, pas plus...

— Il y a beaucoup d'étages à monter [*c'était aussi l'avis du recenseur*], je te préviens.

— Oh, ç't'un bon exercice.

— Comment tu t'appelles ?

— Albert. Et toi ?

— Renaud.

Lorsque nous sommes arrivés à l'appartement, tout y était allumé. Tony était assis au bureau et il écoutait Radio-Luxembourg. Je les ai présentés l'un à l'autre.

— Salut. J'étais en train de me faire un petit joint pour dormir...

— Tu es Américain ?

— Oui.

— Tiens, un Américain qui parle français, c'est rare...

— Oh, il y en a quelques-uns, tout de même.

— Par ici, peut-être, mais par chez nous, non...

Remarque, ils vont être obligés, s'ils veulent venir au Québec, parce que maintenant tous les signaux, tous les panonceaux, tout sera en français, et en français seulement. Plus d'anglais au Québec.

— C'est pas très gentil ça...

— C'est pas une question de gentillesse, ç't'une question de survie. Les anglophones, ils nous ont pas eus pendant trois siècles, ils vont pas nous avoir maintenant.

— Et on fume de la marijuana au Québec, ou bien ça aussi c'est trop américain ?

— Oh, y en a oui, mais moi j'prends pas de drogue. Une fois, j'ai pris de la mescaline, c'était un copain qu'est douanier, il m'avait invité chez lui, il avait confisqué ça, tu vas voir qu'i'm dit... Putain, j'ai été malade vous pouvez pas savoir. Après, remarque, parce que pendant deux jours j'allais très bien, je pouvais pas dormir, on est sorti, on est allé danser, on n'arrêtait pas : la grande forme.

— Oh, mais ça, ça n'a rien à voir avec de la mescaline. C'est à peine une drogue...

— C'est de la cannabis !

— Oui, mais elle est vraiment pas forte. Moi je m'en sers le soir, comme ça, quand je n'ai pas sommeil, ça me calme.

— Oui, j'en ai déjà pris, mais ça me fait rien, ça m'a rien fait du tout.

— C'est parce que tu n'inhalas pas peut-être. Tu fumes du tabac ?

— Non.

— Ah oui, quand on fume pas, il en faut beaucoup plus parce qu'on n'a pas l'habitude d'avaler la fumée. Il faut respirer fort et garder ça un moment, le plus longtemps possible, sans ça ça fait rien.

— Je sais pas si c'était ça ou du haschich que j'avais eu, une fois, en tout cas ça m'avait rien fait du tout. C'était chez un type qui avait des poppers, aussi, vous connaissez ?

— Ouais...

— Putain, qu'est-ce que ça pue, c'truc-là ! Mais c'était pas mal, remarque.

Tony lui a passé le joint, mais il n'en a pas voulu et me l'a passé.

— Tu es sûr que tu n'en veux pas ?

— Oui, ça sert à rien, ça me fait rien.

— Tu peux essayer d'inhaler.

— Mais qu'est-ce que ça t'fait, à toi ?

— Oh, pas grand chose, ça me rend très tranquille, très calme, c'est assez agréable.

Tony a disparu dans la salle de bain. Albert était assis à côté de moi sur le petit lit. Je l'ai embrassé, puis renversé en arrière. Nous étions l'un contre l'autre, serrés dans les bras l'un de l'autre, et bandés tous les deux.

— Attends, allons sur le lit, dans la chambre, on sera mieux.

Il m'a suivi.

— Mais il y a combien de chambre ici ?

— Une seule.

— Où c'est qu'il est passé, ton copain ?

— Je ne sais pas, il est dans la cuisine, ou dans la salle de bains.

— Mais il va revenir, alors ?

— Je ne sais pas. Peut-être.

Nous avons enlevé nos chaussures et nous étions maintenant étendus sur le grand lit. Nous nous embrassions et nous nous sommes progressivement déshabillés [*Suite, dans le hall de la Royal Academy, où j'attends Tony et Gilbert & George pour le vernissage d'une exposition de Great Victorian Paintings, 19 juillet.*] l'un l'autre.

— Mais, ton copain ?

— Je ne sais pas ce qu'il fait.

Lorsque Tony nous a rejoints, nous étions complètement nus et très activement emmêlés. Le corps d'Albert était très musclé, ses biceps, ses cuisses, ses fesses, mais plus comme celui de quelqu'un dont le travail implique un régulier effort physique que comme celui d'un sportif. C'était une musculation discrète, qui se révélait surtout dans les mouvements. Son sexe était plutôt gros, lourd, comme ses couilles.

Tony s'est étendu à côté de nous. Albert, d'abord, ne s'occupait pas du tout de lui et j'ai cru un instant que nous allions avoir quelques problèmes. Mais Tony a sucé le sexe du visiteur, lequel a rapidement témoigné que cela était tout à fait de son goût. Tony avait apporté avec lui un flacon de poppers, qu'il a respiré d'abord, puis qu'il a passé à Albert, qui l'a respiré à son tour, sans aucune hésitation, avant de me le passer. Nos baisers en sont devenus beaucoup plus étroits et passionnés, plus intenses nos étreintes. J'ai porté ma bouche à son sexe, qui était toujours dans celle de Tony. Tony et moi nous le sommes passés un moment, nos deux langues se rencontrant sur le gland, puis je l'ai abandonné pour descendre davantage, jusqu'aux couilles et au

périnée. Albert ne faisait aucune difficulté à relever les cuisses pour me permettre d'atteindre plus facilement ses fesses, entre lesquelles j'ai enfoncé la langue. Nous en sommes restés assez longuement à cet arrangement, Tony suçant aussi loin que possible le sexe d'Albert et moi enfonçant aussi loin que possible ma langue entre ses fesses. Puis Tony a embrassé Albert, qui l'a serré contre lui, et moi j'ai essayé de faire entrer mon sexe dans le cul que lubrifiait ma salive.

— Oh, doucement, doucement...

Je me suis levé pour aller chercher dans un placard un tube de Hyalomiél, et j'ai enduit ma verge de crème avant d'en mettre deux fois entre les fesses d'Albert. Cela fait, je n'ai plus eu de difficulté à m'y introduire. J'ai donc ainsi enculé le Québécois un moment durant, l'embrassant, serrant d'une main ses pectoraux. Puis j'ai laissé la place à Tony, qui a joui assez vite. Albert et moi nous sommes de nouveau serrés l'un contre l'autre, et embrassés. Ensuite il a passé son sexe entre mes jambes, sous mes couilles, avant de commencer à me relever les cuisses. Il a alors essayé d'entrer en moi, en vain. Je me suis mis de la crème entre les fesses, puis je l'ai guidé moi-même, tout en croisant les chevilles derrière ses reins. Il a pénétré mon cul lentement, précautionneusement, ses deux bras tendus de part et d'autre de mes épaules. J'ai demandé à Tony le flacon de poppers, l'ai respiré et l'ai passé à Albert, dont j'ai attiré la bouche contre la mienne. Il m'a embrassé, puis s'est redressé, de nouveau soutenu par ses bras tendus.

— Ouais, vas-y, c'est bien !

Moi-même me relevais tant bien que mal sur les coudes pour porter la bouche à sa poitrine, où les mouvements de son bassin faisaient jouer un à un tous les muscles ; ou bien je passais la main sur ses pectoraux et les serrais entre mes doigts. Une ou deux fois encore nous avons respiré les poppers, qui n'avaient plus beaucoup de puissance et d'effets. Tony me branlait. Mais quand j'ai senti qu'Albert allait

jouer je me suis branlé moi-même, pour mieux m'accorder à son rythme, et nous avons joué exactement ensemble.

Nous sommes restés assez longtemps presque immobiles, tous les trois, presque sans parler. Puis Albert est allé dans la salle de bains. En revenant il a dit qu'il fallait qu'il parte, mais il s'est pourtant allongé de nouveau à nos côtés.

— Tu peux coucher là, tu sais.

— Non, il faut que je ramène la voiture à mes amis, ils en ont besoin pour aller travailler.

— J'te plains, je n'aurais vraiment pas envie de ressortir...

— Oh, ça va vite, une fois que je suis sur les quais. Comment je fais pour rejoindre la Seine ?

— Tu tournes deux fois à gauche, tu retombes dans la rue du Bac et c'est tout droit.

— O.K.

Il s'est habillé.

— Tu restes encore longtemps à Paris ?

— Non, deux jours, trois jours...

— Tu veux que je te donne notre adresse et notre numéro de téléphone, si jamais tu reviens ?

— Ouais, je vais vous donner le mien à Montréal.

— Ah oui, d'accord, ça pourrait bien arriver qu'on y aille un de ces jours, on t'appellera.

— D'accord.

— Bon, tu as compris comment rejoindre les quais ?

— Oui, oui, je crois ; deux fois à gauche, c'est ça ?

— C'est ça. Bon retour ! Tu peux dormir tard demain ?

— Non, demain, je me lève, il faut que je fasse des courses. Je m'en fous, ça ne me fait rien de me lever tôt, je suis habitué à dormir peu.

— Pas moi...

— Salut !

— Salut !

[Jamais revu.

*Ce récit est relaté sur un cahier à couverture de carton dur, vert marbré, qui m'a servi à prendre des notes, l'hiver suivant, au séminaire de Roland Barthes, au Collège de France. Ces notes elles-mêmes occupent les pages de la seconde moitié : « Le verbe *scripturare* (vouloir écrire) est attesté une seule fois, chez Sidoine Apollinaire, évêque de Clermont. » « Une traduction, quelle qu'elle soit, doit se refaire tous les vingt-cinq ans : il n'y a pas d'éternité philologique du sens. » « ... Un roman qui serait continûment l'indirect de l'été. » « Le temps qu'il fait est un sujet sous-estimé. Jadis, je considérais cela comme l'exemple même du "phatique" (Jakobson), ce qui crée ou maintient le contact ("Allô !")... » « Il y a des cas où seule l'insignifiance est délicate... Le temps qu'il fait, loin d'être une forme banale du discours, peut être la forme la plus discrète et forte de l'affection. » *Etc. Mais les pages qui sont en regard même du récit qu'on vient de lire ont servi, elles, pendant les mêmes séances du Collège de France, de « cahier de conversation » avec mon voisin. Et j'y trouve par exemple ceci : « Quid de ce bantou français-joséphique en pull-over norvégien sous Bergson ? »**

Il y a des cas où seule l'insignifiance est délicate...]

XXXIII. Walter Irwing,
jeudi 29 juin 1978.

[*New York, chez F.H., dimanche 23 juillet 1978.*] J'avais rendez-vous pour dîner avec Philippe, et devais le retrouver au Petit Saint-Benoît, en bas de la rue Saint-Benoît. J'étais en avance, comme d'habitude, et j'avais fait un tour sur le boulevard, jusqu'à la rue de Buci. Lorsque je suis revenu sur mes pas, j'ai vu, à l'angle du Flore, un garçon qui m'a immédiatement paru très excitant : petit, très brun, les cheveux courts, moustachu, bronzé. Il portait des pantalons kaki, assez larges, retenus par une ceinture très étroite, une chemise beige à manches courtes, assez ouverte au col malgré une minuscule cravate bordeaux. Il avait beaucoup de poils noirs, assez longs, sur les avant-bras et à la base du cou. A son épaule était accroché, en bandoulière, un assez gros sac de voyage, beige. Manifestement, il était étranger, mais son origine n'était pas très facile à identifier.

Il a croisé mon regard, qui sans doute était plutôt insistant, et il a souri. Mais je ne savais pas si c'était une façon gentille, ou peut-être amusée, de reconnaître l'attention dont il était l'objet, ou un signe d'intérêt en retour. Je suis allé jusqu'à la porte centrale du Flore, en regardant la terrasse, puis suis revenu à l'angle. Nous étions à deux ou trois

mètres l'un de l'autre, lui debout près de la porte qui occupe ce coin. Je regardais dans toutes les directions, y compris la sienne, et vers la rue Saint-Benoît. Il me regardait aussi, mais maintenant sans sourire. Il est descendu un peu le long de la rue, je l'ai suivi, il a rebroussé chemin et s'est assis à l'une des tables du Flore qui sont alignées là, et où il n'y avait personne. Je l'ai dépassé, et j'ai continué à descendre, très lentement, vers la rue Jacob. Il s'est relevé et a pris la même direction que moi. J'ai traversé la rue, et suis revenu un peu en arrière pour jeter un coup d'œil aux vitrines latérales de La Hune. J'ai alors aperçu Philippe, qui remontait du bas de la rue, et lui ai fait des yeux un signal discret lui demandant de ne pas venir me parler à cet instant. Il a vu l'étranger qui était alors, son gros sac de nouveau à l'épaule, devant la porte de l'hôtel Montana, et il est passé devant moi sans se rapprocher, mais non sans une petite moue qui signifiait qu'il ne comprenait pas mon intérêt.

L'étranger et moi, cependant, descendions toujours la rue Saint-Benoît, chacun de notre côté, lui à gauche et moi à droite. Je me suis arrêté à l'angle de la rue de l'Abbaye. Il a alors traversé, et il est passé juste à côté de moi. Je lui ai souri, il n'a pas répondu, mais il s'est arrêté à un ou deux mètres, s'asseyant sur l'aile d'une voiture et posant à terre son sac.

Je me suis approché de lui et lui ai parlé en anglais :

— Tu cherches quelque chose ?

— Oh, tu parles anglais ! J'avais peur que personne ne parle anglais.

— Si, beaucoup de monde parle anglais. Tu as l'air perdu...

— Non, je regarde, c'est tout. Je viens d'arriver à Paris.

— Tu es d'où ?

— Devine !

- Je ne sais pas. Iranien ?
 - Non.
 - Libanais ?
 - Non.
 - Oh, je ne sais pas, alors. Ça peut être un tas de choses.
 - Je suis à moitié Ceylanais et à moitié Portugais.
 - Je n'aurais jamais trouvé ça ! Et tu arrives d'où ?
 - De Londres.
 - Tu habites Londres ?
 - Non, j'habite en Australie.
 - Un Ceylano-Portugais qui arrive de Londres et qui habite en Australie, ça c'est exotique !
 - Je n'habite en Australie que la moitié de l'année. Le reste du temps, j'habite en Nouvelle-Zélande.
 - A Wellington ?
 - A Auckland.
 - Et en Australie ?
 - A Sydney. Tu es très curieux.
 - Oui, je trouve ça fascinant... Et tu viens d'arriver à Paris ?
 - Oui, il y a trois heures. Je suis allé à mon hôtel et je suis aussitôt ressorti.
 - Il est où, ton hôtel ?
 - Attends.
- Il a tiré de sa poche la carte d'un hôtel dont j'ai oublié le nom, dans le quartier de l'Europe, rue de Léningrad, je crois.
- Tiens, comment tu as trouvé cet hôtel-là ?
 - Oh, c'est une amie qui m'avait donné cette adresse, mais c'est trop loin.
 - Oui, ce n'est pas très central, en effet.
 - J'aurais dû prendre un hôtel par ici. Si je restais à Paris, je changerais.
 - Tu vas rester combien de temps ?

— Oh, je ne sais pas, deux jours, trois jours, je n'ai pas décidé, je pense aller à Florence.

— A Florence ? Pourquoi à Florence ?

— Je ne sais pas. C'est bien, non ?

— Oui, c'est très bien, mais pourquoi spécialement Florence, je veux dire plutôt que Venise ou Rome ?

— Je ne sais pas, comme ça, j'ai un ami qui m'a dit que Florence c'était très bien... Peut-être que j'irai en Suisse, ou bien au Koweït.

— Au Koweït ?

— Oui, pourquoi pas ?

— Pourquoi pas, en effet...

J'étais maintenant assis à côté de lui, sur la même aile de voiture, à l'angle de la rue de l'Abbaye. Philippe, qui redescendait la rue Saint-Benoît, s'est lentement approché de nous.

— Je ne peux pas faire de présentations, je ne sais pas le nom de ce jeune homme...

— Walter. Et toi, comment tu t'appelles ?

— Renaud.

— Rano ?

— Oui, quelque chose comme ça... Philippe, Walter. Philippe et moi devons dîner ensemble, en bas de la rue à gauche.

— Oui, mais je suis passé au Petit Saint-Benoît, ce n'est pas très drôle ce soir. Si on se faisait une petite terrasse, plutôt ?

— A la Cour Saint-Germain ?

— Oui, j'en viens, j'ai retenu une table. Ça serait plus drôle, j'ai pensé.

— Ah oui, très bien. Est-ce que je peux me permettre de faire une invitation de dernière minute ?

— Oui, bien sûr.

— Est-ce que tu veux dîner avec nous, Walter ? On va à

un restaurant qui est sur le boulevard, un peu plus bas. On va dîner dehors.

— Oui, très bien.

— Walter arrive de Londres.

— Aujourd'hui ?

— Aujourd'hui.

— Mais comment a-t-il découvert l'hôtel Montana ?

— Il n'est pas à l'hôtel Montana...

— Ah, je croyais, il me semblait que je l'en avais vu en sortir, avec son grand sac...

— Non, non, il est dans un hôtel du IX^e arrondissement.

— Tiens, pourquoi ?

— On m'avait laissé cette adresse, c'est idiot. C'est trop loin.

— Oui, c'est un peu loin du théâtre des opérations, en effet... Tu arrives de Londres ? Mais tu n'es pas Anglais, tout de même, avec ce teint ?

— Non, il est Ceylano-Portugais.

— Ah ça c'est original, comme combinaison. Tu es le premier Ceylano-Portugais que je rencontre.

— C'est ton père qui est Portugais ?

— Oui.

— Remarque, ce n'est pas si extraordinaire que cela, ils sont plutôt voyageurs, les Portugais.

— Oui, c'est comme celui de *Tintin*, là, il senhor Oliveira de Machinchouette, il a presque autant d'ubiquité que la Castafiore... C'est d'ailleurs les Portugais qui sont les premiers Européens à avoir mis les pieds à Ceylan, justement, non ?

— Et encore, mon père, sa mère était Irlandaise, et il a aussi une grand-mère hollandaise.

— Le côté hollandais n'a pas laissé beaucoup de traces, heureusement.

— Pourquoi heureusement ?

— Je ne peux pas dire que je trouve les Hollandais tellement sexy, dans l'ensemble.

— Oh, moi si. A Londres, j'ai rencontré un Hollandais, justement, il était très bien.

— Oh oui, bien sûr, il y en a de très bien. Je voulais dire seulement que, comme peuple, ils n'ont pas un type physique qui m'excite beaucoup, c'est tout. Ils font un peu motte de beurre...

Nous marchions lentement vers le restaurant. C'était une chaude soirée d'été. Il y avait sur la place Saint-Germain-des-Prés, et sur le boulevard, un monde fou, habitués, touristes et badauds mêlés, confondus entre les divers agrégats circulaires autour des bateleurs de toutes sortes, théâtres sur une estrade, avaleurs de feu, musiciens de chambre, guitaristes, citharistes, marchands de colliers phosphorescents, verts dans la nuit moite... Walter s'intéressait beaucoup à tout cela.

Le long de l'église nous avons croisé le fameux Jean-Rémy, qui ne m'a même pas vu tellement il dévisageait Walter, sur lequel il s'est longuement retourné. Cette attention m'a confirmé dans mon intérêt, malgré les réserves exprimées plus tôt par Philippe.

[29 novembre 1978 : ici s'arrête le manuscrit original de ce chapitre. Le narrateur, à l'époque de sa narration, a estimé qu'il était préférable, sans doute, de consacrer son travail aux tricks américains tels qu'alors il les vivait, et avant qu'il n'en ait oublié les détails. De sorte que concernant celui-ci, ses souvenirs sont maintenant un peu vagues.]

Philippe avait retenu au restaurant une table pour deux. Nous étions trois, la table réservée ne convenait plus. Nous avons attendu un peu, encore une fois appuyés à des voitures garées le long du trottoir. Walter avait sur lui une

petite liste de restaurants parisiens, rédigée à son intention par des amis voyageurs. Il nous l'a montrée. Elle se poursuivait en une liste de boîtes, que nous nous sommes chargés, Philippe et moi, de commenter. La Mendigote, oui, ça existait encore, moi personnellement je trouvais ça un peu déprimant, on se faisait l'impression d'être un vieillard, tout le monde avait dix-huit ans. Le Nuage, je n'y avais pas mis les pieds depuis des années. Le Rocamble, c'était assez drôle, quelquefois, mais ça n'avait d'intérêt que si l'on connaissait les autres boîtes, comparativement, comme commentaire sur elles : ce ne serait pas là que j'irais si je n'avais qu'une nuit ou deux à passer à Paris. Le Sept, ça amuserait Walter, peut-être, comme d'ailleurs le Palace. Il devait être assez tard, onze heures, à peu près, parce que je me souviens avoir montré des garçons qui se dirigeaient vers le haut, ou le bas, du boulevard Saint-Germain, vers l'est, en tout cas, en signalant que certainement ils allaient au Manhattan, qu'ils avaient le genre Manhattan. Mais peut-être était-il seulement neuf heures, et disais-je que ces garçons, plus tard, se retrouveraient probablement au Manhattan ? Peu importe. Walter était curieux de ces choses, et voulait savoir laquelle de ces boîtes l'amuserait le plus, lui, à notre avis. Le Palace, pendant les week-ends, c'était impossible, il y avait vraiment trop de monde, des cars de touristes, et d'ailleurs c'était à peine *gay*, maintenant. Restaient le Sept et le Manhattan. C'est très différent, à tous les points de vue, mais je sais pas laquelle te plairait, je ne connais pas suffisamment tes goûts, en tout cas toi tu plairais aux deux. Par la tenue, tu es très Sept, mais physiquement, brun à moustache, cheveux courts *and so on*, et tête nouvelle par-dessus le marché, tu aurais le Manhattan à tes pieds.

Grâce à l'entregent habituel de Philippe, nous n'avons pas eu à attendre trop longtemps. Nous avons été assez vite installés, Philippe et moi côte à côte, et Walter en face de nous. A la table voisine dînait un gros homme brun, portant

costume et cravate, avec, posé devant lui, à côté de son assiette, un guide de Paris en anglais. Il avait l'air d'un Indien, de s'intéresser beaucoup à notre conversation, et bien entendu, de comprendre l'anglais. Philippe et moi étions un peu agacés par lui et son indiscretion, et je craignais qu'il ne soit choqué par nos propos. Après les boîtes de Paris, nous évoquions maintenant celles de Londres, et le séjour de Walter, son Hollandais, dont il faisait grand cas, et les Anglais, que nous étions tous d'accord pour trouver peu exaltants sexuellement. Nous avons pensé que l'intérêt de l'Indien s'expliquait par une curiosité, de sa part, quant à la race de Walter, qu'il aurait très bien pu prendre pour un de ses compatriotes. Mais il est devenu évident, à mesure que les allusions de nos phrases se faisaient plus précises, et son sourire plus marqué, que sa sympathie n'était pas exclusivement de nature patriotique. Costume, cravate, tête de membre plus ou moins véreux du Parti du Congrès ou pas, et malgré la dominante, assez agressivement hétérosexuelle, du public des dîneurs, à la terrasse, l'Indien draguait, tout simplement. Et quand nous croyions l'avoir indigné par une discussion sur les *Catacombs*, corsée d'allusions à Holland Park et aux urinoirs publics de Piccadilly Circus, alors que Walter nous demandait de lui expliquer le système monétaire français, il s'est carrément interposé dans la conversation, et proposé pour tous éclaircissements sur les équivalences entre francs et livres sterling. Nous n'avons pas, je dois le dire, accueilli très chaleureusement son intervention. D'ailleurs, il en était au dessert.

Pendant tout le dîner, ce fut un défilé d'amis qui passaient sur le boulevard et venaient nous dire bonjour, à Philippe ou à moi, ou d'inconnus qui draguaient, ou que nous aurions pu draguer. Il y avait à notre table une chaise vide, et Philippe y aurait volontiers installé un invité, pris dans la foule.

D'autre part, à l'angle du boulevard et de la rue de Buci s'était installé un acrobate, un garçon blond en collant noir. Walter lui tournait le dos, mais s'intéressait beaucoup à ses tours. Il voulait le photographier, et surtout lorsque l'acrobate montait sur le toit d'un minuscule kiosque à journaux, à cette heure fermé. Mais chaque fois que l'appareil était en place, et réglé, l'acrobate devait précipitamment quitter son toit, parce qu'il apercevait de loin, d'un côté ou de l'autre, des agents de police s'approchant. La photographie ne fut jamais prise. En revanche doivent dormir dans un tiroir d'Auckland beaucoup de clichés de Philippe et de moi, les yeux clos et la bouche grande ouverte sur notre fourchette s'avançant.

Nous avions droit, cependant, tous les deux, au long récit cocasse d'un tour du monde en trois semaines. Walter, d'évidence, lorsqu'il avait quitté la Nouvelle-Zélande, n'avait pas d'idée très précise sur ce qu'il pouvait s'attendre à trouver où, ni sur ce que serait son itinéraire. Néanmoins, tout lui avait plu. Il ne tarissait pas d'éloges sur San Francisco, ni sur New York. Mais ce qu'il avait préféré, et de loin, c'était Hawaï, où il comptait bien retourner. Il parlait avec enthousiasme de la beauté des paysages, là-bas, des plages et des garçons, de leur simplicité et de leur gentillesse.

J'avais pensé, à sa curiosité pour les boîtes parisiennes, qu'il avait l'intention de sortir, ce soir-là, et qu'il ne nous considérait au fond, Philippe et moi, que comme d'utiles informateurs. Mais j'ai changé d'avis lorsqu'il m'a fait du genou et regardé dans les yeux tout en déclarant qu'en ce qui concernait les garçons français, son opinion n'était pas encore définitive, mais à première vue, très favorable.

— *Well, well, well, I'm sure we are all ready to do our best!*

— *Are you?*

— *You bet I am !*

Après cet échange, la suite des opérations paraissait toute tracée. Néanmoins, nous avons encore avalé un énorme gâteau, une charlotte aux framboises, je crois.

Philippe nous a quittés au sortir de table. Probablement avait-il de son côté quelque idée derrière les reins. Walter et moi avons marché jusqu'à la place Saint-Germain, dans la cohue non diminuée, en parlant de choses et d'autres. Nous nous sommes arrêtés vers l'entrée des Deux-Magots.

— Je peux faire trois propositions. Aller un moment au Manhattan, si tu veux voir comment c'est, prendre un verre dans un de ces cafés, ou bien aller chez moi, si tu veux.

— On peut aussi aller à mon hôtel.

— Non, je ne peux pas, parce que j'ai un ami à la maison, il dînait chez des amis, mais je lui ai dit que je rentrerais assez tôt, il risque de téléphoner, il faut que je sois rentré assez vite...

Non, je me souviens qu'une cinquième possibilité fut évoquée, avec une certaine insistance : celle d'un tour en automobile à travers la ville. Walter n'excluait pas de partir dès le lendemain pour la Suisse, ou l'Italie, il n'aurait rien vu de Paris, je lui ai proposé de lui en montrer au moins, en vitesse, les monuments illuminés. J'avais alors la voiture de ma mère, mais les clefs étaient chez moi.

— Ah oui, ça serait bien. Allons toujours chez toi, nous déciderons là-bas.

Nous sommes donc venus ici. L'appartement était vide, mais Tony pouvait rentrer d'une seconde à l'autre. Il devait être à peine plus de onze heures, car je me rappelle avoir fait la réflexion que l'illumination des monuments cessait à minuit, et que si nous voulions faire le tour projeté, Invalides, tour Eiffel, Arc de Triomphe, Concorde, Louvre, Notre-Dame et peut-être le Panthéon, il fallait le faire maintenant. Mais Walter, apparemment, avait d'autres idées.

C'était un garçon très entreprenant qui, m'embrassant, m'a ouvert la braguette.

— Attends, cet ami dont je t'ai parlé va rentrer, il vaudrait mieux qu'il ne nous trouve pas déshabillés. Tu veux faire ce tour en voiture, n'est-ce pas ?

— Oui, j'ai envie, mais j'ai envie d'autre chose, aussi. Je ne sais pas... Si. Allons-y.

— D'accord.

— Embrasse-moi.

— Mais si on commence à s'embrasser on ne va jamais sortir !

— Embrasse-moi quand même.

— D'accord.

— Tu me plais.

— Ttt ttt ttt... Attends.

— Il faut que je prenne une douche, ça va me calmer. Et puis de toute façon, j'en ai besoin.

— Malheureusement, les douches, ici, ce n'est pas très commode. Ça ne marche pas très bien. Tu ne veux pas plutôt prendre un bain ?

— Oui, d'accord.

— Attends je vais te le faire couler.

Il s'est immédiatement déshabillé. Tout son corps était extrêmement bronzé, assez musclé, et poilu, surtout les jambes et les fesses. Il bandait.

Le téléphone a sonné. C'était Tony. Son dîner venait de se finir. Il voulait savoir quels étaient mes projets. Je lui ai dit que nous avions un visiteur, un Ceylano-Portugais qui se préparait à prendre un bain.

— Un bain ? Mais il a déjà été... expérimenté, en somme ?

— Mais non, pas du tout. C'est un voyageur, il arrive de Londres, il a envie de prendre un bain, c'est tout.

— Hmm...

— No hmm...

Walter et moi avons flirté un moment, sur le petit lit, lui complètement nu et moi tout habillé. Son sexe était assez gros. Puis il est passé dans la salle de bains. Tony, qui avait dîné dans la rue, cent mètres plus bas, est rentré, d'excellente humeur, un peu ivre et un peu *stoned*. Walter lui a été présenté, portant seulement une petite serviette autour de la taille. Des joints n'ont pas tardé à apparaître, et cinq minutes plus tard nous étions tous les trois dans le grand lit.

Je ne me souviens pas très en détail de la nuit elle-même, sinon qu'elle fut très agitée et très satisfaisante, pour toutes les parties, il me semble. Ce trio était une réussite, une des meilleures que je me rappelle. Je crois que Tony et moi avons surtout enculé Walter, au moins deux fois chacun avant de dormir, une fois au milieu de la nuit et encore une fois au réveil. Lui nous a peut-être enculés aussi, un moment, mais sans jouir alors. Ce n'est plus très clair. Nous étions tous les trois défoncés, des poppers circulaient, un grand enthousiasme régnait, toutes les combinaisons envisageables ont sans doute été essayées tour à tour.

Tony, le matin, en partant, a invité Walter à s'installer chez nous pendant son séjour parisien. Walter a accepté. J'ai ajouté qu'il devrait toutefois se promener pendant la journée, parce que j'avais à travailler. Il a souri. Nous avons encore une fois fait l'amour, tous les deux, vers midi. Nous avons déjeuné ensemble, au soleil, sur la terrasse. Quant à la suite, je l'ai déjà relatée, par bribes, dans un précédent chapitre (*cf. Trick XXI*).

[Le soir, j'ai fait avec lui le tour en voiture projeté la veille. Il paraissait enchanté, mais tout autant par le quai d'Orsay illu-

miné que par les palais de Gabriel, et beaucoup plus par l'Hôtel de Ville que par les Invalides. Il a passé la nuit ici. Le lendemain, il est parti pour Ceylan. Je ne l'ai pas revu depuis. Mais il m'a écrit plusieurs lettres. Si jamais Tony ou moi passions par Auckland...]

XXXIV. Anonyme mexicain,
dimanche 23 juillet 1978.

[*Récit transcrit à Paris, le mercredi 10 mars 1982.*] C'était dans la *back-room* de Chaps, un bar de la Seconde Avenue, à New York, entre la 87^e et la 88^e Rue. Il était à peu près une heure du matin, je me trouvais là depuis un assez long moment déjà, et personne, jusqu'alors, ne m'avait inspiré de particulier enthousiasme. Mais j'ai entr'aperçu le visage d'un garçon brun, avec une grosse moustache, qui se penchait en avant pour prendre un sexe dans sa bouche. Le bénéficiaire de cette manœuvre était un homme en débardeur qui lui-même m'avait plus ou moins touché et caressé et sucé un peu plus tôt. Je savais que lui n'aurait pas d'objection à ce que je les rejoigne tous les deux : ce que j'ai fait. De la main j'ai tâté la poitrine, puis le ventre, puis les avant-bras, puis le sexe du suceur. Il était assez poilu, et pas tout à fait bandé. Lorsqu'il s'est relevé un instant, il m'a jeté un coup d'œil, après quoi, se rabaisant pour poursuivre son activité sur le même sexe, il s'est appuyé d'une main sur ma hanche avant de tâter ma propre verge et de la sortir, à moitié bandée déjà, de ma braguette. L'homme au débardeur entre temps avait défait ma chemise et il a achevé d'ouvrir mon short. Il s'est mis à me branler, tandis que le suceur, sans s'interrompre de le sucer lui, me tenait les

couilles. L'homme au débardeur voulait m'embrasser, mais je n'y tenais pas. Brusquement, à constater peut-être que maintenant j'étais complètement bandé, le garçon accroupi devant nous est passé à mon sexe, qu'il a commencé à sucer avec beaucoup de compétence. L'homme au débardeur, dont plus personne ne s'occupait, a glissé vers d'autres voisines combinaisons.

Non. Bien que j'écrive ceci le lendemain de l'épisode, lundi 25 juillet, je me trompe. Le premier geste en ma direction du garçon à la grosse moustache (à vrai dire l'homme au débardeur avait aussi une grosse moustache : celle de l'expert fellateur n'était pas plus longue, elle était seulement plus dense et plus noire, et plus proéminente) fut de me proposer de respirer, après qu'il l'avait fait lui-même, et l'homme au débardeur, son flacon de poppers. J'ai accepté avec plaisir. Ces poppers n'étaient pas très puissants mais j'en considérais l'offre comme une invitation. Elle avait été proférée la première fois que j'ai vu ce garçon relevé, entre deux de ses plongées, la première fois que je l'ai vu à peu près bien, quoique dans la plus que relative obscurité de cette arrière-salle. C'est à ce moment-là qu'à l'épaisseur latine de sa moustache, à la noirceur de ses yeux, de ses cheveux et de ses sourcils, plus qu'à son teint (j'ai particulièrement de difficulté à écrire ceci aussi rapidement que je le dois parce que, parlant ici anglais toute la journée, je mélange plus encore qu'à l'accoutumée les deux langues, et m'embarque dans des expressions anglaises dont j'ai le plus grand mal à m'échapper à peu près françaisement) [*moi j'ai particulièrement de difficulté à tâcher d'arranger tant bien que mal ces lignes parce que T., pas vu depuis presque un an, sauf cinq minutes à Florence cet automne, va très mal d'après ce que vient de me dire une amie commune, et délire depuis hier soir*], je me suis mis dans la tête qu'il était Mexicain, ou plutôt d'origine mexicaine. Cette idée ne me serait pas venue à le voir seul. Mais j'ai constaté un peu plus tard qu'il était

accompagné d'un ami aux cheveux bouclés dont le type physique représentait assez bien une autre image traditionnelle du Mexicain, celui-ci métissé d'Indien et de teint plus cuivré. Je ne signalerais même pas cette impression fugitive, n'était la difficulté de désigner d'une façon quelconque ces *tricks* anonymes, que je ne peux chaque fois appeler de « petits bruns moustachus » puisqu'ils ont tendance à répondre tous, peu ou prou, à cette description. Celui-ci, donc, n'est qualifié ici de Mexicain qu'à tout hasard, et parce que j'ai pensé un instant qu'il l'était peut-être. Lui et son ami se parlaient en anglais, et sans aucun accent (autre que celui de New York, *that is*).

Donc le Mexicain supposé, accroupi devant moi, me suçait le sexe avec un tel talent que je devais sans cesse modérer son ardeur, au bord de jouir et n'en ayant pas du tout l'intention. Toutes les cinq minutes il se relevait pour respirer ses poppers et me les passer. Eux n'avaient pas beaucoup d'effets sur moi, assez cependant pour qu'une fois, tandis qu'il se préparait de nouveau à s'accroupir, je le retienne et l'attire contre moi. J'ai alors défait un ou deux boutons de son pantalon et relevé sa chemise de tennis pour dégager son ventre et son torse, où j'ai porté la bouche et la langue. Cela ne paraissait pas l'intéresser outre mesure, mais lui a peut-être donné l'idée de faire la même chose pour moi, ce qui me plaisait beaucoup. Puis nous nous sommes, pour la première fois, embrassés. Ensuite il s'est encore accroupi. Mais cette fois-ci j'étais tellement excité que je ne pouvais même plus le laisser garder plus d'une ou deux secondes mon sexe dans sa bouche, et que j'étais obligé de retenir de force sa tête en arrière.

Il y avait d'autres hommes et d'autres garçons autour de nous, dont plusieurs essayaient de me branler, mais j'écartais aussi doucement que possible leurs mains parce que je savais qu'au moindre contact j'allais jouir. Empêché de me

sucer le sexe, et comme il s'en présentait plusieurs autres, le Mexicain a offert ailleurs son expertise. Pour moi (il y a aussi que j'ai lu toute la journée, au soleil sur le *pier* 42, *Les Confessions* de Rousseau et que je suis involontairement sous l'influence de ses tournures et de ses archaïsmes à nos yeux), j'ai refermé mon short [*ces étés de New York me paraissent bien exotiques et bien lointains, où je hantais en short, la nuit, des jardins publics et des arrière-salles obscures*] et je suis revenu dans la première pièce, où j'ai regardé un moment les images projetées sur le mur, d'hommes nus pour la plupart.

Parmi les clients de l'établissement qui regardaient aussi les projections, ou ceux qui étaient installés au bar, aucun ne m'attirait spécialement, et je suis retourné dans la *back-room*. Il n'y avait là non plus personne de vraiment à mon goût, le Mexicain demeurant néanmoins mon favori. Il était appuyé contre la paroi, seul, ou bien il parlait avec son ami aux cheveux bouclés. Je me suis approché de lui, une ou deux fois, mais il ne paraissait pas désireux de reprendre nos échanges.

Tout à coup a retenti un grand bruit sourd, et le fond de la pièce, qui était parfaitement sombre jusqu'alors s'est éclairé de la lumière fantomatique, irréaliste mais puissante, de la pleine lune. Quelqu'un avait ouvert une lourde et large porte métallique, dont je ne soupçonnais même pas l'existence. Elle donnait sur une courette, attenante à d'autres courettes, au pied de grands immeubles aux fenêtres éclairées. Un gros homme m'a expliqué qu'un garçon s'était évanoui et qu'on l'avait sorti pour lui faire prendre l'air. Apparemment son cas n'était pas trop grave, car lorsque je suis passé moi-même dans la courette, je n'y ai vu personne qui n'y soit engagé, avec plus ou moins d'entrain, il est vrai, dans diverses copulations. Presque tout le monde avait suivi le mouvement vers l'extérieur et chacun, et moi, semblait

trouver très excitantes la révélation de cette courette et l'idée d'enculades en plein air, en pleine ville, à la vue de deux cents appartements.

Le Mexicain, lui, n'est pas sorti dans la cour mais il s'est rapproché de la porte. Je me suis rapproché de lui. Il a encore une fois respiré ses poppers, encore une fois me les a passés et j'ai encore une fois considéré cela comme une invite. Il bandait. J'ai relevé sa chemise et défait son pantalon, j'ai défait le mien et ma chemise, je l'ai serré contre moi. Mais il s'est presque aussitôt accroupi, selon son habitude, pour prendre mon sexe dans sa bouche. Et rapidement j'ai dû l'interrompre, parce que je ne voulais toujours pas jouir. Mon intention était de ramener quelqu'un à la maison, mais je n'avais vu personne à qui le proposer, même pas lui, car, bien qu'il me plût physiquement, il était beaucoup trop spécialisé à mon gré dans ses pratiques, en tout cas dans ses pratiques ce soir-là et avec moi, et il n'était pas du tout intéressé à cette espèce de contact général dont j'avais, comme d'habitude, envie.

Pour le quitter sans le vexer, à son premier retour à la surface je me suis accroupi à mon tour devant lui et j'ai sucé un moment son sexe, qui était assez épais, pas très long, très droit et qui sentait bon. Mais dès que je me suis moi-même relevé, alors que je voulais l'embrasser et le serrer contre moi, il a respiré ses poppers, il me les a passés, puis il s'est encore une fois accroupi pour me sucer. Il le faisait si bien, j'avais la main dans ses cheveux, que je n'ai pas eu la force de résister plus longtemps. J'ai joui dans sa bouche, en râlant de plaisir au point de susciter alentour quelques rires et encouragements complices.

Il a gardé ensuite presque une minute mon sexe enfoncé

entre ses lèvres, comme pour s'assurer de ne pas perdre une seule goutte de foutre, mais aussitôt relevé il s'est dirigé vers les toilettes, soit pour le rejeter, soit seulement, s'il l'avait avalé, comme je l'avais cru, pour se rincer. Quant à moi, je suis rentré chez moi.

[*Jamais revu.*]

XXXV. Anonyme en salopette,
lundi 24 juillet 1978.

à Severo Sarduy

[*Récit transcrit à Paris, le jeudi 11 mars 1982.*] Je tournais, en fin d'après-midi, dans l'étroit couloir où s'ouvrent les cabines de projection, dans la section la plus reculée de la « librairie » qui fait l'angle de Christopher et de Hudson Streets. Dehors, il faisait encore chaud, et il n'y avait pas grand monde dans cette arrière-salle obscure, pratiquement sans aération. Un homme de trente ou trente-cinq ans, assez petit, brun, moustachu, me draguait. Il portait de grosses lunettes à monture d'écaïlle et, pour tout vêtement, une salopette bleu marine qui lui laissait à nu les côtes, le haut du torse, les épaules et les bras. Il n'était vraiment ni beau ni laid, mais rendu un peu comique par le contraste entre ses lunettes d'intellectuel et sa tenue de plombier, et par sa grosse moustache à la Ben Turpin. Il me suivait le long du couloir, qui ramène toujours au point de départ, ou bien il attendait mon prochain passage et me regardait alors fixement.

Je me suis posté dans un recoin particulièrement sombre, entre deux cabines. Il m'y a aussitôt rejoint et immédiate-

ment a mis sa main à ma braguette. J'étais torse nu, ma chemise froissée retenue au col dans une poche arrière de mes jeans [*selon une scie vestimentaire très répandue cette année-là*]. J'ai reculé un peu, pour m'appuyer au mur, il s'est avancé pour rester contre moi [*Interruption : comme, à cause de la chaleur, j'écris ceci vêtu d'un short très lâche d'où dépasse mon sexe à l'occasion, je me suis mis à me branler, Dieu sait pourquoi car le souvenir de cet épisode d'hier n'a rien de particulièrement excitant. J'en ai profité pour expérimenter un petit flacon de poppers Rush, qui appartient à F.H. et qui était sur la table de nuit. Son effet a été puissant, jusqu'à modifier maintenant encore mon écriture [effectivement particulièrement agitée], et d'abord jusqu'à me conduire au bord d'un orgasme que je me suis tout de même refusé, heureusement, alors que déjà une ou deux gouttes annonciatrices et lubrifiantes étaient apparues au bout de mon sexe*]. J'ai passé la main sur sa poitrine, qui était ferme et très poilue, et sur son ventre, qui était très poilu et moins ferme. Je pouvais aussi, ayant défait deux boutons sur ses hanches, toucher directement ses fesses, ses cuisses et son sexe. Mais lorsque j'en suis arrivé là, il m'a proposé d'aller dans une cabine. J'ai accepté. La première qu'il ait choisie avait une porte qui ne fonctionnait pas et j'en ai préféré une autre, juste en face. J'y suis entré, et lui après moi. J'ai défait ma braguette. Il m'a caressé le torse et il a sorti mon sexe. J'ai détaché les bretelles de sa salopette, dégageant ainsi tout son buste. Mais il a alors introduit un *quarter* dans la fente de l'appareil de projection. Je ne sais s'il l'a fait par un sentiment d'obligation, crainte que les gérants de la « librairie » ne nous y incitent rudement (« *C'mon, I want to hear those quarters !* » (mais j'avais l'impression qu'ils avaient renoncé à cette politique-là, et que le dollar exigé à l'entrée de l'arrière-salle était désormais leur seule exigence)), ou bien parce qu'il avait envie de voir un film. Quoi qu'il en soit, comme j'étais appuyé contre la paroi sur laquelle était projeté le film, les premières images sont arrivées sur mon torse. Nous avons alors

changé de position et nous sommes mis en face l'un de l'autre, cette fois dans la largeur de la cabine, si étroite d'ailleurs que nous pouvions confortablement nous appuyer tous les deux, des épaules, à une paroi, et garder néanmoins nos sexes et nos bassins serrés l'un contre l'autre. Le film était alors projeté entre nos poitrines, le milieu de l'image atteignant seul la cloison tandis que ses bords se perdaient sur nos corps.

Nous nous sommes embrassés et serrés l'un contre l'autre, aussi fort que nous le pouvions, nous déplaçant légèrement, en sens opposé, de gauche à droite, pour mieux sentir les poils de nos torses mélangés et pressés. Puis l'homme à la salopette s'est agenouillé et m'a sucé la verge. Dans le film, qui avait pour titre deux prénoms que j'ai oubliés, *Tom et Terry* ou quelque chose comme cela, on voyait deux mastodontes aux musculatures sixtiniennes, à peu près nus mais pour moi non particulièrement excitants, séparément perdus dans une espèce de désert, se découvrant à distance et se rapprochant à travers les dunes. L'un se branle déjà quand l'autre le rejoint et s'agenouille devant lui pour lui sucer le sexe. Les images sont assez banales, les acteurs quelconques malgré l'ordre colossal de leurs architectures, et le tout n'aurait guère suffi à m'exciter. Mais la similitude des situations entraînait inévitablement une relative identification, et comme le garçon debout, dans le film, avait l'air enchanté de la fellation sur lui pratiquée, je ne pouvais qu'être assez content de celle dont j'étais le bénéficiaire, d'autant plus qu'elle était très bien faite. A tel point que j'étais encore au bord de l'orgasme et que j'ai dû, pour l'éviter, relever l'homme à la salopette. Pas plus que la veille, en effet, je n'avais l'intention de jouir, et je n'avais visité la librairie que *for old times sake*, en souvenir du passé. J'ai encore serré mon compagnon entre mes bras, je lui ai léché la poitrine, il a léché la mienne. Mais tout cela ne l'intéressait

que modérément, ce qu'il voulait c'était me sucer le sexe, et il n'a pas tardé à reprendre sa position accroupie.

Il s'est alors passé quelque chose de bizarre que je n'ai pas compris. L'appareil de projection était bien sûr au fond de la cabine, derrière une glace. Un jeune Noir, que je n'avais pas vu plus tôt mais qui sans doute travaille là, s'est mis à déplacer par derrière cet appareil, je ne sais pas du tout pourquoi, comme s'il voulait trouver sur la cloison un meilleur champ de projection pour le film. A mesure qu'il faisait bouger la machine, les images se déplaçaient dans toutes les directions, vers le haut, vers la droite, sur mon torse, vers le bas, sur mon sexe et sur le visage de l'homme à la salopette. Je ne savais que faire, ni s'il fallait se gêner si peu que ce soit pour ce technicien qui se gênait si peu pour nous, car il aurait très bien pu procéder à ses réglages quand il n'y avait personne dans la cabine. A travers la glace, il pouvait bien entendu voir tout ce qu'il voulait, surtout dans le faisceau de lumière du film, et par exemple mon sexe, en pleine érection, dans la bouche de mon partenaire, dont le visage entier servait de support au déroulement de l'intrigue et aux personnages, c'est-à-dire, le plus souvent, au géant debout en train de se faire sucer le sexe. L'homme à la salopette, perplexe, s'est interrompu un moment, que j'ai occupé à me branler, mais très prudemment parce que j'étais toujours décidé à ne pas jouir.

Chaque fois que le film s'interrompait, toutes les trois minutes environ, l'homme à la salopette introduisait dans la fente de l'appareil un nouveau *quarter*. Conséquence sans doute des manipulations du Noir, nous avons eu droit à une bobine tirée d'un tout autre film, plutôt meilleur. Après quoi le premier a repris son cours un peu monotone. Le Noir continuait ses essais. L'idée me vient en écrivant ceci que peut-être il ne travaillait pas du tout à la librairie, qu'il était seulement un client voyeur, et que c'était délibérément

qu'il dirigeait le faisceau de la projection sur ma verge et sur la bouche de l'homme à la salopette, qui avait décidé, après réflexion, de reprendre ce qu'il avait entrepris. L'image envoyée sur mes hanches et sur ses joues n'était pas très claire, évidemment, mais l'on distinguait encore assez nettement les silhouettes et les situations interprétées, ou plutôt vécues, puisque l'homme qui se faisait sucer bandait très véritablement, de même qu'il allait jouir très véritablement.

J'ai dit que je n'avais pas l'intention de jouir. Mais ce qui a affaibli ma résolution, c'est la pensée de cette chronique, et du récit que je pouvais y faire d'un épisode aussi emphatiquement, aussi insubtilement, « artistique » : fellatio en cours tandis qu'une autre est projetée sur les participants de la première, mouvant tatouage ; c'est de la pornographie que les nouveaux *saddhus* de l'Hudson gravent sur leur corps, plutôt que les Vedas chers à leurs frères du Gange [*dont, approximatif retour des choses, Severo Sarduy écrit dans La Doubleure (Flammarion, 1981, p. 78) qu'avec leur pinceau très fin, leur poudre noire et leur « vanity-case qu'ils manient avec adresse » : « — je les avais pris pour des folles — . »*] Dès que me sont venues ces idées, j'étais perdu, et d'autant plus irrémédiablement que l'homme à la salopette était un suceur très expert. J'ai senti monter en moi une tension qui ne pourrait se résoudre qu'en orgasme, et j'ai joui dans sa bouche, avec beaucoup de plaisir. Il a avalé mon foutre. Quand il s'est relevé, il a entrepris de se branler. Je le soutenais aux épaules tandis qu'il avançait le bassin, et je lui caressais les cuisses, les couilles ou bien le torse. Il a joui assez vite, et son foutre est allé gicler sur la paroi où son ombre dissimulait la moitié du film, de nouveau projeté à sa place originelle.

J'étais impatient de sortir de la cabine, en partie à cause de la chaleur que nos agitations y avaient ajoutée à celle du

jour, en partie par inquiétude quant à ma chemise que j'avais finalement laissée avant d'y entrer, au-dessus d'elle, avec mon livre, *Les Confessions*, précisément du côté où le singulier manipulateur s'était livré à ses capricieuses interventions. Je l'ai donc quitté avant que l'homme à la salopette ait tout à fait réajusté ses bretelles, avec un sourire d'au revoir qu'il pouvait à peine voir. Lui a dû cependant quitter avant moi la librairie, parce qu'il me précédait, ensuite, dans Christopher Street, allant vers l'est sur le trottoir opposé.

[Jamais revu.]

XXXVI. Ralph,
mercredi 26 juillet 1978.

J'étais au 54th St. Playhouse, à New York. C'est un cinéma porno et exclusivement *gay*, par ses films, son public, et ce qui se passe dans la salle et surtout dans les toilettes. Il n'y avait pas énormément de monde. J'étais debout dans la contre-allée de droite, appuyé de l'épaule à la cloison, lorsque j'ai vu s'avancer, dans la contre-allée de gauche, un grand garçon blond, moustachu, qui est allé s'asseoir lentement, mais sans hésitation, dans le deuxième fauteuil, à partir de la gauche, de la quatrième ou de la cinquième travée.

Je suis passé du côté gauche de la salle, je me suis avancé jusqu'à sa hauteur, et appuyé de nouveau à la cloison. Il s'est mis aussitôt à me regarder, dans la demi-obscurité. J'avais les yeux tantôt sur l'écran, tantôt sur lui, tantôt sur le reste de la salle, mais lui ne détournait pas de moi son regard. Ses cheveux clairs étaient moyennement longs, séparés au milieu du crâne, et lui tombaient de part et d'autre du front. Sa moustache était très protubérante. Il portait une chemise assez largement ouverte, aux manches retroussées jusqu'au-dessous des coudes, et des jeans.

Après deux ou trois minutes de réciproque observation, je me suis assis à côté de lui. Il a aussitôt mis sa main gauche sur ma cuisse droite. Je lui ai caressé l'avant-bras, qui était très large et puissant, chaque muscle, bien séparé et défini, jouant avec les mouvements de ses doigts, sous des poils blonds, serrés et épais. Puis j'ai touché sa poitrine, large, assez musclée et assez velue également. Il a remonté sa main jusqu'à ma braguette. Je bandais. Lui aussi. Se tournant davantage, il a passé sa main droite sur mon torse, et défait tous les boutons de ma chemise, jusqu'à la ceinture. Mon sexe était contre ma cuisse, je l'ai relevé contre mon ventre. Lui l'a sorti, et s'est mis à me branler. J'étais déjà tellement excité que j'ai dû l'arrêter, et je lui ai souri. Il a souri aussi. Je le trouvais très beau, avec ses cheveux très épais, qui lui tombaient presque sur les yeux, et son visage massif, ouvert, aux traits sans finesse mais réguliers et bien dessinés, surtout ceux de son menton et de ses joues. Surtout, je le trouvais très sympathique. Il avait l'air content, et de bien s'amuser. Il n'y avait rien en lui de honteux, ni même de gêné, ou de furtif. D'autre part, et contrairement à beaucoup d'Américains, il me semble, il n'envisageait pas le genre de rapports sexuels qu'on peut avoir dans un lieu public, une boîte, un sauna, ou un cinéma spécialisé, comme quelque chose de très localisé physiquement, destiné à une fin immédiate et précise, mais comme un échange, aussi complet que l'environnement le permettait. Je n'aime pas cette façon qu'ont tant de garçons, ici, aux États-Unis, de vous faire des pipes, par exemple, en se consacrant tout entiers, exclusivement, au rapport de leur bouche et de votre sexe. Lui, au contraire, paraissait aimer, et vouloir, une relation physique globale, si je puis dire, et d'ailleurs se soucier très peu de nos voisins ou du personnel du cinéma. Étranger, de passage, je ne savais pas exactement jusqu'où il était possible d'aller dans ce contexte. A l'intérieur des toilettes, au premier étage, j'avais observé toutes sortes d'allègres copulations, mais dans la salle je n'avais pu voir que

quelques masturbations réciproques, et quelques fellations très discrètes. Mais mon voisin était totalement indifférent à ces règles tacites, et dont la rigueur était peut-être imaginaire. Quand il a constaté qu'à me branler comme il le faisait, il allait me faire jouir trop vite, il a passé un bras autour de mon épaule, il m'a rapproché de lui, et nous nous sommes embrassés très longuement, à la vue de quiconque se serait soucié de nous regarder.

[*San Francisco, au soleil, dans La Fayette Park, 11 août 1978.*]

J'ai passé, moi, mon bras droit derrière son dos, et de la main gauche j'ai défait sa chemise, puis sa braguette, et sorti son sexe, qui était plutôt gros et que j'ai branlé un moment. Puis il a quitté son siège, s'est agenouillé entre les deux travées et s'est mis à me sucer, très bien. Malheureusement, j'étais dans un tel état d'excitation que je devais sans cesse, crainte de lui jouir dans la bouche, modérer son ardeur, jusqu'à éloigner de toutes mes forces, des deux mains, sa tête de mon bas-ventre. Quand il s'est redressé et de nouveau assis, je l'ai à mon tour sucé, en tenant sa verge de la main droite et ses couilles de la main gauche. Lui, loin de me retenir, m'encourageait. Il était bandé autant qu'on peut l'être, et son sexe témoignait de cette espèce de tension particulière qui indique la proximité de l'orgasme. Mais je ne voulais pas qu'il jouisse.

Lorsque je me suis relevé, il souriait largement, et moi aussi. Nous étions d'évidence enchantés l'un de l'autre, et son plaisir multipliait le mien comme mon plaisir le sien. Nous nous embrassions interminablement sur la bouche, en serrant des mains nos têtes l'une contre l'autre, dans le cou, ou sur la poitrine. A plusieurs reprises, il s'est penché en avant pour encore me sucer le sexe, mais toujours je l'interrompais, bien décidé à ne pas jouir. Il ne paraissait pas m'en vouloir, continuait à sourire, et même à rire, en me regardant dans les yeux :

— *Wow ! Feels good, hmm ? Isn't great ?*

— *Yes. You are so nice...*

Le programme cinématographique était composé de plusieurs petits films, mais celui qui se déroulait alors était plutôt bien, étrangement sentimental. Les actes sexuels représentés étaient pris dans un récit assez cohérent, pour une fois, celui des amours d'un photographe professionnel, un grand brun moustachu avec un très beau visage, et d'un étudiant blond d'abord très innocent. Ils se rencontraient un jour d'hiver dans Central Park, où le photographe faisait poser deux ou trois modèles féminins, puis littéralement tombaient dans les bras l'un de l'autre, à l'intersection de deux rues. Le brun ne savait pas si le blond était *gai* ou non, mais lui faisait une cour assidue, où le moindre geste d'avance, étant donné le suspens, prenait une immense importance, comme lorsque leurs mains pour la première fois se touchaient, au restaurant.

Evidemment, nous ne suivions pas l'intrigue de très près, et elle sembla s'être considérablement accélérée pendant l'une de mes disparitions sous la rangée des dossiers, le sexe de mon voisin dans la bouche. Non seulement le brun et le blond étaient devenus, quand j'ai refait surface, d'une intimité qui allait jusqu'au partage d'un appartement, mais les infidélités, déjà, se multipliaient de part et d'autre.

Nous étions maintenant tous les deux en grande partie déshabillés, nos chemises complètement ouvertes et à peine retenues aux épaules, nos pantalons à mi-cuisse. [*Même jour, six heures de l'après-midi, chez Mary-Ann. Je suis assis en face de la double fenêtre qui regarde le Golden Gate. Sous un ciel encore parfaitement bleu, la brume fait solennellement son entrée dans la baie.*] Nos positions étaient de plus en plus acrobatiques. Tantôt j'essayais de m'étendre sur lui, tant bien que mal : il avançait alors les fesses à l'extrême bord de

son siège, et je m'efforçais de mettre mes jambes de part et d'autre des siennes, mouvement que mon pantalon, à mes chevilles, rendait très délicat. Tantôt c'était lui qui voulait s'étendre au-dessus de moi, et c'était encore moins facile, à cause de sa taille. Nous nous embrassions passionnément. Puis il s'est de nouveau agenouillé à côté de moi, pour me sucer, et de nouveau, je l'ai retenu. Il s'est assis dans son siège, et penché vers moi :

— Qu'est-ce qu'il y a, tu ne veux pas jouir ?

— Tu veux pas aller ailleurs ?

— Où ?

— Chez moi, par exemple ?

— Où est-ce que c'est ?

— Lexington Avenue.

— Lexington Avenue et quoi ?

— Et 89, j'en ai peur.

— Non, je ne peux pas, c'est trop loin, je n'ai pas le temps, j'ai un dîner.

— Oh, zut.

Nous nous sommes de nouveau embrassés. Je lui caressais de la main gauche la poitrine, puis j'y ai posé ma bouche. Je suis descendu le long de son ventre jusqu'à son sexe, que j'ai sucé en entourant la base du pouce et de l'index. J'étais agenouillé entre les travées, ma main droite sur son ventre. Il était arc-bouté, les jambes repliées sous son fauteuil, les épaules contre le sommet de son siège, la tête en arrière, une main sur ma nuque et l'autre sur sa cuisse droite. Il a joui très abondamment, et j'ai avalé son foutre.

Je me suis rassis et l'ai regardé en souriant. Il me regardait aussi, souriant aussi, les yeux mi-clos. Puis il s'est agenouillé à son tour, dans une position tout à fait symétrique à la mienne précédemment, et a pris mon sexe dans sa bouche. J'avais une main dans ses cheveux, l'autre entre les poils de sa poitrine. Bizarrement, maintenant que j'étais

résolu à m'abandonner à mon excitation, elle était moins forte, et alors que plus tôt j'avais fait de grands efforts pour ne pas jouir, j'en faisais cette fois-ci pour jouir, parce que je ne voulais pas le faire attendre, après sa propre éjaculation. Certains des mouvements de sa langue me chatouillaient le gland un peu inconfortablement. Néanmoins, mon foutre s'est répandu dans sa bouche, assez vite, et j'ai éprouvé suffisamment de plaisir pour ne pas parvenir à être totalement silencieux.

Nous étions côte à côte dans nos sièges, souriants, en sueur et défaits. Sur l'écran, le blond, tout à fait lancé désormais, suivait un Noir dans une cave et subissait de lui toutes sortes d'humiliations. Nous sommes restés cinq ou dix minutes immobiles, nos cuisses seulement se touchant, puis nous nous sommes réajustés, non sans mal. Nous nous sommes encore embrassés. Puis il m'a dit qu'il devait partir.

— *O.K. Good-bye.*

— Tu ne veux pas sortir avec moi ?

— Si, si tu veux.

Il devait être entre six et sept heures. Devant le cinéma, dans la 54^e Rue, la lumière était encore forte, nous étions éblouis par elle. Nous nous sommes dirigés vers l'est, nous observant mutuellement, sans trop en avoir l'air. Il était moins beau que je ne l'avais pensé dans la pénombre de la salle, et plutôt roux que blond. Mais enfin il n'était pas laid, loin de là, et il avait une expression très sympathique.

— C'est à quelle heure, ton dîner ?

— Oh, pas avant huit heures, mais il faut encore que j'aille faire quelques courses de dernière minute.

— Ah, c'est toi qui le donnes, je n'avais pas compris ça.

— Oui. Oh, ce n'est pas une grande affaire, c'est seulement deux copains, mais je ne suis pas chez moi, alors c'est un peu compliqué.

— Tu n'est pas de New York ?

— Si, enfin non, j'habitais New York, *downtown*, et puis je suis parti à la campagne, au bord de la mer, du côté de Providence, dans le New-Hampshire. Je viens de rentrer, il y avait trop de monde, en cette saison. Maintenant, je cherche un appartement... Et toi, tu es d'où ?

— Je suis Français.

— Ah oui, il me semblait reconnaître un accent. Mais tu habites New York ?

— Non, je suis en vacances, je suis chez des amis, je ne suis ici que depuis trois ou quatre jours.

— Je m'appelle Ralph. Et toi ?

— Renaud.

— Wono ?

— Oui, quelque chose comme ça.

— Non, sérieusement, c'est comment ?

— Renaud, tu sais, comme les voitures, ça se prononce comme les voitures, la marque française qui fabrique *Le Car*.

— Renault ?

— Oui, c'est ça.

— Ça s'écrit pareil ?

— Oui, presque, enfin, pas tout à fait, avec un *d*. Mais c'est terrible, ce prénom, ici, personne ne comprend, et les Américains sont tellement bien élevés, ils veulent vraiment connaître votre nom, il faut expliquer, épeler, ça n'en finit pas... Quelquefois, je prétends que je m'appelle Bruno, c'est plus simple.

Nous traversions la 5^e Avenue.

— Je vais aller prendre le métro, la *Lexington Line*, à la 59^e Rue. Tu vas aussi de ce côté ?

— Oui, je vais jusqu'à la 3^e Avenue... Tu vas rester à New York tout l'été ?

— Non, je voyage avec un ami, on a un de ces billets circulaires, tu sais, on peut aller où on veut, enfin, dans sept villes. C'est pour les étrangers, ou en tout cas les non-

résidents ; ça s'achète en Europe, ce n'est pas cher du tout, moins cher qu'un billet aller et retour pour San Francisco.

— Où est-ce que vous allez aller ?

— On va à Détroit, d'abord...

— A *Détroit* ? ?

— Oui, pour voir des amis, et puis à San Francisco, à Los Angeles, Houston, Memphis, Washington...

— Tu es déjà allé en Californie ?

— Oui, j'aime beaucoup San Francisco. Los Angeles aussi, mais surtout San Francisco. Et toi, tu vas rester ici ?

— Oui, il faut que je trouve un appartement, du travail. Mais je pense aller en Europe, en France justement, à l'automne.

— Ah bon ? Tu es déjà allé en France ?

— Oui, mais il y a longtemps, sept ou huit ans, j'étais très jeune. J'ai des amis qui en reviennent, mais ils n'étaient pas tellement enthousiastes, d'abord ils disent que c'est incroyablement cher.

— Oui, c'est vrai, c'est complètement fou, surtout depuis deux ou trois ans.

— Beaucoup plus cher qu'ici ?

— Oui, probablement, enfin ça dépend quoi, les hôtels, les restaurants, non, quoi que même ça, maintenant, ça soit très cher. Il y a encore deux ou trois ans, il y avait un tas de petits restaurants où l'on pouvait faire un repas très convenable pour trois ou quatre dollars, maintenant c'est impossible. Mais la nourriture, ce qu'on achète dans les magasins, les vêtements, tout ça, c'est ruineux. Et ce sera encore plus cher à la rentrée, tous les ans ils profitent des vacances pour augmenter tous les prix.

— Mes copains m'ont dit qu'un verre dans un bar, ça coûtait sept dollars, c'est vrai ?

— Oui, oui, c'est possible, au Sept probablement.

— C'est complètement dingue.

— Oui, je sais. Les Américains qui sont habitués à payer soixante-quinze cents ou un dollar, ils sont complètement

furieux, et ils ont raison. Il y a une nouvelle boîte, le Palace, c'est dix dollars pour entrer, chaque fois.

— Tu plaisantes ?

— Non, je te jure.

— Mais il n'y a pas des endroits pas chers ?

— Le Manhattan, c'est beaucoup moins cher, trois ou quatre dollars.

— Trois ou quatre dollars pour une bière ? C'est complètement fou !

— Oui, je sais, mais à Paris, c'est considéré comme pas tellement cher. Surtout, au Manhattan, ils sont plutôt sympas, si tu veux rien acheter, tu n'achètes rien. Mais les New-Yorkais qui sont habitués à descendre quatre ou cinq bières par soirée, ils n'en croient pas leurs yeux. De toute façon, sexuellement, Paris, ce n'est pas tellement drôle, si tu viens de New York. Les malheureux qui croient qu'ils vont retrouver Christopher St., ils sont sévèrement déçus. C'est idiot, que ça soit comme ça, parce que maintenant, pour la plupart des gens, les vacances, c'est quelque chose de sexuel, entre autres, en tout cas pour les jeunes, et Paris, de ce côté-là, c'est très répressif. Il y a des boîtes pour danser, mais il n'y a plus de *fuck-bars*, sauf un qui est assez sinistre. Le Manhattan, ça ferme à deux heures du matin, et de toute façon, il y a cinquante bars comme lui à New York. La nuit, il y a des flics partout, et des casseurs. Remarque, Londres c'est encore pire, et Rome, il ne faut même pas en parler. Mais c'est embarrassant, quelquefois, les copains américains qui croient qu'ils vont s'amuser à Paris, ils viennent une fois et ils ne reviennent plus.

— Il y a des cinémas ?

— Non, enfin oui, mais complètement sordides, et les films sont nuls. Ceux qu'on vient de voir ne sont pas terribles, mais comparés aux films qu'on voit en France, ils sont extraordinaires. Tu comprends, l'interdit est si fort, le tabou, que pour tourner dans des films pornos pédés, il n'y a que des espèces d'épaves, qui n'ont rien à perdre. Ce ne

sont pas les types les plus beaux, comme ici, ce sont ceux qu'on peut trouver, c'est tout.

— Tu es allé dans des boîtes, ici ?

— Non, pas tellement, cette fois-ci. Je ne suis ici que depuis samedi, tu sais. Je suis allé deux fois au Chap's, parce que c'est tout près de l'endroit où j'habite, c'est tout. Tu connais ?

— Oui, j'y suis allé une fois. Mais je n'aime pas tellement les bars, je m'y embête, sauf quand je connais tout le monde.

Nous étions arrivés dans Lexington Avenue, que nous remontions vers la 59^e Rue et l'entrée du métro.

— Tu as un papier, je te donnerais mon adresse à Paris, si tu veux ?

— Non, mais on peut entrer dans un magasin pour demander.

Nous sommes entrés dans une sorte de petite confiserie, où l'on nous a prêté un crayon et une feuille. J'ai noté mon nom et mon adresse :

— Téléphone, ce serait bien de se voir.

— O.K., je le ferai.

Nous étions maintenant à l'entrée du métro, en face de chez *Bloomingdale's*.

— Tu remontes Lexington aussi, toi ?

— Oui, jusqu'à la 74^e Rue.

— Ah bon, mais je peux marcher avec toi, alors, si ça ne t'ennuie pas.

— Non, viens.

— Je prendrai le métro à la 72^e.

Mais, quand nous sommes parvenus à la 72^e Rue, j'ai décidé que je pouvais aussi bien faire tout le chemin à pied. Entre-temps, nous avons surtout parlé de l'Upper East Side justement, que Ralph n'aimait pas :

— Je suis habitué à vivre *downtown*, je n'aime pas

l'ambiance, par ici, les gens, tout ça, je ne me sens pas à l'aise.

— Oui, je comprends ce que tu veux dire. Mais, quelquefois, quand on sort du Village, c'est assez agréable de se retrouver ici, un peu en dehors de l'agitation. Et puis c'est joli, en tout cas.

— Non, je n'aime pas ça, c'est trop... trop poli, je ne sais pas, comme les gens. Ils ont l'air de mannequins, de marionnettes. Et puis, pour faire des courses, c'est terrible, tout est tellement cher. Et ce n'est pas meilleur, il ne faut pas croire ça. *Downtown*, moi, je connais les magasins, je sais où il faut acheter du poisson, ou du fromage, ou ceci, ou cela. Ici, je me sens très étranger.

— Une fois, j'ai habité chez des amis du côté de Greene St., mais les trois dernières fois, j'étais ici, chez cet ami, vers la 89^e Rue. Il est très gentil, et puis le métro est direct, il y a une station du métro express à cinquante mètres, on est *downtown* tout de suite, si l'on veut. Et puis, j'aime bien avoir le Park tout près.

— Tu viens souvent à New York ?

— Oui, assez souvent, deux fois par an, généralement.

— Toujours en vacances ? Ou bien pour travailler ? Tu travailles ici ?

— Non, pas pour le travail, enfin, je travaille un peu, mais pas beaucoup.

— Qu'est-ce que tu fais ?

— J'écris.

— Tu es écrivain ?

— Oui.

— Qu'est-ce que tu écris ?

— Des romans.

— Quel genre de romans ?

— Oh, le genre qui se tire à trois mille exemplaires.

— Moi aussi, quand je suis venu à New York, je voulais être écrivain. Et puis ça n'a rien donné.

— Tu es d'où, à l'origine ?

- Je suis Texan.
- Ah bon ! Et qu'est-ce que tu fais maintenant ?
- Oh, un peu de tout, je bricole, je peins, je fais de la plomberie, j'entretiens des appartements. Et puis, je m'occupe d'astrologie.
- Ah bon ?
- Ça t'intéresse ?
- Oui, bien sûr, mais je n'y connais rien.
- Qu'est-ce que tu es, comme signe ?
- Lion.
- Quels ascendants ?
- Je ne sais pas.
- Je vais faire un livre sur les signes du Zodiaque et les régimes alimentaires.
- Ah oui, c'est une bonne idée, ça combine deux passions américaines...
- Bon, je vais tourner là, il faut que je me dépêche un peu, maintenant.
- O.K. Bon dîner !
- D'accord, merci. *You take care !*
- *I will. Ciao. Come and see me in Paris.*
- O.K. *Good-bye !*

Il a tourné à droite dans la 75^e Rue, et je suis rentré à la maison à pied.

[Jamais eu de nouvelles de lui.]

[Rajout, 10 janvier 1986 : Eh bien si, justement, plus tard, grâce à la traduction américaine de ce livre. Il m'a écrit une longue lettre très gentille, où il me donnait une adresse à San Francisco pour les trois mois qui suivaient. Sa missive, hélas, a été retenue plus de six mois par l'éditeur, à New York. J'ai écrit à San Francisco, mais ma lettre m'est revenue...]

XXXVII. Le cow-boy,
jeudi 27 juillet 1978.

Il devait être cinq heures ou cinq heures et demie. Je revenais du *pier 42*, sur l'Hudson, où j'avais passé l'après-midi à relire *Les Confessions*, au soleil. Si je suis entré dans la « librairie », au coin de Christopher St. et de Hudson St., c'est seulement parce qu'un garçon qui m'intéressait vaguement, et qui marchait devant moi, m'y avait précédé. Il a feuilleté quelques revues, moi aussi, et il est ressorti.

Je m'apprêtais à faire la même chose, plutôt que de pénétrer, au prix de un dollar, au-delà du tourniquet de métal, semblable à ceux du métro, qui donne accès à la seconde partie de l'établissement, celle où un étroit et sombre couloir, qui se mord la queue, donne accès à de minuscules cabines de projection.

Mais tandis que je me préparais à remettre en place *Luscious dessert* ou *Chicken Lickin' good*, il m'a semblé sentir un regard posé sur moi. J'ai tourné la tête. Au-delà du tourniquet se tenait un garçon au teint assez pâle, avec une moustache noire, plutôt fine, une chemise rouge à carreaux et un chapeau de cow-boy, aux larges bords relevés. Il était arrêté, mais dès que je l'ai aperçu, il a cessé de regarder de mon

côté, ou de celui de la porte, et il s'est déplacé, disparaissant pour moi du même coup.

Je ne l'avais donc vu que quelques secondes. Il m'avait paru très beau, si beau même qu'il ne semblait pas vraisemblable qu'il s'intéresse à moi. C'était sans doute la première pièce, celle des livres et des revues, et la porte, qu'il observait, pour voir si personne de nouveau n'allait se présenter au-delà du tourniquet. Et s'il se tenait près de celui-ci, c'était parce qu'il n'y avait dans la seconde personne d'intéressant. Je n'ai donc pas décidé immédiatement d'aller le rejoindre. Mais je n'ai pas non plus quitté la librairie aussi vite que j'avais eu l'intention de le faire. Je me suis contenté d'ouvrir au hasard un autre volume, et de tourner la tête vers le tourniquet, à chaque fin de paragraphe. Trois ou quatre minutes plus tard, le cow-boy était de retour et cette fois sans aucune espèce de doute, il me regardait.

De tous les *Triks* dont il est question dans ce volume, celui-ci est incontestablement le plus beau ; et même, à l'exception de Jeremy, sans doute, et de « l'ami de Franz », le seul vraiment beau, peut-être, selon tous les critères envisageables, le seul à transcender les « genres ». Il était assez grand et musclé, mais comme naturellement, et sans excès ; très viril d'aspect, mais pas emphatiquement. Son accoutrement de cow-boy, qui avait toutes les chances du monde d'être parfaitement ridicule, sur lui était seulement très excitant, et, sans que je puisse très bien expliquer pourquoi, touchant. Il incarnait parfaitement le mythe, et pourtant il n'avait pas le physique traditionnel de l'emploi : ses cheveux, dont une boucle dépassait de son chapeau, sur son front blanc, ses sourcils, ses yeux, sa moustache étaient trop noirs ; il avait plutôt l'air latin, ou mieux, gitan. Ce qui était le plus remarquable, chez lui, était son visage, à mon sens parfait : énergique, fin, lumineux, éclairé par le sombre éclat des prunelles.

Cette fois-ci, il m'a laissé le temps de le voir mieux. Mais, comme précédemment, il s'est éloigné du tourniquet pour disparaître entre les cabines. Son regard, au moment où il s'est déplacé, était sur moi. Cela semblait une claire invite. J'avais beaucoup de peine à croire à ma chance. Mais j'étais maintenant décidé à la tenter. J'ai donc remis mon dollar au préposé. Il a débloqué le tourniquet, qui m'a livré passage.

Le couloir qui dessert les cabines dessine un carré et l'on rejoint donc, à l'emprunter, son point de départ. Je n'ai pas suivi le cow-boy. Je suis parti dans la direction opposée à la sienne, pensant ainsi le croiser. Mais il avait rebroussé chemin, et j'ai fait un tour complet sans l'apercevoir. Il y avait là dix ou quinze garçons, dont j'avais vu plusieurs un moment avant le long de l'Hudson, et deux ou trois excitants. Il me paraissait plus sage de m'intéresser à eux qu'à ce cow-boy, qui décidément m'intimidait. Il était trop beau. Mais je savais bien, aussi, que j'aurais trop regretté, ensuite, de n'être pas allé jusqu'au bout de cette histoire.

Lorsque je l'ai revu, il entrait dans une cabine. Il a laissé la porte complètement ouverte, et il s'est appuyé contre la paroi, en face d'elle, les pouces dans les poches de son jean. Il me regardait. J'ai encore tergiversé. Je me suis éloigné. Quand je me suis retourné, il était à sa porte. Il a vérifié que je l'avais vu, que je savais bien où il était, et il a regagné sa position, à l'intérieur de la cabine, contre la paroi. J'ai fait un tour complet du couloir, mais assez vite, et me suis arrêté en face de lui. Nous nous sommes regardés, j'ai encore tourné la tête une ou deux fois à gauche et à droite, puis j'ai sauté le pas, et je l'ai rejoint.

Je craignais qu'il ne soit du genre à recevoir, sans la moindre contrepartie, les hommages qu'il suscitait. J'avais peur aussi d'être sexuellement intimidé, de ne pouvoir pas bander et que, s'il portait la main à ma braguette, il soit

peu impressionné par la taille modeste de mon sexe au repos complet. Mais ces inquiétudes ne se sont en rien confirmées. Il m'a touché au moment même où je l'ai touché, il était aussi parfaitement excitant qu'il était beau, rare combinaison, et je n'étais pas depuis quinze secondes à côté de lui que déjà je bandais avec le dernier enthousiasme.

Ses jeans étaient vieux et usés. Sur la face intérieure de sa cuisse droite, vers le haut, il y avait un trou aux bords effilés. Il ne portait pas de slip. Quand j'ai mis d'abord la main à sa braguette, l'extrémité de son sexe était assez loin de ce trou, cinq ou six centimètres. Mais à mesure qu'il bandait, elle s'en rapprochait, et bientôt son gland s'est présenté à l'air. Cette apparition m'excitait beaucoup. J'ai tiré derrière moi la porte coulissante, mais pas jusqu'au bout, pour qu'un peu de lumière continue à nous parvenir. J'avais rarement autant désiré voir bien un de mes amants. Je me suis accroupi devant lui, et j'ai passé la langue sur son gland, à travers le fameux trou. De la main droite, je commençais à défaire sa ceinture et sa braguette. Il m'a aidé. Je me suis relevé. Il a ouvert mon pantalon et sorti mon sexe. J'ai déboutonné sa chemise, dont les manches étaient relevées jusque sur ses biceps, assez développés. Des poils bruns couvraient sa poitrine, limités très précisément par le tracé de ses pectoraux, à l'exception d'une ligne mince, au milieu de son ventre, qui rejoignait son sexe, parfaitement droite, n'étaient les creux et saillies de ses muscles stomacaux. Rien n'était très accusé, mais tout parfaitement dur, parfaitement bien dessiné. Son sexe, que je tenais maintenant, était plus gros que le mien, long, épais, très bien circonscis, et je serais tenté de le décrire comme remarquablement élégant. Ses couilles étaient très volumineuses. Ses cuisses, longues et puissantes, mais pas larges, se rattachaient très haut à son bassin, de sorte que leur rebondissement était déjà sensible à la hauteur de son sexe : chaque

fois qu'il changeait son appui principal, on y voyait jouer de longs muscles bien séparés.

Il était un peu plus grand que moi. Nous nous sommes regardés en souriant. Puis il a donné, du poing, selon le geste consacré, un petit coup bref à son chapeau, pour le déplacer un peu vers l'arrière. Une autre mèche de cheveux noirs, un peu ondulés, lui est tombée sur le front. J'avais les mains sur ses hanches. Il m'a serré contre lui. J'ai défait ma propre chemise, et j'en ai écarté les pans, pour que nos torsos soient directement l'un contre l'autre. Nous nous sommes embrassés. Ses jambes étaient légèrement écartées, les miennes entre elles. Nos sexes complètement bandés se pressaient, formant un X ; nous les faisons osciller presque insensiblement de gauche à droite, le canal séminal un instant comprimé et libéré, comprimé de nouveau.

J'ai passé les mains entre la paroi de contre-plaqué et les fesses du cow-boy. Elles étaient, comme le reste de son corps, très dures, et assez saillantes, avec un creux sur chacun de leurs côtés. Elles étaient assez poilues, mais par énormément, sauf à leur fente.

Je me suis de nouveau accroupi pour lui sucer le sexe, en lui caressant le ventre et la poitrine. Les mains dans mes cheveux, les épaules contre la paroi, il avançait le pelvis.

Au fond de la cabine, à ma gauche, était un siège assez bas, destiné aux spectateurs du film que nous avions négligé de déclencher. Je m'y suis assis, attirant vers moi le cow-boy, son chapeau toujours rejeté vers sa nuque. Ses jeans étaient maintenant à peine au-dessus de ses genoux. De la main droite, je lui caressais les fesses, mon avant-bras contre sa cuisse gauche, et de la main gauche je serrais sa verge à la base, ou bien je jouais avec ses couilles. Nous sommes restés dans cette position quatre ou cinq minutes. Chaque fois que

je sentais qu'il allait jouir, je ralentissais le va-et-vient de ma bouche, ou bien je passais mes lèvres sur ses couilles, ou ma langue derrière elles.

Aussitôt que je me suis relevé, le cow-boy m'a fait changer de place avec lui, ce qui n'était pas du tout facile dans cette cabine qui avait sans doute beaucoup moins d'un mètre de largeur. Il s'est assis et a pris mon sexe dans sa bouche. Mais encore une fois, je ne voulais pas jouir. Tony et moi avions tout un programme de sorties pour la soirée, Anvil, Saint-Mark sauna, etc., et je voulais conserver mes forces. Ce qui m'aurait plu, évidemment, ç'aurait été d'emmener le cow-boy à la maison. Mais toujours intimidé par lui, et par mon désir pour lui, je n'osais pas le lui proposer.

Alors que j'étais au moment d'éjaculer, je me suis penché en avant. J'ai remonté sa tête, je l'ai embrassé, je l'ai forcé à se relever. Il s'est de nouveau appuyé à la paroi, en face de la porte. Il était, quand à lui, tout à fait décidé à jouir. Il se branlait. Je l'ai fait pour lui, de la main droite, l'avant-bras gauche sur son épaule, et l'embrassant. Il avançait ses hanches, il pliait un peu les jambes. Au moment de jouir, il a tourné la tête en soupirant, il a enlevé ma main de son sexe et l'a posé sur son sein droit, mes doigts sur le minuscule anneau de métal qui était passé dans son extrémité, et que j'ai oublié de signaler. C'est lui-même qui a achevé de se branler, et son foutre est allé buter contre la porte, en plusieurs giclées étonnamment espacées. J'ai recueilli dans ma bouche les dernières gouttes.

Aussitôt après, il a voulu me faire jouir aussi, très gentiment. Mais j'ai commencé à me rhabiller, en souriant. Il n'a pas insisté, ni posé de question. Il avait dans son jean un mouchoir dont il s'est essuyé le sexe. Il s'est réajusté très rapidement. Je l'ai laissé sortir le premier. Il m'a donné sur le bras, en riant, un petit coup de poing :

— *Take care !*

J'ai quitté la cabine presque immédiatement après lui, assez vite pour le voir entrer dans les toilettes qui sont juste en face du tourniquet d'accès au petit couloir. Je me suis posté là, dans la lumière qui vient de la boutique proprement dite. Je voulais le voir encore une fois, m'assurer qu'il était aussi beau qu'il m'avait semblé. Il l'était, et plus encore. Lorsqu'il est sorti des toilettes, il m'a fait un signe de la tête puis, arrivé presque à la porte, il s'est retourné en souriant, avec un geste de la main.

Je suis resté encore cinq minutes dans la librairie, pour n'avoir pas l'air de le suivre et de m'imposer. Lorsque je suis sorti à mon tour, j'ai marché dans Christopher St. en direction de la 6^e Avenue. A mesure que je recouvrais mes esprits, je me reprochais ma timidité. J'aurais dû lui proposer mon adresse, mon numéro de téléphone, de venir dîner à la maison. C'était l'un des garçons les plus beaux que j'aie vus de ma vie. Il paraissait très gentil. Et maintenant je l'avais perdu.

Arrivé à la 7^e Avenue, je suis revenu sur mes pas. Il fallait que je le retrouve, c'était trop bête. Heureusement qu'avec son chapeau, il était repérable de loin. Il devait tourner dans le quartier. Je suis entré dans plusieurs bars, Boots and Saddle, Ty's, et j'ai regagné Hudson St. Et en revenant, j'ai rencontré un ami français, Patrick, et je lui ai demandé s'il n'avait pas vu un garçon avec un chapeau de cow-boy.

— Oui, plus tôt dans l'après-midi.

— Un type vraiment très beau ?

— Oui, pas mal, oui.

— Non, celui-ci n'est pas « pas mal », c'est une merveille de la nature !

— J'ai pas très bien vu...

— Tu l'aurais vu, tu l'aurais remarqué... Bon, je suppose qu'il est rentré chez lui, merde alors !

Et je suis rentré chez moi.

[*Jamais revu.*]

XXXVIII. Ted,
vendredi 28 juillet 1978.

[*Récit transcrit à Paris le vendredi 12 mars 1982, après une nuit d'horreur et de violence, passée à monter la garde, de taxis en salles d'urgence d'hôpitaux, près d'un délire tout en cris de douleur, en accès de nostalgie et en insultes, où ce livre, justement, tenait une grande place.*] Comme je n'ai pour ainsi dire rien noté pendant mon séjour aux États-Unis, et que j'ai maintenant près de deux mois de retard par rapport aux événements que je relate ici [*Interruption. Coup de téléphone. Léger mieux. Invitation presque « mondaine » à passer là-bas un moment. Mais je dois remettre lundi, le 15, à son éditeur la version « complétée » de ce livre, et le même jour faire une lecture « commentée » d'un autre à une assemblée de bibliothécaires... « It is closing time in the gardens of the West. »*], l'intérêt éventuel de ces récits ne sera pas, certes, en la fraîcheur ni l'acuité de la relation, mais de montrer, peut-être, ce qui s'efface et ce qui se grave, en six ou sept semaines, dans le souvenir de telles rencontres. C'est particulièrement vrai, sans doute, s'agissant de ce Ted, qui ne m'a pas, je dois le dire, particulièrement marqué. [*Une liste de tricks mentionne un certain Rob (Chaps, jeudi 27 juillet 1978) qui, lui, a disparu corps et biens entre les lignes.*]

Tony et moi avions dîné à la maison et nous n'avions ni l'un ni l'autre le courage, ensuite, d'aller jusqu'au Village, ni même jusqu'au 54. Tony, même, n'a pas voulu sortir du tout. Je l'ai laissé regardant la télévision et je suis allé jusqu'au Chaps, à deux blocs et cinq minutes de chez nous. Il était relativement tôt quand j'y suis arrivé, il n'y avait pas grand monde au bar et moins encore dans la *back-room* : le seul agglomérat, dans un coin, de garçons gras et de vieillards, non sans l'ajout de trois ou quatre presque épaves.

Je me suis appuyé néanmoins à la paroi de cette arrière-salle, mais isolé, face à la porte, aux confins de la zone de faible lumière suscitée par le couloir d'accès, à partir de la première salle. Des garçons et des hommes allaient et venaient, entraient et sortaient, mais il en entrait plus qu'il n'en sortait, et le nombre de ceux qui prenaient leurs quartiers dans la *fuck-room* s'accroissait aussi régulièrement. Plusieurs, parmi ceux-là, s'approchaient de moi, me touchaient la braguette ou bien voulaient ouvrir mon pantalon. Je ne les repoussais ni ne les encourageais, mais je gardais les mains sur ma ceinture parce qu'aucun d'eux ne me plaisait.

En face du petit groupe que nous formions, eux et moi, s'en était constitué un autre, réuni à gauche de la porte et qui avait pour centre un garçon blond, moustachu, que je voyais mal et qui lui non plus ne paraissait pas très intéressé par son entourage. La logique de la situation, et la tradition, presque, impliquait alors un rapprochement entre lui et moi.

Je me suis donc dégagé des mains qui m'entouraient et j'ai traversé la pièce dans sa largeur. Lui a repoussé ses admirateurs avec plus d'énergie qu'il ne l'avait fait jusqu'à présent, et ils se sont éloignés de lui. Ainsi nous sommes nous retrouvés seuls tous les deux, appuyés au même mur, à deux mètres environ l'un de l'autre. Je ne pouvais pas le

voir très bien, et je n'avais aucune idée précise de son âge. Il pouvait avoir vingt ans aussi bien que trente. Ses cheveux étaient ondulés et sa moustache étonnamment épaisse pour un blond de son type, mais il me paraissait plutôt fade et sans doute trop maigre. Nous échangeons quelques regards, mais lui ni moi ne nous décidions au premier pas. Clairement, un concours de résistance était engagé. Aurait-il été plus à mon goût je n'aurais pas cédé, sauf s'il l'avait été à tel point que je n'eusse pas résisté du tout. Mais tel qu'il se présentait, et l'ennui gagnant, et en l'absence de toute alternative à mes attentions, je me suis sans remords rapproché de lui. Il s'est tourné vers moi. Nouveau défi, cette fois-ci à trente centimètres d'écart. Mais c'est moi qui l'ai touché le premier, sur la hanche, je crois. Il n'en exigeait pas davantage et m'a touché immédiatement en retour, vers le haut de la cuisse, pour m'encourager à venir encore plus près de lui. Je l'ai embrassé dans le cou. J'ai passé la main dans l'échancrure de sa chemise. Son torse était tout à fait glabre, mais sa peau était extraordinairement douce, soyeuse, très mince : on sentait jouer sous elle des muscles très durs, allongés, pas du tout saillants sauf sur le ventre, très quadrillé. Ce corps était un peu surprenant par rapport à ce visage, impliquant plus d'énergie et de vitalité.

J'ai défait sa chemise jusqu'à sa ceinture et il a fait la même chose de la mienne. Nous nous sommes longuement embrassés. Nous bandions tous les deux, et nous nous caressions mutuellement le sexe, sous nos jeans. Puis nous avons progressivement, assez lentement, ouvert et abaissé nos pantalons.

Lorsque se sont approchés de nous d'autres interventionnistes dont nous ne souhaitions pas les caresses, nous nous sommes déplacés vers l'endroit où j'avais été installé plus tôt, presque en face de la porte. Comme il y avait de ce côté-là un peu de lumière, j'ai pu voir un peu mieux le

visage de mon compagnon, qui décidément devait avoir entre vingt-cinq et vingt-huit ans. Ses traits avaient quelque chose d'un peu démodé, et de plutôt anglais ; ils lui donnaient une assez grande beauté très classique, qu'était seul à moderniser son genre de moustache. Il aimait embrasser et il se serrait contre moi, à quelques interruptions près pendant lesquelles je suçais son sexe, qui était assez gros, ou lui le mien.

J'étais appuyé au mur et donc regardais la salle, tandis que lui lui tournait le dos. En face de moi, contre le mur opposé, sur les marges d'un petit groupe dont il participait épisodiquement aux activités, j'ai vu un homme assez petit, très musclé, très large d'épaules et qui semblait m'observer. Il avait les cheveux très courts, presque ras, une grosse moustache châtain clair, quatre ou cinq jours de barbe et dans l'oreille droite un anneau. Il portait une veste militaire, en toile, kaki, ouverte, et en dessous d'elle un débardeur très largement échancré sur une poitrine velue, extrêmement développée. Son côté exagérément *macho* pouvait paraître ridicule ou excitant selon les tempéraments et les humeurs, les miens m'inclinant plutôt, pour l'heure, vers la seconde impression.

Pendant que le blond m'embrassait j'avais les yeux sur ce pseudo-guerillero, auquel pourtant je n'osais faire, dans le dos de l'autre, un signe pour qu'il se rapproche. Il s'est rapproché sans signe. Il s'est installé à côté de nous. Le blond, alors, ne l'avait pas encore vu, et pour cette raison j'hésitais à le toucher, crainte de choquer mon premier partenaire. Néanmoins nous nous sommes frôlés, mon avant-bras s'attardant contre le sien. Sûr dès lors qu'il n'avait pas à craindre un mauvais accueil, il a décidé d'intervenir. Mais au lieu de se joindre vraiment à nos ébats il m'a tendu, puis au blond, un flacon de poppers qu'il a ensuite respiré lui-même. C'est ensuite d'un commun accord que le blond et

moi l'avons entouré de nos bras. Il nous plaisait autant, apparemment, à l'un qu'à l'autre. Nous l'avons embrassé tous les deux en même temps, nos trois langues se mélangeant. En tirant un peu sur son débardeur, vers le bas, nous lui avons léché la poitrine et mordillé, ensemble, le bout des seins. Cela surtout semblait lui plaire. Il poussait des grognements de satisfaction et nous encourageait d'une voix très basse, gutturale, que dans l'ivresse des poppers nous trouvions l'un et l'autre très excitante, je crois :

— *Yeah, eat those tits, c'mon, that's it, oh, that's real good...*

Mais nous avons constaté qu'il ne bandait pas. Il ne voulait pas que nous défaisions son pantalon et d'ailleurs il n'a pas tardé à se tenir un peu en retrait, témoin actif à nos ébats doublé d'un commentateur plutôt que participant à part entière.

(A vrai dire je suis surpris que me reviennent tous ces détails, à mesure que j'écris. Lorsque j'ai commencé le présent récit je ne me souvenais même pas de l'homme au *battle-dress*.)

Pour le retenir et tâcher de l'exciter davantage, je me suis consacré plus à lui qu'au blond, qui de son côté a attiré dans notre mouvance un garçon qui m'aurait peut-être assez excité lui aussi s'il n'avait été gigantesque. Mais il demeurait évident tout au long que le blond était prêt à se consacrer tout entier à moi dès que je désirerais me consacrer tout entier à lui.

En cette galaxie un peu lâche, nous avons passé un assez long moment. Le faux soldat me touchait les fesses avec insistance, mais à bras tendus, de loin, et il ne bandait toujours pas. Toutes les cinq minutes il nous passait ses poppers. Nous tachions de le serrer contre nous, nous l'embras-

sions, nous le caressions, mais toujours il se reculait, et nous ne comprenions pas très bien ce qu'il voulait. L'arrière-salle était maintenant complètement pleine, nos vêtements totalement froissés, et nous en sueur.

Le soldat s'est éloigné le premier. J'ai alors tourné toute mon attention vers le blond, qui du coup a délaissé son géant, qui lui aussi s'est retiré. Nos jeans étaient à nos chevilles, nos corps moites glissaient l'un contre l'autre, sexe contre sexe. Une foule compacte nous entourait et nous serrait de toutes parts. Je commençais à être fatigué. J'ai dit au blond que j'avais besoin d'un peu d'air, je me suis plus ou moins rhabillé et je suis passé dans la première salle.

Là, mais vers l'arrière, dans la partie la plus éloignée de la rue donc, se trouve un billard, au milieu, et sur le côté deux flippers. Une ou deux marches donnent accès à un recoin légèrement surélevé. C'est sur elles que je me suis assis, en nage. Le guerillero était dans les mêmes parages. Je lui ai souri, il m'a souri, mais aussitôt il s'est mis à jouer au flipper.

Le blond n'a pas tardé à émerger aussi de l'arrière-salle. Nos regards se sont croisés, nous nous sommes souris également mais il s'est d'abord tenu un peu à l'écart. Toutefois, après une dizaine de minutes, il est venu s'asseoir à côté de moi et nous avons parlé. De cette première conversation je me souviens très mal. J'ai appris qu'il s'appelait Ted et qu'il était du Minnesota. Sa famille était d'origine scandinave mais ce point, probablement, n'a été établi que le lendemain matin, lorsqu'il a écrit son nom, très suédois de consonance, avec son adresse sur un morceau de papier, avant de nous quitter. Sans doute lui ai-je expliqué que j'étais Français, le genre de voyage que je faisais, et que je venais deux fois par an à peu près aux États-Unis. Lui vraisemblablement me disait depuis combien de temps il habitait New

York et ce qu'il en pensait. Mais cet échange, je dois le reconnaître, se confond dans mon esprit avec dix autres à peu près semblables. Je me souviens seulement d'une chose : nous sommes convenus que notre compagnon paramilitaire était très étrange et sa tactique d'avance et de recul quasi simultanés inexplicable.

Ted m'a proposé d'aller chez lui. Il habitait tout près, dans la [téléphone incessant, conseils d'amis, défilé de noms de psychiatres, de noms d'hôpitaux, terreur pour la nuit qui s'annonce] 84^e Rue. Mais non, je ne pouvais pas l'accompagner, un ami m'attendait à la maison, j'étais déjà resté au Chaps trop longtemps.

A dire le vrai, je ne savais trop que faire. Ted ne correspondait pas précisément à mes goûts, et sans doute il ne plairait pas outre mesure à Tony.

— Je crois que je vais aller jeter un dernier coup d'œil à la *back-room*...

— O.K.

Je suis donc retourné dans l'arrière-salle, où la situation ne s'était en rien modifiée. Il s'y trouvait beaucoup de monde, mais personne qui m'inspirât fort. Le pseudo-soldat, toutefois, s'est de nouveau approché de moi et m'a mis sous le nez ses poppers. Nous nous sommes embrassés, plutôt violemment, mais il en est rapidement revenu à son étrange attitude, et il ne bandait toujours pas. Ted aussi a fait sa réapparition. Il a retrouvé son géant, et ils sont tombés comme devant dans les bras l'un de l'autre. Mais nous nous sommes suffisamment rapprochés, lui et moi, pour associer les deux combinaisons où nous figurions et pour reprendre, progressivement, nos étreintes rendues plus frénétiques et plus fatigantes par le flacon que le soldat, qui décidément préférait le rôle d'assistant à celui de participant, continuait à nous tendre régulièrement. Trente mains se pressaient

autour de nous, des sexes surgissaient de la cohue contre nos culs ou nos hanches, des bouches surtout se disputaient nos verges tandis que des voix nous encourageaient de suggestions diverses. Après dix minutes nous n'en pouvions plus, et nous sommes d'un commun accord retournés dans la première pièce, un de nos bras à chacun sur les épaules de l'autre.

Non loin du billard, nous nous sommes appuyés à la cloison, d'abord sans parler, pour retrouver notre souffle.

Puis :

— C'est bête que tu doives rentrer, a dit Ted.

— Tu peux venir avec moi, si tu veux, c'est tout près.

— Vraiment, je peux ?

— Oui, bien sûr. Je ne sais pas ce que mon copain est en train de faire, il doit regarder la télévision, à moins qu'il ne dorme déjà. Tu veux venir ?

— Oui.

— Allons-y.

Il faut à peine cinq minutes pour aller du Chaps jusqu'à la maison. J'ai expliqué à Ted que mon ami et moi habitons chez un autre ami qui était parti pour le week-end.

Quand nous sommes arrivés, toutes les lumières, au rez-de-chaussée, étaient allumées, mais il n'y avait personne. On entendait, venant du haut, le son de la télévision. Nous sommes donc montés au premier étage. Dans le petit salon, Tony était étendu sur un sofa et regardait je ne sais plus quoi. J'ai fait des présentations.

Ted ne voulait pas d'alcool, mais seulement du Coca-Cola ou du Schweppes, que je suis descendu chercher au sous-sol. Tony a proposé à Ted un joint, que nous avons fumé tous les trois. Tony avait reçu la visite de deux amis qui l'avaient quitté pour voir un film à minuit au Thalia.

Là encore, je me souviens très mal. Nous avons dû rester au moins une demi-heure dans le petit salon du premier, mais je ne sais plus ce qui s'y est dit. Ted avait beaucoup d'admiration pour la maison. Mais peut-être avons-nous très peu parlé. Nous avons inspecté successivement les treize chaînes de télévision pour nous arrêter finalement à un film dont l'action se déroulait dans les années trente. J'avais l'impression qu'il avait aussi été tourné à cette époque-là, mais Ted soutenait que le personnage principal était interprété par Paul Newman. Nous étions divisés sur ce point : s'agissait-il ou non de Paul Newman ? Tony s'est rallié à l'opinion de Ted. Le film aurait donc été tourné tout à fait au début de la carrière de Newman, vers le milieu des années cinquante. Finalement, j'ai dû leur donner raison à tous les deux.

Pendant une interruption du film pour une série de séquences publicitaires, Tony est monté dans notre chambre. Trois minutes après, je l'y ai rejoint, pour savoir quelles étaient ses intentions. Comme je l'avais prévu, lui n'était pas très intéressé par Ted et en tout cas n'avait pas envie d'entreprendre de laborieux efforts de séduction. Il m'était difficile de renvoyer le visiteur sans avoir rien fait avec lui, dans les circonstances, mais Tony ne pensait pas que ce fût une bonne idée de faire l'amour avec lui dans le petit salon, qui était attenant à la chambre de notre hôte et ne s'y prêtait guère de toutes façons. Si Ted et moi venions le rejoindre dans notre chambre, si tout était clair d'emblée, s'il n'y avait aucune ambiguïté à la situation, Tony alors s'en accommoderait.

J'ai rejoint Ted, sans trop savoir à quelle démarche me ranger. Il s'est assis sur le bras d'un grand fauteuil où je m'étais installé, et il s'est appuyé contre moi. Nous avons regardé le film jusqu'à la suivante série de séquences publicitaires. Ted m'a alors demandé où étaient les toilettes. Il y

en avait en fait juste à côté de la pièce où nous étions, mais j'ai sauté sur l'occasion et j'ai conduit Ted jusqu'à notre salle de bains, à l'étage supérieur. Pour l'atteindre, il fallait traverser notre chambre. Tony lisait dans son lit. Mais aussitôt que la porte des toilettes fut refermée sur Ted, Tony a éteint la lumière, parce qu'il voulait me montrer quelque chose, disait-il, à l'extérieur. Il avait l'impression qu'un homme, dans un appartement de l'immeuble d'en face, nous guettait. Effectivement, on voyait nettement l'ombre d'une tête, derrière une fenêtre, près d'un rideau qui ondulait, dans une pièce éclairée seulement par les lumières de l'avenue et où toutes les ombres bougeaient au passage de chaque automobile.

— Mais non, ce n'est pas un type, c'est une lampe ou je ne sais pas quoi...

— Non, non, je t'assure, je l'ai vu bouger...

— C'est une voiture qui a fait bouger l'ombre, en passant.

— Non.

— En tout cas, il ne bouge plus maintenant.

— Evidemment, il nous voit, il sait qu'il est repéré.

— Tu es complètement fou.

— Non, sérieusement, regarde un moment, tu vas voir, il bouge.

Ted est ressorti de la salle de bains. Tony était dans son lit, et moi appuyé au chambranle de la fenêtre :

— Viens voir, il paraît qu'on est surveillés.

Ted est passé entre le lit et la fenêtre. J'ai mis une main sur son épaule.

— Tu vois cette ombre, dans l'appartement d'en face ? Tony prétend que c'est un homme qui nous espionne...

[Ici s'interrompt très abruptement, et définitivement, le manus-

crit original de Tricks. Pour les chapitres qui suivent n'existaient que quelques notes, dont la longueur variait, selon les cas, entre trois lignes et une page. Ces récits, à l'exception du Trick XLI, ont donc été entièrement rédigés à Paris, en décembre 1978, plusieurs mois après les épisodes qu'ils rapportent.

Ted a passé la nuit avec le narrateur et Tony puisqu'il était encore chez eux, le lendemain matin, pour leur donner son adresse et le numéro de son téléphone. Nul doute qu'eux lui ont donné les leurs. Néanmoins, il n'a jamais été revu.]

XXXIX. Jim,
dimanche 31 juillet 1978.

Ici commence, ou s'accroît, une incertitude prononcée quant aux noms. Était-ce au Stud, comme je le pense, ou au String ? Toujours est-il que c'était dans cette boîte que j'aime assez et qui est au coin de Greenwich St. et de Perry St. Ces deux noms de rue, eux, m'avaient frappé, puisque Perry, l'explorateur anglais qui a découvert l'île Melville, en 1819, est mort, je crois, gouverneur de Greenwich. Ou bien est-ce Peary ? Et peut-être Peary St. ? Oui, plutôt. D'ailleurs ce n'est pas Perry, mais Parry, Sir William Parry, qui est mort à Greenwich. Peary, lui, l'explorateur américain, est arrivé le premier au pôle Nord, en 1909. Peu importe.

Le Stud, donc, si c'est bien du Stud qu'il s'agit, comme j'en ai l'impression, comporte deux pièces assez vastes. La première est un bar, la seconde est une salle de projection qui est aussi une *fuck-room*. La particularité intéressante des lieux, c'est que les films projetés ne sont pas exclusivement pornographiques, mais que sont montrés là, tous les soirs, des classiques du cinéma, plus ou moins mineurs et généralement anciens. Je n'ai pas pu identifier, ce soir-là, le film qui passait, et dont j'avais manqué le générique. Il devait dater de la fin, ou du milieu des années quarante, à en juger

par les automobiles et les toilettes des femmes. C'était une histoire policière, probablement, qui se déroulait peut-être à Los Angeles, ou dans une autre ville de l'Ouest, en tout cas pas à New York, ni d'ailleurs à San Francisco. Le héros ou plutôt le protagoniste, car il avait l'air vraiment médiocre, avait une voiture neuve, dont le luxe surprenant éveillait la suspicion de sa maîtresse, ou de sa femme. Une scène avait pour cadre le parking d'un supermarché.

En face de l'écran, la foule des garçons était dense à pouvoir à peine se mouvoir, la cohue épouvantable, la chaleur terrible. Derrière deux ou trois rangs de spectateurs attentifs, ce n'étaient qu'attouchements, fellations, enclages, simples ou complexes, dans l'odeur puissante des poppers. On ne pouvait d'ailleurs pas rester là bien longtemps, crainte d'étouffer.

La seconde pièce du Stud comporte aussi un bar, comme la première, bien qu'il n'y joue qu'un rôle mineur. J'ai vu, ou entrevu, un garçon accoudé là qui m'a paru tout à fait mon genre : pas très grand, assez musclé, cheveux clairs et très grosse moustache à la Kitchener. Je crois qu'il m'a aperçu en même temps que je l'apercevais, et j'ai retenu son attention, semblait-il, comme lui la mienne. Il représentait, à première vue, exactement ce que je cherchais, ce soir-là, et que je n'avais pas trouvé dans la mêlée dont j'étais pour l'instant, comme lui, mais moins que lui, un peu à l'écart ; si exactement, même, que j'ai aussitôt pensé n'avoir aucune chance auprès de lui, selon un système de déduction qui m'est peut-être particulier. Néanmoins, il me regardait. Au bar, où il était, nous n'aurions pas pu entrer en contact aussi directement que je le souhaitais. Il aurait fallu bavarder, je n'en avais aucune envie. Je suis donc resté où j'étais, attendant qu'il fasse le premier pas. Apparemment, il était dans la même résolution. Mais ma détermination l'a emporté sur la sienne. Il n'est pas venu vers moi, mais il a

gagné un troisième point, que j'ai rejoint aussitôt, admissible compromis. Alors qu'il fallait, pour se rapprocher, donner des coudes et des épaules de tous les côtés, et cinq minutes pour faire un mètre, nous avons prétendu, contre toute vraisemblance, que si nous étions plaqués l'un contre l'autre nous ne le devions qu'au hasard.

Nous étions, par la force des choses, passablement défaits, nos chemises ouvertes jusqu'à la taille. Son torse était couvert d'épais poils blonds. Décidément, il me plaisait, et son sourire, qui semblait prendre en compte, et moquer légèrement, nos tacites tractations. Nous nous sommes embrassés, nous nous sommes serrés l'un contre l'autre, nous avons défait nos pantalons. J'ai sucé son sexe, il a sucé le mien. Comme il était accroupi devant moi, je me suis accroupi aussi, nous nous embrassions à terre, nous aurions pu être piétinés, ou étouffés. Il était très difficile de se relever. Des mains venues d'on ne savait où, ni qui, nous passaient sur la poitrine ou les fesses, des bouches se présentaient à nos sexes. Nous les repoussions tant bien que mal, non sans susciter quelques protestations de camés. En cinq minutes nous étions parfaitement en sueur, et nos jeans à nos chevilles. Je lui ai parlé à l'oreille :

— Sortons une seconde.

Il a asquiescé. Mais nous ne sommes sortis que de la mêlée, pas de la pièce. Nous avons gagné une zone un peu plus tranquille, et nous y sommes réajustés.

J'aurais voulu aller chez lui : il ne l'a pas proposé. Il aurait voulu aller chez moi : c'était impossible. Je ne sais plus exactement avec quelle rapidité ces divers points ont été acquis, ni si c'était à l'endroit où nous nous étions d'abord repliés, ou dans un recoin que nous avons gagné ensuite. Il s'agissait de l'embrasure d'une porte qui donnait sur la rue. Elle était condamnée, mais un peu d'air, cependant, passait à travers elle.

Une fois établi que nous n'allions pas, malheureusement, nous retrouver dans un lit, malgré le désir mutuel que nous en avions, nous avons décidé, je crois, de tirer tout le parti possible de la situation telle qu'elle se présentait ; en l'occurrence, de prendre tout le plaisir concevable à notre relative intimité dans le territoire réduit que nous nous étions assuré. Nous nous embrassions, nous nous léchions, nous nous serrions et nous frottions l'un contre l'autre, nous nous sucions le sexe, nous nous prenions les couilles entre nos dents. Nous étions trempés et enthousiastes.

Il a joui dans ma bouche, j'ai avalé son foutre. J'ai joui dans la sienne, il a avalé le mien. Nous nous sommes encore embrassés, mêlant de nos langues les gouttes qui restaient.

Cette fois-ci, nous avions vraiment besoin d'air. C'est moi qui lui ai proposé de passer dans la rue. Il m'a suivi. Nous nous sommes assis, dans Greenwich St., sur la rampe très branlante de l'accès à une cave. Autour de nous, sur le trottoir, la mauvaise herbe, vivace, atteignait par endroits la hauteur des genoux.

Non, je n'étais pas Américain, j'étais Français, j'étais en vacances, je devais quitter New York le surlendemain pour un tour des États-Unis, en particulier de la côte Ouest, mais je m'étais disputé violemment, deux heures plus tôt, avec mon compagnon de voyage, et j'avais maintenant l'intention de le laisser poursuivre seul le périple prévu.

— Tu vas rester à New York ?

— Oui, je pense, je ne sais pas exactement. Le problème, c'est que j'ai très peu d'argent, deux cents collars, c'est tout. Là nous sommes chez des amis, mais ce sont surtout des amis du type avec qui je voyage, je ne peux pas rester chez eux si lui s'en va. J'ai un de ces billets « circulaires » qui permettent d'aller dans sept villes des États-Unis, je vais essayer de le revendre, mais je ne suis pas sûr d'y arriver,

on ne peut les acheter qu'en Europe, ou en tout cas à l'étranger. Si j'y arrive, là j'aurai assez d'argent pour passer trois ou quatre semaines à New York, évidemment, puisque j'ai mon billet de retour.

— Mais tu es sûr que vous n'allez pas vous réconcilier, ton copain et toi, avant mardi, et que tu ne vas pas partir avec lui après tout ?

— Ça m'étonnerait...

— C'est si grave que ça ?

— Oui, c'était assez épique, tout à l'heure.

— Mais c'est ton amant, ou seulement un ami ?

— Non, ce n'est pas « seulement un ami ».

— Il t'a surpris avec un mec ? Tu m'as l'air d'un fameux dragueur !

— Moi, je suis sage comme une image, moi ! Et d'ailleurs je ne m'intéresse qu'à certaines nuances d'âme... Non, non, ce n'était pas exactement ça... Mais enfin, rien que de très classique.

— Vous habitez ensemble, à Paris ?

— Oui. Enfin, quand on n'est pas divorcés. Dernièrement on a été plus séparés qu'ensemble... Il faut que j'essaie de joindre des amis, ici, qui pourraient m'héberger, éventuellement, parce que si je vais à l'hôtel je ne vais pas pouvoir tenir très longtemps, pécuniairement, au prix où sont les chambres. Malheureusement, beaucoup de gens sont partis... Et toi, tu vas partir en vacances ?

— Non, non, moi, cette année, je ne prends pas de vacances. Je viens de déménager, j'ai pris un nouvel appartement, il faut que je l'arrange, et tout ça. Je n'ai ni le temps, ni l'argent d'aller où que ce soit.

— Tu ne vas pas prendre de vacances du tout ?

— Non.

— Ça doit être crevant.

— Oh, tu sais, déjà l'année dernière, j'avais pris une semaine, dix jours, c'était tout.

— Oui, je sais, les Américains prennent beaucoup moins

de vacances que les Français. Chez nous, c'est une espèce d'obsession nationale. Tout le monde prend des vacances, trois semaines, un mois. Enfin, au moins cinquante pour cent de la population... Et ton nouvel appartement, c'est où ?

— Dans le New Jersey, comme l'ancien, mais il est beaucoup mieux.

— Tu es du New Jersey ?

— Oui.

— C'est drôle, je fais une fixation érotique sur le New Jersey, moi.

— C'est vrai ? Pourquoi ? Tu es bien le seul !

— En Europe, j'aime beaucoup les Italiens : physiquement, c'est tout à fait mon genre. Mais psychologiquement, ou socialement, ils sont emmerdants comme la pluie. Ce n'est pas de leur faute, c'est de la faute de la société, de l'Église, tout ça, mais le trip italien, dans l'ensemble, c'est assez pénible. Tu sais, le genre qui vous dit, le lendemain, c'était la première fois que je couchais avec un garçon, ou bien je fais ci et ça, mais pas ça, ou bien, il faut que je rentre, ma mère m'attend, etc., etc. Remarque, ça évolue très vite, et déjà, dans le Nord, en particulier, les choses se passent souvent assez différemment, maintenant. Mais enfin, ils ont tendance à être assez coincés. Tandis que, psychologiquement, j'aime beaucoup les Américains, leur façon de ne pas faire d'histoires, de prendre les choses comme elles viennent. Alors je fantasme sur le New Jersey, parce que c'est plein d'Italo-Américains, non ? Physiquement, ils ont le type italien, mais culturellement, psychologiquement, ils se comportent comme des Américains...

— Oui, c'est vrai, le New Jersey, c'est plein d'Italiens. Mes propriétaires, là, ceux de mon nouvel appartement, ils sont d'origine italienne. Ils s'appellent Santangelo.

— Ah oui, c'est très bien, en effet, comme nom italien. Et toi, d'ailleurs, comment tu t'appelles ?

— Jim.

— Moi je m'appelle Renaud. (...)

— C'est bête, juste ce soir je suis venu avec un ami. C'est seulement un ami, hein, un type que je connais depuis très longtemps, on fait le même genre de travail. Mais je dois le ramener. Sans ça, j'aurais pu t'emmener chez moi. A moins que tu doives rentrer, cette nuit.

— Ah non, pas du tout, alors ! Au contraire, j'aimerais mieux ne pas rentrer. Ça me plairait beaucoup d'aller chez toi.

— Oui, moi aussi, j'aimerais bien passer la nuit chez toi.

— Mais je ne comprends pas : si c'est seulement un ami, ton copain, pourquoi je ne peux pas venir avec vous ? Je prendrai un train demain matin, pour rentrer.

— La voiture n'a que deux places.

— Oh, ça, ça ne fait rien, je me serrerai.

— Non, ce soir, ça n'est pas possible. Mais si tu restes à New York, tu peux me téléphoner. Ou bien quand tu reviendras, si tu pars. T'as quelque chose pour écrire ?

— Non.

— Tu peux te souvenir d'un numéro de téléphone ?

— Peut-être.

— Non, il y a un truc plus simple. Tu as dit que tu aimais ce nom, Santangelo. Moi je n'ai pas encore de téléphone indépendant, j'habite le dernier étage de leur maison, tu peux téléphoner chez eux, ils m'appellent, ou si je ne suis pas là, ils prennent un message. C'est à Passaic.

— Mais je n'ai pas d'annuaire du New Jersey...

— Ça ne fait rien, il suffit de demander aux renseignements. Tu n'as qu'à te souvenir de ça : Santangelo, Passaic.

— Santangelo, Paissac. Santangelo, Paissac. Santangelo, Paissac...

L'ami nous a rejoints. Pour un simple « ami », il avait l'air inquiet, et presque mécontent, de la « disparition » de Jim. Je lui ai été présenté, mais il ne m'a porté que très peu

d'attention. Par la suite, il est revenu toutes les cinq minutes.

Garée devant nous était une voiture de sport noire, impeccablement propre, rutilante dans la nuit.

— Elle est vraiment très belle. Qu'est-ce que c'est ?

— Une Corvette.

— Vraiment, ce n'est qu'une Corvette ? Je ne savais pas qu'elles étaient si bien. Moi je croyais que c'était une Maserati ou quelque chose comme ça. Elle ne fait pas tellement américain, je trouve, comme carrosserie.

— Oui, elle est très bien dessinée. En plus celle-ci est la mieux que j'aie jamais vue.

Au volant était un garçon jeune, moustachu, un peu gras, qui nous fixait étrangement du regard. D'après Jim, c'était un prostitué.

— Mais il ne pense tout de même pas qu'on va l'acheter ?

— Non. A mon avis, il te drague.

— Ou toi.

— Non, toi, c'est toi.

— De toute façon, ce n'est pas mon genre ?

— Et qu'est-ce que c'est, ton genre ?

— Eh bien toi, à la limite, tu es presque envisageable...

De temps en temps, la belle Corvette noire, brillante, faisait un tour du pâté de maisons, et revenait se garer à nouveau, entre les poubelles, exactement au même endroit. Une de ses absences fut plus longue que les autres. A son retour, un passager en est descendu, un quadragénaire assez élégant, qui est entré dans la boîte.

— Tiens, il a fait une passe...

— Vraiment, si vite ?

— Oh, tu sais, c'est le strict minimum, je crois. Une petite pipe dans la voiture, probablement.

Nous avons dû rester près d'une heure sur notre rampe. De temps en temps, elle penchait sous notre poids, et nous perdions l'équilibre. Un chat s'enfuyait en miaulant. Jim parlait de sa vie, du New Jersey, de ses soirées à New York. Il y venait deux ou trois fois par semaine. Il ne lui fallait pas beaucoup plus d'une heure pour faire le trajet. Le Stud (String ?) était sa boîte préférée. Il avait eu un ami régulier, mais c'était fini, d'ailleurs tu sais, à New York, c'est rare que les couples tiennent bien longtemps. Et moi, combien de temps j'avais été avec mon amant ? C'était rudement long. Il ne connaissait personne qui ait vécu si longtemps avec un type.

L'ami réapparaissait, restait deux minutes, repartait. La Corvette noire faisait un tour, et son conducteur recommençait à nous dévisager. D'après Jim, il était prêt à partager avec moi les gains de la soirée.

— *Thank you, but no, thank you.* De toute façon, c'est toi qu'il drague.

— Ça m'étonnerait, avec la gueule que je dois me payer, après nos exercices à l'intérieur.

— Mais non, mais non, vous êtes très bien, je vous assure... Tu ressembles à Kitchener jeune.

Ça n'avait pas l'air de lui dire grand-chose. J'aurais dû dire Teddy Roosevelt. Mais il a compris ça comme un compliment. Et de fait, il me plaisait beaucoup. Il était plus roux que blond, lui aussi, et, plus précisément, blond vénitien. J'aimais bien les reflets dorés des poils de ses avant-bras. Quelquefois, alors qu'il était encore assis sur la rampe, je me tenais debout entre ses jambes. Il les serrait autour de mes hanches. Nous nous embrassions.

— Je ne sais jamais ce qu'on peut faire ou ne pas faire, ici.

— On peut faire ce qu'on veut. Tout le monde s'en fout.

— Même s'embrasser sur la bouche, pendant cinq minutes, en pleine rue ?

— Dans cette rue-ci, à cette heure, les gens s'étonneraient plutôt qu'on ne s'embrasse pas. Ça leur paraîtrait suspect.

— Oh, alors, si c'est pour rassurer le public !... Mais c'est trop frustrant. Moi, j'aimerais être dans un lit avec toi.

— Moi aussi. Mais on peut faire ça demain ou après-demain, si tu ne pars pas avec ton amant.

— Je ne pars pas avec mon amant.

— Oh, on dit ça ! Les querelles d'amoureux, on sait ce que ça veut dire !

— Tu verras... Bon, je m'en vais.

J'ai dû prononcer ces mots cinq ou six fois avant de me décider. En guise d'adieu, je l'embrassais, je lui caressais la poitrine. L'ami faisait une tournée d'inspection. Le garçon à la Corvette ne nous quittait pas des yeux.

— Allez, cette fois-ci, c'est la bonne... Je te téléphone : Santangelo, Passaic, Santangelo, Passaic.

— D'accord. N'oublie pas.

En regagnant le centre du *Village*, je suis entré dans les remorques des grands camions alignés. S'y déroulaient quelques allègres copulations, auxquelles je ne me suis pas joint. Personne ne m'intéressait vraiment, personne ne s'intéressait particulièrement à moi, j'avais déjà joui, et j'avais un peu peur. Mais je me suis attardé un moment. Dans Christopher St., lorsque j'ai dépassé un marchand de glaces qui reste ouvert toute la nuit, j'ai vu Jim et son ami, qui lui avaient fait des achats et remontaient dans leur voiture. Nous avons échangé des signes de la main, à distance. Un peu plus loin, je suis entré au Boots and Saddle.

[Revu à mon retour à New York, au début du mois de septembre. Je l'ai appelé, il est venu chez F.H. Tony et moi avons

passé la nuit avec lui. J'ai reçu depuis une lettre de lui, très gentille. Il projette de venir à Paris, si ses moyens le lui permettent. Je lui ai écrit qu'il pourrait habiter chez moi.]

[Nous avons passé une nuit ensemble, l'année suivante, dans un hôtel de New York. Nous échangeons des lettres de Nouvel An.]

XL. Bob,

dimanche 31 juillet 1978.

Au Boots and Saddle, vers deux ou trois heures du matin (le lundi), il n'y avait plus grand monde. J'ai traversé la salle en longueur, et repéré immédiatement, vers le fond, à gauche, un garçon que j'avais déjà vu, plus tôt dans la soirée, avant d'aller au Stud. C'était à l'angle de deux rues dont les noms m'échappent, et dont l'une aboutit à West Avenue, un peu plus haut que le Ramrod. Je cherchais, à ce moment-là, un endroit un peu retiré pour pisser, et j'avais croisé deux amis qui parlaient très fort et très gaiement. L'un d'eux m'avait immédiatement beaucoup excité et, à remarquer mon regard, il m'avait souri, très gentiment. Il avait l'air d'un Libanais, ou d'un Grec, ou peut-être d'un Sicilien. Il était un peu plus grand que moi, à peine, mais beaucoup plus solidement bâti. Ses cheveux noirs étaient assez longs, bouclés, ses yeux bruns très foncés, son visage un peu grossier, orné d'une très grosse moustache. Je peux localiser très précisément ce qui chez lui, avait, d'emblée, déclenché la stridence de mon désir. Il ne portait pas de chemise, mais seulement un T-shirt blanc qui laissait largement dégagés ses épaules et le haut de son torse. Il était très musclé et ses pectoraux, très saillants, apparaissaient nettement sous le T-shirt, qui peut-être avait été choisi à dessein

trop étroit pour confirmer et souligner cet effet. Car entre les pointes des seins, plus ou moins cachées, et ses biceps, le bord de la poitrine demeurerait à découvert, très rebondi sous une forêt de poils noirs, broussailleux. C'est cette région que j'aurais voulu toucher, caresser, embrasser, lécher. Mais l'homme au T-shirt blanc avait eu beau se retourner, il n'en avait pas moins continué son chemin. J'avais trouvé un endroit où pisser, et j'étais allé au Stud.

Maintenant, de ses coudes ramenés en arrière, il était appuyé, jambes croisées, à une espèce de planche, épaisse, où l'on peut poser les verres et qui suit la cloison de tout ce côté-là de la pièce. Il paraissait être seul, mais deux garçons, à un mètre de lui sur sa droite, lui parlaient de temps en temps, tandis qu'un troisième, un grand brun moustachu, chemise à carreaux et gilet de cuir, ouvert, bottes cloutées et pointues, sous le jean, était assis en face de lui, sur une poutre qui assure la partition de la salle et lui donne le côté vaguement *western* qu'implique le nom de l'établissement, et tentait manifestement d'entrer en conversation avec lui. Je me suis appuyé aussi contre la planche aux verres, un ou deux mètres plus loin environ.

Le pseudo *cow-boy*, d'évidence, était d'humeur expansive et l'on ne pouvait pas facilement démêler s'il se parlait à lui-même ou s'adressait à T-shirt blanc, du moins avant qu'il ne se lève, s'approche de ce dernier et ne souligne chacun de ses propos d'un geste du bras qui semblait conduire régulièrement son index, justement, vers la zone chère à mon fantasme. T-shirt blanc ne répondait guère, et pour l'essentiel se contentait de sourire, mais un seul mot de lui suffisait à relancer l'autre, de loin en loin, dans un long discours apparemment incohérent, mais qui se voulait comique à la fois, et séducteur.

Si je m'étais accoudé à la planche aux verres (mais existe-t-

elle seulement, ou bien n'est-ce qu'une imagination de ma mémoire, un élément rapporté ?), si je m'étais accoudé à la planche, donc, au lieu de ressortir immédiatement de ce bar, comme j'en avais eu l'intention en y entrant, c'est parce que je voulais mieux voir T-shirt blanc. Je n'espérais pas du tout qu'il allât s'intéresser à moi. D'ailleurs, il était très tard, j'étais fatigué, j'avais joui une heure plut tôt, dans des conditions physiquement éprouvantes, debout, dans la foule, par une chaleur torride. Mon esprit n'était pas à la drague.

Ou peu. Car enfin, j'étais tout de même entré là, même si ce n'avait été que dans l'intention d'y jeter un rapide coup d'œil. Et lorsque T-shirt blanc m'a pris à témoin, d'un regard et d'un sourire, de l'ivresse ou de la défonce du cowboy, mes dispositions se sont transformées assez rapidement. Mais l'on ne sait jamais, avec les Américains. Ce sourire et cette complicité ne l'engagent à rien. Merde, il m'excite vraiment beaucoup. Mais je suis tellement fatigué que même si ça marchait, je ne pourrais probablement même pas bander. Nouveau sourire. Je le lui rends. Et encore. On dirait vraiment que c'est lui qui me drague, cette fois-ci. Mais il essaie peut-être seulement de se débarrasser de l'autre, qui n'est pourtant pas mal, d'ailleurs. Et qui commence à comprendre la manœuvre. Recule. S'éloigne. Fait la tête ? T-shirt blanc a un grand sourire vers moi. Grand sourire vers lui, mais je ne bouge pas. Tout ça est trop beau pour être vrai, il doit y avoir un malentendu quelque part. Et puis je suis tellement fatigué. Il a l'air du genre à demander beaucoup d'énergie. Nouvel échange de sourires. Ça devient ridicule.

Allons bon, en voilà un autre. L'un de ses deux voisins de gauche s'approche de T-shirt blanc, mais le dépasse, et vient vers moi :

— Je vois bien que si je ne m'en mêle pas vous n'y arriverez jamais, tous les deux. Il s'appelle Bob.

- Bob ?
- Oui, Bob. Il est beau, hein ?
- Tout à fait. Et toi, comment tu t'appelles ?
- John. Et toi ?
- Renaud.
- Quoi ?
- Renaud. Ou Bruno.
- Tu es étranger ?
- Oui.
- Quoi ?
- Français.
- Français ? Un vrai Français ?

Je ris :

- Oui. Pourquoi, il y en a des faux ?
- Eh, Bob, viens, je t'ai trouvé un Français !
- Vraiment ? Tu es Français ?
- Oui. Et il s'appelle Wono.
- Wono ? C'est difficile à prononcer. Mais c'est normal, pour un Français. Ça alors !
- Quoi ?
- Tout de même ! Un Français !
- Mais il y en a des tas ! Moi, chaque fois que je mets le nez dans la rue, j'en rencontre cinq !
- Moi j'ai jamais connu de Français. Et toi ?
- Moi non plus.
- Moi j'ai connu un Allemand.
- Tu tututu tutu...

Geste imitant un joueur de violon.

- Bon, en somme vous n'avez plus besoin de moi.
- John se retire. Bob et moi sommes l'un contre l'autre.
- Il va être furieux, ton *cow-boy*.
 - C'est pas mon *cow-boy*. Il m'emmerde.
 - Il est plutôt mignon, pourtant.
 - Ouais, mais il est complètement saoul. J'aime pas les ivrognes. Et puis toi aussi t'es mignon.

— *Why, thank you, kind sir...* Pourtant, tu n'as pas l'air de te souvenir tellement de moi.

— Me souvenir de toi ? Pourquoi, on s'est déjà rencontrés ?

— Bien sûr. On a eu de longues amours.

— Tu plaisantes ?

— Non.

— Quand ? Où ?

— Tout à l'heure, plus tôt, ce soir, dans une rue sombre. Je cherchais un endroit pour pisser.

— Et alors ?

— Et alors tu m'as souri.

— Je souris à tous les types qui me plaisent.

— Et tu les oublies aussitôt ?

— Qu'est-ce que ça fait puisque je t'ai retrouvé ?

— Je ne me plains pas.

Nous nous sommes embrassés. Il a passé la main sous ma chemise, qui était très froissée et très ouverte. J'ai mis la main sous son T-shirt, sur son sein droit, qui était rond, épais, et très dur. Il a touché ma braguette. Je bandais un peu, mais pas autant que la situation paraissait l'impliquer. Il m'excitait beaucoup, mais, semblait-il, surtout dans ma tête. Il m'a parlé à l'oreille :

— On peut aller chez toi ?

— Non. Je n'ai pas de chez moi. Je suis chez des amis et je me suis disputé avec eux.

— Merde ! On ne peut pas aller chez moi non plus. Je n'habite pas Manhattan.

— Ah bon ? Mais où est-ce que tu avais l'intention de coucher cette nuit ?

— Chez mon amant¹. J'ai un amant, je couche chez lui

1. Bien entendu, en France, le même personnage dans la même situation aurait dit : « chez mon ami ». Mais conservons aux Américains leurs supériorités.

quand je veux rester à Manhattan. Le reste du temps, j'habite chez mes parents, à Queen's.

— Merde alors ! Arrête de m'exciter comme ça, si on ne va pas coucher ensemble...

— Attends, attends. Ne nous laissons pas décourager. On va trouver une solution.

Il s'est penché sur sa droite, bras tendu dans la direction de John, qui paraissait son grand recours, et il l'a attiré vers nous :

— On ne peut pas aller chez lui.

— Allez dans une cabine de la librairie !

— Non, non, moi je veux un lit, et passer la nuit.

— Allez à l'Anvil. Il y a un hôtel, au-dessus.

— A l'Anvil ? Ah non alors ! Pour une fois que je m'en suis trouvé un qui me plaît, je me le garde ! J'ai pas envie qu'on me le rafle !

— Est-ce qu'on ne pourrait pas aller à cet hôtel qui est au bout de la rue, au-dessus du Cock-Ring ?

— Le Christopher ? Non, non, c'est vraiment trop dégueulasse. Je ne tiens pas à attraper un tas de petites bêtes. Remarque, je connais un hôtel, où il habitait, l'Allemand, justement. C'était pas tellement cher, je crois. Tu as un peu d'argent ?

— Un peu, mais j'aimerais bien ne pas en dépenser trop. Je n'ai que deux cents dollars pour vivre un mois.

— Moi j'ai vingt dollars, on partagera. Ça va aller, si on paie dix dollars chacun ?

— Oui, d'accord.

— Viens, on va essayer de faire ça.

Nous avons remercié notre introducteur. Le *cow-boy* paraissait être dans la phase morne de son ivresse, et ne disait plus rien. Dans la rue, nous avons pris à droite. Nous marchions dans la direction de l'est, puis du sud, sans beaucoup parler. Bob n'avait pas une idée précise de ce que l'hôtel pouvait bien coûter, il ne savait pas combien l'Allemand payait pour sa chambre, qui n'était pas mal.

Je m'étonnais de n'être pas plus excité.

Il m'a donné un coup de coude :

— Voilà, c'est là, entrons. Tu parles, toi. Avec ton accent, ça passera mieux.

J'ai été pris par surprise, je ne nous savais pas arrivés. Nous étions à deux pas de Washington Square. Jamais je n'étais allé dans un hôtel avec un garçon, au milieu de la nuit, sans bagages. J'étais très intimidé, mais nous étions déjà dans le hall, on ne pouvait plus reculer.

Un homme de soixante-cinq ans, pas rasé, les yeux rouges, s'est approché du comptoir. Il n'était ni aimable ni curieux, il paraissait seulement fatigué et indifférent. Il nous a demandé vingt-quatre dollars. Bob a présenté un billet de vingt dollars.

— Ajoutes-en dix, et je prendrai la monnaie.

— Mais il n'y a pas de raison pour que tu paies plus que moi.

— Si, ça ne fait rien, faisons comme ça, laisse.

— Merci.

L'homme nous a remis une clef :

— 107. C'est au premier. Il faut que vous soyez sortis à une heure, hein.

Il a fait un geste pour nous montrer la bonne direction. Mais Bob était parti dans une autre.

— Non, non, pas par là, là-bas, au fond.

L'escalier était raide, le couloir étroit et sombre, biscornu, tout en angles droits, en brusques revirements. On entendait, derrière certaines portes, le bruit de transistors, de conversations plus ou moins feutrées, de ronflements, d'une dispute.

La chambre était plutôt petite, peu éclairée par une suspen-

sion en imitation d'albâtre. La lampe de chevet ne fonctionnait pas. Le lit, double, paraissait défoncé, froissé son couvre-lit pelucheux.

Bob jetait à la ronde un coup d'œil satisfait. Il est passé dans le cabinet de toilette. Il parlait tout en pissant :

— Il y a tout, l'air conditionné, une douche, la télévision. Pas étonnant que ça coûte vingt-quatre dollars. Ils pourraient même demander plus...

Il est revenu, je lui ai succédé. A mon retour, il était déjà sur le lit, complètement nu. Il avait éteint la suspension et allumé la télévision, mais tout ce qu'il avait pu attraper, comme programme, c'était le spectacle d'une conversation entre deux hommes en col roulé dont l'image paraissait rythmée par une bande blanche, horizontale, se déplaçant régulièrement du haut en bas de l'écran, comme lorsqu'au cinéma on voit un poste en fonctionnement. Bob avait coupé le son, et je suppose que l'appareil l'intéressait seulement, à cette heure, comme source de lumière. Celle qui en provenait, blanche, tremblotante, vibrait sur les cloisons vert pâle, au seul bruit du ventilateur fatigué, poisseux, sous la fenêtre.

Je me suis déshabillé, et allongé à mon tour. Nous nous sommes serrés dans les bras l'un de l'autre, et embrassés. A cause de la chaleur, nos corps étaient déjà moites. Son ventre, ses cuisses, ses fesses étaient aussi poilus que sa poitrine, à longs poils noirs, épais, emmêlés. J'étais étendu sur lui. Je le léchais, de haut en bas. J'avais le bout d'un de ses seins dans la bouche. Mais il avait d'autres idées. Il relevait les jambes de part et d'autre des miennes. Ma langue est passée à son ventre, à son sexe, à ses couilles, à la fente de ses fesses. Mais au lieu d'être enthousiaste, comme je l'aurais été normalement, j'étais vaguement dégoûté, sans savoir pourquoi. Il était très propre, son corps très ferme, ça n'avait rien à voir avec ça, mais sans doute avec mon

humeur, l'énervement de la journée, la fatigue, la chaleur. D'évidence, il voulait que je l'encule. Je suis entré en lui. C'était agréable, mais rien de plus. Mon sexe n'était pas complètement rigide. Lui se branlait, et m'encourageait en psalmodiant :

— *Come on, fuck me, yeah, fuck !*

Il a commis l'erreur de m'appeler *Frenchy*, ce qui m'a fait rire, et n'a rien ajouté à mon efficacité, déjà médiocre : j'avais du coup l'impression d'avoir à défendre les couleurs nationales, surtout dans cet hôtel, dans cette chambre peut-être, où il avait fait l'amour avec un Allemand, pour sa plus grande satisfaction, semblait-il. Cette responsabilité était trop lourde pour mes reins, dans l'état où j'étais, après cette interminable soirée. Il n'y avait rien à faire. Si je bougeais trop, j'allais sortir de son cul. Si je ne bougeais pas, j'allais débander complètement. Quelle histoire idiote ! Ce garçon représente tout ce qui est supposé m'exciter, il ne pense qu'à se faire baiser, et j'arrive à peine à l'obliger.

Sa main s'activait de plus en plus le long de sa verge. Il allait jouir. Il a joui. Il m'a fallu cinq minutes pour le rattraper, à me raconter des histoires dont les personnages me plaisaient bien moins que lui.

Je suis allé une seconde fois dans le cabinet de toilette. Quand je suis revenu, je lui ai demandé si maintenant je pouvais éteindre la télévision. Il dormait déjà. J'ai regagné ma place. Il me tournait le dos. De tout ce qui restait de la nuit, c'est-à-dire de la matinée, il n'a pas bougé, il n'a pas fait un geste. Je ne l'entendais même pas respirer. Pourtant, je ne parvenais pas à trouver le sommeil. Les heures passaient, et dans ma tête des scènes de cette journée mouvementée, des plans contradictoires pour les jours à venir, des souvenirs. Je pensais à Tony. Tout était-il donc fini entre nous ? J'avais peine à le croire. J'essayais de ne pas trop m'agiter. De temps en temps, je me persuadais que j'avais

envie de pisser, et que certainement j'allais m'endormir dès cette tâche accomplie. Je me levais. A l'un de mes passages, imprudemment, j'ai soulevé un coin du rideau. Il faisait tout à fait jour. La fenêtre donnait sur une cour minuscule, au sol surélevé, à peine en dessous de moi, et remplie de boîtes de bière vides, toutes cabossées, de bouteilles, de vieux papiers et de gros flocons de poussière noire, le tout englué dans une lourde couche de suie. Il pleuvait. Ainsi c'était là ma nouvelle vie ? Mais quelle belle page de *Tricks* cela ferait, ce corps inerte, cette insomnie, ma tristesse, cet hôtel sordide, cette cour infecte, et en filigrane le visage de Tony ! Où était-il ?

J'ai dû dormir de dix heures à midi. Bob m'a réveillé, lorsqu'enfin il a fait un mouvement. Il s'est serré contre moi, toujours me tournant le dos. Je l'ai enculé à nouveau, mais pas beaucoup plus brillamment que la première fois. J'étais encore plus fatigué, et je ne bandais pas mieux. Néanmoins, nous sommes arrivés à jouir à peu près ensemble.

Il a dit qu'il fallait faire vite. Il s'est levé, et en se dirigeant vers le cabinet de toilette, il a allumé tout à fait automatiquement la télévision. Je suis allé aussi me nettoyer un peu, après lui. Lorsque je suis revenu dans la chambre, il était assis au bord du lit, rivé au poste. Il s'agissait d'un feuilleton déjà ancien, je crois, et plus ou moins comique, sur la vie des « cols bleus ». Je ne me souviens plus très précisément de l'intrigue, mais les deux thèmes essentiels de l'épisode étaient la camaraderie et l'amour paternel. La grande affaire était de permettre à un père de passer, conformément à je ne sais quelle tradition, une certaine journée avec son fils, d'aller avec lui à la pêche, ou quelque chose comme cela. Mais le fils était loin, dans un élégant collège qui ruinait le père, et celui-ci n'avait pas les moyens de le rejoindre, ou de prendre un jour de vacances. Non, il me semble que le fils était là, et d'ailleurs ne tenait pas particu-

lièrement à cette fameuse journée. Les camarades d'usine du père, quoi qu'il en soit, organisaient une fête destinée à réunir des fonds pour lui, et à laquelle évidemment il n'était pas invité. Mais il en avait vent, d'où toute une série de pataquès, qui mettaient Bob en joie, sans lui faire oublier, toutefois, qu'il était une heure moins cinq.

Dehors, il pleuvait. Bob avait faim. Il m'a entraîné dans une cafétéria de la 8^e Rue. Non, je ne voulais rien manger, je prendrais seulement une tasse de thé. Lui aussi allait prendre du thé, mais avec un hamburger :

— Tu es sûr que tu n'en veux pas un aussi ? Je te l'offre.

— Non, merci, c'est gentil, mais je ne crois pas que je puisse affronter un hamburger, comme ça, au saut du lit. Je n'ai pas très faim.

Nous nous sommes assis face à face, de part et d'autre d'une table de plexiglas vert. Il allait rentrer à Queen's. Et moi, où est-ce que j'habitais ?

— Lexington et 89.

— Alors on peut prendre le métro ensemble. Je connais bien ce coin-là, je travaillais dans un hôpital de ce côté-là.

— Et maintenant ?

— Maintenant, je travaille toujours dans un hôpital, mais un autre, vers la 59^e.

Je lui ai expliqué ce que la veille j'avais expliqué à Jim, que je m'étais disputé avec mon compagnon de voyage et que sans doute j'allais rester à New York. Mais à son avis, comme à celui de Jim, une réconciliation allait intervenir avant le lendemain.

— Ça m'étonnerait. Surtout après cette nuit. Est-ce qu'il y a un numéro où je puisse te joindre ?

— Oui, bien sûr, mais tu fais attention, hein, si c'est mon amant qui répond, tu ne lui dis rien. C'est moi qui aurais une scène.

— Non, bien sûr, je ne vais pas dire « je voudrais parler à Bob, je suis son *trick* de dimanche soir ».

— Remarque, même si tu ne dis rien, ça risque de faire des histoires. Il va me demander : « Qui c'est, celui-là ? » Surtout avec ton accent. Il sait bien que je ne connais pas de Français. Non, je vais te dire ce qu'on va faire : jeudi soir, je serai au Boots and Saddle. Si tu es encore à New York, tu viens, on se retrouve là.

— Très bien.

Il pleuvait toujours. Finalement, j'ai décidé, plutôt que de prendre le métro à la 6^e Avenue avec Bob, d'aller voir si mon ami Eugène ne serait pas chez lui, au Washington Square Village, tout près. Nous nous sommes séparés. J'ai fait cinquante mètres, et j'ai encore changé d'avis. Mais je suis allé prendre le métro à une autre station, celle d'Union Square.

[J'ai quitté New York le lendemain, et je n'ai donc pas revu Bob le jeudi suivant. Je l'ai rencontré par hasard, au mois de septembre, au Ty's. J'étais alors avec Tony, et lui avec son amant, probablement. Il m'a dit bonjour en souriant, mais il ne paraissait pas désireux de lier conversation.]

[Rajout, 10 janvier 1986. Insondable mystère du désir : ce Bob, avec qui je n'avais pu m'exciter tant bien que mal qu'en me racontant de petites histoires, figure encore, très efficacement, des années après, comme une sorte d'idéal des sens, dans certains miens scénarios de secours, ou branlages distraits...]

XLI. Dick,

mercredi 9 août 1978.

[N'existent au sujet de ce trick-là que les lignes qui suivent, recopiées à Paris le 13 mars 1982, après une expédition au commissariat de police du VI^e arrondissement pour signaler une disparition et demander des recherches...]

Toilettes de L.F. Park. Flacon de poppers sous la partition. Me suce. Est de Washington. Allons à la maison. N'aime pas S.F., où il habite depuis trois mois. Veut aller habiter W. Non, il est du Maryland. Pas de travail. T. se lève. Moment difficile. N'est pas intéressé. Néanmoins baisons. Évoque le souvenir de chansons de son enfance, années 50-60. « Non, ne me faites pas chanter ! »

[L.F. désigne La Fayette Park, jardin de San Francisco, très aimé avant que ne le supplante Buena Vista Park, plus au sud et comme lui, plus que lui, sur une éminence très marquée. Si l'on appelait par téléphone le service de renseignements de la compagnie des autobus, à San Francisco, pour savoir comment se rendre à La Fayette Park, une voix virile donnait deux ou trois numéros de lignes et ajoutait que pour atteindre la clairière des garçons il fallait descendre de préférence à tel arrêt et tourner à droite dans l'allée qui s'ouvrait là, au-dessus des mar-

ches... (Il est vrai qu'à San Francisco les appels à des compagnies d'aviation pour des renseignements quant aux horaires ou des réservations s'achevaient une fois sur deux en des flirts téléphoniques plus ou moins appuyés.)

Dans la clairière, de nombreux corps presque nus, étalés, prennent le soleil. Un journal sur l'herbe déployé vous apprend la mort, au cours de ces journées d'août 1978, du pape Paul VI.

Les allongés parfois se lèvent, seuls, par deux, par trois ou davantage, et ils rejoignent, à peine moins nus, certains propices buissons.

Sur un autre versant du parc, un petit pavillon abrite des toilettes, elles aussi très visitées : antichambre, rangée d'urinoirs, cabinets individuels que séparent des partitions n'atteignant pas le sol.

Une main passe sous la cloison, donc, et propose un flacon de poppers, sans aucun doute accepté. La consécutive fellation peut avoir eu lieu après que ce sont rejoints, dans la même cabine, ses deux participants, ou bien c'est certain trou dans la paroi qui l'aura autorisée, ou bien encore elle est due à de complexes torsions permettant le passage d'un sexe tendu entre le sol et la partition.

Quoi qu'il en soit, elle n'est pas menée à son terme sur les lieux. Suceur et sucé, d'un commun accord, vont poursuivre ailleurs leurs ébats.

L'appartement, tout proche, est tourné vers le nord. Deux fenêtres coulissantes, jumelles, attenantes, regardent le détroit entre le Golden Gate Bridge, à gauche, qu'on n'aperçoit pas, et Alcatraz, à droite, dont on distingue une extrémité. Angel's Island

est plus nettement dans le champs de vision, et les hauteurs bleues, ou vertes, du comté de Marin, vers Sansalito.

Le lit est large. Il est tourné vers les fenêtres, dont il est très proche. Probablement, il fait beau. Néanmoins, les rideaux ondulent peut-être légèrement, au gré d'un vent léger.]

[Jamais revu.]

XLII. Tom,

jeudi 10 août 1978.

En une semaine à San Francisco, je l'avais vu plusieurs fois, au Black and Blue, un bar de Folsom St., et chaque fois dans le recoin assez étroit, toujours bondé, qui fait là office de *fuck-room*. Mon attention avait été attirée sur lui, d'abord, à l'occasion d'une scène qui m'avait amusé. Il essayait d'enculer un garçon d'une vingtaine d'années, qui s'y prêtait très volontiers. Mais il avait un sexe si invraisemblablement énorme qu'il n'arrivait à rien. Il aurait dû s'y attendre, et sans doute avait-il déjà rencontré ce problème. Peu de culs, certainement, étaient à même de l'accueillir. Pourtant, il paraissait surpris, et furieux. Il redoublait d'efforts en jurant.

Debout à côté de lui et de son virtuel partenaire, j'avais essayé de les aider, comme faisaient d'ailleurs plusieurs volontaires, qui en écartant les fesses de l'un, qui en soutenant et dirigeant le membre de l'autre. A cette occasion, je l'avais touché, lui, et non seulement sa verge, dont les proportions m'avaient laissé stupéfait, mais ses couilles, ses fesses, son ventre, sa poitrine. Dans la pénombre, je ne le voyais pas très bien, mais il me semblait avoir une belle tête, une expression ouverte qui résistait à sa colère, beaucoup d'entrain, et un corps très musclé, mais plutôt comme d'un travailleur de force que d'un sportif. Tony, auquel j'en

avais parlé ensuite, et qui l'avait vu aussi, soutenait qu'il avait au moins quarante ans. A mon avis, il en avait plutôt trente. Mais nous étions d'accord, toutefois, sur sa plus notable particularité, et nous l'appelions entre nous « The Horse ».

A sa volonté obstinée de pénétrer dans le cul de ce malheureux, et à sa fureur de ne pas y parvenir, j'avais cru qu'il n'était intéressé que par un seul rôle sexuel. Mais le lendemain, ou le surlendemain, au même endroit précisément, je l'avais vu en train de se faire enculer par un assez beau garçon, en partie d'origine japonaise, probablement, ou chinoise, peut-être, et de sucer, en même temps, le sexe d'un autre. Je me tenais près de cet autre, et l'embrassais. Quelqu'un dans la cohue, avait sorti mon sexe, et me branlait. *The Horse* avait peut-être pour fantasme de mobiliser à lui seul autant de sexes qu'il le pouvait, parce qu'il s'est mis à me branler, après avoir écarté, un peu cavalièrement, la main qui déjà s'y employait. Ensuite il m'a rapproché autant qu'il était possible du garçon dont il suçait le sexe, et il a pris également le bout du mien dans sa bouche. L'autre trouvait peut-être ce partage inadmissible, ou bien il était attiré par une autre des innombrables combinaisons du petit salon, car il s'est éloigné. *The Horse* a alors consacré à mon sexe sa bouche entière, tout en branlant un nouveau venu et en continuant à se faire enculer par l'Eurasien. Celui-ci se penchait en avant, et il a attiré mon visage vers le sien. Nous nous sommes embrassés. J'avais une main sur le sexe d'un de mes voisins, et l'autre sur la poitrine du Cheval. Lui, cependant, a voulu se livrer à une variation de cet arrangement. Il s'est redressé, en m'embrassant au passage, il s'est retourné, il m'a présenté son cul, dans lequel je me suis introduit sans le moindre mal, et il s'est mis à sucer l'Eurasien, que de nouveau j'ai embrassé. Des poppers circulaient, venus d'on ne savait qui.

Vingt minutes durant, plus peut-être, nous nous sommes adonnés à des permutations qui assuraient toujours au Cheval, au moins, une bite dans le cul et une autre dans la bouche. Tony, surgi de proches copulations, nous a rejoints. Je lui ai abandonné, quelques temps, ma position aux fesses du Cheval, et il l'a enculé à son tour. Personne ne songeait vraiment à jouir, tout le monde l'avait déjà fait, et personne ne recommence. Ce moment, d'ailleurs, n'a jamais clairement pris fin. Il s'est dissous par glissements. Chacun des participants, progressivement, et comme sans y penser, s'est trouvé engagé dans d'autres échanges, et si cette équation s'est prolongée, ce fut avec une autre distribution.

Dans la nuit du 10 août, Tony et moi étions de nouveau au Black and Blue, *and the Horse too*. Lui et moi nous sommes reconnus, nous sommes souri, nous sommes embrassés, mais entre une heure du matin, moment de notre arrivée, et deux heures, temps de la fermeture, il y a eu peu de contacts entre nous. Néanmoins, il paraissait très bien disposé.

La fermeture du Black and Blue est suivie d'une assez longue période de flottement. Une bonne moitié de ceux qui étaient à l'intérieur restent à l'extérieur, devant les portes, sur une cinquantaine de mètres de trottoir. Les amis se parlent, des projets pour le reste de la nuit s'élaborent, d'ultimes dragues s'opèrent.

Tony et moi étions assis sur une aile de voiture, un peu en retrait. Nous étions très gais, un peu saouls, un peu *stoned*, nous nous sentions curieux des mœurs locales, et nous n'avions pas envie de rentrer seuls. Pourtant, parmi les garçons présents, ceux qui s'intéressaient à l'un de nous ne

s'intéressaient pas à l'autre, ou vice versa, et s'ils s'intéressaient à nous deux, ils n'en intéressaient qu'un, ou aucun.

A distance, j'ai aperçu le Cheval. Il bavardait avec un garçon qu'il paraissait draguer, mais leur conversation n'a abouti à rien, apparemment, et ils se sont séparés. Tony, à ce moment-là, était revenu de son opinion quant à son âge, et convenait avec moi qu'il était assez beau. Nous avons décidé que j'irais lui parler, puisqu'il avait l'air de me considérer comme une connaissance, et que j'explorerais ses intentions. Je l'ai donc rejoint. Il était très souriant. Il m'a demandé si j'allais ailleurs, dans l'une des boîtes qui restent ouvertes toute la nuit. Je n'en savais rien encore. Et lui ? Lui non plus ne savait pas. Ça dépendait des propositions qu'il recevrait. Je pouvais lui en faire, moi, des propositions. Est-ce qu'il voulait venir chez moi ? Oui, par exemple, ou bien nous pouvions aller chez lui, ça serait plus commode pour lui au cas où j'aurais une voiture, parce que lui n'en avait pas. Oui, j'avais une voiture, et j'aimerais bien aller chez lui, mais j'étais avec un ami. Ça lui était égal, à lui, au contraire. On pouvait partir tous les trois, il irait où l'on voudrait, danser, dans un bar, chez nous, chez lui. J'ai rapporté les nouvelles à Tony, et suis revenu avec lui près du Cheval, qui s'appelait Tom.

Nous avons décidé d'aller chez lui. Nous sommes montés dans la voiture, moi au volant. Il habitait assez loin, dans Noe Valley, à deux pas de Castro St., mais beaucoup plus au sud que le Castro Cinéma et que la section la plus animée de la rue. Non, au fond ce n'était pas si loin, mais j'étais passablement herbé, je m'en souviens maintenant, et j'avais un sentiment très inexact des distances : je conduisais avec de si maniaques précautions que les avenues me semblaient interminables. Assis à ma droite, Tom me donnait d'une main des indications, l'autre sur ma cuisse. Tony,

assis derrière, mais penché en avant, avait les avant-bras sur ses épaules.

A peine étions-nous entrés dans l'appartement qu'ont commencé les problèmes, je ne sais plus exactement dans quel ordre. Tony a disparu dans la salle de bains. Tom s'est approché de moi et m'a touché la braguette. Je ne bandais pas du tout. Lui ne bandait qu'à moitié, mais son sexe atteignait pourtant le milieu de sa cuisse, ou presque. Il me semblait que le rapport de volume entre le mien et le sien, à ce moment-là, était à peu près de un à dix. J'étais un peu complexé. D'autre part, il m'a offert de la bière. J'ai dit que je préférais de l'eau, mais lui s'en est ouvert une boîte, et je n'en aimais pas du tout le goût sur son haleine.

Nous étions dans une pièce assez grande, où s'étalait massivement une « salle à manger », au sens commercial, *ensemble de meubles*, de l'expression : énorme table, six chaises-fauteuils, desserte, panetière, le tout en bois clair, beigeâtre, et de ce style Renaissance espagnole qui fleurit amplement à travers la Californie, sans doute pour des raisons historiques, et par évocation des différentes *Missions*, jésuitiques et autres. Notre Henri II-Grévy, par comparaison, semble léger et gracieux. Toujours est-il que cette solennelle présence ne favorisait pas chez moi l'érection. Elle paraissait même avoir l'effet inverse, s'il existe, comme je le crois. Mon sexe diminuait de taille à vue d'œil, et se recroquevillait obstinément.

Pour gagner du temps, j'ai décidé de sucer celui de Tom. Je me suis accroupi, genoux écartés, et j'ai immédiatement déchiré, à l'entrejambe, le vieux pantalon blanc que je portais. J'ai dû me relever pour le retirer. Tom a alors suggéré que nous passions dans sa chambre. Oui. Mais elle était éclairée plus qu'*a giorno* par une lampe de plafond, très puissante, qui n'épargnait aucun détail. Heureusement,

Tony, revenu, a demandé à Tom s'il pouvait éteindre, et il n'a pas attendu sa réponse pour le faire.

Nous nous sommes retrouvés sur un grand lit, tous les trois. Tony bandait très bien, Tom à moitié, et moi pas du tout. Tom était plein d'attentions à mon égard, de gentillesse, de patience même et d'obstination, mais il avait cette approche parcellaire du sexe, ponctuelle, que j'ai déjà déplorée ici. Il me suçait, il voulait que je l'encule, constamment il changeait de position, pas un instant je ne pouvais être simplement contre lui, et l'embrasser un peu tranquillement, avant de passer à autre chose. Il ne cessait d'émettre un bruit singulier, une sorte de profond soupir de satisfaction, ou d'admiration, qu'en ce qui me concerne je ne me semblais pas mériter.

Tony l'a enculé, assez rapidement, pendant que je le branlais ou le suçais. Ensuite, il a voulu que je l'encule aussi. Cuisses relevées, il me présentait son cul, alors que ma verge avait à peu près la taille de mon pouce. Finalement, il s'est rendu à l'évidence, et il a renoncé à ce projet-là. Le suivant fut de m'enculer. Je n'osai pas refuser tout à fait, puisque je n'avais rien d'autre à proposer. Comme il n'était lui-même qu'à moitié bandé, je me disais qu'il n'arriverait à rien. C'est effectivement ce qui s'est passé. Mais il y eut toutefois un long et pénible quart d'heure de tentatives pour moi douloureuses et fastidieuses. Il essayait d'introduire en moi son sexe énorme, mais pas tout à fait dur, pendant que Tony, décidément plein d'énergie, lui, au contraire, l'enculait de nouveau. Il paraissait d'ailleurs tirer plus de plaisir de ceci que de cela. Lorsque Tony a joui dans son cul, il a renoncé à jouir dans le mien, et il s'est allongé en travers du lit. En deux ou trois minutes, et sans être jamais parvenu à bander tout à fait, j'ai alors joui sur son ventre, à son relatif étonnement. Puis Tony et moi avons essayé très

longuement de le mener aussi jusqu'à l'éjaculation, mais en vain, et c'est lui qui a interrompu nos efforts.

Son humeur, malgré cet échec, demeurait excellente. Tout semblait l'amuser. Je ne sais plus comment a commencé son monologue, car c'était bien de cela qu'il s'agissait, nos rares interventions ne servant, pour l'essentiel, qu'à le relancer, ni comment s'en articulaient les différentes parties. Il nous a dit que nous lui plaisions, que nous étions un beau couple, et il a voulu savoir depuis combien de temps nous nous connaissions :

— Neuf ans ? C'est incroyable ! Ça n'existe pas, ici, des couples qui restent ensemble aussi longtemps. Enfin, si, peut-être, c'est rare, très rare, mais ça existe. Il y a un type que je connais, il travaille dans la maison, l'autre jour je l'ai aperçu dans un restaurant, il était avec un garçon vraiment très bien, mais alors vraiment bien [son adjectif pour ce garçon, c'était *hot* : « Oh, let me tell you, he was *hot*... a really *hot* number... et si je pouvais décrire précisément sa façon de prononcer ce mot, avec le *h* très marqué, très aspiré, et le *o* très allongé, sans doute arriverais-je à donner une idée de ce qu'était Tom, de sa gentillesse, de sa drôlerie, et de cette espèce d'enthousiasme perpétuel qui semblait son signe distinctif. Le lendemain, j'ai rencontré celui que je connais, je lui ai dit « bon dieu, le mec avec qui tu étais hier, c'était quelque chose, *wow, he was really hot* ». Il a souri, les yeux plissés, et il m'a dit, « vraiment, tu le trouvais si bien que ça ? » Moi j'ai dit « crois-moi que... » Il m'a dit « il y a treize ans qu'on est ensemble ! » Ça alors, je ne pouvais pas le croire ! Treize ans ! A San Francisco ! Un mec pareil ! Il faut vraiment qu'il y ait quelque chose entre eux, hein, quelque chose de spécial, de fort, d'unique, comme entre vous deux, ça se voit...

Peut-être est-ce de là, et de la vie des homosexuels à San Francisco, c'est vraisemblable, qu'il est passé à la *Proposition*

VII. Ou bien s'agit-il de la *Proposition XIII* ? Trois propositions de loi agitaient beaucoup la Californie, cet été. La première, la *Proposition V*, je crois, à laquelle je me sentais personnellement très attaché, tendait à interdire de fumer dans les lieux publics. La *Proposition VII*, ou *XIII*, je ne suis plus très sûr de cette numérotation, était de loin la plus importante. D'ailleurs elle paraissait acquise, ou bien elle avait même déjà force de loi : il s'agissait de réduire considérablement les impôts, et donc le budget de l'État. Les milieux intellectuels y étaient presque unanimement hostiles, parce que les activités culturelles seraient les premières touchées : musées, expositions, opéras, orchestres, etc. Quant à la *Proposition XIII* ou *VII*, elle concernait précisément les homosexuels. Je n'en ai plus, maintenant, une idée très claire, et d'ailleurs elle était déjà assez obscure dans mon esprit, au mois d'août. Elle était présentée, surtout par ses détracteurs, comme une retombée locale de l'action d'Anita Bryant en Floride et sur le plan national. Ce dont il était question, d'après ceux qui soutenaient le projet, c'était de défendre en particulier les enfants et les adolescents contre les homosexuels, surtout dans les écoles. Les mesures envisagées créaient un grand émoi dans le *gay community* : ce n'était partout que distributions de tracts, demandes de signatures, quêtes pour réunir les fonds d'une contre-campagne. D'après Tom, dont les convictions sur ce point étaient très arrêtées, et presque violentes, c'était tout simplement au fascisme qu'on avait affaire :

— D'ailleurs, les juifs, ils ont compris ça tout de suite, ils connaissent le problème, eux, ils savent de quoi ils parlent, et ils sont presque tous avec nous. Vous comprenez, il suffira qu'un gamin qui a de mauvaises notes prétende que son prof lui a fait des avances pour que, crac, le prof soit renvoyé. Pas d'enquête, rien. Le moindre soupçon, la moindre accusation suffiront. En fait, ce dont il s'agit, c'est tout simplement d'empêcher les homosexuels d'enseigner.

Remarquez, à San Francisco, ils vont s'amuser, les trois quarts des profs sont pédés. D'ailleurs, ici, dans la ville, ça ne passera pas. Entre nous et les juifs, et puis, tout de même, une certaine tradition libérale, par ici, ça sera bloqué. Mais à Los Angeles, ils sont tellement conservateurs, ils ont tellement peur, c'est incroyable, ça va l'emporter, et dans l'ensemble de l'État, aussi, c'est presque fait¹.

Tony et moi l'écoutions dans un demi-sommeil, mais avec plaisir. Il parlait bien, de façon très vivante, avec une profusion d'expressions très imagées, difficiles à rendre en français, et dont certaines m'échappaient. De la politique californienne il est passé à la politique nationale. Il semblait ne l'envisager que comme un spectacle, et il en évaluait les protagonistes, semble-t-il, uniquement en tant qu'acteurs ou que metteurs en scène, selon leur « présence » à la télévision et les rebondissements dramatiques qu'ils savaient ménager. Carter, par exemple, était peut-être un brave type, mais il n'était pas drôle :

— Tandis que Nixon, ah, ça c'était le bon temps, qu'est-ce qu'on a pu se marrer ! On était tous suspendus à nos postes, toute la journée, toute la nuit. C'était un trip national, aucun feuilleton ne tenait le coup à côté de ça. Chaque jour on se demandait ce qu'il allait encore inventer, quel nouveau truc il allait bien pouvoir sortir de son chapeau. Le public était sur les nerfs, et lui il en jouait comme d'un violon, en virtuose. Ça on peut dire que c'était un artiste. D'ailleurs, les gens qui le regrettent, et il y en a, ils

1. Contrairement à ces prévisions pessimistes, et après la prise de position du président Carter, le 7 novembre 1978, à Sacramento, en faveur du droit des homosexuels à enseigner, la proposition Briggs a été rejetée par l'électorat californien.

savent très bien que c'était une fripouille, pour la plupart, mais ils s'en foutent. Et puis, à cette époque-là, même les personnages secondaires étaient bien. Même les plus nuls. Mc Govern et l'affaire Eggleton, vous vous souvenez, ça aussi c'en était une bien bonne. « Je suis à plus de cent pour cent derrière le Sénateur Eggleton ! » Et Agnew ? Agnew, il était pas croyable, ils en font plus des comme ça, ils oseraient pas ! Et son discours sur les *Polacks* ? Et le fils Agnew ? Vous vous souvenez du fils Agnew, qui avait quitté sa femme ? Il était pas mal, d'ailleurs. Et sa femme s'était plainte qu'il ne remplissait pas ses devoirs conjugaux, ou je ne sais pas quoi ! Et on apprend que le fils Agnew était allé habiter chez un vieil ami à lui, et gnan-gnan-gnan, et qu'est-ce qu'il faisait, l'ami ? Il était coiffeur ! Le fils Agnew vivait avec un coiffeur ! Ils habitaient au-dessus du salon, et le salon était comme ci, et le salon était comme ça, et les journaux et la télé ne disaient jamais rien d'explicite, ils se contentaient de tourner autour du pot à n'en plus finir. Oui, ça, l'histoire du fils Agnew, c'était une des mieux. Remarquez, il a fini par sortir du placard, je crois, et puis je ne sais pas ce qu'il est devenu, si ça se trouve il habite Castro, c'est Papa qui doit être content !

Les feuilletons politiques et para-politiques l'ont conduit aux vrais, et là Tony s'est un peu réveillé pour évoquer avec lui, dans un enthousiasme croissant, des dizaines de *soap-operas* de leur enfance, et des acteurs de télévision de plus en plus obscurs, et le retour de Cesar Romero, « qui avait été la femme de Tyrone Power » et qui avait vanté pendant dix ans je ne sais quel produit, et des chanteuses déjà oubliées en 1965, et jusqu'à des *commercials* des années cinquante dont ils gardaient tous les deux un souvenir ému. J'écoutais, exclu, fasciné, émerveillé une fois de plus par la puissance de l'Amérique à élaborer un tissu mythologique enveloppant et moderne, etc., etc., etc. Ils se tapaient sur le ventre, sur les fesses :

— Et tu te rappelles Lana Carsons [*j'invente le nom, je les ai oubliés tous, de la bonne centaine qui a défilé*], Lana Carsons qui était toujours malheureuse parce qu'elle voulait avoir les cheveux lisses ? Et comment s'appelait-elle, celle que tous ses *boys-friends* laissaient tomber à chaque fois, elle tenait toujours les rôles de plaquée ? Et Jimmy Montero qui entrait dans les frigidaires !

Ils riaient à gorge déployée, ou bien devenaient tout à fait émus, et je songeais, un peu vexé, qu'en France, malgré Percec, nous n'avions rien d'aussi richement nostalgique, dans le même domaine, et que l'évocation de « Persil lave plus blanc », de *la Famille Duraton*, ou de *Thierry la Fronde* ne suffirait jamais à créer, entre deux inconnus, une aussi immédiate solidarité.

Nous sommes partis vers quatre heures du matin, peut-être cinq. Tom nous a raccompagnés jusqu'à son palier, son sexe encore plus stupéfiant à un demi-étage de distance. Il n'a pas été question de se revoir, sinon par hasard. Lui était toujours aussi gai et paraissait enchanté de sa soirée.

[*Jamais revu.*]

XLIII. Chemise à carreaux
samedi 12 août 1978.

San Francisco, à l'ouest, en la plupart des points n'atteint pas tout à fait l'Océan. Dans cette direction, les longues avenues droites s'arrêtent sur les hauteurs, et le rivage est resté presque sauvage, escarpé : rochers, arbustes et pins maritimes. On pourrait être en Bretagne, aussi bien. Jamais on ne soupçonnerait une ville, là-haut, à peine en retrait.

Le palais californien de la Légion d'honneur est la reconstitution du palais parisien du même nom. Il est entouré d'un terrain de golf. Au-delà des derniers trous, déjà en contrebas, commence une dégringolade très marquée, raide, parfois difficile, vers une petite plage de sable gris. C'est Land's End. Le Pacifique, ici, est rarement calme. La brume vient tôt, dès le milieu de l'après-midi, les jours d'été. On entend les sirènes des navires qui se présentent à l'entrée de la baie, vers le Golden Gate, un peu plus au nord, mais il est fréquent qu'on ne les voie pas. Ces rivages austères, et superbes, sont un endroit de drague, pour les garçons, et ils s'inscrivent ainsi dans la mythologie de ces lieux, parmi les plus beaux du monde, jardins de la Villa Borghèse ou des Tuileries, môle des Procuraties Nouvelles, à Venise, dunes de la mer du Nord, au Touquet, ou rochers

de Biarritz, hauteurs de Griffith Park, à Los Angeles, ou celles, plus modestes, de Central Park, à New York, qui prètent de leur majesté à la recherche et au désir.

Il était quatre heures. J'avais lu sur la plage, presque seul. Mais le soleil s'était maintenant dissous dans les nuages, les vagues étaient agitées, un vent froid s'était levé. Je remontai vers la voiture. J'ai croisé, dans le sous-bois, un homme d'une quarantaine d'années, en rigoureux uniforme de *Castroman*, comme disent parfois les garçons de là-bas, par allusion à Castro St., leur sanctuaire : grosses chaussures de marche, à la parachutiste, vieux jeans serrés, et chemise à carreaux épaisse, genre bûcheron, plus rouge que noire ; cheveux courts, moustaches, etc. Il n'était pas particulièrement beau, mais un certain code, qui n'est pas exactement le mien, en aurait fait cas, de son visage buriné, de ses épaules, de ses muscles et de toute son allure, évocatrice de ces innombrables publicités pour cigarettes sans filtre qui fleurissent dans tous les magazines, en Amérique, et le long des autoroutes. En fait, c'était surtout Land's End qui me séduisait, le lieu le plus éloigné que j'aie jamais atteint, face au plus exotique océan. J'avais rêvé d'y laisser du foutre, le mien ou celui d'un autre, comme un rite à accomplir.

Tout s'est passé très vite. Il descendait, je montais. Nous nous sommes retournés l'un sur l'autre. Il est revenu dans ma direction. J'ai continué à marcher, mais très lentement. Sans hésiter il est entré, écartant les branches, dans un petit salon de verdure. Je l'y ai rejoint. Nous nous sommes immédiatement approchés l'un de l'autre. Il a défait ma chemise, j'ai défait la sienne. Sa poitrine était large, saillante. Sans doute devait-il passer beaucoup de temps à sa gymnastique, en bon *Castroman*. Il a ouvert ma braguette et sorti mon sexe. J'ai fait la même chose pour lui. Il s'est agenouillé devant moi, et m'a sucé. Nous avons été interrompus par un bruit de voix qui se rapprochaient. C'étaient

trois garçons qui passaient sur le chemin. D'évidence, il n'y avait rien à en craindre. D'ailleurs, ils ne nous ont même pas vus. Mais Chemise-à-carreaux s'est relevé. C'était aussi bien : j'étais tout près de jouir, et je n'en avais pas l'intention. Je me suis mis à le branler. Son sexe était assez gros. Il avançait le bassin, il pliait un peu les jambes. J'étais sur son côté droit, le branlant de la main droite et lui caressant le torse de la gauche. Lorsqu'il a joui, il s'est mordu la lèvre inférieure. Son foutre s'est partagé entre les arbustes et le sol de la petite clairière. Il s'est essuyé avec des feuilles.

Il a voulu me branler aussi, mais j'ai commencé à me réajuster. Il a fait la même chose. Nous nous sommes souri, pour la première fois, et nous avons échangé une tape sur l'épaule. Nous n'avions pas prononcé une seule parole.

Quand je suis parvenu au terme de mon escalade, je me suis retourné et je l'ai vu, tout en bas, seul sur la petite plage grise. Il regardait la mer.

[*Jamais revu.*]

XLIV. Jeremy,

dimanche 13 août 1978.

Tony, lui, le connaissait déjà, mais assez peu, apparemment. Et je l'avais déjà vu une fois, à Paris, au mois de mai, dans une petite fête plus ou moins littéraire où je l'avais immédiatement remarqué. C'était juste après ma réconciliation avec Tony, et je m'étais dit que certainement ce garçon très séduisant, auquel il avait souri, devait être un de ses amants. Nous n'avions pas été présentés, et je ne l'avais entendu parler qu'à deux ou trois mètres, à travers d'autres conversations : j'avais jugé sa voix, ou son élocution, un peu précieuse, mais c'était sans doute par jalousie, et pour lui attribuer un défaut quelconque, parce qu'à vrai dire je le trouvais superbe. Ses cheveux d'abord étaient extraordinaires. Noir, moyennement longs mais incroyablement épais, ils formaient une masse mouvante, foisonnante quoique très bien taillée, qui faisait ressortir encore la beauté de son visage : ses sourcils, ses yeux et sa moustache noirs, son nez droit, presque ciselé à l'antique, ses lèvres régulières et le menton auquel il devait, comme à ses mains et à ses poignets, de n'être pas seulement joli. Il avait aussi une façon de regarder les gens, hommes ou femmes, quand il leur parlait, qui devait en troubler plus d'un, ou plus d'une.

L'observer deux minutes suffisait à se convaincre qu'il était, délibérément ou non, un redoutable charmeur.

Il s'appelait Jeremy. Il venait de la Virginie, d'où ces intonations traînantes et lasses qui d'abord m'avaient un peu agacé, et qui plus tard deviendraient, pour moi, et dans mon souvenir, un de ses traits les plus attachants. Il avait vingt-cinq ans, mais il avait déjà obtenu son *Ph.D.*, en littérature moderne. Il était l'un des plus jeunes assistants du département de lettres contemporaines, à Berkeley. Ce n'était pas du tout un spécialiste du français, que d'ailleurs il parlait assez mal, mais il était très au fait de notre vie culturelle. Il était entré en correspondance avec Tony au sujet de plusieurs articles de celui-ci, déjà anciens, publiés dans la revue de langues romanes de l'Université d'Indiana, et consacrés surtout à Roussel, et à Pessoa. Tony disait n'être pas certain qu'il soit *gai*. A la soirée dont j'ai parlé, il était accompagné d'une fille, très jeune et très jolie.

Il habitait San Francisco depuis un an ou deux. Tony lui avait téléphoné dès notre arrivée dans la ville, et il devait venir prendre un verre, ce dimanche-là, chez nous, c'est-à-dire chez Mary-Ann, et dîner avec nous. Il avait dit qu'il serait sans doute accompagné d'un ami français, Pierre, avec lequel il vivait. Nous en avons conclu que ce Pierre était probablement son amant, et nous aurions préféré qu'il ne vienne pas, car nous avions l'un et l'autre des vues sur Jeremy.

Lorsqu'il est arrivé, vers six heures de l'après-midi, j'étais en train de prendre un bain. Je n'ai rejoint Tony et lui qu'au bout d'un quart d'heure environ. Il était encore plus beau que je ne m'en souvenais. Alors qu'à sa première apparition il portait un costume croisé, d'ailleurs de très grand faiseur, et une cravate, il était maintenant en tenue de sport, pantalon de velours côtelé brun et chemise blanche en

oxford, manches relevées. Ses avant-bras étaient musclés et très poilus. En mai, j'avais aimé son teint très pâle, qui faisait un contraste étonnant avec ses cheveux et ses yeux, mais il me plaisait encore plus, profondément bronzé.

Il était au bureau de Mary-Ann. Tony lui montrait un numéro de *Créatis* consacré à des photographies de Daniel Boudinet, accompagnées d'un texte de Barthes :

— Renaud, Jeremy. Mais vous vous êtes déjà rencontrés, je crois.

Il m'a regardé, il m'a lancé un de ses fameux sourires, qui se savent irrésistibles [(sur épreuves, 27 janvier 1979 :) ses dents, il aurait fallu parler de ses dents], mais il a dit :

— Non, non, je ne pense pas.

— Mais lui il se souvient très bien de t'avoir vu, en tout cas. Il n'arrête pas de me poser des questions sur toi.

Je trouvais que Tony en faisait trop. Mais le quart d'heure qu'ils avaient déjà passé ensemble avait beaucoup resserré leur intimité, semblait-il. Ils m'ont expliqué que Pierre ne viendrait pas, ce dont Tony ne cachait pas sa satisfaction. Jeremy et Pierre n'avaient pas cessé de se disputer depuis une semaine, et même de se battre. La veille, ils avaient décidé de rompre.

— Je me sens bien mieux depuis que la décision est prise. Mais on avait pris un appartement à deux, et tout ça, ça va faire un tas de complications. Enfin, j'aime mieux ne pas y penser.

— Vous vous connaissiez depuis longtemps ?

— Cinq ans.

Je crois me souvenir de la plus grande partie de notre conversation de ce soir-là, ou du moins des différents sujets abordés, sinon des détails, mais je ne sais plus ce qui fut dit chez Mary-Ann ou au restaurant. Il me semble que c'est surtout pendant le dîner qu'il fut question de beaucoup de choses. Pourtant nous ne sommes pas sortis avant huit

heures, certainement, et nous avons dû beaucoup parler. Mais je ne sais plus de quoi. Probablement, entre autres sujets, de Mary-Ann, l'amie qui nous avait laissé son appartement, pendant ses vacances. Il nous semblait que ces deux pièces, dont nous jugions l'arrangement, l'ameublement et la décoration un peu apprêtés, demandaient une explication. Mais ça n'a pas pu prendre deux heures. A vrai dire, Jeremy était sans doute arrivé bien après six heures. C'est très vraisemblable, puisque Tony et moi avons passé l'après-midi à Land's End. Beaucoup de temps fut consacré, d'autre part, au choix d'un restaurant. Pour retenir une table, nous avons téléphoné, ou essayé de téléphoner, à plusieurs, toujours en vain, soit parce qu'ils étaient pleins, soit parce qu'ils étaient fermés le dimanche, ou bien encore que nous ne parvenions pas à découvrir leur numéro. Finalement, Jeremy a suggéré un restaurant plus modeste que les précédents, et dont j'ai oublié le nom, mais que j'avais vu, dans Folsom St. C'était, disait-il, un endroit très simple, mais très connu et très animé. On ne pouvait pas y faire de réservations, ni de vrai repas à l'europpéenne, mais la nourriture y était très bonne, consistant surtout en des variétés très nombreuses de hamburgers tout à fait spéciaux. Lui y allait assez souvent, et il pensait que ça nous amuserait.

Est-ce que nous prendrions une seule voiture, ou les deux ? Sur son insistance, nous sommes montés tous les trois dans la sienne, une grosse Buick qui me paraissait somptueuse et en excellent état, mais que ses parents lui avaient offerte, a-t-il expliqué, il y avait plus de quatre ans :

— Elle en a vu de toutes les couleurs, et elle va crever sous moi avant longtemps. Mais probablement pas ce soir.

Le restaurant était assez grand, mais très plein et très animé, comme annoncé. Il avait une allure de grand pub : longs bars, savants échafaudages de bouteilles, glaces à motifs, panneaux de vieux bois sombre où se serraient les

premières pages d'antiques journaux et une foule de photographies encadrées : vues de San Francisco au début du siècle, les tremblements de terre, l'incendie, vaisseaux dans la baie, personnalités locales, acteurs et actrices, images de films. Il y avait beaucoup de bruit et de fumée. Aucune table n'était libre pour dîner. On nous a conduits, en attendant, vers un coin où nous pourrions nous asseoir, près du bar, et prendre un apéritif. Tony et Jeremy ont bu des Margharitas ou des Alexandras, ou des Daïquiris, je ne sais plus. J'avais demandé un Martini, mais Tony m'a rappelé opportunément que ce qui servait en Amérique sous ce nom n'avait rien à voir avec le Martini européen, et que je n'aimais pas ça. J'ai donc pris la même chose qu'eux.

Ils étaient côte à côte, j'étais un peu en retrait. Nous n'étions pas très bien installés. J'avais du mal à suivre leur conversation en anglais, parce que j'entendais mal, dans le brouhaha de la salle, et qu'un coup de fatigue s'était soudainement abattu sur moi. J'avais sommeil, à cause de mes exercices de l'après-midi sur les rivages escarpés de Land's End et du grand air marin, et j'avais mal aux yeux, à cause de la fumée. Jeremy, pourtant, faisait beaucoup d'efforts pour me ramener dans la conversation, avec de tels sourires, de tels regards, et même, me semblait-il, de telles pressions du genou, que je commençais à me demander s'il ne me draguait pas. Je répondais d'ailleurs, intérieurement, par la négative à cette question, et je dois confesser que je l'avais taxé, *in petto*, d'allumeur, de *tease* et même de *Southern Belle* : encore un de ces beaux enfants du Vieux Sud qui doivent séduire tout le monde à tout prix.

Nous sommes passés à table. Un garçon est venu prendre notre commande. Une autre des spécialités de la maison, c'était le *chili con carne*. Jeremy le recommandait vivement :

— C'est un des meilleurs de la ville. Rien à voir avec le *chili con carne* qu'on mange partout.

Tony et lui ont décidé de prendre ça.

— Non, moi je ne suis pas très porté sur la cuisine mexicaine. C'est un pur préjugé, parce que je n'en ai jamais mangé. Mais elle a pour moi des connotations *vengeance de Montezuma* dont je n'arrive pas à me débarrasser.

— Mais pour que la cuisine mexicaine ait ce genre d'effets, il faut qu'elle soit préparée au Mexique, avec des produits mexicains.

— Oui, bien sûr. *Nevertheless...*

J'ai commandé une sorte de salade de poulet, au nom ronflant, qui s'est révélée quelque chose d'énorme et d'assez peu appétissant. Les plats ont été très longs à venir.

Dans la conversation du dîner, il y eut deux massifs, dont je ne sais lequel a précédé l'autre. Disons, à tout hasard, qu'il fut d'abord question de Barthes. Jeremy, avant que nous ne sortions, avait feuilleté avec attention le numéro de *Créatis* que lui avait montré Tony. Il n'en avait alors rien dit. Mais, à table, il a laissé comprendre qu'il n'aimait pas beaucoup les photographies de Boudinet :

— C'est difficile pour moi d'avoir une opinion. Tout ce que je peux dire, c'est que c'est très loin de ma sensibilité, de ce que j'aime en photographie. Peut-être tout simplement parce que c'est tellement... européen. Ça crie l'Europe. Jamais un photographe américain n'aurait fait ça, jamais.

— Et c'est très mauvais ça ?

— Nooon... Non, bien sûr. Enfin, ... je ne sais pas. C'est tellement... romantique, n'est-ce pas ? En tout cas, il a dû être content d'avoir un texte de Barthes, non ?

— Oui, probablement.

— Barthes fait beaucoup ce genre de choses ?

— Oui, il y a beaucoup de petits textes de lui qui se promènent comme ça dans la nature. Il a toute une théorie perverse de la faute professionnelle, qu'il m'a expliquée un jour : il aime l'idée de faire des préfaces, par exemple, à des livres qu'il n'aimerait pas, ou qu'il aimerait mais qui

seraient indéfendables, d'écrire quelque chose sur eux par amitié, ou par amour. Une espèce de cadeau. Bien entendu, en ce qui concerne Boudinet, ce n'est pas du tout le cas, évidemment. Il aime beaucoup son travail, il me l'a dit. Moi aussi, d'ailleurs. Il y a aussi des photographies plus récentes, très différentes, en couleurs, des scènes de nuit que je trouve superbes.

— Mais justement, le texte de Barthes, tu le trouves comment ?

— Moi je l'aime beaucoup.

— Moi je le trouve très gênant, à première vue. A mon avis, ce n'est vraiment plus possible de parler de photographie comme ça.

C'est le moment que j'ai choisi pour sortir tout à fait de mon mutisme :

— Alors là, je ne suis pas du tout de cet avis. Je me demande si tu ne confonds pas, ici, un *au-delà* avec un *en deçà*. Barthes sait parfaitement que la façon moderne de parler de la photographie, c'est de parler de technique, de cadrage, de composition. De parler du medium. Il sait très bien que c'est ça, le discours établi aujourd'hui, sur la photographie.

— Mais non, ce n'est pas le discours établi, pas assez. Écoute les gens parler, ouvre n'importe quel magazine. Le discours établi sur la photographie, c'est celui qui parle du sujet. Un tel est un bon photographe, parce qu'il a photographié quelque chose d'étonnant, d'unique, parce qu'il était au bon moment au bon endroit, etc. Tu n'entends que ça partout. Un bon photographe, ce serait un bon reporter.

— Oui, oui, d'accord, tu as raison, mais il faut être plus précis, il faut distinguer des couches de discours, si je puis dire. Le discours dominant parmi les gens qui s'intéressent à la photographie, aujourd'hui, le discours moderne établi, c'est celui qui parle beaucoup de l'art du photographe, de sa façon de travailler, de sa technique, de ce qui est spécifique à la photographie. Ce discours-là presque complètement abs-

traction du sujet, des connotations culturelles, etc. Et c'est très bien, ça a été très bien comme réaction contre le discours dominant dont tu parlais. Mais c'est ce nouveau discours qui est établi maintenant. C'est ça le discours moderne établi. Et Barthes n'est pas du tout en deçà de ce discours, il le connaît très bien, au contraire. Il voit qu'il menace d'être à son tour dominant, de chasser une autre façon possible de parler de photographie. Et sa position, c'est que oui, tout cela est vrai, si l'on parle de photographie il faut parler du médium lui-même, certes, de ce qui est spécifiquement photographique, mais ça, on commence à le savoir, c'est même en passe de devenir rabâché, stéréotypé, dans un certain milieu, en tout cas. Et il ne faut pas que ça écrase ceci, le fait qu'on peut aussi, encore, aujourd'hui, de nouveau peut-être, parler de ce que représente la photographie, ou de ce qu'elle évoque, même subjectivement. La représentation, en photographie comme en littérature, n'est jamais complètement évacuée. C'était très bien de la contester quand elle était dominante, hégémonique, mais si elle est maintenant très menacée, il faut la défendre. C'est d'ailleurs toute la démarche de Barthes, en tout. Après les années soixante, qui avaient été massivement théoriques, en France, et en grande partie grâce à lui, il ne faut pas l'oublier, il a écrit *Le Plaisir du texte*, qui rappelait que, malgré la théorie, il y avait dans l'écriture autre chose qui était précieux, qui devait être conservé à tout prix, et qui était le plaisir. J'aime mieux te dire qu'à l'époque, c'était un fameux « ouf » de soulagement. Personne n'avait osé le dire. Et c'est pour ça, à cause de cette démarche, que Barthes, c'est l'école de la liberté. Grâce au *malgré*, au *n'empêche que...* Il se porte toujours à la défense du discours le plus menacé. Le discours menacé, aujourd'hui, en ce qui concerne la photographie, c'est celui du sujet, ou des connotations culturelles par exemple.

— Mais non, encore une fois, le discours menacé, le discours qui a du mal à s'imposer, c'est celui qui essaie

d'expliquer aux gens que dans une photographie il y a autre chose que ce qui est représenté, qu'une photographie de Nadar, par exemple, ça n'a pas seulement un intérêt documentaire, historique.

— Tu le dis toi-même, c'est le discours qui a du mal à s'imposer. Donc, il en est près, il l'a peut-être déjà fait. Il faut prévoir l'avenir. Barthes est toujours un pas plus loin. Pour lui, ce discours menace de s'imposer. C'est ça qui est intolérable. Il faut qu'aucun discours ne s'impose.

— Oui, mais si tu critiques ce discours-là, tu rejoins le clan des imbéciles qui l'ont toujours refusé.

— Pas du tout, justement. Ton objection, c'est celle des gens qui soutiennent qu'il ne faut pas parler des camps en U.R.S.S. parce que, si on le fait, on rejoint ce que disent tous les réactionnaires du monde depuis cinquante ans.

Tony souriait :

— Oh, je vous en prie, tous les deux. Je ne vois pas ce que ce pauvre Boudinet a à voir avec le Goulag.

Malheureusement, début d'ivresse ou nervosité, j'étais lancé :

— On ne peut pas amalgamer les gens qui disent apparemment la même chose. Il faut toujours tenir compte des degrés. C'est la métaphore de la spirale, on ne peut pas l'éviter si on parle de Barthes. Remarque, je reconnais que lui, quelquefois, suscite des ambiguïtés, comme par exemple lorsqu'il prétend, dans les *Fragments*, que le discours dominant sur l'amour, enfin sur le sexe, c'est celui qui refuse l'amour, justement, ou le ridiculise, ou s'en moque, ou n'en parle pas, tout simplement. C'est peut-être vrai dans le cercle où il vit, parmi les intellectuels français, et encore, je me le demande, moi je n'entends parler que de scènes de ménage, de jalousies, de larmes, etc. C'est certainement vrai intellectuellement : il n'y a pas de discours intellectuel moderne qui prenne en charge, aujourd'hui, le sentiment amoureux. N'empêche qu'il est bien certain que le discours dominant, en fait, encore maintenant, et même s'il est en

régression, c'est le discours de l'amour, le discours du couple. Il suffit de voir les films, les feuilletons de la télévision, d'écouter les chansons, surtout. Quatre-vingt-quinze pour cent des chansons exaltent le sentiment amoureux, et lui seul. Chaque fois que tu es déprimé, que tu te sens seul, que tu t'es disputé avec ton mec, ou quelque chose comme ça, et que tu vas au sauna, en France en tout cas, tu n'entends que des chansons ultra-sentimentales, genre *On a vu la flamme qu'on croyait éteinte*, etc., etc., *Reviens, reviens*, etc., *Ne me quitte pas*, ça ne rate jamais. Ce qui est donné comme positif, c'est toujours le couple, la durée, jamais la rupture, le passage. Et si par hasard, une fois, dans un film, par exemple, une rupture est présentée favorablement, c'est uniquement parce qu'elle permettra une autre liaison, plus solide que la précédente. On est en plein *Tristan*. Alors, dire que le discours dominant sur la question, c'est celui du sexe, de la drague, et tout ça, c'est peut-être un peu exagéré. Il faut considérer les groupes, les sous-groupes, et combattre sur plusieurs fronts. C'est un des grands problèmes du texte moderne. Parce que la *Doxa* est fluide, multiple, polycéphale, contradictoire, toujours prête à se prétendre de votre côté, il faut mettre au point, contre elle, des machines cafouilleuses, des appareils polymorphes, des textes insincères, sédimentés, contradictoires. Barthes est seulement en avance. Au fond, ce qu'il conteste, et ce n'est d'ailleurs pas le mot, ce n'est pas le discours dominant, c'est le suivant, celui qui se prépare à prendre la relève, à dominer à son tour.

Maintenant ils souriaient tous les deux. Est-ce qu'ils étaient en train de se foutre de moi, et de mes envolées ? Je me demandais ce qui m'avait pris, quel besoin d'aller rompre des lances pour Barthes et Boudinet, comme s'ils avaient besoin de mes secours. En tout cas, si grâce à eux je ratais ce *trick-là*, ils n'auraient pas fini de m'entendre !

Mais cette question fut abandonnée doucement. Je ne sais pas comment Jeremy s'est mis à parler de Pierre, mais il était clair qu'il avait envie de le faire. Il fut d'ailleurs question d'autres choses, entre-temps, peut-être. Des occupants de la table voisine, par exemple, quatre garçons un peu ridicules par la rigidité de leur application du code Castro, et qui firent dire à Jeremy que ce restaurant aussi devenait *gai*, apparemment, ce qui d'ailleurs était à peu près inévitable, étant donné sa situation géographique. Fut également évoqué le séjour de Jeremy à Paris, au mois de mai :

— Tu étais chez des amis ?

— Non, j'étais à l'hôtel.

— De quel côté ?

— A l'hôtel Meurice. Je l'aime beaucoup, à cause de la vue.

— Ah oui, tu avais une de ces chambres qui donnent sur les Tuileries ? Elles sont merveilleuses, n'est-ce pas ?

— Oui, ça fait une impression extraordinaire, quand on se lève, le matin, les allées, les statues, les frondaisons, les jets d'eau.

— J'ai vu ça au cinéma, récemment, c'était dans quoi, déjà ?

— Dans *Julia*. Ils étaient au Meurice, Jane Fonda avait un rendez-vous aux Tuileries avec un type de la résistance intérieure allemande.

— Ah oui, c'est ça. Ce qui est drôle, enfin, si l'on peut dire, c'est que le Meurice allait être le siège, quelques années plus tard de... de quoi, d'ailleurs, c'est la Gestapo ou le gouvernement militaire de Paris, Renaud ?

— Je ne sais pas exactement. Pas la Gestapo, non, je ne pense pas, la Kommandantur plutôt.

— Ah bon ? Je ne savais pas ça...

— Mais tu es allé seulement à Paris, cette fois-ci ?

— Non, non, pas du tout, j'étais avec cette fille, une collègue de Berkeley, nous sommes allés en Italie, et puis en Grèce. C'est là que j'ai bronzé.

— C'était la première fois que tu venais en Europe ?

— Non, j'étais venu avec mes parents, plusieurs fois, quand j'étais enfant, et puis une fois tout seul, à vingt ans, c'est à ce moment-là que j'ai rencontré Pierre.

— A Paris ?

— Non, pas du tout, à Amsterdam. J'étais arrivé en Europe à Amsterdam, j'avais voyagé par K.L.M. Et j'ai rencontré Pierre le deuxième jour. Il habitait Amsterdam, à cette époque. Je devais faire le tour de l'Europe, mais mon voyage s'est terminé là, et je n'avais pas le moindre regret. Je suis resté deux mois à Amsterdam, avec lui. Ensuite nous sommes allés quelque temps à Copenhague. Et puis je devais rentrer aux États-Unis, mes cours allaient reprendre. Pierre a laissé tomber son job, et il est venu avec moi.

— Qu'est-ce qu'il a fait en Amérique ? Tu étais étudiant où ?

— A Ann Arbor.

— Ah oui ? Il y a quelqu'un à Ann Arbor que j'aime beaucoup, enfin, je ne le connais pas personnellement, j'aime beaucoup son livre, sur la logophilie...

— Pierssens ? Oui, bien sûr, je travaillais avec lui. Il a eu beaucoup d'influence sur moi.

— Et Pierre, alors, pendant ce temps-là ?

— Pierre s'était inscrit aussi à Ann Arbor.

— A oui ? C'est vrai ? C'est drôle. Remarque, nous, c'était encore mieux, Renaud était prof dans l'université où je terminais mon *B.A.*

— Vraiment ? Comment vous aviez réussi ça ?

— Je leur avais écrit, pour leur demander s'ils n'auraient pas besoin d'un prof de français. Ils avaient répondu, très aimablement, que non, mais qu'ils n'oublieraient pas ma candidature. Je suis allé là-bas avec Tony, et dès que l'année universitaire a commencé, une fille est tombée enceinte, ou je ne sais pas quoi, ils avaient besoin de trouver un prof en catastrophe, et ils m'ont aussitôt engagé, sans trop se demander ce que je faisais là.

— Et tu avais Tony parmi tes étudiants ?

— Non, tout de même pas, je n'avais que des débutants.

— Tu enseignais le français, la langue ?

— Oui, surtout. Enfin, je faisais aussi un cours sur Flaubert.

— C'est toi qui l'avais choisi ?

— Non, pas du tout, ça s'était trouvé comme ça, c'était le programme.

— Toutes les filles étaient amoureuses de lui. Elles lui faisaient des cadeaux, elles passaient à la maison toutes les cinq minutes, et elles se demandaient pourquoi elles n'arrivaient à rien. On a bien fait de partir, quand j'ai eu mon diplôme, parce qu'on commençait à être complètement grillés. Mais toi, tes parents, ils ne trouvaient pas ça bizarre, ce Français qui venait s'inscrire à Ann Arbor ?

— Pas du tout. C'est eux qui payaient ses études.

— Quoi ??

— Ben oui, ils étaient tout à fait au courant de ce qu'il y avait entre nous. Quand nous sommes revenus d'Europe, nous sommes allés d'abord chez eux, je leur ai présenté Pierre.

— Et ça c'est passé comment ?

— Au début ils étaient un peu surpris, évidemment, et pas enthousiastes. Ils ne s'étaient douté de rien, jusqu'à ce moment-là. Mais ensuite ils ont compris, ils m'ont dit, bon, si c'est ça qui te rend heureux, tant mieux. Ils sont très bien, mes parents. Et puis ils adorent Pierre. C'est Pierre par-ci, Pierre par-là. C'est comme un autre fils, pour eux. C'est au point que maintenant je n'ose pas leur dire qu'on s'est disputés, qu'on va se séparer, ils vont être catastrophés. La voiture, ils nous l'avaient donnée à tous les deux, l'appartement aussi, en fait.

— Mais c'est tout de même rare, ce genre d'attitude, non ?

— Je ne sais pas. Probablement. Mais c'est normal, si tes parents t'aiment, ils comprennent, je crois ?

— Oui, c'est ce que j'ai tendance à penser, mais enfin ça ne marche pas toujours comme ça, j'ai l'impression. De plus en plus, je crois, heureusement. Il y a même des parents qui en font trop. Je connais la mère d'un garçon qui insiste pour leur porter le petit déjeuner au lit, chaque fois qu'il invite un ami à passer le week-end. Très souvent, malheureusement, quand les parents ont ce genre d'attitudes, ce n'est pas tellement parce qu'ils sont libéraux, ou éclairés, ou indépendants d'esprit, ou qu'ils ont réfléchi à la question, c'est seulement parce qu'ils sont un peu dérangés, ou au moins bizarres, ou bien résignés à tout accepter. Ils s'accommoderaient aussi bien d'une parfaite fripouille. Cette mère, dont je parlais, en tout cas, il est évident qu'elle est enchantée que son fils soit pédé. On a rencontré un garçon, il n'y a pas longtemps, qui disait que ses parents étaient très compréhensifs, plus que compréhensifs même, il draguait avec sa mère, sa grand-mère voulait rencontrer ses amants, etc. Ça avait l'air très bien, à première vue. Malheureusement, il était complètement dérangé. Je ne dis pas que c'était à cause de ça, il devait y avoir autre chose, mais enfin on avait l'impression que sa famille était... enfin, je ne sais pas. Il ne suffit pas d'être libéral, encore faut-il que ce soit pour de bonnes raisons, en sachant ce qu'on fait, pas par faiblesse.

— Oui, et puis c'est toujours le même problème, si tu élèves un enfant de façon libérale dans un milieu qui ne l'est pas, il a tendance à être traumatisé. Il se demande pourquoi ses parents ne sont pas comme ceux de ses camarades d'école, par exemple. Il aimerait mieux qu'ils soient conformes au modèle standard. En tout cas, en ce qui concerne mes parents, ça n'a rien à voir avec ça.

— Non, bien sûr, ce n'est pas ce que je voulais dire.

— Ils aimeraient mieux que je ne sois pas *gai*, bon, je le suis, il n'y a rien à y faire, hein, ils n'allaient pas se brouiller avec moi pour ça, c'est tout. Mais vous, vos parents, ils réagissent comment ? Ils sont au courant ?

— Non, les miens ne savent rien. Ils tomberaient raides je crois. D'ailleurs, ils ne savent même pas que ça existe, ce genre de chose, j'ai l'impression. Ça leur paraît inimaginable. Mais ils aiment beaucoup Renaud, ils me demandent toujours de ses nouvelles.

— Et les tiens ?

— Non, avec les miens, ça se passe très mal.

— Ils sont furieux ?

— Non, même pas, c'est pire que ça, ils sont très tristes, dépression nerveuse et tout ça. Ils n'en sont plus au stade du pédé monstrueux, à rejeter, ils en sont au stade du pédé pauvre malade, à soigner : ce n'est pas tellement mieux. Enfin, maintenant, on n'en parle plus du tout, jamais. Non seulement il ne faut pas parler de ça, mais de rien qui s'en approche si peu que ce soit. Par exemple, il ne faut jamais parler de mes livres. Pourtant, on ne peut pas dire que ce soient des livres homosexuels, l'homosexualité est vraiment très secondaire à leur sujet, mais enfin elle transparait, il en est question, c'est trop.

— Ils les ont lus ?

— Non, penses-tu ! Non seulement ils ne les lisent pas, mais ils ne lisent pas les articles à leur sujet. La moindre allusion est tabou. Je n'ai pas de vie sexuelle, je ne fais rien, je n'ai pas d'amis parce que tous sont suspects, sans exception, en tout cas tous les hommes entre treize et quatre-vingt-cinq ans, et même les femmes, maintenant, qui sont probablement lesbiennes ; ils refusent de venir chez moi, parce que c'est un lieu de perdition, et même si je leur recommande un hôtel, à Bruges ou à Fiesole, ils l'évitent soigneusement, à cause de ce que j'ai pu y faire. Je crois même qu'ils renoncent à Bruges et à Fiesole. Quand je suis avec eux, j'ai l'impression de ne pas exister du tout. Et puis, comme sentiment de culpabilité, c'est gratiné.

— C'est triste.

— Oui, très triste.

Nous avons bu tous les trois des cafés irlandais, en parlant de je ne sais plus quoi, si, oui, de Pessoa, entre autres choses : Jeremy avait pour lui une telle admiration qu'il avait entrepris d'apprendre le portugais, à seule fin de pouvoir le lire dans le texte original. D'après lui, Pessoa ne devait qu'au malheur d'avoir écrit dans une langue si peu pratiquée de n'être pas considéré comme l'égal de Joyce. Tony n'était pas loin d'être du même avis.

Jeremy s'est absenté deux minutes. Tony et moi parlions de lui en conspirateurs.

— Je me demande à quoi il joue.

— Oui, moi aussi, ce n'est pas clair. De toute façon, moi, je suis un peu gêné, parce qu'il connaît un tas de gens que je connais, qu'il est lié au travail, et tout ça... Je sais que c'est idiot, mais ça m'embarrasse...

Nous avons quitté le restaurant sans avoir précisément décidé de la suite du programme, mais la responsabilité en était tacitement confiée à Jeremy, parce qu'il était plus ou moins indigène et surtout, plus subtilement, parce que notre désir pour lui, jamais exprimé mais parfaitement évident, sans doute, nous plaçait dans sa dépendance et le rendait maître absolu de la situation. C'était même un peu agaçant.

Tony a suggéré d'aller dans une boîte dont j'ai oublié le nom, à Haight-Ashbury. Oui, on pourrait faire ça, d'après Jeremy, mais il avait une autre idée, quelque chose de beaucoup plus typiquement San Francisco : nous devions, d'après lui, aller au Hot Tubs.

— Qu'est-ce que c'est ?

— C'est des espèces de sauna, mais individuels.

— Chacun a le sien ?

— Oui, enfin on peut y aller à plusieurs. On loue une chambre, pour une heure, et chaque chambre a une douche, un sauna sec, un bain d'eau courante, brassée, chaude, et un

lit pour se reposer. C'est très sain, très reconstituant. J'aime beaucoup ça. Vous verrez.

J'étais tout à fait enthousiaste. Tony un peu moins, mais il s'est vite rallié à la majorité. Le Hot Tub n'était pas très loin du restaurant, mais nous avons quelque temps roulé presque au hasard, pendant que nous hésitions.

C'était à deux pas de Market St. L'établissement n'occupait, je crois, qu'un seul étage, et se trouvait légèrement en contrebas par rapport à la rue. Il fallait descendre quelques marches. On entrait dans une vaste pièce où attendaient deux ou trois couples, tous mixtes, un homme d'affaires et sa secrétaire, peut-être, de jeunes amoureux. Jeremy a demandé, en souriant, selon son habitude, une chambre pour trois. On lui a dit, en souriant, qu'il faudrait que nous attendions un peu, mais pas très longtemps, les chambres pour trois étant moins demandées que les chambres pour deux. On nous a remis à chacun une très grande serviette blanche.

Lorsque la pièce qui nous était destinée a été libre, et prête, un garçon de bains nous y a conduits, le long d'un couloir feutré, silencieux. Le lit était sur la gauche, très large. Sur la droite bouillonnait, dans une cuve circulaire, surélevée, inscrite dans une plate-forme de planches, une eau chaude arrivant très rapidement et agitée, avant que de ressortir, par divers fébriles mouvements. Puis la douche, et au fond, derrière une porte vitrée, le sauna sec.

A peine étions-nous entrés que Tony s'est découvert le besoin d'aller aux toilettes. Il est ressorti. Jérémy et moi nous sommes déshabillés. Nous avons pris une douche. Il est entré le premier dans la cuve. Je l'ai rejoint et me suis placé en face de lui, retenu comme lui au rebord par les coudes. Nos pieds se rejoignaient. Je n'étais toujours pas

absolument sûr de ses desseins, du moins jusqu'à ce que nos jambes s'emmêlent, se caressent dans l'eau très chaude. C'est de l'orteil que j'ai constaté qu'il bandait. Sans quitter des épaules les bords de la cuve, nous nous sommes rapprochés, comme font les aiguilles d'une montre entre midi et demi et une heure moins cinq. (Cette métaphore corrige d'elle-même ce qu'elle métaphorise : c'est moi qui me suis rapproché de lui. Toutefois, il ne s'est pas reculé.) L'eau portait nos bras vers le corps de l'autre. J'ai touché son sexe, j'ai commencé à le branler. Il a touché le mien. Nous nous sommes embrassés. J'étais très ému, mais aussi très excité.

Tony est rentré dans la chambre. Il n'a pas paru le moins du monde surpris de la tournure des événements. Il s'est déshabillé et il s'est joint à nous. Nous étions serrés les uns contre les autres, aux caresses de l'eau. Nos trois langues se mêlaient.

Jeremy, au bout d'une dizaine de minutes, a dit qu'il ne fallait pas rester trop longtemps dans le bain, et il est sorti. Il s'est allongé au bord, sur les planches de bois. Tony, toujours dans la cuve, lui a sucé le sexe. J'ai gagné le petit sauna. Jeremy y est venu aussi, assez vite. Je lui ai sucé le sexe, il m'a sucé le sexe. Il souriait toujours, comme si tout ça pouvait être pris, aussi bien, pour une bonne plaisanterie.

Jeremy et moi sommes sortis du sauna, peu de temps après que Tony y soit entré, et nous nous sommes étendus sur le lit. Nos corps étaient chauds, nous nous embrassions, nous nous prenions dans les bras l'un de l'autre. Ses gestes étaient lents, langoureux, lascifs. Rien d'abrupt, rien de précipité.

Tony est venu s'allonger à côté de nous. Il a sucé le sexe de Jeremy, qui suçait le mien, et je suçais celui de Tony. Mais

Jeremy préférait, semble-t-il, de plus simples étreintes. Lui et moi avons recommencé à nous embrasser. J'étais allongé sur lui. Tony était allongé sur moi, et se préparait à m'enculer. Mais Jeremy, très soudainement, à ma complète surprise, a joui contre mon ventre, en soupirant. Presque aussitôt après, sans changer de position, j'ai joui contre le sien. « Non ! disait Tony, quels lâcheurs ! » Jeremy l'a embrassé, je l'ai branlé, et il a joui comme ça, deux ou trois minutes plus tard.

Nous avons tous pris une douche. Le temps était presque écoulé, déjà avait retenti une sonnette d'avertissement. J'ai été prêt le premier, et je suis allé annoncer à l'homme du bureau d'entrée que les autres n'allaient pas tarder à sortir également.

Tony en était toujours à son idée d'aller danser. Jeremy et moi avons protesté en chœur. Reposés ou pas, nous tenions à peine sur nos jambes. Bonne fatigue, sans doute, mais nous n'étions pas en état d'affronter la boîte de Haight-Ashbury. Et puis Jeremy devait se lever tôt, il allait faire de la gymnastique à la première heure, le lendemain. Néanmoins, Tony et lui ont découvert une envie qu'ils avaient en commun, celle d'un quelconque cocktail dont le nom m'échappe, comme tant d'autres. Jeremy connaissait un café où ils étaient excellents, d'ailleurs c'était sur son chemin pour nous raccompagner, ou presque, et pas très loin de chez lui.

Ce café avait un nom grec, il me semble, comme son allure générale, et une terrasse aux murs vert pâle, un peu en retrait sur une rue très calme. Mais il allait fermer, nous étions ses derniers clients, il devait être une heure du matin, il n'était plus possible d'obtenir la composition désirée, et nous avons dû nous contenter de trois « quarts Perrier ». Nous avions très soif, c'était tout à fait ce qui convenait.

Nous avons dû parler, probablement, de la conquête, absolue et fulgurante, des États-Unis par Perrier : c'est une conversation à laquelle je me souviens avoir participé, de près ou de loin, presque une dizaine de fois, cet été. Quel argent on aurait pu gagner si on y avait pensé plus tôt ! Il devait y avoir d'autres produits français qui feraient un malheur sur le marché américain ! Mais c'était l'eau qui était importée, ou le gaz ? En tout cas pas les deux. Et qu'est-ce que c'était exactement que Poland Water, le rival de Perrier ? D'après certains bruits, les liens entre les deux compagnies étaient très complexes, le fils du directeur de Perrier pour l'Amérique était directeur de Poland Water, ou quelque chose comme ça, etc.

Lorsque nous avons quitté le café, Jeremy avait encore une proposition à faire :

— Vous êtes déjà allés à Coit Tower ?

— Non, jamais à pied. Nous l'avons seulement vue de loin.

— Vous voulez y aller ? C'est très près.

— Mais je croyais que tu devais te lever très tôt demain ?

— Oui, mais il y en a pour cinq minutes. Vous verrez, c'est très beau, la nuit.

Coit Tower est cet édifice emphatiquement phallique qui surplombe le débouché du Golden Gate du côté de la baie, au nord-est de la péninsule. A son sujet, les histoires divergent, et je n'ai jamais entendu deux habitants de San Francisco offrir la même version exactement. Ce qui est certain, c'est que cette tour fut le don d'une femme de la ville, entre les deux guerres, et que son nom est celui de la bienfaitrice. D'après certains, Miss Coit aurait été une riche vieille fille désireuse d'immortaliser son patronyme. D'après d'autres, mais il n'y a rien là d'incompatible, elle était une admiratrice passionnée du corps des pompiers, et elle avait voulu

élever ce monument à leur gloire. Ou bien Mrs. Coit était la veuve de leur chef, et c'est pour perpétuer le souvenir de son mari qu'elle avait souhaité l'érection de cette tour, et sa forme d'embout de tuyau à incendie. C'était la thèse de Jeremy.

Coit Tower occupe le sommet d'une éminence assez marquée. Elle est précédée par une terrasse semi-circulaire, ceinte d'une murette basse. Sur cette terrasse était déjà garée, à notre arrivée, une grosse Cadillac noire, dont les deux portes avant étaient largement ouvertes et d'où sortait une odeur de hasch et une musique disco extrêmement violente. La lumière intérieure était allumée. Un homme et une femme noirs, d'une trentaine d'années, habillés l'un et l'autre de façon très ostentatoire, comme un « mac » et sa protégée dans une comédie musicale, se passaient un joint en silence. Une autre voiture avait, elle, toutes ses lumières éteintes, et l'on ne voyait pas ses occupants.

Nous avons marché tous les trois sur la murette, à la file indienne.

— Qu'est-ce que c'est, cette île, à droite ?

— Treasure Island. C'est là que s'est tenue la grande exposition, dans les années trente.

— Et ça, cette ombre, c'est Alcatraz ?

— Oui.

— Cette masse noire, là, l'endroit où il n'y a pas de lumières du tout, à droite de Sausalito ?

— Angel's Island.

— Il n'y a pas une seule maison ?

— Non, enfin, peut-être celle du gardien. C'est une espèce de parc, de réserve, où les gens vont pique-niquer, le dimanche. On n'a pas le droit d'y passer la nuit. Venez, je vais vous montrer les fresques.

Il nous a entraînés vers le pied de la tour. A l'ouest, au sud

et à l'est, de grandes baies vitrées, aux montants chromés, dans le plus pur style Arts déco, laissaient voir une pièce nue, illuminée, ornée de fresques très colorées, montrant des hommes au travail, vaguement dans la manière de Sis-queiros.

— Elles sont bien, hein ?

— Ouais, elles sont marrantes.

— Je les aime beaucoup.

Je n'ai pas pu découvrir son degré de sérieux :

— C'est pas vraiment mon genre.

Nous sommes restés un moment sur la terrasse, dans le vent assez froid qui s'était levé, nos bras à chacun sur les épaules des autres, les yeux sur la ville ou sur la baie.

La musique qui venait de la voiture était un peu gênante, par sa puissance.

— Tu pourrais aller leur demander de baisser un peu...

— Merci bien, je n'ai pas envie de me retrouver avec un cran d'arrêt entre les omoplates : *Murder at Coit Tower...*

— Ça devrait vendre...

En nous ramenant vers Pacific Heights et La Fayette Park, il nous a montré sa maison, sur Russian Hill. Il était débordant de plans pour le lendemain :

— Vous savez ce qu'on devrait faire ? On devrait sortir de la ville et aller à la plage, à Devil's Slide, par exemple, d'accord ?

— D'accord !

— Je viens vous prendre vers neuf heures, après ma gym ?

— Ooooooh... Dix heures, ça suffirait ?

— Oui, très bien.

— Attendez, il faut que je rapporte la voiture à Budget, demain. Je devais le faire en fin d'après-midi, mais je peux le faire le matin, évidemment. Est-ce que tu pourrais prendre Tony à la maison et moi au garage, dans Geary St. ?

- Oui, très bien. Donne-moi l'adresse.
- A dix heures et quart, dix heures vingt... ?
- O.K. Bonne nuit, mes petits.
- A demain.

Nous nous sommes embrassés. Il riait toujours. De loin, par la fenêtre de sa voiture, il a fait encore un grand geste du bras.

[Le lendemain, nous sommes donc allés tous les trois au bord de l'océan, à Edun Beach, et nous avons passé une excellente journée. Le jour suivant, Tony et moi partions pour Los Angeles. Jeremy est venu nous y rejoindre, à la fin de la semaine. Mais son court séjour fut un peu décevant. Il était gêné, disait-il, de faire l'amour avec Tony et moi en même temps. Nous avions auprès de nous un autre ami, qui bien entendu s'est jeté à peu près immédiatement dans ses bras.]

Depuis, nous avons échangé deux ou trois lettres, et des photographies prises cet été. Il habite maintenant seul, et l'une des pièces de son appartement est à ma disposition, me dit-il. Je pense souvent à lui.]

[J'ai habité quelque temps chez lui, l'année suivante. Nous correspondons régulièrement.]

[... et nous nous sommes revus à plusieurs reprises. Mais la relecture de ce texte, dix ans après, me donne à penser que je suis peut-être passé, là, indisponibilité, modestie ou distraction, à côté de quelque chose qui... Qui sait ?]

XLV. A Perfect Fuck,
dimanche 20 août 1978.

*Vous chercheriez encore longtemps
Le bonheur impossible des âmes.*

On nous avait offert de la cocaïne, nous avons fait un excellent dîner, sans trop manger, et nous étions d'excellente humeur. C'était la première fois que j'entrais au 8709, ce sauna de Los Angeles où Tony était déjà allé, et dont il disait beaucoup de bien. Il semblait se souvenir mal, toutefois, de la disposition particulièrement complexe des lieux.

Nous venions à peine de nous déshabiller, et nous n'avions encore rien exploré, lorsque nous avons pénétré, tout à fait par hasard, dans le « labyrinthe » proprement dit. J'ai toujours aimé les établissements très grands, aux couloirs innombrables et compliqués, aux alvéoles infinis, où toujours se proposent de nouveaux embranchements, de nouvelles perspectives, de nouvelles portes, de sorte que l'on ne sait jamais, aux premières visites en tout cas, si oui ou non on est déjà passé par tel ou tel endroit. On est constamment désorienté, perdu, et le sentiment est ainsi remis sans cesse à plus tard que l'on a fait le tour des possibilités offertes.

Mais que de tels *emporia*, labyrinthiques par essence, de surcroît recèlent en leur milieu un labyrinthe qui se donne pour tel, expressément, il y avait bien là, dans l'état où j'étais, de quoi m'enchanter. Entre les sombres miroirs dont étaient faites les parois, par une obscurité presque totale, les figures les plus lourdement chargées de la littérature et de la mythologie se combinaient grotesquement dans mon esprit, et s'emboîtaient les unes dans les autres selon des effets absurdes de permutation et de généalogie, qui faisaient mon ivresse et ma joie.

Tony était à mes côtés. Nous nous tenions pas le bras. Nous avançons lentement, à tâtons contre les parois de verre. Je ne sais lequel de nous deux a mis le premier, par accident, par hasard, la main sur ce corps. Quelqu'un se tenait dans l'ombre, dont on ne voyait rien. Un garçon entièrement nu, puisqu'il ne portait même pas, autour de la taille, la rituelle serviette de bain. Un garçon à peu près de ma taille, très bien bâti, musclé, un peu poilu sur la poitrine, qui était très bien sculptée, et davantage sur les avant-bras, les fesses et les cuisses. Il était immobile, appuyé à la paroi. Il bandait. Il avait les cheveux courts, une moustache, mais de son visage on ne pouvait rien savoir d'autre, sinon qu'il était jeune, et sa peau lisse, fraîche, tendue. Tony l'a embrassé. Je me suis agenouillé devant lui, et j'ai pris son sexe dans ma bouche.

Je l'ai déjà dit, nous venions d'arriver, je n'étais jamais venu dans cet endroit, ce garçon était le premier que nous rencontrions. Or, à en juger par mes mains, et le contact de nos corps, il était tout ce que j'aimais. Comment n'aurais-je pas imaginé, heureusement défoncé comme je l'étais, que tous les recoins du labyrinthe, et tout le 8709, étaient pleins de centaines de garçons comme lui, aussi excitants et aussi accueillants, comme la réalisation d'un de ces rêves de Californie que l'on fait dans les chambres parisiennes, en hiver,

et où tous les corps sont superbes, et offerts. Et cela m'aurait incité à continuer, à avancer, à toucher des torsos au hasard, des visages, des sexes, à multiplier des étreintes précaires. Mais non : les autres seraient toujours là, et puisque le premier était parfait, il les représentait tous.

D'autant qu'il avait quitté son rôle de statue. Comme je le suçais encore, il m'avait mis sous le nez des poppers, puis les avait passés à Tony, et les avait respirés lui-même. Tony s'était agenouillé à côté de moi. Nous nous embrassions en nous passant le gland de l'Invisible. Mais lui s'est agenouillé à son tour, il a mis les bras sur nos épaules, nous nous sommes embrassés tous les trois. Puis nous nous sommes renversés sur les tapis, entre les glaces où ne se lisaient, et floues, que nos ombres. Sans doute étions-nous dans une impasse du labyrinthe, car personne n'a essayé d'enjamber nos corps emmêlés. A moins que tout cela ne se soit passé très vite, car je n'avais plus la moindre notion du temps. Mais je ne le crois pas. Nous nous embrassions, nous nous léchions les seins, nous nous sucions le sexe, nos langues s'enfonçaient entre nos fesses. Il n'y avait rien de brusque, de heurté : on passait d'une figure à une autre par glissements progressifs, et de toute façon nous étions toujours engagés chacun dans plusieurs plaisirs à la fois, qui ne commençaient ni ne cessaient en même temps. Les seules interruptions, régulières, étaient pour la circulation entre nous des poppers, de bons poppers jaunes américains, en ampoules que l'on brise dans leur enveloppe de coton et de gaze, et qui ne sentent pas mauvais du tout. Ils ne nous rendaient pas frénétiques, mais appliqués, presque laborieux, attentifs à toutes les sensations, celles de chacun de nous et celles des deux autres. La cocaïne, de même, n'était pas de celle qui parfois m'empêche de bien bander. Au contraire. Je me sentais parfaitement léger. Toute la lourdeur de mon corps était dans mon sexe.

L'Invisible avait renversé Tony sur le dos, lui avait soulevé les cuisses et longuement léché la fente des fesses, pendant que moi, derrière lui, je léchais la fente des siennes. Puis, agenouillé, il était entré en lui. Il l'embrassait. Et j'ai pénétré le cul de l'enculeur.

Ce que j'aimerais pouvoir faire, et j'y songeais déjà, à ce moment-là, et c'était mon seul regret, alors, de savoir que jamais je n'y parviendrais, c'est décrire précisément les sensations que j'éprouvais lorsque mon sexe s'enfonçait dans ce cul. A chaque seconde, elles étaient différentes, et pourtant elles avaient toutes la même acuité presque intolérable de plaisir. D'abord, c'était l'agacement délicieux du gland à l'orée du passage, et la douleur infime à peine évoquée, suggérée, évitée ; puis le resserrement de la traversée, comme un anneau qui glissait lentement alors que la peau se tendait vers l'arrière, qui glissait lentement tout le long de ma verge, pour s'établir à sa base, juste au-dessus des couilles, et de là exaspérer l'ensemble, jusqu'à l'extrémité maintenant parvenue dans des cavités chaudes, moelleuses, et qui seraient même trop spacieuses s'il n'était possible, toujours, d'un simple recul, de revenir à l'étroitesse du passage, avant de les retrouver, et d'alterner ainsi, dans un délire stupéfiant d'être, et de pouvoir même se perpétuer. C'était bien un délire, mais un délire calme, maîtrisé. Nulle menace d'involontaire orgasme.

Les deux autres paraissaient être dans la même béatitude que moi. L'Invisible, quand je l'avais pénétré, avait relevé le buste, et creusé les reins. Puis il s'était remis à embrasser Tony, et je les embrassais tous les deux. De la main droite, je caressais sa poitrine, son ventre, en m'émerveillant de leur solidité, de la rugosité de leurs muscles, et de la gauche, je branlais Tony, dont le sexe avait dû être deux ou trois mille fois dans mon cul, ce qui, par la pensée, du moins, et le souvenir, refermait le cercle de mes sensations.

J'ai parlé de plaisir, mais je ne vois pas quelle économie m'empêcherait d'appeler bonheur, et justement parce qu'ils sont si précaires, de tels moments. On croit, à les vivre, que leur perfection est un aboutissement, qu'il n'y a plus rien à chercher, que c'est cela qu'il fallait connaître. Mais ils ne font que renvoyer à la quête, car comment ne pas désirer, ensuite, en rencontrer de semblables une fois encore, une seule fois ?

Il y eut une pose, pour un ultime échange de poppers, et quelques ralentissements, pour assurer la concordance parfaite des rythmes. Et nous avons joui tous les trois en même temps, avec des râles qui se répercutaient aux angles biscornus du labyrinthe de miroirs.

Nous sommes restés étendus un moment, presque inconscients. L'Invisible s'est relevé le premier. Il a fait de la bouche un bruit bizarre, une espèce de sifflement en deux temps, assez drôle, qui semblait vouloir dire quelque chose comme « eh bien mes enfants... ! » Il nous a donné à chacun une petite tape sur l'épaule, puis il s'est éloigné sans rien dire. J'ai entraperçu son visage, comme il passait, une seconde, dans une zone de lumière. Il paraissait très beau.

Tony et moi sommes restés très longtemps au 8709, ce soir-là, et nous y sommes retournés trois jours de suite, dans l'espoir de renouveler cette expérience. Il y eut d'autres plaisirs, mais aucun qui soit comparable à celui-là.

XLVI. Terence,
lundi 28 août 1978.

C'était, au cours de ce voyage-là, notre premier soir à Washington. Je ne sais plus où nous avons dîné. Peut-être chez Nora, qui nous hébergeait, à Arlington, ou dans quelque restaurant de Georgetown. Je ne sais plus non plus, même, si j'étais déjà allé au Mr P, cette boîte de P Street. Il est vrai qu'elle n'a rien de bien mémorable. Après celles de New York, et celles surtout de la côte Ouest, elle paraît provinciale et même, déjà, un peu parisienne. Plus rien ici du triomphalisme serein des pédés californiens, communauté parmi d'autres, et moins minoritaire que plus d'une. On est de nouveau, ici, dans le feutré, le furtif et le toléré.

Il n'y avait d'ailleurs, à première vue, personne qui m'intéresse, physiquement, d'où peut-être, tout simplement, l'esquisse de théorisation pessimiste qui précède.

De la rue, et à son niveau, on accède à une première pièce, plus profonde que large, où les garçons se tenaient debout, assez serrés. Sur le côté gauche, vers le milieu de la cloison, un passage donne accès à une seconde pièce de la même taille. Le bar est alors à droite, il y a en face une estrade

assez exigüe où l'on peut danser, et à gauche une fenêtre qui donne sur la rue.

Tony et Nora se sont dirigés vers le bar. Je ne voulais rien boire. Il n'y avait pas plus d'une vingtaine de danseurs. Parmi eux, un Parisien assez fluet flanqué d'un Noir colossal. J'avais déjà vu le Parisien à New York, en juillet, et déjà il était avec un Noir, qui déjà était une armoire à glace.

Dans la seconde pièce, le coin qui est proche de la fenêtre a beau l'être aussi de la rue, et de la porte, *in abstracto*, il constitue en fait le fond de la boîte, puisqu'il est pratiquement le plus éloigné de l'entrée. Il présente d'ailleurs un caractère de retrait. Lui seul, ce soir-là, n'était pas plein. Ne se trouvaient là que des couples déjà formés, qui s'embrassaient, des danseurs fatigués, reprenant leur souffle, un ou deux isolés. Parmi ces derniers, un Noir, qui m'a paru immédiatement, et de très loin, le plus beau garçon de l'endroit.

Il n'avait rien à voir, par son apparence, avec les deux amis que j'avais vus, à un mois de distance, au Parisien. Celui-ci d'ailleurs, si deux exemples sont suffisants pour bâtir une typologie de ses goûts, ne lui aurait pas porté le moindre intérêt. Il était maintenant près de lui, justement, et ne le regardait pas. Qui aurait été particulièrement attiré par les Noirs en général aurait fait peu de cas de ce Noir-là, puisque, à cela près qu'il avait la peau très sombre, oui, et les cheveux assez crépus, il ne présentait, à première vue, aucun des traits traditionnellement attribués à sa race. Son nez aquilin, ses lèvres fines, comme tous ses traits, sa moustache très drue.

Il était assez grand, et large d'épaules, mais pas du tout bâti en masse. Ses mains, longues et fines. Il était physiquement

d'une remarquable élégance, et aussi par sa tenue, mais sans excès : jeans et chemise blanche.

Il y a sous la fenêtre une banquette, et devant elle une table sur laquelle il était assis. Je me suis assis sur la banquette. Il me semblait qu'il m'avait remarqué, qu'il me regardait de temps en temps. Nous avons même échangé un sourire. Deux garçons sont venus s'asseoir à ma droite, il m'a paru qu'ils avaient besoin de place, je suis venu m'asseoir sur la table, à côté du Noir. Ensuite, c'est lui qui a fait le premier pas, mais je ne me souviens pas de ce qu'il a été. Sans doute nous étions-nous souri de nouveau. Peut-être a-t-il mis sa main gauche sur ma cuisse droite, et s'est-il tourné vers moi :

— Hi ! Mon nom est Terence.

— Hello ! Je m'appelle Renaud.

Etc. : Wono, Français, en vacances, depuis combien de temps à Washington ? Il s'est absenté cinq minutes, non sans me proposer de me rapporter quelque chose du bar, mais il est revenu s'asseoir à côté de moi. J'ai dû moi-même le quitter un instant, pour aller voir ce que devenaient Nora et Tony. Ils avaient un peu dansé, mais ils s'ennuyaient, et voulaient partir. D'autre part, ils avaient observé mon rapprochement avec Terence, que Tony trouvait très beau :

— Demande-lui s'il veut venir ailleurs avec nous, ou s'il ne connaîtrait pas une autre boîte, plus drôle...

Ici se sont émues diverses complications : Terence n'habitait pas Washington, mais Annapolis. Il était venu dans la voiture d'un ami et devait donc rentrer avec lui. A moins, a-t-il ajouté très timidement, et après quelques hésitations, que je puisse coucher chez toi. Mais moi j'étais aussi avec un ami, d'une part, et surtout, nous habitions chez cette fille qu'il voyait là-bas, Nora. Nora avait un petit appartement à Arlington. Elle nous avait abandonné, à Tony et à moi, sa chambre et son lit à deux places, et elle comptait dormir sur

le sofa de sa pièce principale. Il fallait d'abord proposer à Terence de coucher dans le même lit que Tony et moi, ce qui n'a pas présenté beaucoup de difficultés, et ensuite demander à Nora si nous pouvions inviter Terence, ce qui était beaucoup plus délicat. Nora, en effet, était d'abord une amie de Tony, une amie d'enfance, et dans cette mesure je n'étais moi-même chez elle que par raccroc, en quelque sorte. Même si elle avait sans doute soupçonné de longue date la nature de nos relations, à lui et à moi, et de nos goûts sexuels, il n'en avait été expressément question, entre elle et nous, que très récemment. Elle avait pris cela avec le plus grand calme, et elle manifestait même, indubitablement, une curiosité aiguë pour ce genre de vie. C'était elle, après tout, qui avait voulu aller au Mr P, où il n'y avait que deux ou trois filles, alors que nous aurions très bien pu aller avec elle dans n'importe quelle boîte hétéro. Mais inviter un tiers, et le premier soir ? Et il y avait un dernier point, qui m'amusait plutôt. Nora appartenait à une vieille famille du Sud, ses parents avaient une plantation en Georgie. Elle prenait très bien l'idée que nous ayons des relations homosexuelles ; mais interraciales ? Sa mère serait morte d'apoplexie si elle lui avait présenté je ne dis pas un fiancé, mais un ami noir. C'était d'ailleurs inconcevable.

Je faisais discrètement la navette, à travers la foule, entre Terence d'un côté, Tony et Nora de l'autre. Nora fut superbe : aucune espèce de problème. Au contraire, il a l'air très gentil, il est très beau, et je suis sûre qu'il peut nous emmener dans une boîte beaucoup plus drôle que celle-ci. C'était plutôt Terence qui hésitait. Mais c'était, je crois, timidité, discrétion, et extrême politesse. Enfin, si j'étais sûr, mais absolument sûr que ça ne dérangerait personne...

Tony est venu nous chercher comme nous avions interrompu nos tractations pour nous embrasser. Il riait :

— Alors, vous vous décidez, tous les deux ?

Je les ai présentés les uns aux autres. Terence a dit au revoir à son ami, un petit Noir très macho, tout à fait d'un autre genre, et nous sommes partis tous les quatre, dans la voiture de Nora. Nous nous passions des joints. Oui, Terence connaissait une autre boîte, qui s'appelait Exile, et qui sans doute nous plairait plus.

C'était un lundi soir, il était sans doute assez tard, à Exile il n'y avait plus énormément de monde, beaucoup moins qu'à Mr P. Mais les salles étaient plus agréables, plus hautes, plus grandes, et les garçons plus beaux. Il y en avait un, en particulier, qui jouait au billard, torse nu, et qui m'excitait beaucoup. Mais les dispositions pour la nuit étaient prises.

J'ai dansé avec Terence, il a dansé avec Tony, avec Nora, nous avons dansé tous les quatre ensemble. A la fin, nous étions presque les seuls sur la piste. C'est moi qui ai été le premier à suggérer qu'on parte. J'étais fatigué.

De nouveau dans la voiture, qui roulait vers Arlington, j'étais derrière avec Terence, ma tête contre son épaule. Lui était tout à fait réveillé, quoiqu'un peu *stoned*. Il parlait des différentes boîtes de la ville.

Chez elle, Nora nous a offert un verre. Nous étions tous les quatre autour d'une table basse, tout cela prenait la tournure d'un cocktail. Je crois qu'elle était enchantée des événements. Elle dépensait des trésors de gentillesse et d'amabilités, auxquels Terence répondait avec la même chaleur. Ils mettaient un point d'honneur, et Tony aussi, à surmonter tout ce qui pouvait les séparer, c'est-à-dire à peu près tout, et ils y parvenaient excellemment, à ce moment-là, grâce à leur caractère à chacun, courtois et expansif, à la naturelle familiarité des Américains, et certainement aux joints. La conversation, à plus d'une reprise, cependant, me paraissait frôler les abîmes. Nora parlait bel et bien des Noirs qui tra-

vaillaient pour son père. Elle racontait sur eux, mais aussi sur les Blancs racistes du village, et de sa famille, avec force imitations, des histoires qui les faisaient se tordre de rire, et dont généralement je ratais la chute. Tony avait aussi les siennes. Et Terence n'était pas en reste. Ses parents étaient originaires de la Caroline. L'étroite familiarité sudiste qui s'établissait entre eux à vue d'œil me paraissait idéologiquement risquée, mais je n'attribuais mon inquiétude qu'à ma nature inquiète. Toutefois, il devait être trois ou quatre heures du matin, et j'étais pressé de me coucher.

C'était un peu difficile, dans les circonstances. Néanmoins, puisqu'ils étaient maintenant si intimes, tous les trois, je me suis permis de me retirer, en direction de la salle de bains. Quand j'ai gagné ensuite la chambre qui nous était attribuée, Terence est venu me rejoindre, puis Tony :

— Vous pouvez vous coucher, tous les deux, mais il faut que je reste encore un moment avec Nora, c'est plus gentil, d'autant qu'elle est très *high*. Elle raconte des histoires très drôles.

Terence et moi sommes allés dire au revoir à Nora, puis nous nous sommes déshabillés et couchés. Tony est demeuré quelque temps auprès d'elle. On les entendait rire comme des fous.

Terence avait un corps d'*écorché*. C'était une leçon d'anatomie. Sa peau d'ailleurs était très fine. Sous elle on pouvait voir, bien séparés, admirablement dessinés, chacun de ses muscles. Aucun, sauf ceux de ses fesses et de ses cuisses, n'était particulièrement développé et saillant, mais tous étaient clairement observables, et incroyablement durs. Son estomac surtout était remarquable. Il présentait un quadrillage rigoureux, très détaillé, que divisait une ligne de poils très doux, qui montaient vers sa poitrine pour s'y épanouir

en palmier. Les fesses et les cuisses étaient d'un danseur : puissantes, et très bombées.

Ce qui fut évident d'emblée, c'est que nous allions très bien nous entendre. Bien plus que telle ou telle pratique sexuelle comptaient pour lui, d'évidence, l'intensité et l'étroitesse d'un échange, d'un contact. Nos bouches restaient collées interminablement, nos langues mêlées, nos mains à chacun sur la nuque de l'autre. Nos jambes se croisaient pour nous tenir mieux soudés. Nous nous renversions dans le lit, nous tournions, moi sur lui, lui sur moi, moi sur lui. Son sexe était très gros, comme ses couilles. Je l'ai sucé, il m'a sucé, j'ai léché son cul, il a léché le mien, nous nous sommes l'un l'autre pénétrés, mais je ne voulais pas jouir avant que Tony nous rejoigne. Quand il l'a fait, nous étions seulement l'un contre l'autre, en sueur maintenant, et nous embrassant toujours.

Tony s'est déshabillé, et avant même de s'étendre à nos côtés, agenouillé au pied du lit, il a pris dans sa bouche le sexe de Terence. Terence s'est penché, renversé, la tête en bas, pour prendre dans la sienne le sexe de Tony. J'ai embrassé Tony sur le sexe de Terence, que nous nous passions l'un à l'autre.

En ce qui concerne la suite, les détails m'échappent. Je serais forcé d'inventer, avec d'ailleurs les plus grandes chances d'exactitude quant aux divers épisodes, sinon quant à leur agencement. Je sais que Tony a enculé Terence, mais qu'il a joui très vite, et qu'il était furieux contre lui-même. Il devait être complètement défoncé, parce qu'il s'est endormi juste après. J'ai enculé Terence à mon tour, mais beaucoup plus longuement, et j'ai attendu pour jouir dans son cul qu'il jouisse sur son ventre, en se branlant. J'étais encore assez excité, ensuite, pour lécher le sperme blanc qui s'était répandu sur le fameux quadrillage.

Nora s'était endormie, en laissant la musique à pleine force. Je suis allé éteindre le poste. Le matin, entre huit et neuf heures, elle est entrée dans notre chambre, cest-à-dire dans la sienne, pour prendre des vêtements dans le placard. Il faisait très chaud, nous avons repoussé tous les draps, nos corps étaient invraisemblablement emmêlés. J'avais ouvert un œil. Elle est passée d'un air égal. Nous avons dormi jusque vers deux heures.

Tony, Nora et moi avons bien dîné chez elle, la veille, car lorsque nous nous sommes levés, nous avons pu nous confectionner un *brunch* tout à fait passable avec les restes de ce qu'elle avait préparé pour nous à cette occasion. Terence, d'ailleurs, ne voulait presque rien manger. C'est probablement à ce régime qu'on acquiert, et conserve, le genre de corps qu'il avait. Je ne me souviens plus de son âge. Vingt-cinq ans, peut-être. Il me semble avoir été surpris de sa jeunesse.

Tony voulait aller voir, dans Georgetown, des tableaux français du XVII^e siècle, chez un collectionneur plus ou moins marchand. Terence et moi l'avons accompagné, dans la voiture louée à notre arrivée à l'aéroport. Le collectionneur n'était pas chez lui, mais il avait laissé des instructions pour qu'on nous montre sa collection.

Je craignais que Terence ne soit que très médiocrement intéressé par des toiles de Patel, Lemaire, Mellin ou quelque pseudo-Poussin. Mais il paraissait plein de curiosité, et les examinait toutes, une à une, avec grand soin et de nombreux témoignages d'enthousiasme. Néanmoins, lorsque Tony en est passé aux gravures, j'ai pensé qu'il serait mieux d'aller faire un tour. D'ailleurs, j'avais envie de marcher dans les rues de Georgetown que j'aime beaucoup. Nous avons dit à Tony que nous viendrions le reprendre dans une demi-heure, ou trois quarts d'heure, et nous sommes sortis.

Il faisait une chaleur torride, épouvantable. Pas le moindre souffle. Pourtant, de la rue principale de Georgetown, dont le nom m'échappe, encore une fois (c'est celui d'un État), nous nous sommes promenés, le long de P St., jusqu'à une dépression assez abrupte, qui marque la limite du quartier, du côté du centre de la ville. Nous avançons côte à côte entre les vieilles maisons de briques patinées, bien plus évocatrices de James que les malheureux témoins de cette époque qui demeurent à New York, sinon à Boston. Nous avons eu alors une grande conversation. Je me souviens du ton, des sentiments de confiance et d'affection qui s'installaient entre nous, de sa gentillesse, de sa timidité, de son désir de faire sienne immédiatement la moindre des opinions que j'exprimais, jusqu'à en rajouter sur elle, mais pas du tout de ce dont il a été question, à part des maisons. Je me demandais si chacune était habitée tout entière par une seule famille, aujourd'hui encore, ou bien si elles étaient divisées par appartement. Il n'en savait rien. Il en désignait une ou deux à mon attention particulière, de temps en temps. Ce n'était généralement pas les plus anciennes, ni les plus jolies, mais les plus fastueuses. Il avait le plus grand respect pour ceux qui habitaient par là. C'étaient tous, disait-il, des gens des meilleures familles.

Nous sommes arrivés à un jardin. C'est là qu'il m'a parlé un peu de lui. Il m'a appris qu'il était directeur de nuit d'un salon glacier, à Annapolis. Cette semaine, il était en vacances, mais généralement il ne pouvait pas sortir le soir. Il ne venait à Washington qu'en fin de semaine, toujours avec le même ami, celui que nous avons vu la veille. Il partageait un appartement avec un autre ami, celui-ci un ex-amant, mais il n'y avait plus rien entre eux. Il rêvait de pouvoir déménager.

Au milieu de la pelouse, un Blanc d'une trentaine d'années, un peu plus, peut-être, torse nu, en short, faisait des exer-

cices. Tout son corps était ruisselant de sueur. Il avait partout des muscles énormes. Terence le regardait d'un air rêveur :

— Voilà comment j'aimerais être...

— Ah non, alors, tu es complètement fou. Et puis si tu étais comme ça tu serais beaucoup trop intimidant. Je te trouve déjà très intimidant comme tu es...

— C'est toi qui es intimidant...

A vrai dire, j'avoue avoir une petite théorie sur Terence. C'est le Noir le plus ardemment intégrationniste que j'aie rencontré en Amérique. D'abord, il aurait pu sortir dans les boîtes exclusivement noires et *gais* qui existent à Washington. Non, il préférait Mr P, ou Exile, presque exclusivement blanches. Mais parmi les Blancs, il avait ses préférences. Tony et Nora, grands bourgeois libéraux, l'avaient séduit immédiatement. Quant à moi, je présentais un avantage encore plus grand : j'étais étranger, Français, j'échappais, et lui avec moi, et les relations entre nous, à tous les codes raciaux qu'il connaissait. Bien entendu, il n'aurait pas tourné ça comme cela, et sans doute n'était-il pas conscient de la démarche que je lui attribue : mais ce dont il avait envie, d'après moi, c'était de sortir d'un discours, d'un emploi.

Cette attitude de Terence était peut-être contestable, d'un point de vue politique ou racial. Mais elle n'était commandée, chez lui, par rien qui ressemblât à du calcul, de l'arrivisme ou seulement du snobisme. Il n'avait que le désir d'une vie meilleure, pour lui-même, plus riche, plus exotique, plus intéressante, moins déterminée. Il était aussi fatigué d'être un Noir qu'on peut être fatigué d'être un homosexuel : les Blancs ni les hétéros ne songent à se définir comme tels.

Du jardin, nous sommes repartis dans la direction inverse, le long cette fois de N St. A deux reprises, Terence a été

interpellé par des Noirs, dont l'un distribuait des tracts et dont l'autre était un semi-mendiant, complètement défoncé, qui l'a appelé « Brother ». Il avait l'air de s'excuser de ces épisodes, et de ne pas comprendre pourquoi c'était à lui, plutôt qu'à moi, par exemple, que ces hommes s'adressaient.

Nous avons retrouvé Tony. Il était très fatigué, à cause de la chaleur, et nous aussi. J'avais pensé faire un tour en voiture, une promenade touristique, puisque nous devons partir le lendemain, mais j'y ai renoncé. Nous avons décidé de rentrer chez Nora. Nous n'avons pas dormi, nous n'avons pas fait l'amour, mais nous sommes restés deux heures plus ou moins affalés, à boire, feuilleter des magazines, écouter de la musique.

Tony et moi devions dîner avec deux amis français. L'un était un jeune diplomate qui venait d'être nommé en poste à Washington, auprès de je ne sais quelle branche d'une organisation internationale, et l'autre le garçon avec lequel il vivait auparavant à Paris, un médecin qui était venu passer ses vacances auprès de lui. Il avait déjà été convenu que Nora se joindrait à nous. Nous avons proposé à Terence de faire de même. Mais il avait, encore une fois, peur de s'imposer, de déranger, et il a fallu beaucoup insister pour qu'il accepte. Il craignait aussi de n'être pas habillé comme il convenait. D'ailleurs sa chemise était sale, disait-il. Qu'à cela ne tienne, nous pouvions lui en prêter une. Mais il fallait qu'il retrouve ce soir son ami de la veille, pour pouvoir rentrer à Annapolis. L'ami serait plus tard à Exile. Nous n'aurions qu'à y passer, après dîner.

Nous sommes donc allés chez François. Il avait été gratifié d'un appartement de fonction, dans un immeuble tout à fait somptueux, avec portier en livrée, et qui m'amusait par le souvenir que j'avais de notre ami en de moins opulents environnements. Terence, lui, était tout à fait impressionné.

L'appartement lui-même était presque vide. Nous y avons pris un verre, en parlant surtout, en plus des nouvelles circonstances de la vie de François, des divers restaurants où nous pourrions aller. François en connaissait un, assez proche, qui était installé, disait-il, dans la maison d'Ulysse Grant, ce que je trouvais très séduisant. C'est pour lui que nous nous sommes décidés, et nous avons marché jusqu'à lui, tous les six.

François et Jean-Paul, ils me l'avaient fait comprendre par signes, et par quelques mots en français, étaient très curieux de Terence, qu'ils trouvaient très à leur goût. Nora, elle, était comme un poisson dans l'eau au milieu de ces cinq garçons, et elle paraissait s'amuser de plus en plus.

Le restaurant occupait une vaste maison de ville à peu près contemporaine de la présidence de Grant, en effet, mais il n'avait pas d'autre rapport avec lui. Il y avait eu quelque confusion quelque part, à moins que François n'ait été absolument décidé à dîner là et que, connaissant mon goût pour les associations historiques, il n'ait inventé cette histoire pour me convaincre. Il y avait beaucoup de monde, et il fallait attendre, ce que nous avons fait en buvant du vin blanc de Californie. La salle à manger était très haute de plafonds, et d'un caractère solennel rarement lié, dans l'esprit des étrangers, aux États-Unis. De la conversation, j'ai tout oublié, sinon que François, Jean-Paul et moi prenions des fous rires à devoir, à cause de Terence, parler entre nous en anglais, ce qui ne nous était jamais arrivé. Lui n'a pas dit grand-chose, mais paraissait très content.

François nous a entraînés ensuite dans une boîte qu'il recommandait vivement, vers les docks. C'est un quartier aux rues très pittoresques, abandonnées, défoncées, désertes, pleines de touffes d'herbes sauvages. La masse énorme, illuminée, de la coupole du Congrès, qui le domine, lui donne

un aspect encore plus romanesque, artificiel, à la Hitchcock. Mais la boîte elle-même n'avait pas beaucoup d'intérêt. Le mardi n'était pas un bon jour, a dit François. Nous avons rapidement décidé de retourner à Exile.

Nous étions venus en deux voitures. Pour repartir, la distribution a été modifiée. J'étais seul avec Jean-Paul, qui ne connaissait pas Washington beaucoup mieux que moi. Nous étions tous les deux relativement herbés, nous n'avions pas l'adresse d'Exile, où je m'étais laissé conduire, la veille, sans trop regarder le chemin, et les autres ne nous avaient pas attendus. Nous avons erré, ainsi, pendant près d'une heure, le long d'avenues sans fin, toutes semblables, que nous enfilions par ordre alphabétique. Et lorsque nous nous sommes trouvés précisément devant la porte d'Exile, nous avons à peu près perdu espoir. Tony, Nora et François ne se souciaient d'ailleurs aucunement de nous. Ils dansaient. Terence, seul, se tenait près de la porte, avec un air affligé et inquiet. Mais lorsqu'il fut rassuré sur notre sort, il se montra d'un dynamisme éblouissant. La veille, il avait dansé avec moi, en s'alignant sur ma manière, c'est-à-dire mal. Cette fois-ci, il était déchaîné. Nora seule pouvait prétendre à le suivre. Ils n'ont donc dansé qu'ensemble, la plupart du temps, avec une maestria qui tournait à la démonstration. Tout le monde formait autour d'eux un cercle admiratif.

L'ami de Terence était là, et semblait amusé par ses nouvelles relations. Toutefois, il avait des ennuis de voiture : il ne pouvait pas rentrer cette nuit-là à Annapolis, et il coucherait à Washington chez des amis. Ces amis pouvaient aussi héberger Terence, mais sans doute préférerait-il coucher chez nous ? Terence paraissait gêné de cette question. Mais Nora, Tony et moi l'avons vivement incité à passer de nouveau la nuit chez elle.

— Mais vous partez demain, ça va vous déranger...

— Non, je pense qu'on va rester un jour de plus. On

n'a toujours pas vu la nouvelle aile du musée, et après tout, c'était pour ça qu'on était venus, théoriquement.

— Vous êtes sûrs que ça ne vous dérange pas ?

— On en meurt d'envie ! En plus, tu as laissé ta chemise là-bas.

— Ah oui, et puis il faut que je rapporte celle-ci... Bon, si vous êtes vraiment sûrs...

Nous nous sommes donc retrouvés tous les quatre, comme la veille, dans l'appartement d'Arlington. Mais cette fois-ci, il était beaucoup plus tard, Nora tombait de sommeil, et Tony voulait se lever assez tôt pour aller à la bibliothèque du Congrès. Nous nous sommes donc couchés immédiatement. Tony, Terence et moi avons fait l'amour, mais je n'ai à ce sujet que deux souvenirs. Lorsque j'enculais Terence, il disait « baby, oh baby, baby »... et lui m'a enculé alors que Tony l'enculait. Je ne sais pas si c'est dans cette disposition que nous avons joui.

Terence et moi avons dormi jusque vers une heure. Nous avons été réveillés par l'ami d'Annapolis, auquel nous avons donné le numéro de Nora, et qui signalait que sa voiture était maintenant réparée : il était au service de Terence si celui-ci était maintenant prêt à rentrer chez lui. Nous avons encore fait l'amour, très lentement, très tendrement, face à face, sans pénétrations, et nous avons joui en même temps, nos sexes l'un contre l'autre. Ensuite, alors que nous prenions, assis par terre, et complètement nus, une petite collation, un vieil homme noir est entré dans l'appartement. C'était l'homme à tout faire de l'immeuble, qui avait la clef, et venait pour une histoire d'air conditionné à régler. J'étais affolé, mais lui était très calme et expliquait son affaire dans un jargon pour moi si incompréhensible que c'est Terence qui a dû prendre en main la conversation avec lui. Terence s'est même majestueusement levé pour l'accompagner jusqu'aux appareils. Ce n'est qu'en revenant qu'il s'est entouré les hanches d'une serviette.

J'ai conduit Terence à l'adresse que lui avait indiquée son ami. Le capot de leur voiture était béant, et l'ami était encore à farfouiller dans le moteur, mais tout était, selon lui, désormais en état de fonctionnement. Ils allaient rentrer ensemble à Annapolis. Terence m'a embrassé plusieurs fois. Il avait l'air très ému.

[Reçu depuis de lui deux longs coups de téléphone, dont l'un à trois heures du matin parce qu'il avait mal calculé le décalage horaire. Il aimerait venir à Paris, mais n'en a pas les moyens. Je lui ai écrit. Il attend ma visite.]

Paris, le 16 décembre 1978.

TABLE

<i>Préface</i> , par Roland Barthes.....	13
<i>Notes liminaires</i>	19
I. Walthère Dumas.....	27
II. Philippe des Commandos.....	41
III. Daniel X.....	52
IV. Flipper X.....	59
V. Daniel au Casque.....	66
VI. Petit brun musclé.....	71
VII. L'Invisible.....	75
VIII. L'Homme du Nord.....	77
IX. Le frère de Jacques.....	81
X. Le faux Allemand.....	95
XI. Muscleman.....	98
XII. Etienne Pommier-Garo.....	101
XIII. Calogero.....	119
XIV. Didier.....	134
XV. Maurice.....	149
XVI. Alain.....	164
XVII. Zé.....	178
XVIII. Anonyme espagnol.....	188
XIX. Dominique.....	192
XX. Petit blond moustachu.....	205

XXI.	Philippe des Hôpitaux.....	211
XXII.	Irwing Karstein.....	216
XXIII.	L'ami de Franz.....	228
XXIV.	Bon jeune homme des remparts.....	235
XXV.	Red Morgan.....	238
XXVI.	Jean-Marc Laroque.....	253
XXVII.	Le Marseillais.....	283
XXVIII.	Jean-Paul le Corse.....	289
XXIX.	Pavlos.....	294
XXX. & XXXI.	Dominique et Alain.....	304
XXXII.	Albert le Québécois.....	327
XXXIII.	Walter Irwing.....	336
XXXIV.	Anonyme mexicain.....	349
XXXV.	Anonyme en salopette.....	355
XXXVI.	Ralph.....	361
XXXVII.	Le cow-boy.....	373
XXXVIII.	Ted.....	381
XXXIX.	Jim.....	392
XL.	Bob.....	403
XLI.	Dick.....	415
XLII.	Tom.....	418
XLIII.	Chemise à carreaux.....	429
XLIV.	Jeremy.....	432
XLV.	A Perfect Fuck.....	455
XLVI.	Terence.....	460

Achévé d'imprimer en janvier 1999
dans les ateliers de Normandie Roto Impression s.a., 61250 Lonrai

N° d'Éditeur : 1631
N° d'Imprimeur : 983237
Précédent dépôt légal : novembre 1989
Dépôt légal : janvier 1999

Imprimé en C.E.E.